HISTOIRE

DES

ISRAÉLITES

D'APRÈS L'EXÉGÈSE BIBLIQUE

PAR

LOUIS MÉNARD

DOCTEUR ÈS LETTRES



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15



MER MORTE.

HISTOIRE

DES

ISRAÉLITES

D'APRÈS L'EXÉGÈSE BIBLIQUE

PAR

LOUIS MÉNARD

DOCTEUR ÈS LETTRES



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

1883

HISTOIRE DES ISRAÉLITES



Les cèdres du Liban.

CHAPITRE PREMIER

Géographie de la Palestine.

La Palestine est la partie méridionale de la Syrie. Elle s'étend du mont Hermon au désert de l'Arabie Pétrée entre le 31e et 33e degré de latitude N. Les habitants de ce pays l'appelaient Canaan; ses limites sont ainsi fixées dans la Genèse: « Les limites de Canaan furent de Sidon, du côté de Gerar, à Gaza; du côté de Sodome, de Gomorrhe, de Adama et de Tseboïm, à Lasah. » La limite orientale, dont la Genèse ne parle pas, était probablement le Jourdain. Les Grecs donnaient à la côte mari-

time le nom de Phénicie; quant au nom de Palestine, il ne désignait originairement que la partie sud-ouest habitée par les *Pelescheth* ou Philistins. Après la conquête hébraïque, le pays de Canaan, devenu la terre d'Israel, s'étendit sur la rive droite du Jourdain jusque vers le désert. Après la séparation des tribus israélites en deux royaumes, la région méridionale, à l'occident de la mer Morte, devint la terre de Juda, d'où est venu le nom de Judée. Sous les Maccabées, le nom de Juda s'étendit à toute la contrée qui formait autrefois la terre d'Israël. Les Romains partagèrent le pays en quatre provinces; les trois premières, sur la rive occidentale du Jourdain : la Galilée au nord, puis la Samarie et la Judée ; la quatrième, la Pérée, sur la rive orientale. Cette division est assez conforme à la nature du pays; c'est celle qu'on trouve dans les auteurs grecs et latins, dans le Nouveau Testament et dans les Pères de l'Église.

Deux chaînes de montagnes, entre lesquelles coule le Jourdain, traversent la Palestine du nord au sud et rattachent le Liban et l'Antiliban à l'Horeb et au Sinaï. Elles sont entrecoupées par des vallons et des plaines, et leurs principaux sommets portent des noms consacrés par des souvenirs historiques ou des traditions mythologiques. Les plus célèbres sont les hauteurs de Jérusalem: Sion, Moria et le mont des Oliviers. En remontant vers le nord, on trouve la montagne de Garizim où s'élevait un sanctuaire rival de celui de Jérusalem; le Carmel, séjour du prophète Elie ; le Thabor, où saint Jérôme place la scène de la transfiguration, et à l'orient du Jourdain le mont Nébo d'où Moïse, avant de mourir, aperçut la terre promise. Au nord, les montagnes sont couvertes d'arbres et de verdure ; vers le sud, dans la Judée proprement dite, ce sont des rochers arides; les plaines elles-mêmes du bord de la mer Morte, sont incultes et désolées. Le contraste s'accentue encore quand on dépasse les limites de la Palestine : au sud, l'âpre Idumée, le pays de Job, puis les déserts de sable où règne l'ardent Semoun, celui dont la colère est un feu dévorant, et la montagne sainte du Sinaï, où le Dieu unique se révéla dans la tempête et les éclairs. Au nord, les gorges profondes du Liban d'où jaillissent les sources du Jourdain, et ces jardins de Dieu, la Syrie creuse et la plaine de Damas, et les cimes neigeuses du mont

Hermon, d'où les fils de Dieu descendaient pour s'unir, à l'ombre des grands cèdres, avec les filles des hommes. Après bien des siècles, cet hymen du ciel et de la terre se renouvellera sous une forme plus chaste, et l'Eden de la Galilée verra éclore, comme un lys sous les palmiers verts, la nouvelle Ève, la Vierge qui enfantera un Dieu.

Le Jourdain traverse d'abord un petit lac presque à sec pendant l'été, puis il tombe dans le lac de Génésareth ou de Tibériade, appelé aussi mer de Galilée et célèbre dans les traditions chrétiennes. Ce lac forme un ovale irrégulier de 20 kilomètres de long sur environ 9 kilomètres de large. Ses eaux sont fraîches et potables; cependant la nature volcanique du sol est démontrée par les sources d'eau chaude situées dans le voisinage et par les basaltes qui couvrent les côtes. Son niveau est de 230 mètres au-dessous de celui de la mer. Cette dépression a été constatée pour toute la vallée du Jourdain qui, au sortir du lac de Génézareth, continue son cours vers le sud, et à une distance de 25 lieues se jette dans la mer Morte ; à son embouchure, il est de 400 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée. La mer Morte, appelée aussi lac Asphaltite, à cause du bitume qui flotte à sa surface, est un lac sans écoulement, qui perd par l'évaporation une quantité d'eau à peu près égale à celle qu'il reçoit du Jourdain et de ses autres affluents. Sa longueur est de 64 kilomètres, sa largeur varie entre 8 et 13 kilomètres, sa plus grande profondeur est d'environ 400 mètres. Son bassin est le bas-fond de la grande vallée qui s'étend du mont Hermon au golfe d'Akabah sur la mer Rouge. Il est probable que ce bassin est un vaste cratère d'effondrement formé par la grande éruption volcanique qui engloutit les villes de la Pentapole. La Genèse a gardé le souvenir de ce cataclysme qu'elle appelle une pluie de soufre et de feu. On rencontre dans le voisinage des dépôts de lave, de pierre ponce, de soufre et de bitume. La salure et la causticité des eaux de la mer Morte expliquent pourquoi aucun poisson et aucune espèce d'animal ne peut y vivre : elles contiennent 24 et 26 1/4 p. 100 de matières salines, au lieu de 4 p. 100 qu'on trouve dans les autres mers. Leur pesanteur dépasse d'un cinquième celle des eaux de l'Océan ; aussi est-il impossible de s'y noyer.

Les concrétions salines qu'on trouve dans ces contrées ont pu donner lieu à la fable de la femme de Lot changée en colonne de sel.

Les écrivains bibliques vantent souvent la fertilité de la Palestine, « pays de froment, d'orge, de vignes, de figuiers et de grenadiers, pays d'oliviers, d'huile et de miel ». Il est vrai qu'aux environs de Jérusalem le sol est pierreux et stérile, ce qui a fait dire à Strabon que le peuple conduit par Moïse n'avait pas eu de peine à conquérir un pays qui ne méritait pas d'être défendu ; mais toute la Palestine ne ressemble pas au territoire de Jérusalem. Les auteurs latins confirment le témoignage de la Bible sur la fertilité de la Judée : « Le sol, dit Tacite, fournit en abondance les productions de nos pays, et de plus le baume et le palmier. » Selon Justin, le baume de Judée, qui se cultivait principalement dans la plaine de Jéricho, était la principale source de richesse pour le pays. Ammien Marcellin parle également des riches cultures de la Palestine. Même aujourd'hui, malgré le mauvais gouvernement des Turcs et les brigandages des Arabes, elle conserve, surtout dans le nord, bien des traces de son ancienne fertilité. La vallée du Jourdain est abondante en pâturages. Les olives de Palestine sont, dit-on, préférables même à celles de Provence. La Judée elle-même, quoique généralement stérile, a quelques cantons qui donnent de bonnes récoltes, et surtout d'excellents vins. Mais le fléau du pays, après les Turcs et les Arabes, ce sont les sauterelles. « La quantité de ces insectes, dit Volney, est une chose incroyable pour quiconque ne l'a pas vue par lui-même : la terre en est couverte sur un espace de plusieurs lieues. On entend de loin le bruit qu'elles font en broutant les herbes et les arbres, comme d'une armée qui fourrage à la dérobée. Il vaudrait mieux avoir affaire à des Tartares qu'à ces petits animaux destructeurs : on dirait que le feu suit leurs traces. Partout où leurs légions se portent, la verdure disparaît de la campagne comme un rideau que l'on plie ; les arbres et les plantes dépouillés de feuilles et réduits à leurs rameaux et à leurs tiges, font succéder en un clin d'œil l'aspect hideux de l'hiver aux riches scènes du printemps. Lorsque ces nuées de sauterelles prennent leur vol pour surmonter quelque obstacle

ou traverser plus rapidement un sol désert, on peut dire à la lettre que le ciel en est obscurci. »

Les Cananéens et les Philistins qui occupaient la Palestine avant les Hébreux avaient été précédés par des populations que la Bible appelle Réphaïm, Néphilim, Anakim, et qui sont représentées comme une race de géants, auprès desquels les Hébreux paraissaient comme des sauterelles. Ces peuples ne figurent pas dans le tableau généalogique des races issues des fils de Noé, d'après le X[e] chapitre de la Genèse. Les géants (Néphilim) dont il est question au chapitre VI ont un caractère évidemment mythologique : ils sont issus de l'union des fils des Dieux avec les filles d'Adam, et c'est en punition de leur méchanceté que la terre est submergée par le déluge. Cette fable est développée dans le livre d'Hénoch, ouvrage cité deux fois dans le Nouveau Testament et dont il n'existe plus qu'une traduction éthiopienne. Il y a aussi des géants dans les mythologies indo-européennes, et il est facile d'y reconnaître la personnification des nuages qui s'accumulent sur les montagnes et semblent vouloir escalader le ciel. Le Véda confond souvent les anciens habitants de l'Inde, refoulés dans les montagnes par les conquérants Aryas, avec les nuages noirs qui enchaînent les vaches célestes, c'est-à-dire les pluies fécondes. Il est probable qu'une confusion du même genre s'est produite en Palestine entre les géants fils du ciel et de la terre, c'est-à-dire les nuages, (nephilim, νεφέλη, Nifflheim ?) cause des pluies diluviennes, et les sauvages autochthones, habitant les montagnes, pendant que la plaine était occupée par les fils de Canaan, dont le nom signifie le *pays bas*. D'après le Deutéronome, on voyait à Rabbath-Ammon le lit du dernier des géants, Og, roi des Amorites ; cela fait penser au lit de Typhôeus, qu'Homère place chez les Arimes, ce qui veut peut-être dire dans la Syrie, pays des Araméens.

La table généalogique de la Genèse place Canaan parmi les fils de Cham, et lui donne pour frères Cousch et Mizraïm, qui personnifient les Ethiopiens et les Égyptiens. Les peuples que la Bible nous donne comme issus de Canaan sont ceux que les Grecs appellent Phéniciens ; les Cananéens sont quelquefois désignés sous ce nom dans la version grecque de la Bible.

D'après Hérodote, les Phéniciens, avant de s'établir sur les côtes de la Méditerranée, habitaient les bords de la mer Rouge; or, dans Hérodote ce nom de mer Rouge s'étend à toute la mer Australe; le golfe Persique en fait partie aussi bien que le golfe Arabique, et, d'après Strabon, c'est du golfe Persique que sont venus les Phéniciens. Leur principale tribu, celle des Sidoniens, s'établit sur la côte de la Méditerranée. Quant aux Philistins, *Pelischtim*, dont le nom rappelle celui des Pélasges, la Genèse semble les rattacher à la race égyptienne, puisqu'elle les fait descendre de Mizraïm; mais les prophètes Ezechiel et Sophonias leur donnent le nom de Crethim; l'île de Caphthor, d'où ils étaient originaires, paraît être l'île de Crète. Selon Etienne de Byzance, leur ville principale, Gaza, portait autrefois le nom de Minoa, parce que Minos, roi de Crète, y avait conduit une colonie, et on y adorait le Zeus crétois, sous le nom de Marnas. On trouve dans les monuments égyptiens une explication de ces divergences; les Philistins étaient du nombre des tribus pélasgiques qui envahirent l'Égypte au temps de la XXe dynastie. Battus par Ramsès III, ils obtinrent de lui la permission de s'établir sur la côte méridionale de la Syrie et ils restèrent vassaux des rois d'Égypte. La Bible a donc pu les prendre tantôt pour des Égyptiens, tantôt pour des Crétois.

Après la migration phénicienne, et avant l'établissement des Philistins, plusieurs tribus sémitiques parties de la Chaldée avaient traversé l'Euphrate et pénétré en Syrie: on les nomma les Hébreux, c'est-à-dire ceux d'au delà du fleuve. Quelques-unes de ces tribus, les Joctanides, continuèrent leur route jusque dans l'Arabie; d'autres, les Térachites, s'arrêtèrent dans le pays de Canaan, promenant leurs troupeaux d'un pâturage à un autre, sans se fixer sur un point quelconque du territoire. La Bible qui, à partir de ce moment, s'occupe exclusivement des tribus térachites, leur donne pour chef Abram ou Abraham, fils de Térach et ancêtre des Israélites, des Iduméens et d'une partie des Arabes; Lot, son neveu, est présenté comme le père des Ammonites et des Moabites. Cette généalogie avait aux yeux des Juifs une grande importance; elle leur attribuait le premier rang dans la hiérarchie des peuples de même origine et elle établissait leurs droits exclusifs à la possession du pays.

Ces droits résultaient, suivant eux, d'un pacte conclu entre Iahweh, leur Dieu national, et Abraham l'auteur de leur race. Le récit de la destruction de Sodome est introduit incidemment pour bien montrer que Moab et Ammon, quoique appartenant à la famille des Térachites, ont une origine impure: ils sont issus de l'inceste. L'histoire d'Agar prouve de même que les Arabes, quoiqu'ils descendent de l'aîné des enfants d'Abraham, ne sauraient réclamer le premier rang: Ismaël n'est qu'un fils d'esclave, comme les fils de Ketura ; ils n'ont rien à réclamer dans l'héritage d'Abraham. Le seul héritier légitime, c'est Isaac, le fils tardif de la vieille épouse, l'enfant de la promesse, le gage de l'alliance d'Iahweh.

Aux termes de cette alliance, le Dieu s'engageait à donner à Abraham une postérité aussi nombreuse que les étoiles du ciel, et lui garantissait dans l'avenir la possession du pays actuellement occupé par la race maudite de Canaan. En retour, Abraham promettait à Iahweh, en son nom et au nom de ses descendants, une confiance sans bornes et une obéissance absolue. Le traité est consacré par les cérémonies usitées dans les conventions jurées entre les peuples et entre les rois : on sacrifiait des animaux, on les coupait en deux moitiés qu'on plaçait de chaque côté du chemin, et on passait au milieu. Ce rituel est enseigné à Abraham par Iahweh lui-même, et, après le coucher du soleil, le Dieu, en garantie de son serment, passe entre les quartiers de viande, sous la forme d'une flamme ardente. Ce pacte solennel, qui fut plusieurs fois renouvelé avec les descendants du patriarche, donne la clé de toute l'histoire d'Israël, ou du moins de la manière dont les écrivains bibliques expliquent les événements de cette histoire. Suivant eux, chaque fois que la nation a violé les conditions du traité conclu à l'origine avec son Dieu, elle en est punie par des défaites, des fléaux et des servitudes ; dès qu'elle rentre dans les termes de l'alliance jurée, Iahweh lui rend sa protection. Pour faire accepter aujourd'hui cette philosophie de l'histoire, il suffirait peut-être de la traduire en langue moderne. On pourrait dire, par exemple : Chaque fois qu'un peuple s'écarte des principes moraux qui sont sa grandeur et sa force, sa vie et sa raison d'être, il en est puni par une prompte décadence. Qu'il se ré-

génère en reconnaissant ses erreurs et en réparant ses fautes; alors il reprendra sa place dans le monde, et pourra accomplir sa tâche spéciale dans l'œuvre de la civilisation.

Isaac, dont la légende n'est qu'un écho de celle d'Abraham, a comme lui deux fils, Ésaü et Jacob, et cette fois encore le plus jeune supplante l'aîné. Comme ils ont la même mère, on ne pouvait traiter Ésaü en fils d'esclave, mais il vend son droit d'aînesse pour un plat de lentilles à son frère Jacob qui de plus, au moyen d'un stratagème malhonnête imaginé par la mère, surprend la bénédiction du père mourant. Les Iduméens, descendants d'Ésaü, sont donc exclus de l'héritage promis par Iahweh à la postérité d'Abraham, et la terre de Canaan est réservée aux douze fils de Jacob, pères des douze tribus d'Israël. Ce surnom d'Israël donné à Jacob signifie le lutteur de Dieu ou l'adversaire de Dieu. Dans les religions indo-européennes, la lutte du jour contre la nuit ou du beau temps contre l'orage est représentée par des guerres divines ou par des combats de héros contre les Dieux. Il y avait peut-être quelque fable du même genre dans les anciennes religions sémitiques, dont le sacerdoce juif a essayé d'effacer les traces. L'explication donnée par la Bible est loin d'être claire : « Et Jacob resta seul; alors un homme lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore. Et voyant qu'il ne pouvait le vaincre, il le frappa à l'articulation de la hanche, et l'articulation de la hanche de Jacob fut luxée pendant qu'il luttait avec lui. Et il dit : Laisse-moi aller, car l'aurore se lève. Et il dit : Je ne te laisse point aller que tu ne m'aies béni. Et il lui dit : Quel est ton nom ? Et il répondit : Jacob. Et il dit : Jacob ne sera plus le nom dont on t'appellera, mais Israël, car tu as lutté avec Dieu et avec les hommes et tu l'as emporté. Et Jacob l'interrogeant lui dit : Découvre-moi donc ton nom. Et il dit : Pourquoi me demandes-tu mon nom? Et il le bénit là. Et Jacob appela ce lieu du nom de Pniel (face de Dieu), « car j'ai vu Dieu face à face et mon âme a été sauvée ». Et le soleil se levait comme il passait à Pniel; mais il boîtait de la hanche. C'est pourquoi les enfants d'Israël ne mangent point jusques aujourd'hui le tendon qui est à l'articulation de la hanche, parce qu'il avait frappé le tendon à l'articulation de la hanche de Jacob. »

On peut contester le caractère historique des patriarches bibliques comme celui des héros de l'Iliade et de l'Odyssée. Dans la Genèse, comme dans les poèmes d'Homère, le merveilleux est continuellement mêlé à des tableaux d'une vérité saisissante, et il n'est guère possible de distinguer ce qui appartient à la légende ou à la mythologie de ce qui peut appartenir à l'histoire. Ce qui est certain, c'est que la vie pastorale des Sémites nomades est aussi sincèrement décrite dans la Bible que la vie héroïque dans les épopées grecques. Les légendes bibliques, quoique remaniées sous une influence sacerdotale, appartiennent à une société bien plus voisine de l'état sauvage, que la société homérique. Il suffit de comparer la polygamie des patriarches à la sainteté du mariage grec. On ne trouverait pas dans toute la Bible un seul type comparable à Andromaque ou à Pénélope, pas plus qu'on ne trouverait dans l'histoire juive, sauf Judas Maccabée, un exemple de ces dévouements grandioses, de ces vertus viriles qui remplissent l'histoire des cités républicaines. L'état pastoral est l'enfance de la civilisation. Chez les peuples pasteurs, le lien social se réduit à la famille qui est la molécule de toute société, et la seule base de la famille c'est l'autorité du patriarche sur ses femmes et sur ses enfants. Cette autorité est absolue et incontestée, parce qu'elle est nécessaire; tous lui obéissent parce qu'il les protège; il n'y a là ni droits ni devoirs; la moralité est rudimentaire, elle se réduit à la soumission. Les Arabes du désert sont aujourd'hui ce qu'étaient leurs ancêtres les patriarches bibliques; rien n'est changé, il n'y a de plus que le cheval et les armes à feu.

La race sémitique n'a jamais eu d'autre principe politique que l'autorité. Son idéal même ne va pas au delà; elle conçoit l'univers comme une vaste monarchie et le déisme est sa religion naturelle. La supériorité des Juifs sur les autres peuples de même race a consisté à trouver la formule la plus absolue de cette religion. On a cru longtemps qu'ils y étaient arrivés dès l'origine, par une intuition spontanée, ou, comme on disait alors, par une révélation primitive. Depuis que la Bible a été scientifiquement analysée, comme les poèmes d'Homère, et qu'on en a retrouvé les éléments constitutifs, on a cru

reconnaître que le monothéisme de la Bible est sorti d'une élaboration successive, poursuivie pendant plusieurs siècles avec une remarquable ténacité. Cette épuration religieuse, accomplie par les prophètes et par les prêtres, a été en même temps une œuvre éminemment patriotique. En Judée, plus que partout ailleurs, la religion a été l'expression idéale de la société. Sans le culte exclusif de leur Dieu national, les Israélites se seraient confondus avec les populations phéniciennes qui habitaient le même territoire et parlaient la même langue, ils auraient été noyés dans les grands empires des Chaldéo-Assyriens et des Perses, ils auraient été transformés et annulés par la grande civilisation des Grecs, qui leur étaient si supérieurs sous tous les rapports. Iahweh a tenu ses promesses : il a sauvé son peuple, et ce peuple, en retour, l'a imposé à l'adoration du monde. Ce que le monde appelle aujourd'hui la Sainte Écriture, c'est le testament de l'alliance d'Israël avec son Dieu. L'exégèse n'a pas diminué la Bible en prouvant qu'elle est une œuvre artificielle et sacerdotale. Les minorités patientes qui ont foi dans leurs principes savent maintenant qu'il suffit d'une conviction énergique pour changer la face de la terre : *Et renovabis faciem terræ.*

CHAPITRE II

Les Israélites en Égypte et dans la terre promise. — Moïse.

Les tribus nomades n'ont pas d'histoire ; elles mangent, boivent et dorment, conduisent leurs troupeaux d'une prairie à une autre et se querellent avec d'autres nomades au sujet d'une source ou d'un puits. Elles gardent seulement le souvenir des pays où elles ont séjourné quelque temps, et de vagues traditions sur les affinités qui les rattachent aux peuples établis avant elles sur le territoire qu'elles traversent ou sur celui dont elles voudraient s'emparer. Les tribus israélites, originaires de la Chaldée, d'après leurs traditions, avaient long-

temps séjourné en Égypte. Elles racontaient qu'à la suite d'une



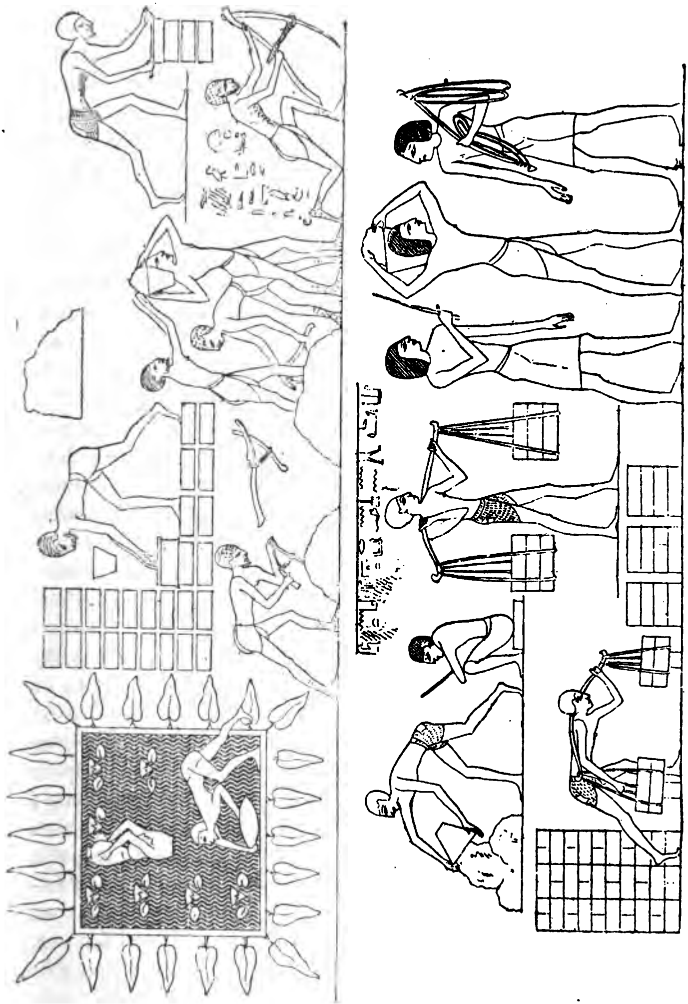
Emigration d'une famille asiatique en Égypte (peinture des grottes de Beni Hassan).

famine, leur ancêtre commun, Israël, était venu s'établir dans

ce pays avec ses douze fils et leurs enfants. Elles rattachaient cet établissement à la légende de Joseph, la plus longue et la plus intéressante de ces légendes patriarcales qui sont la préface de l'histoire juive, comme les légendes héroïques sont la préface de l'histoire grecque. Les aventures de Joseph, racontées dans la Genèse après celles d'Abraham et de Jacob ont un caractère moins sacerdotal et plus populaire. Il n'y a plus de miracles ni d'apparition, Iahweh n'intervient pas directement dans le récit, mais l'interprétation des songes y tient une très grande place et sert de lien aux principaux événements. Joseph a des songes qui lui annoncent sa grandeur future. Il commet l'imprudence de les raconter à ses frères qui, par jalousie le vendent à des marchands Madianites. Il est conduit en Égypte et devient l'intendant d'un fonctionnaire royal; mais, calomnié comme Hippolyte et Bellérophon, par une femme dont il a repoussé les avances, il est mis en prison. Il y rencontre deux ministres disgraciés dont il explique les songes. Le roi aussi a des songes et Joseph, appelé pour les expliquer, devient grand visir, et, par son habileté, sauve le pays de la famine. Ses frères viennent en Égypte pour acheter du grain, car il y avait aussi une disette dans le pays de Canaan. Il les reconnaît, et après une série d'épreuves qui se prolongent un peu trop longtemps, il finit par les établir avec leur famille dans le pays de Gossen. Nous avons reproduit une peinture égyptienne de Beni-Hassan qui représente une famille d'Asiatiques arrivant en Égypte. Ils sont désignés dans l'inscription sous le nom d'Aam. Cette scène peut faire songer à l'émigration de la famille de Jacob.

Les Égyptiens n'ont pas gardé le souvenir du ministre hébreu qui, d'après la Bible, les aurait sauvés de la disette, en leur faisant payer ce service au prix de leurs biens, de leurs terres et même de leur liberté. Ceux qui regardent ces faits comme historiques les placent sous un des rois Hyksos. L'origine sémitique qu'on attribue aux Pasteurs expliquerait la faveur accordée par un de leurs rois aux émigrés israélites, dont la multiplication rapide et la prospérité toujours croissante finit par exciter la jalousie des Égyptiens. « Alors, dit le livre de l'Exode, il s'éleva un nouveau roi sur l'Égypte, qui ne connaissait pas Joseph. Et il dit à son peuple : Voilà que le peuple des

enfants d'Israël est nombreux et plus fort que nous : eh bien !



Esclaves asiatiques (Hébreux ?) fabriquant des briques (d'après une peinture des hypogées de Thèbes).

opprimons-le par prudence, de peur qu'il ne multiplie, et que

s'il survient une guerre, il ne se joigne à nos ennemis pour nous combattre puis partir du pays. Et on préposa sur lui des chefs de corvée pour l'accabler de travaux. Et il bâtit pour Pharaon des villes de dépôt, Pithom et Ramsès. Et plus on l'opprimait, plus il multipliait et s'accroissait. Et les Égyptiens haïssaient les fils d'Israël, et les affligeaient en les humiliant, et leur rendaient la vie amère par de durs travaux d'argile et de briques et toute servitude dans les travaux de la terre. » Une peinture trouvée dans un des tombeaux de Thèbes représente des captifs de race blanche fabriquant des briques sous le bâton d'un surveillant égyptien. On a supposé que c'étaient des Hébreux, ce travail étant précisément celui auquel étaient employés les enfants d'Israël d'après l'Exode. On peut croire également que le roi « qui ne connaissait pas Joseph », devait être un des Ramsès, puisque les Hébreux ont bâti par son ordre une forteresse de ce nom.

L'oppression exercée contre les Israélites ne se borna pas à des corvées. La Bible ajoute que le roi prescrivit aux sages-femmes de faire mourir les enfants mâles au moment de leur naissance, et que n'ayant pas été obéi, parce que ces femmes « craignaient Dieu », il ordonna de jeter les nouveau-nés dans le fleuve. Cet ordre cruel sert d'introduction à la légende de Moïse racontée dans l'Exode. Une femme de la tribu de Lévi, après avoir caché son enfant pendant trois mois, l'expose sur le Nil dans un berceau d'osier, à un endroit où la fille de Pharaon avait coutume de se baigner. Cette ruse réussit : la princesse adopte l'enfant qu'elle appelle Moïse, c'est-à-dire sauvé des eaux, et lui donne pour nourrice la mère elle-même qui se trouvait là comme par hasard. L'historien juif Josèphe reproduit cette légende, en y ajoutant des détails assez puérils ; la fille du roi, qu'il nomme Thermoutis, présente l'enfant à son père qui lui met en riant sa couronne sur la tête ; le petit Moïse la foule aux pieds : les prêtres voyant là un présage funeste, on veut le faire mourir, mais Thermoutis obtient sa grâce. Elle le fait instruire dans toutes les sciences de l'Égypte. Philon va plus loin encore : s'imaginant que la Grèce était dès cette époque le centre de la civilisation, il dit qu'on fit venir des précepteurs grecs pour initier Moïse à la philosophie. Jo-

sèphe raconte encore que Moïse, devenu grand, commanda une expédition envoyée par Pharaon contre l'Éthiopie. La fille du roi en devient amoureuse et lui ouvre les portes de la capitale; pour la récompenser, il l'épouse; mais à son retour, Pharaon, jaloux de sa gloire, veut le faire mourir. Il n'est pas question de ces enfantillages dans l'Exode; il est dit seulement que Moïse, devenu homme, tua un jour un Égyptien qui maltraitait un Hébreu, et craignant d'être dénoncé, s'enfuit en Arabie; il y est accueilli par un prêtre madianite nommé tantôt Raguel, tantôt Jethro, qui lui donne sa fille en mariage.

« Et Moïse faisait paître les brebis de Jethro, son beau-père, prêtre de Madian; et il conduisit le troupeau derrière le désert et gagna le Horeb, montagne de Dieu. Et l'ange d'Iahweh lui apparut dans une flamme de feu du milieu d'un buisson. Et il regarda, et voilà que le buisson était enflammé et que le buisson n'était pas consumé. Et Moïse dit: Je vais tirer de côté, et je verrai cette grande vision, pourquoi le buisson ne brûle pas. Et Iahweh vit qu'il tirait de côté pour voir, et le Dieu lui cria du milieu du buisson et dit: Moïse, Moïse! et il répondit: Me voici. Et il dit: Ne t'approche pas; ôte tes sandales de tes pieds, parce que le lieu où tu te tiens est une terre de sainteté. Et il dit: Je suis Dieu de ton père, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. Et Moïse cacha sa face, parce qu'il craignait de voir le Dieu. Et Iahweh dit: J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Égypte; et j'ai entendu ses cris contre ses oppresseurs, et je connais ses maux. Et je suis descendu pour le délivrer de la main des Égyptiens et le conduire de ce pays dans une terre bonne et large, une terre où coulent le lait et le miel, le pays des Cananéens, des Hittites, des Amoréens, des Pherezéens, des Hevéens et des Jébusites... Et maintenant, viens, et je t'enverrai vers Pharaon, et fais sortir d'Égypte mon peuple, les fils d'Israël. Et Moïse dit au Dieu: Qui suis-je, pour que j'aille vers Pharaon et que je tire d'Égypte les fils d'Israël? Et il dit: C'est que je serai avec toi, et ceci te sera un signe que je t'ai envoyé. Quand tu tireras le peuple de l'Égypte, vous adorerez le Dieu sur cette montagne. Et Moïse dit au Dieu: Voici, quand je viendrai vers les fils d'Israël, leur disant: le Dieu de vos pères m'a envoyé à vous, et qu'ils me di-

ront: quel est son nom? que leur répondrai-je? Et le Dieu dit à Moïse: Je suis celui qui suis. Et il dit: Tu diras aux fils d'Israël: *Je suis* m'a envoyé à vous. »

La fin de ce passage a été très discutée, parce qu'on croit y voir une explication étymologique du nom d'Iahweh, le Dieu national des Juifs. Malheureusement la phrase est très obscure; au lieu de: Je suis celui qui suis, c'est-à-dire l'Être par excellence, elle pourrait signifier: Je suis ce que je suis, c'est-à-dire: Je suis indéfinissable. La traduction littérale du texte hébreu est *serai qui serai.* « Ce que nous connaissons de la science grammaticale des anciens Israélites, disent les auteurs hollandais de la *Bible des familles*, n'est pas de nature à nous inspirer une confiance illimitée à l'endroit des étymologies qu'ils proposent. Presque toutes les explications de noms propres que nous trouvons en si grand nombre, par exemple dans la Genèse, sont fautives et se basent uniquement sur des ressemblances de son. L'explication que nous avons ici du nom de Yahweh est très probablement fautive comme tant d'autres. Ce nom peut très difficilement signifier *je suis*, difficilement aussi *il est.* On ne peut pas dire avec certitude quelle en doit être la vraie traduction; mais bien des choses sont en faveur de la signification *il fait être*, ce qui voudrait dire *créateur*. On se figure aussi bien plus aisément que les anciens Israélites aient pu rattacher la notion de créateur au nom de leur Dieu plutôt que l'idée philosophique qui serait renfermée dans un mot signifiant *celui qui est.* Il serait surtout difficile de comprendre l'emploi d'un nom semblable à une époque où l'on était très loin encore de reconnaître l'unité de Dieu. » Selon les auteurs que je cite, le monothéisme a été, chez les Juifs, le dernier terme d'une lente épuration de l'idée religieuse; à l'époque de Moïse, ils adoraient des Dieux nombreux. « Cela ne veut pas dire, ajoutent-ils, que tous les Israélites apportaient leurs hommages aux mêmes Dieux. Non, chaque tribu, chaque clan, chaque famille, possédait son Dieu ou ses Dieux, dont le caractère était plus ou moins relevé selon le degré de développement spirituel de leurs adorateurs. Quant à savoir si tous les fils d'Israël invoquaient comme Dieu national, protecteur de leur fédération, un même Dieu, il faudrait pouvoir préciser le degré

d'intimité de leur union en Égypte. S'ils ont eu un Dieu commun, il est certain qu'il a porté le nom d'El-Schaddaï. Moïse, lui, considérait Yahweh comme supérieur à tous les Dieux. Probablement Yahweh était le Dieu qu'invoquait sa tribu ou son clan. »

Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'une conspiration a été conduite au nom du Dieu Iahweh pour délivrer Israël de la servitude d'Égypte ; cette conspiration ayant réussi, Iahweh est devenu le Dieu national, puis le patriotisme des Juifs en a fait le Dieu suprême, et plus tard le Dieu unique. Quant aux moyens que les conspirateurs ont employés, nous ne les connaîtrons jamais, car la tradition a remplacé les faits réels par des détails appropriés au goût et au caractère des peuples enfants, et surtout des Orientaux. Ils aiment les miracles, et ils en mettent partout. Moïse, accompagné de son frère Aaron, qui avait la parole plus facile que lui, va trouver les vieillards et les chefs d'Israël, leur expose ses projets, et change devant eux son bâton en serpent ; ce qui suffit pour les convaincre de sa mission divine. Il se rend ensuite avec son frère chez Pharaon, et lui demande de permettre aux Israélites d'aller à trois jours de marche dans le désert pour sacrifier à leur Dieu. Le roi refuse ; c'était prévu, « Iahweh avait endurci son cœur ». Il reçoit alors une série d'avertissements qui, naturellement tombent sur le peuple. Moïse envoie successivement des sauterelles, des grenouilles, des moustiques, etc. C'est ce qu'on appelle les plaies d'Égypte. Mais Pharaon était plus difficile à persuader que les anciens d'Israël ; il avait ses magiciens qui reproduisaient les miracles d'Iahweh. Pour en finir, Moïse déchaîne une dernière plaie, plus terrible que les autres : tous les premiers-nés des Égyptiens, et même ceux de leurs bestiaux, sont frappés de mort en une seule nuit. Le roi est bien obligé de céder, et tout le peuple crie aux Israélites : « Allez-vous-en ». Moïse, qui s'attendait à ce résultat, avait tout préparé pour le départ. Dans chaque demeure on prend un dernier repas, debout, le bâton à la main, en costume de voyage. Ce repas, composé de pain sans levain et d'un agneau qui devait être cuit et mangé tout entier, est décrit dans la Bible avec des détails minutieux qui montrent l'importance attachée au

rituel par les prêtres. Il est bien probable qu'une ancienne fête du printemps a été transformée en une cérémonie commémorative de la délivrance.

Les Israélites ne partaient pas les mains vides : ils avaient eu soin d'emprunter des objets de prix qu'ils emportèrent avec eux. Selon la Bible, ils agissaient ainsi d'après un ordre formel d'Iahweh : « Et chaque femme demandera à sa voisine et à son hôtesse de la vaisselle d'argent et de la vaisselle d'or, et des vêtements que vous mettrez à vos fils et à vos filles, et ainsi vous dépouillerez les Égyptiens. » Que cette argenterie volée se composât d'objets sacrés, comme le dit Justin, ou de vaisselle de table et d'ustensiles de cuisine, il est fâcheux de voir les Juifs mettre leur escroquerie sur le compte de leur Dieu. Iahweh aurait mieux fait de leur conseiller d'emprunter aux Égyptiens le dogme de la vie future. Cet emprunt n'eût fait de tort à personne, et Pharaon n'aurait pas poursuivi les fugitifs comme des voleurs.

Il les atteignit près de la mer Rouge, que la Bible appelle la mer des Algues. C'est ici le point culminant de la légende, l'heure décisive où une troupe d'esclaves va devenir un peuple. « Et Pharaon s'approcha, et les fils d'Israël levèrent les yeux, et voilà que les Égyptiens arrivaient sur eux par derrière, et les fils d'Israël furent très effrayés, et ils crièrent vers Iahweh, et ils dirent à Moïse : Est-ce qu'il n'y avait pas de tombeaux en Égypte, que tu nous as emmenés mourir dans le désert ? Ne t'avons-nous pas dit : « Laisse-nous servir les Égyptiens » ? Et Moïse dit au peuple : Ne vous effrayez pas ; restez en place, et contemplez la délivrance que Iahweh va opérer pour vous. Les Égyptiens que vous voyez aujourd'hui, vous ne les reverrez plus jamais... Et Moïse étendit sa main sur la mer, et Iahweh refoula la mer par un fort vent d'est toute la nuit, et changea la mer en terre sèche, et les eaux se fendirent. Et les fils d'Israël traversèrent le milieu de la mer à sec, et les eaux furent pour eux une muraille à droite et à gauche. Et les Égyptiens chargèrent et entrèrent dans la mer après eux avec tous les chevaux de Pharaon, ses chars et sa cavalerie... Et Moïse étendit sa main sur la mer, et vers le matin, la mer revint à son niveau ordinaire, et les Égyptiens fuirent à son approche,

et Iahweh précipita les Égyptiens au milieu de la mer. Et les eaux, en revenant, couvrirent les chars et toute la cavalerie de Pharaon entrés à leur suite dans la mer : il n'en survécut pas un seul.

« Alors Moïse et les fils d'Israël chantèrent un cantique à Iahweh, et ils dirent : « Je chanterai Iahweh, parce qu'il a déployé sa magnificence, il a jeté dans la mer le cheval et le cavalier. — Iahweh est ma force et ma louange et il a été mon sauveur : c'est mon Dieu, je lui dresserai une tente, c'est le Dieu de mon père, je l'exalterai. — Iahweh est un homme de guerre, son nom est Iahweh. — Il a jeté dans la mer les chars de Pharaon et son armée ; ses capitaines d'élite sont noyés dans la mer des Algues. — Les gouffres les ont enveloppés, ils sont descendus dans les profondeurs comme une pierre. — Ta droite, Iahweh, s'est élevée dans sa force, ta droite, Iahweh, a brisé l'ennemi. — Dans la puissance de ta grandeur tu abats ceux qui s'élèvent contre toi ; tu lances ta colère, et elle les dévore comme la paille. — Au souffle de ton nez se sont amoncelées les eaux ; les flots s'arrêtent comme une digue, l'abîme se coagule dans le cœur de la mer. — L'ennemi disait : Je poursuivrai, je saisirai, je partagerai les dépouilles, mon âme en sera rassasiée ; je tirerai mon glaive du fourreau, ma main les détruira. — Tu as soufflé ton haleine, la mer les couvre, ils sont absorbés comme le plomb dans les eaux farouches. — Qui est comme toi parmi les Dieux, Iahweh, qui est comme toi magnifique en sainteté, terrible dans ta gloire, faisant des miracles ? Tu as étendu ta main ; la terre les engloutit. » — Et Marie, la prophétesse, sœur d'Aaron, prit un tambour dans sa main, et toutes les femmes sortirent après elle avec des tambours et des chœurs de danse, et Marie leur répondit : « Chantez Iahweh, parce qu'il a déployé sa magnificence ; il a jeté dans la mer le cheval et le cavalier. »

On a essayé de ramener cette scène épique aux proportions de l'histoire en donnant une explication naturelle du passage de la mer Rouge. Il paraît que le flux et le reflux de la mer sont très sensibles à l'extrémité du golfe de Suez ; on a dit que Moïse, qui connaissait bien le pays, avait profité de la marée basse pour faire passer son peuple sur un espace découvert,

et que les Égyptiens s'y étant imprudemment engagés ont été saisis par la marée montante. Cela n'est pas impossible; ceux qui aiment cette manière d'expliquer les légendes peuvent même supposer une aggravation du reflux par l'effet d'une tempête que les Israélites ont dû attribuer à la protection de leur Dieu. Cette conjecture pourrait s'appuyer sur un passage de Justin, abréviateur de Trogue Pompée, un des rares auteurs qui parlent des Juifs. Il est vrai que son témoignage a peu d'autorité et que sur les Juifs notamment il commet des erreurs manifestes. On ne sait pas où il a puisé ses renseignements, mais ce n'est pas dans la Bible. Il rattache l'origine des Juifs à Damascus, auquel il donne pour successeurs Azelus, Adorès, Abraham et Israël. Ce qu'il dit de Joseph « inventeur de l'art d'interpréter les songes » est conforme à la légende biblique, mais il fait de Moïse un fils de Joseph et le chef d'une colonie de lépreux chassés d'Égypte. Cela s'accorde avec la tradition égyptienne rapportée par Josephe d'après Manéthon. On peut rapprocher cette tradition du passage de l'Exode où Moïse, sur l'ordre d'Iahweh, plonge sa main dans son sein et la retire couverte de lèpre. « Placé à la tête de ces bannis, dit Justin, il dérobe les objets sacrés des Égyptiens. Ceux-ci, s'étant armés pour les reprendre, se voient forcés par la tempête de revenir chez eux. »

D'après le livre de l'Exode, les Israélites, à leur sortie d'Égypte, étaient au nombre de six cent mille, sans les enfants; « une multitude d'étrangers les accompagnèrent aussi, et leurs troupeaux de gros et de menu bétail, en nombre très considérable ». Que pouvait être cette multitude d'étrangers ? Sans doute de pauvres captifs ramassés par Ramsès II dans toutes ses guerres, sans lien entre eux, plus misérables que les Hébreux eux-mêmes, et s'attachant à leur fortune parce que l'inconnu, quel qu'il soit, vaut mieux que la servitude, et qu'ils n'avaient rien à regretter sur cette terre de malédiction. Cette multitude confuse, née dans l'esclavage, fit son éducation dans le désert. Pour devenir un peuple, il lui fallait une âme, une pensée commune. L'âme des peuples, qui est leur religion, garde la trace ineffaçable de leurs impressions premières. « Le désert est monothéiste », dit M. Renan. Qu'est-ce que

l'homme dans l'espace sans limites? un grain de poussière. Qu'est-il dans l'infini du temps? Il plante sa tente pour un jour et le vent balaie sa trace. Une seule force vivante emplit de son immensité les muettes solitudes; c'est le Semoun, au souffle de feu, celui qu'on ne peut voir en face sans mourir. La longue caravane avance lentement dans d'interminables plaines, sous le ciel profond, ardent comme une fournaise, toujours le même. Pendant le jour, une colonne de nuée la guide, une colonne de feu l'éclaire pendant la nuit. Dans la flamme comme dans la nuée, il est là, toujours présent au milieu de son peuple, celui qui a soulevé les grandes eaux comme une muraille à droite et à gauche, celui qui a jeté dans la mer le cheval et le cavalier. La première et la dernière parole de ce peuple né dans la servitude et nourri dans le désert sera un cri de terreur humiliée, l'hymne de l'infinie petitesse à l'infinie grandeur.

Dans la légende de Moïse, plus encore que dans celle d'Abraham, on reconnaît à chaque instant l'œuvre systématique de la théocratie. C'est moins un récit qu'un théorème ; les épisodes se succèdent comme une série de preuves. Il fallait démontrer que le prêtre est l'instrument de la puissance d'Iahweh, l'intermédiaire obligé entre le Dieu et son peuple. Chaque fois que l'autorité de Moïse est contestée, Iahweh met le miracle à sa disposition pour prouver sa mission divine. Après trois jours de marche, le peuple ne trouve que de l'eau amère et murmure contre Moïse : Iahweh indique à Moïse un bois qu'il jette dans l'eau, et elle devient douce. Puis le peuple a faim et s'en prend encore à Moïse : « Que n'avons-nous péri au pays d'Égypte, quand nous étions assis à côté des marmites de viande, quand nous avions du pain à satiété ? » Dès le soir, Iahweh envoie un vol de cailles, et le lendemain matin on vit le sol couvert d'une poudre blanche et menue qu'on nomma la manne. Le peuple s'en nourrit pendant quarante ans, car il en tombait tous les jours excepté le septième ; il fallait faire la veille une récolte double ; c'était un moyen employé par Iahweh pour leur faire observer le sabbat. Une autre fois, le peuple allait mourir de soif ; les plaintes recommencent contre Moïse : il frappe un rocher de son bâton, Iahweh descend dans la nuée,

et une source jaillit à l'instant. Un jour Amalek attaque Israël : « Alors Moïse dit à Josué : Choisis-nous des hommes et pars, et combats Amalek. Demain je me tiendrai sur le sommet de la colline, le bâton du Dieu à la main. Et Josué se conforma à l'ordre de Moïse. Et Moïse, Aaron et Hur montèrent au sommet de la colline. Et il arrivait que quand Moïse avait la main élevée, Israël l'emportait, et que, dès qu'il baissait la main, Amalek l'emportait. Mais les mains de Moïse se fatiguèrent : ils prirent une pierre qu'ils mirent sous lui, et il s'assit dessus ; et Aaron et Hur soutinrent ses mains, et ainsi, ses mains tinrent ferme jusqu'au coucher du soleil. Et Josué fit tomber Amalek et son peuple sous le tranchant de l'épée. »

Nulle part la supériorité du révélateur sur le peuple n'est établie plus clairement que dans la grande scène du Sinaï. « Et Iahweh dit à Moïse : voici, je viendrai à toi dans un nuage épais, afin que le peuple entende quand je parlerai avec toi, et qu'il ait en toi une confiance éternelle..... Va vers le peuple et sanctifie-les aujourd'hui et demain, et qu'ils lavent leurs manteaux et qu'ils se tiennent prêts pour le troisième jour, car le troisième jour Iahweh descendra à la vue de tout le peuple sur le mont Sinaï. Et tu parqueras le peuple de tous côtés, et tu diras : Prenez garde de monter à la montagne, et d'en toucher la limite ; quiconque touchera à la montagne sera mis à mort. Nulle main ne la touchera, parce qu'il sera lapidé ou percé de flèches ; soit un animal, soit un homme, il mourra.... Et le troisième jour au matin il y eut des tonnerres et des éclairs, et un nuage épais couvrait la montagne, et la trompette sonnait avec force, et tout le peuple qui était dans le camp trembla. Et Moïse conduisit le peuple hors du camp à la rencontre du Dieu, et ils se tinrent au pied de la montagne. Et tout le mont Sinaï fumait en face, parce que Iahweh y était descendu dans la flamme, et la fumée montait comme d'une fournaise, et toute la montagne tremblait. Et la voix de la trompette retentissait plus éclatante, et Moïse parlait, et le Dieu lui répondait dans le tonnerre, et Iahweh descendit sur le mont Sinaï, sur la cime de la montagne, et Iahweh appela Moïse sur la cime de la montagne, et Moïse monta..... Et le Dieu parla toutes ces paroles, disant :

« C'est moi, Iahweh, ton Dieu, qui t'ai retiré de la terre d'Égypte, de la maison de servitude. Tu n'auras pas d'autres Dieux devant ma face. Tu ne te feras pas de sculpture ni aucune image de ce qui est en haut dans les cieux, ni en bas sur la terre ou dans les eaux. Tu ne te prosterneras pas et ne les adoreras pas, parce que moi, Iahweh, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, visitant l'iniquité des pères sur les fils à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent, et faisant grâce par milliers à ceux qui m'aiment et gardent mes préceptes : tu ne prendras pas en vain le nom d'Iahweh ton Dieu, car il n'absoudra pas celui qui aura pris son nom en vain. Souviens-toi du jour du Sabbat pour le sanctifier; six jours tu travailleras et feras toute ton œuvre, et le septième jour, le jour du sabbat d'Iahweh, ton Dieu, tu ne feras aucun ouvrage, toi, ton fils, ta fille, ton domestique, ta servante, ton bétail, ni ton hôte qui est dans tes portes, parce que en six jours Iahweh a fait les cieux, et la terre, et la mer, et tout ce qui y est, et il s'est reposé le septième jour; c'est pourquoi Iahweh a béni le jour du sabbat et l'a sanctifié. Honore ton père et ta mère afin que tes jours se prolongent sur la terre que te donne Iahweh, ton Dieu. Tu ne tueras pas, tu ne seras pas adultère, tu ne voleras pas, tu ne feras pas de faux témoignage contre ton prochain. Tu ne désireras pas la maison de ton prochain; tu ne désireras pas la femme de ton prochain, son domestique, sa servante, son bœuf, son âne, ni rien de ce qui est à lui. »

« Et tout le peuple fut témoin des tonnerres et des flammes et du bruit des trompettes et de la fumée qui sortait de la montagne, et le peuple vit cela, et ils s'enfuirent et se tinrent éloignés, et ils dirent à Moïse : Parle-nous, toi, et nous écouterons; mais que le Dieu ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions. Et Moïse dit au peuple : ne craignez pas, parce que, pour vous éprouver, le Dieu est venu, et pour que sa terreur fût devant vous, et que vous ne péchiez pas. Et le peuple se tint éloigné, et Moïse s'approcha de la sombre nuée où était le Dieu. »

Les récits dont se compose la légende mosaïque sont presque toujours reproduits plusieurs fois avec des variantes qu'on ne pouvait expliquer lorsqu'on attribuait à Moïse lui-

même la rédaction du Pentateuque. On admet généralement aujourd'hui que les cinq livres du Pentateuque ont été écrits à des époques différentes, à l'aide de documents plus anciens, qui n'étaient pas toujours d'accord entre eux et que les compilateurs ont quelquefois copiés sans s'inquiéter des répétitions et des contradictions. On a dû renoncer à rapporter à un seul personnage et à une même époque la législation qui porte le nom de Moïse; on a reconnu l'œuvre lente et successive du sacerdoce juif dans les prescriptions relatives au rituel, qui sont détaillées avec une prolixité fatigante et qui supposent en général une civilisation assez avancée. On ne peut supposer que Moïse ait défendu aux Israélites d'épouser des femmes étrangères quand lui-même, selon la Bible, avait une femme madianite et une femme éthiopienne. Même parmi les Dix paroles, il en est qu'on ne peut attribuer à Moïse à moins d'admettre qu'il violait lui-même les lois inscrites sur les tables de pierre par la main d'Iahweh. L'histoire du serpent d'airain, par exemple, est en contradiction avec la défense de sculpter des images. Dans l'histoire du veau d'or, l'hésitation du compilateur se trahit : le peuple est puni de son idolâtrie; trois mille hommes, selon le texte, vingt-trois mille d'après la Vulgate, sont massacrés par les Lévites, mais Aaron, qui a fait le veau, n'est pas même réprimandé. Ces récits remaniés par le sacerdoce ne peuvent fournir que bien peu de renseignements à l'histoire. Les légendes, comme les mythologies, comme les langues, sont des créations spontanées, naïves, inconscientes, essentiellement populaires; quand les clergés ou les académies veulent y mettre la main, leur intervention pédante et systématique se trahit toujours par des replâtrages maladroits.

Le séjour d'Israël dans le désert fut de quarante ans, selon la Bible. Dans un écrit publié à la suite du Divan oriento-occidental sous le titre de *Israël au désert*, Gœthe a soutenu qu'il ne fallait voir dans ce chiffre qu'un nombre rond ayant un sens mythique, et que tout le voyage des Hébreux, depuis leur sortie d'Égypte jusqu'à leur entrée en Canaan, a duré à peine deux ans. Les trente-huit dernières années sont remplies par de continuelles et inutiles promenades du nord au sud et du sud au nord dans la vallée de l'Égarement. Le seul événement im-

portant pendant cette longue période est la révolte de Koré, Dathan et Abiram, racontée dans le livre des Nombres. Moïse, qui était de la tribu de Lévi, voulait faire de cette tribu une caste sacerdotale, entièrement consacrée au service du culte. Les Lévites ne devaient pas occuper un territoire spécial dans le pays à conquérir, ils devaient être entretenus par une dîme prélevée sur les autres tribus. Les fonctions de grand prêtre étaient réservées aux descendants d'Aaron. On peut s'étonner que Moïse, qui avait des enfants, attribue le sacerdoce à ceux de son frère : la distinction du prêtre et du prophète est marquée dès l'origine ; l'inspiration du prophète est individuelle, la fonction du prêtre est héréditaire ; Moïse est l'interprète d'Iahweh, le sacerdoce est réservé à la race d'Aaron. Ce privilège héréditaire parut contraire à l'égalité des fils d'Israël, à qui Iahweh avait dit : « Vous me serez un royaume de prêtres et un peuple saint. » Coré de la tribu de Lévi, Dathan, Abiram, de la tribu de Ruben, se soulevèrent contre Moïse et Aaron et entraînèrent deux cent cinquante hommes dans leur parti : « Nous sommes tous consacrés à Iahweh, il est au milieu de nous, pourquoi vous élevez-vous au-dessus de l'Assemblée ? » Et ils se préparèrent à sacrifier. « Alors, le sol qui était sous leurs pieds se fendit et la terre s'entr'ouvrit et les engloutit, eux et leurs maisons, et tous les hommes qui tenaient à Coré, et tout leur avoir, et ils descendirent vivants dans le Schéol, avec tout ce qu'ils possédaient, et la terre les recouvrit, et ils furent exterminés du milieu de l'Assemblée ». La Bible ajoute que le peuple ayant murmuré à cette occasion contre Moïse, la peste détruisit quatorze mille sept cents personnes, sans compter ceux qui étaient morts avec Coré.

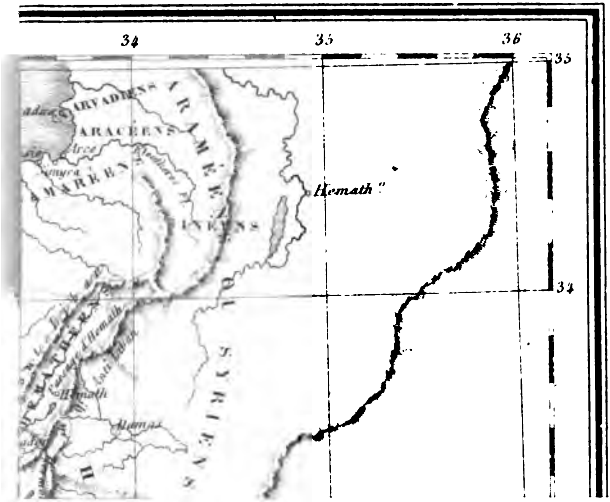
La théocratie était fondée, Moïse avait accompli son œuvre. Quant à la terre promise, ce n'est pas à lui qu'il fut donné de la conquérir. Il désigna Josué pour son successeur, bénit le peuple et monta seul sur le mont Nébo, d'où il aperçut tout le pays au delà du Jourdain. Puis il mourut à cent vingt ans, dans la terre de Moab, et personne, dit la Bible, n'a jamais su où était son tombeau. Cette circonstance pourrait faire douter du caractère historique de Moïse. Sans aller jusqu'à nier son existence, M. Ewald a prouvé que son nom fut presque inconnu

sous les Juges et durant les premiers siècles des Rois. Sa légende a dû se former un ou deux siècles avant la chute du royaume de Juda. M. Maspero admet aussi le caractère historique de Moïse, mais, selon lui, le détail de sa vie est tellement mêlé de légendes qu'on ne peut l'établir avec certitude, et ce qu'on sait de la législation primitive des Hébreux se réduit presque à rien : « C'est tout au plus, dit-il, si on peut attribuer à Moïse, sinon pour la forme, au moins pour le fond, les dix commandements et peut-être un petit nombre de prescriptions éparses au milieu des lois postérieures dans les livres écrits sous son nom. La perte de la législation mosaïque, si tant est qu'il y ait jamais eu vraiment une législation mosaïque, ne diminue en rien la grandeur du rôle joué par Moïse. Moïse fut l'organisateur du peuple hébreu. Il lui laissa sa constitution patriarcale et assura l'indépendance des tribus, mais en resserrant le lien qui les avait unies. Il fit du Dieu national, jusqu'alors traité à peu près sur le même pied que les Dieux étrangers, un Dieu jaloux et exclusif dont le culte réunit les douze tribus dans une même adoration. Il l'institua roi invisible du peuple, législateur et juge souverain, maître et propriétaire des biens de la nation. Et ce Dieu n'eut qu'un seul sanctuaire pour tous ses enfants, l'Arche d'alliance. Chaque année le peuple se rassembla autour du lieu saint et célébra de grandes fêtes, la Pâque, la Pentecôte, la fêtes des Tentes. Il était sorti d'Égypte façonné à la servitude et à l'idolâtrie, prêt à reprendre sa chaîne et à renier son Dieu : grâce à Moïse, il sortit du désert ferme dans sa foi et tout armé pour la conquête. »

CHAPITRE III

Les Juges.

Au sortir de l'Égypte, les Israélites auraient pu entrer directement en Canaan par la route qui longe la Méditerranée ; mais ils risquaient d'être attaqués par les garnisons qui occupaient



s Amorréens ayant traversé le Jourdain enlevèrent

…nt à être attaqués par les garnisons qu…

les forteresses égyptiennes ou par les Philistins. Ils prirent donc une route beaucoup plus longue et s'engagèrent dans le désert. Les rois d'Égypte possédaient ou avaient possédé d'importants établissements métallurgiques dans la presqu'île du Sinaï. Peut-être les fugitifs voulaient-ils s'en emparer. La Bible ne le dit pas, mais quelques-unes des légendes qu'elle rapporte pourraient le faire croire : la fabrication du veau d'or, du serpent d'airain, des ornements du Tabernacle suppose une installation et un matériel peu compatibles avec la vie errante d'une caravane, et s'expliquerait mieux par l'occupation des mines de cuivre du Sinaï. Le passage de la vie nomade à la vie sédentaire a dû être long et successif, et rien n'oblige à dire comme Gœthe que le temps du séjour dans le désert a été exagéré par la Bible. Israël rêvait une terre où coulaient le lait et le miel, mais en attendant il conduisait ses troupeaux où il trouvait des pâturages et s'installait tant bien que mal dans les pays dont il pouvait s'emparer. Il s'efforçait de conclure des alliances avec les habitants du désert, qui étaient de la même race que lui, par exemple avec les Madianites, afin que ceux-ci servissent « d'yeux », c'est-à-dire de guides aux tribus. Cette alliance avec les Madianites est indiquée dans la Bible par la visite de Jethro, beau-père de Moïse, qui, au récit du passage de la mer Rouge, proclame Iahweh le plus grand de tous les Dieux. Mais les tribus étrangères ne montraient pas toutes la même bienveillance, témoin la lutte contre Amalek. Il est probable qu'à partir du Sinaï les Israélites se sont dirigés du côté des frontières de Canaan et que, repoussés de là, ils ont repris le chemin du sud et longé les montagnes du pays des Edomites pour tourner à l'est. Dans le Deutéronome, Iahweh ordonne à son peuple de ne pas molester les Edomites que la crainte avait déjà saisis, et même de leur payer les vivres et l'eau dont ils auraient besoin, car Iahweh a donné Seïr en héritage à Edom. La même recommandation est faite à propos des Moabites et des Ammonites, car ces peuples avaient aussi reçu leur pays d'Iahweh.

Les fils de Lot, c'est-à-dire les Ammonites et les Moabites, étaient établis dans le pays à l'est de la mer Morte et du Jourdain, mais les Amoréens ayant traversé le Jourdain enlevèrent

aux Moabites une partie de leur territoire. Les Israélites, qui erraient alors dans les déserts situés à l'orient du pays de Moab, battirent les Amoréens, probablement avec l'aide des Moabites. Les tribus de Ruben et de Gad, qui sans doute avaient pris la plus grande part à la lutte, occupèrent le pays situé entre l'Arnon et le Jabbok, en promettant de prêter plus tard leur concours aux autres fils d'Israël. Toutes les villes du pays conquis furent dévouées, c'est-à-dire qu'on massacra tout : hommes, femmes et enfants, « sans laisser vivre aucun réchappé ». Immédiatement après cette conquête, la Bible place celle du pays de Basan, dont le roi Og était le dernier de la race des géants (Réphaïm). Tous les habitants furent également massacrés, selon le Deutéronome ; ces deux guerres sont placées dans la Bible avant la mort de Moïse. Il résulte cependant de plusieurs passages du livre des Juges que le pays de Basan ou de Galaad, ne fut conquis que plus tard. Quant à la légende de Balaam, racontée dans le livre des Nombres après la conquête de Basan, on a reconnu qu'elle avait dû être composée dans les derniers temps du royaume d'Israël, probablement sous Jéroboam II. Elle a été inspirée par la haine contre Moab, et elle contient des allusions à l'Assyrie. A l'époque de la conquête, les Israélites n'avaient aucune raison de craindre les Assyriens, qu'ils ne connaissaient même pas, et pour eux les Moabites, loin d'être des ennemis, étaient des alliés naturels et des auxiliaires, de même que les Ammonites et les Edomites.

La conquête de Canaan est racontée dans le livre de Josué, qui paraît avoir été écrit au temps de la captivité de Babylone. La thèse de l'unité politique garantie par l'unité religieuse est appuyée, comme dans le Pentateuque, par une succession de miracles. Celui du passage de la mer Rouge se renouvelle au passage du Jourdain. A la tête du peuple marchent les prêtres portant l'Arche d'alliance ; au moment où leurs pieds touchent les eaux du fleuve, « les eaux qui descendaient s'arrêtèrent et s'élevèrent en un monceau à une très grande distance, près de Adam, ville située à côté de Tsardhan ; et les eaux qui descendaient à la mer de la plaine, la mer salée, furent complètement détachées, et le peuple passa vis-à-vis de Jéricho. Et les prêtres

chargés de l'Arche de l'alliance d'Iahweh s'arrêtèrent de pied ferme sur le sec dans le lit du Jourdain, et tout Israël marcha sur le sec, jusqu'à ce que le peuple eût achevé de passer le Jourdain. » Puis Josué met le siège devant Jéricho. « Et Josué ayant parlé au peuple, sept prêtres portant sept trompettes devant Iahweh, se mirent en marche et sonnèrent des trompettes, et l'Arche de l'alliance d'Iahweh les suivait, et les soldats équipés marchaient en tête des prêtres sonnant des trompettes, et ceux qui fermaient la marche suivaient l'Arche, les trompettes sonnant toujours. L'Arche d'Iahweh tourna autour de la ville dont elle fit une fois le tour ; puis on rentra au camp et on passa la nuit au camp. Ainsi firent-ils le tour de la ville le second jour, puis ils revinrent au camp, et de même pendant six jours. Mais le septième jour ils se levèrent à l'apparition de l'aurore et firent le tour de la ville en cette manière sept fois. Et au septième tour, comme les prêtres sonnaient des trompettes, Josué dit au peuple: Poussez le cri ! car Iahweh vous a livré la ville. Alors le peuple poussa le cri, et les trompettes sonnaient, et la muraille croula sur elle-même, et le peuple escalada la ville, chacun droit devant soi, et ils prirent la ville. Et ils dévouèrent tout ce qui était dans la ville, hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, bœufs, brebis et ânes, par le tranchant de l'épée. » La courtisane Rahab, qui avait trahi son pays en cachant les espions envoyés par Josué, fut seule épargnée avec sa famille et sa maison : « Quant à la ville, ils la brûlèrent avec tout ce qu'elle contenait. » Et Josué prononça une malédiction contre celui qui la relèverait.

Les Israélites assiègent ensuite la ville d'Aï, près de Bethel, et l'ayant prise par un stratagème, il la traitent comme Jéricho. « Et tous ceux qui périrent dans cette journée, hommes et femmes, furent au nombre de douze mille... Et Josué brûla Aï et en fit un monceau de ruines éternelles, jusqu'aujourd'hui. Quant au roi d'Aï, il le pendit à un arbre jusqu'au soir, et au coucher du soleil il fit enlever de l'arbre son cadavre, et ils le jetèrent devant la porte de la ville, et ils élevèrent dessus un tas de pierres qui demeure jusqu'à ce jour. » A la nouvelle de la ruine d'Aï et de Jéricho, le roi de Jérusalem, Adoni-Tsedec, forme une coalition avec les rois d'Hébron, de Jarmuth, de La-

chis et d'Eglon, et apprenant que la ville de Gabaon avait traité avec l'ennemi, ils viennent assiéger la ville qui trahit la cause commune. Les Gabaonites appellent à leur aide Josué qui part de Guilgal avec son armée et atteint les rois coalisés: « Et Iahweh jeta la confusion parmi eux devant Israël, et il leur fit essuyer une grande défaite devant Gabaon, et il les poursuivit sur la route de la montée de Beth-Horon et les mena battant jusqu'à Azeca et à Makkéda. Et comme ils fuyaient devant Israël, ils étaient à la descente de Beth-Horon, et là Iahweh fit tomber sur eux de grosses pierres jusqu'à Azeca, et ils périrent, et les pierres de grêle en tuèrent un plus grand nombre que l'épée des fils d'Israël. Alors Josué parla à Iahweh, au jour où Iahweh livra les Amoréens aux fils d'Israël, et il dit en présence du peuple : « Soleil, attends à Gabaon — et toi Lune, au val d'Ajalon. — Et le soleil attendit et la lune resta, — jusqu'à ce qu'Israël eut puni ses ennemis. N'est-ce pas ce qui est écrit dans le livre du Juste ? Et le soleil resta au milieu du ciel et ne se hâta pas vers son couchant, presque un jour entier. Et avant et après, il n'y eut pas une journée telle que Iahweh écoutât la voix d'un homme, car Iahweh combattait pour Israël. »

Les cinq rois s'étaient réfugiés dans une caverne à Makkeda ; on les découvre, et quand le peuple est rentré au camp après l'extermination de l'armée vaincue, on les amène devant Josué. Tous les chefs de guerre qui avaient marché avec lui posent leurs pieds sur le cou des rois ; puis Josué les fait pendre à cinq arbres, et le soir leurs cadavres sont jetés dans la caverne et on roule de grosses pierres à l'entrée. « Et dans ce même jour, Josué ayant pris Makkeda la mit à sac avec le tranchant de l'épée et il dévoua son roi ainsi que toutes les personnes qui s'y trouvaient et ne laissa survivre aucun réchappé. » La même formule est répétée dans la Bible, avec une monotonie funèbre, pour les villes de Libna et de Lachis ; le roi de Gezer ayant voulu secourir Lachis, « Josué le défit, lui et son peuple, à ne pas lui laisser un réchappé ». Et la Bible reprend l'énumération des massacres ; Eglon, Hébron, Débir, sont dévouées avec tous leurs habitants, dont pas un n'est épargné : « Ainsi Josué réduisit tout le pays, la Montagne, le Midi, le

Pays bas et tous leurs rois ; il ne laissa survivre aucun réchappé, et il dévoua tout ce qui respirait, selon l'ordre d'Iahweh, Dieu d'Israël. » Ensuite c'est le tour des rois du Nord ; le roi de Hatzor et les autres rois cananéens se mettent en campagne avec une armée « égale en nombre aux grains de sable des bords de la mer, ayant de la cavalerie et des chars en quantité très grande ». Josué les attaque près des eaux de Mérom, les poursuit jusqu'à Sidon et les détruit « à ne pas laisser un réchappé » ; il coupe les tendons à leurs chevaux et brûle leurs chars par le feu. Puis il revient sur ses pas et s'empare de Hatzor, chef-lieu de tous ces royaumes, et fait périr le roi par l'épée, « et ils frappèrent avec le tranchant de l'épée toutes les personnes qui s'y trouvaient, après les avoir dévouées ; il ne survécut rien de ce qui respirait, et il brûla Hatzor au feu. Et Josué s'empara de toutes ces villes et de leurs rois qu'il passa au fil de l'épée et dévoua, selon l'ordre de Moïse, serviteur d'Iahweh..... Ainsi Josué conquit tout le pays, la montagne et tout le midi et le district de Ghosen, et la plaine d'Israël, depuis la croupe nue qui monte vers Seïr jusqu'à Baal Gad, dans la vallée du Liban, au pied du mont Hermon, et il prit tous leurs rois qu'il égorgea et fit périr..... Car ce fut par une dispensation d'Iahweh que leur cœur s'endurcit pour engager la lutte avec Israël, afin qu'on les dévouât et qu'on ne leur fît point de quartier, mais qu'on les détruisît au contraire, comme Iahweh l'avait ordonné à Moïse. »

Tel est le résumé de la légende de la conquête racontée dans le livre de Josué. Pour extraire de cette légende ce qu'elle peut contenir d'historique, on se contente ordinairement de supprimer les circonstances merveilleuses ou de les expliquer, tant bien que mal, par des causes naturelles. Cela ne suffit pas à une critique sérieuse. Malheureusement on n'a pas pour l'histoire juive le précieux secours que l'étude des inscriptions et des monuments fournit à l'histoire d'Égypte et d'Assyrie. On n'a d'autres sources d'information qu'un livre rédigé plusieurs siècles après les événements, d'après des traditions populaires plus ou moins altérées dans un but politique. Mais l'exégèse biblique, en rassemblant un certain nombre de témoignages épars, est parvenue à reconstituer la vérité des faits. Je n'ai pas

à reproduire ce travail analytique, on le trouvera résumé dans l'introduction à la Bible de M. Reuss, professeur à l'université de Strasbourg. La comparaison de tous ces éléments d'investigation amène les savants à ce résultat que le plus sûr moyen de se faire de la conquête une idée fausse de tous points est précisément de s'en tenir à l'idée que nous donne le livre de Josué. Ce que ce livre nous dit s'être accompli en cinq ans ne s'est en réalité accompli que très progressivement, durant une période de deux siècles et demi; car la conquête du pays, l'assujettissement complet des Cananéens, n'ont été consommés que sous le règne de Salomon. C'est exactement ce qui est arrivé pour la conquête du Péloponèse par les Doriens, de la Gaule romaine par les Francs. On peut en conclure, pour l'honneur des Israélites, que les effroyables massacres racontés dans le livre de Josué ont dû être fort exagérés par les rédacteurs de la Bible, qui regardaient l'extermination des vaincus comme un titre de gloire pour leurs ancêtres et comme une preuve de leur docilité aux ordres du Dieu national d'Israël. « Il ne faut pas, disent les auteurs hollandais de la *Bible des familles*, se représenter tous les fils d'Israël rassemblés en un camp à Guilgal, et agissant tous ensemble. Il sera beaucoup plus conforme à la réalité de nous représenter les tribus israélites comme se livrant à des incursions partielles et intermittentes dans le pays des Cananéens, affaiblis peut-être à la suite d'une guerre avec le roi d'Égypte Ramsès III. »

Le partage des pays conquis ou à conquérir est consigné dans les derniers chapitres du livre de Josué, qui ne sont pas du même auteur que le récit de la conquête. Les territoires qu'on nomma plus tard la Pérée, à l'est de la mer Morte et du Jourdain, avaient été occupés dès le temps de Moïse par les tribus de Ruben et de Gad et la demi-tribu de Manassé. Juda prit la partie méridionale du pays de Canaan, à l'ouest de la mer Morte. Autour de Juda se groupèrent les petites tribus de Siméon, de Dan et de Benjamin, la première à l'ouest, les deux autres au nord. Ces quatre tribus formèrent plus tard le royaume de Juda. Plusieurs parties du territoire qui leur était attribué dans le partage restèrent longtemps encore occu-

pées par des populations étrangères. Ainsi les Jébusites ne furent soumis que par David, qui s'empara de leur ville appelée depuis Jérusalem ; les Philistins, que Josué n'avait pas osé attaquer, conservèrent les cinq villes qu'ils occupaient sur la côte de la Méditerranée et qui servirent de refuge aux Anakites. A l'époque où la royauté fut établie en Israël, la domination des Philistins s'étendait sur presque tout le territoire de Juda. Au centre du pays de Canaan, entre le Jourdain et la Méditerranée, s'établit la puissante tribu d'Ephraïm, à laquelle appartenait Josué. L'Arche d'alliance, établie d'abord à Guilgal, en avant de Jéricho, fut transportée à Shilo, qui devint le sanctuaire commun des tribus israélites. Au nord du territoire d'Ephraïm se fixèrent la tribu d'Issachar, le long du Jourdain, et la demi-tribu de Manassé, plus à l'ouest. Enfin, dans la région septentrionale, qui fut plus tard appelée Galilée, s'établirent les tribus d'Azer, de Zabulon et de Nephtali ; Azer se répandit sur la côte maritime au nord du Carmel, jusqu'à Sidon, mais sans pouvoir s'emparer des villes phéniciennes situées sur le territoire qui lui était attribué. Zabulon campa dans la plaine de Jisréel, au nord-ouest d'Issachar, et Nephtali le long du haut Jourdain, entre les eaux de Mérom et le lac de Genezareth. La tribu de Lévi n'eut pas de territoire particulier, car, ainsi que la Bible le répète souvent, Iahweh était son héritage. Les Lévites reçurent quarante-huit villes dispersées sur le territoire des autres tribus. Quelques-unes de ces villes devaient servir d'asile aux meurtriers involontaires ; on les nomme villes de refuge.

Les généalogies qui tiennent tant de place dans la Bible montrent assez l'importance qu'attachaient les tribus israélites à leur descendance d'Abraham et de Jacob. Ils étaient loin cependant d'être de race pure. Avant leur séjour en Égypte ils s'étaient unis avec les femmes du pays, leurs légendes même l'attestent : parmi les fils de Jacob, quatre sont issus de femmes esclaves de race inconnue. Joseph épouse la fille d'un prêtre égyptien, Moïse épouse une Madianite et une Éthiopienne, et quand sa sœur Marie lui reproche cette mésalliance, Iahweh la frappe de la lèpre. A la sortie d'Égypte, les fils d'Israël sont accompagnés « d'un grand amas d'étrangers » qui ont dû être incor-

porés dans les tribus, car il n'en est plus fait mention par la suite. Pendant le demi-siècle qui sépare la sortie d'Égypte de la conquête de Canaan, il dut y avoir des alliances avec les Edomites, les Ammonites, les Moabites. A l'époque de l'invasion, des hordes errantes d'Arabes, trop faibles pour pénétrer seules dans la Palestine, durent profiter de l'occasion pour se joindre aux tribus israélites ; tels étaient les fils de Kéni, beau-père de Moïse, qui accompagnèrent les fils de Juda depuis la ville des Palmes (Jéricho). Ces Kénites, ou Kénisites, s'établirent parmi les Judéens et finirent par se confondre avec eux ; on ne pouvait exclure des alliés qui avaient contribué à la victoire. Après la conquête, les unions avec les populations indigènes se multiplièrent. « Les fils d'Israël, dit le livre des Juges, demeurèrent au milieu des Cananéens, des Hittites, des Amoréens, des Pherisites, des Hévites, des Jébusites et ils prirent leurs filles pour femmes et marièrent leurs filles à leurs fils et servirent leurs Dieux. Les fils d'Israël firent donc ce qui déplaît à Iahweh ; ils oublièrent Iahweh leur Dieu et servirent les Baals et les Ascheras. » Ce n'était pas la première fois qu'ils étaient infidèles à Iahweh ; dans le désert, pendant quarante ans, selon le prophète Amos, ils avaient porté devant eux l'image de Moloch et l'étoile de leurs idoles.

La condition des Israélites établis au milieu des Cananéens n'était pas partout la même ; dans quelques districts, les anciens habitants avaient été exterminés ou réduits en esclavage, mais dans d'autres ils étaient restés en possession du pays, et les nouveaux venus n'avaient pu s'y fixer qu'en payant tribut. Le plus souvent l'ancienne population et la nouvelle vivaient côte à côte sur le pied de paix armée, souvent rompue par des razzias, et chacune des deux attendait une occasion d'expulser l'autre ou de l'asservir. Depuis que les Israélites étaient disséminés sur divers points du territoire, les Cananéens, les Amoréens, les Philistins prenaient leur revanche et leur faisaient payer en détail les violences de l'invasion. Les tribus les plus fortes ne secouraient pas les plus faibles, car ce n'était pas un lien politique qui les unissait, mais un lien religieux, et il s'affaiblissait de plus en plus ; aussi la Bible attribue-t-elle toujours les défaites des Israélites à l'oubli de la religion

nationale : « La colère d'Iahweh s'alluma contre Israël et il les abandonna aux mains des spoliateurs qui les dépouillèrent et il les rendit entre les mains de leurs ennemis d'alentour. Et partout où ils se portaient, ils trouvaient contre eux la main d'Iahweh en hostilité, comme Iahweh le leur avait juré, et ils étaient dans de grandes angoisses. Cependant Iahweh leur suscita des juges qui les délivraient de la main de ceux qui les pillaient. Or quand Iahweh leur suscitait des juges, Iahweh était avec le juge, et il les délivrait de la main de leurs ennemis pendant tout le temps du juge, car Iahweh se repentait, à cause de leurs plaintes contre ceux qui les opprimaient et les tourmentaient. Mais il arrivait qu'à la mort du juge, ils se corrompaient de nouveau plus que leurs pères, allant après d'autres Dieux pour les servir et se prosterner devant eux, et ils ne retranchaient rien de leur méchanceté ni de leur entêtement ».

La Bible donne le titre de Juges, Sophetim, à ces libérateurs que Iahweh suscitait de temps à autre ; cependant ce n'étaient pas des magistrats élus, comme les Suffètes de Carthage qui portent le même nom, c'étaient des chefs hardis qui se mettaient à la tête d'une bande de patriotes pour affranchir leur tribu. Un coup de main heureux devait leur donner pour le reste de leur vie une certaine autorité morale, mais ils n'étaient pas investis d'un pouvoir régulier reconnu par la nation entière. Quoique la Bible ait pris soin de déterminer la durée du gouvernement de chacun d'eux, ces chiffres ne peuvent servir de base à une véritable chronologie, car il est probable que plusieurs ont vécu à la même époque dans différentes tribus. Nous avons des détails sur trois ou quatre d'entre eux ; d'autres sont seulement nommés. Le premier dont il soit fait mention est Othniel, neveu de Caleb, qui délivre les tribus du Nord de la domination du roi de Mésopotamie : puis un roi de Moab s'empare de Jéricho et opprime Israël pendant dix-huit ans ; le Benjamite Aod le tue par trahison et délivre le pays. La Bible nomme ensuite Samgar, fils d'Anath, qui tue six cents Philistins avec un aiguillon de bouvier. Le récit beaucoup plus étendu de l'expédition de Barak et de Débora paraît avoir un caractère historique : « Les fils d'Israël recommencèrent à

faire ce qui déplaît à Iahweh. Alors Iahweh les vendit aux mains de Jabin, roi de Canaan, qui régnait à Hatsor, et son chef d'armée était Sisera, qui demeurait à Hasoreth Gojim. Et les fils d'Israël crièrent vers Iahweh, car il avait neuf cents chars ferrés, et il opprimait les fils d'Israël durant vingt ans.

« Or c'était Débora, la prophétesse, femme de Lappidoth, qui était alors juge en Israël. Et elle siégeait sous le palmier de Débora, entre Rama et Bethel, dans la montagne d'Ephraïm, et les fils d'Israël montaient vers elle pour avoir justice. Elle envoya appeler Barak, fils d'Abinoam, de Kedes Nepthali, et elle lui dit : Voici, Iahweh, Dieu d'Israël, te l'ordonne ; va et conduis une armée sur le mont Thabor, et tu prendras avec toi dix mille combattants des fils de Nephtali et des fils de Zabulon. Et j'attirerai vers toi, au torrent de Kison, Sisera, prince de l'armée de Jabin, et ses chars et toute la multitude, et je les livrerai entre tes mains..... Alors Barak convoqua Zabulon et Nephtali, et monta avec dix mille combattants, et Débora l'accompagna. Et Sisera fut informé que Barak, fils d'Abinoam, était monté sur le mont Thabor, et il rassembla neuf cents chars armés de faux et toute son armée, de Hasoreth des nations au torrent de Kison. Et Débora dit à Barak : Lève-toi, voici le jour où Iahweh livre Sisera entre tes mains. Iahweh n'est-il pas ton guide ? Et Barak descendit du Thabor, et dix mille combattants avec lui. Et Iahweh épouvanta Sisera, et tous ses chars, et toute la multitude, à la pointe du glaive, devant Barak, et Sisera sautant de son char s'enfuit à pied. Et Barak poursuivit les chars et l'armée jusqu'à Hasoreth des nations, et toute la multitude des ennemis sous le tranchant de l'épée, et pas un ne survécut.

« Or Heber le Kénite s'était séparé des Kénites, fils de Hobab, beau-frère de Moïse, et il avait dressé ses tentes jusqu'aux chênes de Tsannaïm, près de Kédès. Et Sisera parvint dans sa fuite à la tente de Jaël, femme d'Heber le Kénite, car il y avait la paix entre Jabin, roi de Hatsor, et la maison d'Heber le Kénite. Et Jaël sortit à la rencontre de Sisera et lui dit : Entre chez moi, mon seigneur, entre, ne crains rien. Il entra dans la tente et elle le couvrit d'un manteau. Et il lui dit : Donne-moi, je

t'en supplie, un peu d'eau à boire, car j'ai bien soif. Et elle ouvrit une outre de lait et lui donna à boire et le couvrit. Et Sisera lui dit : Tiens-toi devant l'ouverture de la tente, et quand on viendra t'interroger, disant : est-il venu quelqu'un ? tu répondras : personne. Alors Jaël, femme d'Heber, enleva un clou de la tente et prit aussi un marteau ; et elle entra vers lui en silence, et lui appliqua le clou sur la tempe et, d'un coup de marteau, l'enfonça dans la cervelle jusqu'à la terre, et il était endormi et las, et il mourut. Et voici Barak poursuivant Sisera. Et Jaël sortit à sa rencontre et lui dit : viens, je te montrerai l'homme que tu cherches. Et il entra chez elle, et voilà Sisera étendu mort, le clou dans la tempe. C'est ainsi que dans ce jour Dieu humilia Jabin, roi de Canaan devant les fils d'Israël ».

Débora composa à l'occasion de cette victoire un cantique d'une énergie sauvage ; c'est le plus ancien morceau qui nous soit parvenu de la poésie hébraïque : « Ils ont offert spontanément leur vie pour la vengeance d'Israël : peuple, bénis Iahweh. Écoutez, rois, satrapes, prêtez l'oreille. Moi, c'est moi qui chanterai à Iahweh, un psaume au Dieu d'Israël. Iahweh, quand tu sortais de Seïr, quand tu passais par les régions d'Edom, la terre était secouée, les nuées du ciel distillaient leur rosée. Les montagnes tremblaient devant la face d'Iahweh, le Sinaï tremblait devant le Dieu d'Israël. — Aux jours de Samgar, fils d'Anath, aux jours de Jaël, les routes étaient désertes, les voyageurs suivaient les sentiers détournés. Les villages étaient déserts jusqu'à ce que je me sois levée, moi, Débora, pour être mère en Israël. Debout, debout, Débora, debout, debout ! Lève-toi, Barak, emmène tes captifs, fils d'Abinoam ! » Il y a des passages obscurs ; la prophétesse se plaint de ceux qui n'ont pas répondu à son appel, de Ruben et de Galaad immobiles dans leurs pâturages, de Dan et d'Aser qui s'endormaient auprès de leurs vaisseaux, pendant qu'Issachar marchait à la suite de Barak, pendant que Zabulon et Nephtali s'offraient volontairement à la mort. Une malédiction spéciale est lancée contre ceux de Meroz qui ont refusé leur concours. « Du haut du ciel les étoiles ont combattu, de leurs orbites elles ont combattu Sisera. Le torrent de Kison entraînait les cadavres, le sabot

des chevaux frappait la terre dans la fuite rapide des ennemis. — Bénie soit Jaël, femme d'Héber le Kénite, qu'elle soit bénie entre les femmes qui habitent sous la tente! Il demandait de l'eau, elle lui a donné du lait; dans une coupe d'honneur elle lui a présenté de la crême. D'une main elle a pris le clou, de la main droite le marteau des ouvriers, et elle a frappé Sisera, elle lui a percé la tête, lui a fracassé les tempes. Il s'est affaissé à ses pieds et il est mort, il a roulé devant ses jambes, étendu sans vie. — La mère de Sisera regardait par la fenêtre et s'écriait dans son appartement: pourquoi son char tarde-t-il à revenir, pourquoi sont-ils si lents, les pieds de ses chevaux? Et les plus sages de ses femmes lui répondaient, et elle-même se disait: peut-être qu'il partage les dépouilles, et on choisit pour lui la plus belle des captives, un habit de plusieurs couleurs pour Sisera et des colliers pour son cou, parmi les dépouilles. — Ainsi périssent tous tes ennemis, Iahweh, et que ceux qui t'aiment brillent comme le soleil dans sa splendeur.»

L'invasion des Israélites dans le pays de Canaan n'était pas un fait isolé: de tout temps les bédouins nomades du désert avaient jeté des regards de convoitise sur les riches plaines cultivées de la Palestine. Quand les tribus Israélites eurent réussi à s'y établir, il leur fallut se défendre à leur tour contre de nouvelles hordes d'envahisseurs: « Pour leur sûreté contre Madian, les fils d'Israël disposaient pour eux les ravins des montagnes, les cavernes et les hauteurs fortes. Mais il arriva que quand les Israélites avaient fait les semailles, les Madianites, les Amalekites et les fils de l'Orient s'avançaient et marchaient contre eux. Et ils dressaient leur camp en face d'eux et détruisaient tous les produits du sol jusque vers Gaza, et ne laissaient en Israël ni subsistances, ni brebis, ni bœufs, ni ânes. Ils venaient avec leurs troupeaux et leurs tentes, arrivaient en masse comme les sauterelles; innombrables, ainsi que leurs chevaux, ils envahissaient le pays pour le ravager. » Un paysan de la tribu de Manassé se mit à la tête de quelques hommes résolus et délivra Israël. Il s'appelait Jérubbaal, et on le surnomma Gédéon, c'est-à-dire l'épée, comme plus tard l'Asmonéen Juda fut surnommé Maccabée, c'est-à-dire le marteau. La petite troupe, avec des torches et des trompettes, sur-

prit pendant la nuit le camp des Madianites, qui furent pris d'une panique et se tuèrent les uns les autres. Gédéon dépêcha des messagers aux hommes d'Ephraïm, qui s'empressèrent d'accourir pour couper la retraite aux fuyards au gué du Jourdain. Ils prirent deux princes Madianites dont ils apportèrent la tête à Gédéon, mais ils se plaignirent avec aigreur d'avoir été appelés trop tard. Il les gagna par sa modestie : « Qu'ai-je fait d'égal à vos exploits ? Le grapillage d'Ephraïm vaut mieux que la vendange d'Abrezer. »

Il passa le Jourdain avec les trois cents hommes qui l'accompagnaient, fatigués et poursuivant toujours. Et il dit aux gens de Succoth : donnez donc des galettes de pain à ma troupe, car elle est exténuée et je suis à la poursuite de Zeba et Tsalmunna, rois de Madian. Les chefs de Succoth répondirent : les tiens-tu déjà captifs, pour que nous donnions du pain à ton escorte? Et Gédéon dit : Si Iahweh met Zeba et Tsalmunna en mon pouvoir, je triturerai votre chair avec des ronces de la steppe et des chardons. Et de là il monta à Pnuel, et les gens de Pnuel lui firent la même réponse que les gens de Succoth. Et il leur dit : Si je reviens sain et sauf, je raserai cette tour-là. — Or Zeba et Tsalmunna étaient à Carcor avec environ quinze mille hommes, tout ce qui restait de l'armée des fils de l'Orient : cent vingt mille hommes avaient péri. Et ils s'enfuirent, et Gédéon les poursuivit et fit prisonniers les deux rois de Madian Zeba et Tsalmunna..... Alors Gédéon, fils de Joas, revint de la guerre, et il se présenta aux gens de Succoth et leur dit : « Voici Zeba et Tsalmunna. Et il saisit les anciens de la ville et prit des ronces de la steppe et des chardons et les fit servir au supplice des gens de Succoth. Et il rasa la tour de Pnuel et massacra les gens de la ville. — Alors il dit à Zeba et Tsalmunna : « Comment étaient les hommes que vous avez égorgés au Thabor? Ils répondirent : Ils te ressemblaient ; chacun d'eux avait l'air d'un fils de roi. Il leur dit : C'étaient mes frères, les fils de ma mère ; par la vie d'Iahweh, si vous ne les aviez pas tués, je ne vous tuerais pas. Et il dit à Jother, son fils aîné : lève-toi et tue-les. Mais l'enfant ne tirait pas l'épée, il avait peur, car c'était un enfant. Et Zeba et Tsalmunna dirent : Allons, toi-même, lève-toi et jette-toi sur nous, car la force de

l'homme répond à son âge. Alors il tua Zeba et Tsalmunna et il prit les lunules qui étaient au cou de leurs chameaux. »

Les fils d'Israël dirent à Gédéon : « Règne sur nous, toi, ton fils et le fils de ton fils, car tu nous as délivrés de la main de Madian. » Il répondit : « Je ne régnerai pas sur vous, ni mon fils, c'est Iahweh qui régnera sur vous. » Il demanda comme part du butin les anneaux que les Madianites se mettaient au nez; on les jeta sur un manteau; il en fit un Ephod qu'il plaça dans sa ville, à Ophra. Après sa mort, un de ses soixante-dix fils, Abimelech, dont la mère était une esclave sichemite, dit aux hommes de Sichem : « Rappelez-vous que je suis votre sang et votre chair. » Alors ils tirèrent du temple de Baal-Bérith soixante-dix sicles d'argent pour les lui donner; Abimelech soudoya des vauriens et des vagabonds et ils le suivirent. Il vint dans la maison de son père, à Ophra, et il égorgea ses frères, fils de Jérubbaal, soixante-dix hommes, sur une même pierre. Cependant Jotham, fils cadet de Jérubbaal, survécut, parce qu'il s'était caché. Et Abimelech se fit proclamer roi près du chêne de Sichem. Alors Jotham harangua les Sichemites du haut du mont Garizim et leur dit : « Les arbres se réunirent pour oindre un roi qui régnât sur eux. Et ils dirent à l'olivier : Règne sur nous. Et l'olivier leur dit : Renoncerai-je à mon huile qui m'attire l'estime des Dieux et des hommes, pour aller me balancer au-dessus des arbres? Alors les arbres dirent au figuier : Eh bien, toi, règne sur nous. Et le figuier leur dit : Renoncerai-je à ma douceur et à mon fruit exquis pour aller me balancer au-dessus des arbres? Alors les arbres dirent à la vigne : Eh bien, toi, règne sur nous. Et la vigne leur dit : Renoncerai-je à ma liqueur qui réjouit les Dieux et les hommes, pour aller me balancer au-dessus des arbres? Alors tous les arbres dirent au buisson d'épines : Eh bien, toi, règne sur nous. Et le buisson d'épines dit aux arbres : Si en vérité vous voulez m'oindre pour m'établir roi sur vous, venez et abritez-vous sous mon ombre; sinon, du buisson d'épines sortira un feu qui dévorera les cèdres du Liban. » Les Sichemites purent bientôt tirer à leurs dépens la moralité de cette fable républicaine : un feu sortit du buisson d'épines, la guerre civile éclata. Sichem fut détruite et on sema du sel sur ses ruines.

Abimelech mit le feu à la tour du temple de Baal-Berith où les principaux de la ville s'étaient réfugiés : mille personnes y périrent. Il assiégea ensuite la ville de Thébès ; les habitants s'enfermèrent dans le fort; comme il s'approchait pour y mettre le feu, une femme lui jeta une meule sur la tête ; pour ne pas mourir de la main d'une femme, il ordonna à son écuyer de l'achever.

Après avoir repoussé l'invasion des Madianites, la tribu de Manassé, dont le territoire s'étendait sur les deux rives du Jourdain, voulut s'agrandir à l'Orient et acheva la conquête du pays de Basan. Mais les Ammonites revendiquèrent ce pays qui leur avait autrefois appartenu. Ils se rassemblèrent et campèrent en Galaad. « Alors le peuple et les princes de Galaad se dirent l'un à l'autre : Quel est l'homme qui commencera à attaquer les Ammonites ? il sera chef du peuple de Galaad. Or il y avait en ce temps un brave guerrier, Jephté le Galaadite ; sa mère était une courtisane, et Galaad était son père. Et Galaad eut une épouse qui lui donna des enfants ; quand ils furent grands, ils chassèrent Jephté, disant : tu ne peux avoir part à l'héritage de notre père. Il s'enfuit et habita dans le pays de Tob, et autour de lui s'assemblèrent des pauvres et des brigands, et ils le prirent pour chef. Et comme les Ammonites attaquaient les fils d'Israël, les anciens de Galaad allèrent chercher Jephté au pays de Tob et lui dirent : Viens et sois notre général contre les Ammonites. Il répondit : Ne m'avez-vous pas chassé de la maison de mon père ? Si vous me ramenez pour combattre les Ammonites et si Iahweh me donne la victoire, je veux rester votre chef. Les anciens dirent : Iahweh nous entend et sera notre témoin : Nous ferons ce que tu as dit. Il partit avec eux, et tout le peuple le prit pour chef. — Et il envoya des messagers au roi des fils d'Ammon pour lui dire : Qu'avons-nous à démêler ensemble, que tu marches contre moi pour faire la guerre à mon pays ? Et le roi des Ammonites dit aux messagers de Jephté : c'est qu'Israël s'est emparé de mon pays, après sa sortie d'Égypte, depuis l'Arnon jusqu'au Jabbok et au Jourdain. Et maintenant, restitue-le à l'amiable. Et Jephté envoya de nouveau des messagers au roi des Ammonites pour dire : Israël ne s'est emparé ni du pays de Moab ni du pays des Am-

monites..... Israël a conquis le pays des Amoréens, de l'Arnon au Jabbok et du désert au Jourdain. Iahweh, Dieu d'Israël, a expulsé les Amoréens devant son peuple d'Israël, et toi, tu voudrais t'emparer de leur pays ? N'as-tu pas la propriété de ce dont Kamos, ton Dieu, t'a mis en possession? De même, nous possédons ce qui nous a été conquis par Iahweh, notre Dieu. Mais le roi des Ammonites n'écouta pas les raisons que lui alléguait Jephté.

« Alors l'esprit d'Iahweh descendit sur Jephté, et il traversa Galaad et Manassé, et de là à Mispah de Galaad, et marcha contre les fils d'Ammon, et il voua un vœu à Iahweh, disant : « Si tu livres les fils d'Ammon dans mes mains, ce qui sortira des portes de ma maison et viendra à ma rencontre quand je reviendrai en paix, sera à Iahweh, et je l'offrirai en holocauste. » Et Jephté marcha contre les Ammonites pour combattre, et Iahweh les mit sous sa main. Il les frappa d'Aroher jusqu'à Minnith, vingt villes jusqu'à Abel des vignes, un grand désastre, et les fils d'Ammon furent abaissés devant les fils d'Israël. Et Jephté revint dans sa maison à Mispah. Et voilà que sa fille sortait à sa rencontre avec des tambours et des chœurs. Elle était sa fille unique, il n'avait pas d'autre enfant. Et à sa vue il déchira ses vêtements et dit : Hélas, ma fille, tu me bouleverses, tu m'épouvantes. J'ai ouvert ma bouche vers Iahweh, je ne peux me rétracter. Elle répondit : Mon père, si tu as ouvert ta bouche vers Iahweh, fais-moi selon ta promesse, puisque Iahweh t'a donné la victoire sur tes ennemis. Et elle dit à son père : Qu'une chose me soit accordée. Laisse-moi deux mois, je descenderai les monts et je pleurerai ma virginité avec mes compagnes. Il répondit : Va ; et il la laissa pour deux mois, et elle s'en alla avec ses compagnes et ses amies et pleura sa virginité dans les montagnes. Et les deux mois étant écoulés, elle revint vers son père, et il fit d'elle selon le vœu qu'il avait voué. Et elle n'avait pas connu d'homme. Et delà vint une coutume en Israël : chaque année les filles d'Israël vont pleurer la fille de Jephté de Galaad. »

Il y a tant de ressemblance entre cette tradition et la légende grecque du sacrifice d'Iphigénie qu'on pourrait croire à un emprunt. Il se peut que des matelots phéniciens, ou même des

captifs israélites vendus sur les côtes d'Asie Mineure, aient raconté l'histoire tragique d'un général obtenant la victoire au prix du sacrifice de sa fille. Le nom même d'Ἰφιγένεια paraît n'être qu'une traduction grecque des mots : fille de Jephté. Cette légende est inconnue à Homère ; Euripide l'a empruntée à un poëme cyclique, les *Kypria*. D'après ce poëme, le sacrifice ne fut pas consommé ; la Déesse substitua une biche à la jeune fille. Quelques théologiens ont essayé d'atténuer de même le sacrifice de Jephté et ont soutenu que sa fille avait été vouée à un célibat perpétuel. Cette explication n'a pas prévalu : « Le texte, dit M. Munk, ne permet pas de douter que Jephté n'ait réellement offert sa fille en holocauste, et Josèphe dit expressément (Antiq. V. 7, 10) : θύσας τὴν παῖδα ὡλοκαύστωσεν.

Les Éphraïmites, jaloux de la gloire de Jephté comme ils l'avaient été de celle de Gédéon, se plaignirent de n'en avoir pas eu leur part, et il en résulta une guerre civile : « Ils dirent à Jephté : Pourquoi es-tu parti pour la guerre des Ammonites sans nous appeler à toi? Nous allons brûler ta maison et toi avec. Il leur dit : J'étais en grande contestation, moi et mon peuple, avec les fils d'Ammon. Je vous ai appelés, et vous ne m'avez pas secouru. Et voyant que vous ne vouliez pas m'aider, j'ai exposé ma vie contre les fils d'Ammon, et Iahweh les a mis dans ma main. Pourquoi donc, aujourd'hui, vous levez-vous contre moi? Et Jephté rassembla les hommes de Galaad et ils frappèrent Éphraïm, car Éphraïm avait dit : Galaad est un fugitif d'Ephraïm, il demeure entre Éphraïm et Manassé. Et Galaad s'empara des gués du Jourdain du côté d'Éphraïm, et quand un des fuyards d'Éphraïm disait : Je veux passer, les hommes de Galaad lui demandaient : Es-tu Éphraïmite ; il répondait : Non. Et on lui disait : Prononce donc *Schibboleth*. Et il disait *Sibboleth*, ne pouvant pas prononcer bien. Alors on le saisissait et on l'égorgeait dans le gué du Jourdain. Et il périt dans ce temps-là quarante-deux mille hommes d'Éphraïm. »

Pendant que les tribus du Nord luttaient contre les Cananéens, celles de l'Est contre les Madianites et les Ammonites, les tribus du Sud ne réussissaient pas toujours à défendre leur indépendance contre les Philistins. Il est généralement admis aujourd'hui que les Philistins étaient originaires de Crète, et

leur nom, rendu dans la version grecque de la Bible par le mot ἀλλόφυλοι, étrangers, est probablement le même que celui des Pélasges. Ils avaient fait partie des tribus qui envahirent l'Égypte au temps de Ramsès III ; après leur défaite ils obtinrent de lui la permission de s'établir sur la côte méridionale de la Syrie. Ils se mêlèrent aux anciens habitants, dont ils adoptèrent la langue. Le Pentateuque ne les nomme pas parmi les peuples que les Hébreux devaient déposséder. Il est vrai que Josué donne d'avance les villes des Philistins en partage à la tribu de Juda. Mais si cette tribu parvint à s'emparer de Gaza, d'Ascalon et d'Ekron, comme le dit le livre des Juges, elle ne sut pas s'y maintenir, car le même livre nomme les cinq princes des Philistins à côté des peuples que Iahweh épargne pour éprouver Israël. L'isolement où vivaient les tribus israélites permit aux Philistins d'asservir celles qui étaient dans leur voisinage. La résistance d'Israël à cette oppression est personnifiée par Samson, le héros de la tribu de Dan, l'Hèraclès israélite. Mais Samson ne peut être considéré comme un personnage historique. Il paraît avoir beaucoup de rapport avec Samdan, l'Hèraklès assyrien, et en général avec tous les Dieux solaires. Ses cheveux, comme ceux d'Apollon, n'ont jamais été coupés; comme Hèraclès, il dompte les lions et il est dompté par les femmes. La transformation d'une ancienne divinité en un héros local est un fait très commun dans toutes les mythologies. L'existence d'une ville du soleil, Beth-Semès, sur le territoire de la tribu de Dan, fait supposer que les anciens habitants rendaient au soleil un culte spécial; il est naturel que les Israélites, dont la religion était différente, aient greffé la légende d'un héros sur les fables qui avaient cours dans le pays.

A la suite de la légende de Samson, on trouve deux récits qui forment comme un appendice au livre des Juges. Le premier paraît se rapporter à l'époque même de la conquête, puisque la tribu de Dan n'avait pas encore de territoire et cherchait une propriété où s'établir. Cinq hommes furent envoyés pour explorer le pays. « Ils arrivèrent à Laïs, et ils virent que le peuple qui y était vivait en sécurité, à la manière des Sidoniens, paisible et confiant, et nul ne dominait sur eux. Ils

étaient à distance des Sidoniens et n'avaient de rapports avec personne. Les éclaireurs revinrent vers leurs frères à Tsorea et Esthaol, et leur dirent : Levons-nous, marchons contre eux ; nous avons examiné le pays et voici, il est excellent, mais faites silence, hâtons-nous de conquérir ce pays. Le peuple est confiant et le pays est vaste ; un Dieu le livre entre vos mains et tous les fruits de la terre y poussent en abondance. Alors de Tsorea et d'Esthaol partirent six cents hommes avec des gens de guerre. »

En traversant la montagne d'Éphraïm, leurs espions les avertissent qu'il y a là, dans la maison d'un certain Micha, un Éphod, des Theraphim, et une idole, sous la garde d'un lévite. Ils font entendre au lévite qu'il est plus avantageux pour lui d'être le prêtre d'une tribu que le chapelain d'un homme, et ils l'emmènent en enlevant l'idole, l'Éphod et les Theraphim. Micha court après eux, et se plaint d'être volé ; on lui dit de se taire, ou qu'on mettra le feu à sa maison. Puis les Danites arrivent à Laïs. « Ils attaquèrent des gens paisibles et pleins de sécurité, ils les frappèrent avec le tranchant de l'épée et ils brûlèrent la ville par le feu. Et il n'y eut pas de libérateur, car elle était fort loin de Sidon et n'avait de commerce avec personne. Et ils rebâtirent la ville et s'y établirent et la nommèrent Dan, du nom de leur père Dan, fils d'Israël. Et les Danites dressèrent l'idole pour leur usage, et Jonathan, fils de Gersom, fils de Moïse, lui et ses fils furent prêtres de la tribu jusqu'au temps de la captivité. Et l'idole faite par Micha resta debout pendant tout le temps que la maison de Dieu fut à Silo. » Si on attribue à Moïse le Décalogue qui défend de sculpter des images, il faut croire que les prescriptions du législateur avaient été bien vite oubliées, même dans sa famille.

L'histoire du lévite d'Éphraïm jette un jour encore plus triste sur les mœurs des Israélites ; la femme de ce lévite est outragée et massacrée par une troupe d'hommes de Gibéa, de la tribu de Benjamin. Le mari coupe le cadavre en douze morceaux qu'il envoie aux douze tribus d'Israël. A ce spectacle, tout le monde dit : Jamais fait pareil ne s'est passé depuis le jour où les fils d'Israël sont sortis d'Égypte. Et de Dan à Berseba et au pays de Galaad, tous les fils d'Israël se mirent en

mouvement comme un seul homme, et l'Assemblée se réunit devant Iahweh à Mispah. » Le lévite expose sa plainte et le peuple s'engage à le venger. On demande aux Benjaminites de livrer les coupables, ils refusent et prennent les armes, au nombre de vingt-six mille hommes. Les autres tribus mettent quatre cent mille soldats en campagne, selon la Bible, et demandent à Iahweh qui doit marcher le premier au combat. Iahweh désigne la tribu de Juda. Mais deux fois de suite les Ben jaminites sortent de Gibéa et l'emportent sur l'immense armée d'Israël, qui perd quarante mille hommes en deux jours. On monte à Béthel, où était alors l'Arche d'alliance, on jeûne, on offre des holocaustes, et Iahweh promet la victoire. Les assaillants emploient une ruse de guerre, enveloppent l'ennemi et en font un tel massacre que six cents hommes seulement parviennent à se réfugier dans le désert. Les vainqueurs brûlent toutes les villes de Benjamin et en massacrent tous les habitants. Mais, après cette vengeance, on regrette d'avoir anéanti une tribu entière. Comment la reconstituer? On offre la paix aux six cents Benjaminites qui restaient. Mais on s'était engagé par serment à ne pas leur donner de fille en mariage. Voici ce qu'on imagina : Les habitants de Jabès, en Galaad, n'avaient pas envoyé de contingent à l'armée coalisée ; on prend la ville, on tue les hommes et les femmes mariées, et on réserve seulement les vierges, au nombre de quatre cents, pour les donner aux survivants de la tribu de Benjamin. Comme il restait encore deux cents hommes à pourvoir, on les engage à se rendre à la fête nationale qui se célébrait tous les ans à Silo, et à s'embusquer dans les vignes pour enlever les danseuses ; de cette façon les pères n'auront pas violé leur serment. Au commencement et à la fin de ce récit, la Bible dit qu'en ce temps-là il n'y avait pas de roi en Israël et que chacun faisait ce qui lui semblait bon. L'auteur croit expliquer ainsi les atrocités qu'il vient de raconter, mais il n'y avait pas non plus de roi dans les villes grecques, et il ne s'y passait rien de pareil.

On peut s'étonner qu'un peuple qui « se lève comme un seul homme pour punir un crime et effacer une souillure en Israël », ne sache pas s'unir pour repousser l'ennemi du dehors. Mais ce contraste ne suffit pas pour faire révoquer en doute le récit

de la Bible ; il est malheureusement vrai qu'on peut voir dans le même pays et dans le même temps des répressions impitoyables dans la guerre civile et la plus désolante faiblesse en face de l'étranger. Les Philistins avaient soumis les tribus méridionales, Dan, Juda et Zabulon ; ils menaçaient déjà les tribus du centre. Les Israélites se souvinrent qu'après la sortie d'Égypte l'Arche d'alliance d'Iahweh les avait conduits à la conquête de Canaan ; ils crurent que cette fois encore elle leur assurerait la victoire. L'Arche était alors à Silo, sous la garde du vieil Héli, qui unissait aux fonctions de grand-prêtre le titre de Juge d'Israël. « Le peuple députa donc à Silo, et on en ramena l'Arche d'Iahweh Tsebahot, qui est assis sur les Chérubins. Et les deux fils d'Héli, Hophni et Phinéas, accompagnaient l'Arche de l'alliance du Dieu. Et à l'arrivée de l'Arche dans le camp, tous les Israélites applaudirent à grands cris, à ébranler la terre. Et les Philistins épouvantés disaient : Malheur à nous ! hier ni avant-hier il n'était rien arrivé de pareil. Malheur à nous ! Qui nous sauvera des mains de ces Dieux sublimes qui ont frappé l'Égypte de toutes sortes de plaies, dans le désert ? Renforcez-vous et soyez des hommes, Philistins, de peur d'être asservis aux Hébreux comme ils vous ont été asservis. Soyez hommes et combattez. Et les Philistins livrèrent bataille, et les Israélites furent défaits et s'enfuirent dans leurs tentes, et la déroute fut grande, et Israël perdit trente mille fantassins. Et l'Arche du Dieu fut prise et les deux fils d'Héli, Hophni et Phinéas, furent tués. Alors un homme de Benjamin partit à la course du champ de bataille et parvint à Silo le jour même, les habits déchirés et la tête couverte de poussière. Et voilà que Héli était assis sur son siège, regardant du côté de la route, car son cœur était inquiet de l'Arche du Dieu. Or il était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, et il avait les yeux ternes et ne voyait plus. Et l'homme dit à Héli : J'arrive du champ de bataille, et je me suis enfui aujourd'hui. Et Héli dit : Qu'est-il arrivé, mon fils ? Il répondit : Israël a fui devant les Philistins et la déroute du peuple a été grande : tes deux fils sont morts, et l'Arche du Dieu est prise. Et dès qu'il eut fait mention de l'Arche du Dieu, Héli tomba de son siège à la renverse et se rompit la nuque et mourut. »

Un coup pareil ne pouvait manquer d'abattre l'esprit public. A la vérité les Philistins ne gardèrent pas longtemps le trophée de leur victoire ; s'imaginant que la présence d'un Dieu ennemi leur portait malheur, ils renvoyèrent l'Arche d'alliance aux Israélites Mais, pour prévenir toute tentative de révolte, ils défendirent aux vaincus d'avoir des armes et ils enlevèrent tous les forgerons, de sorte qu'un Israélite ne pouvait faire réparer sa charrue que chez les Philistins. Le réveil du sentiment national prit la forme d'une recrudescence de ferveur religieuse, comme cela arrive encore aujourd'hui chez les Arabes. On attribue l'initiative de ce mouvement religieux à Samuel, de la tribu d'Éphraïm. Il avait été consacré dès son enfance au service d'Iaweh, et il passa de bonne heure pour recevoir les communications directes de ce Dieu. C'était donc ce qu'on appelait un *nabi* (inspiré). Ce mot, quelquefois remplacé par ceux de *roeh* ou *hoseh* (voyant, clairvoyant), est ordinairement traduit par celui de *prophète*, qui signifie devin, parce qu'on attribuait à ces inspirés la faculté de prévoir l'avenir, et qu'eux-mêmes croyaient la posséder. La distinction entre les prêtres et les prophètes est déjà marquée, comme je l'ai dit, dans la légende de Moïse, puisque le législateur, interprète d'Iahweh, réserve les fonctions sacerdotales, non pas à ses descendants, mais à ceux de son frère Aaron. Cette distinction n'est pas particulière aux Hébreux ; les Grecs avaient aussi des devins, μάντεις, qui recevaient l'inspiration d'un Dieu, et des prêtres, ou plutôt des sacristains, ἱερεῖς, qui veillaient à l'entretien des temples et dirigeaient les cérémonies du culte. Le sacerdoce hébraïque devint peu à peu une caste fermée ; le prophétisme, qui ne relevait que de l'inspiration individuelle, ne pouvait être héréditaire, car l'esprit souffle où il veut. Il n'y a pas de prêtresses chez les Isréalites, tandis qu'il y a des prophétesses, comme Marie, sœur de Moïse, ou comme Débora. De même à Delphes, c'était une femme, la Pythie qui transmettait les oracles d'Apollon.

Samuel essaya de faire du prophétisme une institution permanente. Après la mort d'Héli, il revint dans son pays, à Rama, ville de Benjamin, et y fonda un collège ou couvent de prophètes (najoth). Il y eut des écoles semblables à Bethel, à Guilgal,

à Jéricho. Les membres de ces confréries vivaient en commun, car l'enthousiasme est contagieux. La musique était le moyen employé pour faire descendre l'inspiration. Chez les prophètes d'Israël, comme chez la Pythie de Delphes, l'extase était le résultat d'une surexcitation maladive, une sorte d'ivresse, un délire intermittent; quand cette période d'exaltation était passée, le prophète redevenait un homme ordinaire. A côté du prophétisme et du sacerdoce on trouve chez les Hébreux une institution religieuse qui paraît, comme la circoncision, un emprunt fait à l'Égypte, c'est le Naziréat. Cette institution existait déjà à l'époque des Juges et on la trouve mentionnée dans les légendes de Samson et de Samuel. Les Naziréens étaient consacrés à Iahweh dès leur enfance ou se consacraient eux-mêmes par un vœu perpétuel ou temporaire. Comme signe de cette consécration ils laissaient croître leurs cheveux et s'abstenaient de vins et de toute liqueur fermentée. « C'est à tort, dit M. Munk, qu'on a comparé les Naziréens aux moines; ces derniers renoncent entièrement au monde, et ne se marient pas, mais ils ne se font pas scrupule de boire du vin, tandis que le *Nazir*, qui s'abstient de vin, ne renonce pas au mariage. » Mais ce qui distingue les institutions religieuses des Hébreux de ce qui a pu exister d'analogue dans d'autres pays et dans d'autres temps, c'est leur caractère exclusivement national, leur attitude toujours hostile devant l'étranger. La religion d'Israël est intolérante parce qu'elle n'est que la forme idéale d'un patriotisme fanatique. C'est pour cela que tout réveil de l'esprit public se manifeste chez les Hébreux par un redoublement d'invectives contre les religions de leurs voisins.

CHAPITRE IV

Le Royaume de David et de Salomon.

La prise de l'Arche d'alliance par les Philistins avait sans doute ébranlé la confiance des Israélites dans leur Dieu national; mais Samuel conservait, malgré cette dure épreuve, la

foi obstinée qui est un des traits les plus curieux du caractère des prophètes juifs. Il convoqua le peuple à Mispah, le fit jeûner et lui persuada de renoncer aux Dieux Cananéens et de détruire les arbres sacrés. La Bible ajoute que les Philistins craignant une révolte voulurent la prévenir et attaquèrent les Israélites, mais que Samuel offrit un sacrifice et que Iahweh envoya aussitôt un orage qui donna la victoire à son peuple. Mais on ne peut pas toujours gagner des batailles avec des holocaustes. Samuel n'était pas un chef militaire; il jugeait Israël et lui prêchait la piété. Mais il devenait vieux, ses fils jugeaient à sa place et vendaient leurs jugements. Les Israélites demandèrent à Samuel de leur donner un roi. Le rédacteur de la légende, partisan décidé de la théocratie, étale naïvement son dépit : il nous montre Iahweh essayant de consoler son prophète de l'ingratitude du peuple : « Ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi-même; ils ne veulent plus m'avoir pour roi. Eh bien, fais ce qu'ils te demandent, mais explique-leur le régime du roi qui règnera sur eux. » Et Samuel fait au peuple un tableau peu attrayant du pouvoir laïque : « Le roi prendra vos fils et les mettra sur ses chars et dans sa cavalerie, et ils courront devant son char. Il les prendra pour gouverneurs sur milliers et gouverneurs sur cinquantaines, pour faire son labourage et sa moisson, pour faire ses armes de guerre et l'attirail de ses chars. Il prendra vos filles pour en faire des parfumeuses, des cuisinières, des boulangères. Il prendra aussi vos champs, vos vignes et les terres où sont vos oliviers, et les donnera à ses serviteurs. Il prendra vos serviteurs et vos servantes et l'élite de vos jeunes gens et vos ânes, pour les employer à son usage. Il dîmera vos troupeaux et vous serez ses esclaves. En ce jour-là vous crierez à cause du roi que vous vous serez donné, mais Iahweh ne vous exaucera pas. »

Le peuple répondit : « Non; il y aura un roi sur nous. Nous serons comme toutes les nations et notre roi rendra la justice. Il marchera à notre tête et conduira nos guerres. » Il fallut se résigner. Tout ce que pouvait faire Samuel, puisqu'on lui laissait le choix du monarque, c'était de choisir un homme inculte et brave dont il pût faire l'exécuteur de toutes ses volontés. Les Ammonites assiégeaient alors Jabès de Galaad; les habi-

tants demandèrent la paix : « Je traiterai avec vous, dit le roi des Ammonites, à condition de vous crever à tous l'œil droit, et de jeter l'opprobre sur Israël. » Ils envoyèrent des messagers dans toutes les tribus, pour demander des secours, et partout le peuple se contentait de gémir. Saül, fils de Kis, de la tribu de Benjamin, revenait des champs avec ses bœufs. Il dit : Qu'a le peuple pour pleurer ? Et on lui rapporta le discours des hommes de Jabès. Alors l'esprit de Dieu passa sur lui, et sa fureur s'alluma. Et il prit un attelage de bœufs qu'il coupa en morceaux et fit porter cet avis dans tout Israël : Ainsi fera-t-on aux bœufs de quiconque ne marchera pas à la suite de Saül et de Samuel. Alors la terreur d'Iahweh saisit tout le peuple et et ils se levèrent comme un seul homme. Il les passa en revue à Bezek ; il y eut trois cent mille hommes d'Israël et trente mille de Juda. Et ils dirent aux messagers : Parlez ainsi aux hommes de Jabès en Galaad : demain vous aurez du secours, quand le soleil sera ardent. Et le lendemain Saül rangea le peuple en trois corps : et ils envahirent le camp à la veille matinale, et ils battirent les Ammonites jusqu'à l'heure chaude du jour et les réchappés furent dissipés et il n'en resta pas deux ensemble... Et Samuel dit au peuple : Venez, allons à Guilgal pour l'inauguration de la royauté. Et tout le peuple se rendit à Guilgal et déféra la royauté à Saül, et offrit des sacrifices pacifiques à Iahweh. »

Une autre tradition attribuait le choix du premier roi d'Israël à une inspiration directe du prophète qui l'aurait rencontré dans les champs, occupé à chercher les ânes de son père, et lui aurait donné l'onction par ordre d'Iahweh. Une lacune dans le texte de la Bible empêche de savoir à quel âge Saül commença à régner, mais il ne devait plus être très jeune, car un de ses fils, Jonathan, prenait part à toutes ses guerres. Saül avait organisé une petite armée permanente de trois mille hommes ; deux mille marchaient sous ses ordres, mille étaient commandés par Jonathan. La première expédition fut dirigée contre les Philistins qui dominaient sur tout le pays à l'ouest du Jourdain. Saül donna le signal de l'insurrection en détruisant un trophée qu'ils avaient élevé à Guibea. Il était dangereux d'engager la lutte, car les Israélites étaient fort mal

armés : « Il ne se serait pas trouvé un forgeron dans tout le pays d'Israël... Et quand vint le jour du combat, il ne se trouvait ni épée ni javelot; il ne s'en trouvait que chez Saül et Jonathan son fils. » Jonathan parvint cependant à surprendre un poste fortifié, et cet exploit mit l'épouvante dans le camp ennemi. « C'étaient les terreurs de Dieu. » Les Philistins, se croyant trahis, tournaient leurs armes les uns contre les autres; les esclaves hébreux, qui servaient malgré eux, passèrent du côté de Saül et de Jonathan ; les Israélites réfugiés dans les montagnes se montrèrent de tous les côtés et se joignirent à leurs libérateurs. On se mit à la poursuite des Philistins qui regagnèrent leur pays. Cette victoire affermit l'autorité de Saül. « Il porta la guerre de toute part, contre tous ses ennemis, contre Moab et contre les Ammonites et contre Edom et contre les rois de Tsoba, et contre les Philistins; et quoiqu'il entreprît il était victorieux. Et il montra de la bravoure, et il battit Amalek et sauva Israël des mains de ses spoliateurs. »

Samuel ne se consolait pas de la démission qu'on lui avait imposée. Malgré l'excessive déférence de Saül, il lui cherchait querelle à tout propos et mettait toujours ses rancunes sous le nom d'Iahweh. Pendant la guerre des Philistins, Saül l'avait prié de venir sacrifier dans le camp. « Et il attendit sept jours, jusqu'au terme fixé par Samuel ; mais Samuel n'arrivant pas à Guilgal, la troupe se débanda et le quittait. Alors Saül dit : Amenez-moi l'holocauste et les oblations pacifiques. Et comme il avait achevé le sacrifice, voilà que Samuel arriva, et Saül sortit au-devant de lui pour le saluer. Alors Samuel dit à Saül : Tu as agi follement, tu n'as pas observé l'ordre d'Iahweh, car Iahweh aurait confirmé ta royauté sur Israël pour l'éternité; mais maintenant ta royauté ne subsistera pas : Iahweh s'est cherché un homme selon son cœur et l'a constitué prince de son peuple. Là dessus, Samuel se leva et de Guilgal monta à Gibea de Benjamin. » Ceux qui veulent faire de Samuel un saint personnage prétendent que Saül avait commis dans cette circonstance une usurpation de fonctions, les descendants d'Aaron ayant seuls le droit d'offrir des sacrifices. Mais, quand même cette loi aurait déjà existé à cette époque, ce qui est contesté, Samuel n'était pas de la race d'Aaron, il est même

très douteux qu'il fût lévite, tandis que Saül avait dans son armée un petit-fils d'Héli, qui pouvait l'assister dans les cérémonies religieuses. Samuel eut bientôt une autre occasion d'exhaler sa mauvaise humeur. Il avait ordonné à Saül, de la part d'Iahweh, d'exterminer les Amalekites, pour les punir de s'être opposés à Israël après sa sortie d'Égypte. « Dévoue tout ce qui est à eux, sans pitié, fais mourir hommes et femmes, et l'enfant et le nourrisson, et le bœuf et la brebis, et le chameau et l'âne. » Saül leva une armée de deux cent mille Israélites et de dix mille Judéens, puis il marcha contre Amalek, après avoir averti les Kénites de se retirer, car il voulait les épargner à cause de la bienveillance qu'ils avaient toujours montrée pour Israël. Les Amalekites furent battus. « Et Saül prit vivant Agag, roi d'Amalek, et il exécuta l'anathème sur tout le peuple au tranchant de l'épée. Mais Saül et le peuple épargnèrent Agag et le bétail gras, les bœufs et les agneaux, et ils ne voulurent pas le dévouer, mais ce qui était vil et détérioré ils le dévouèrent. »

« Alors la parole d'Iahweh fut adressée à Samuel, disant : Je me repens d'avoir fait Saül roi, car il s'est détourné de moi et n'a pas accompli mes paroles. Et lorsque Samuel fut arrivé près de Saül, Saül lui dit : Sois béni d'Iahweh ; j'ai accompli sa parole. Et Samuel dit : Et quels sont ces bêlements de brebis qui arrivent à mes oreilles et ces mugissements de bœufs que j'entends ? Et Saül dit : On les a pris aux Amalekites ; le peuple a épargné les meilleures pièces du bétail, pour les sacrifier à Iahweh, ton Dieu, et nous avons dévoué le reste. Et Samuël dit : L'obéissance vaut mieux qu'un sacrifice, la soumission vaut mieux que la graisse des béliers, mais la rébellion équivaut au péché de divination, et la révolte au culte des idoles. Tu as rejeté la parole d'Iahweh, il te rejette de la royauté. Et Saül dit à Samuel : J'ai péché contre l'ordre d'Iahweh et contre tes paroles, parce que j'ai eu peur du peuple, et j'ai écouté sa voix. Pardonne-moi mon péché et reviens avec moi, que je me courbe devant Iahweh. Et Samuel dit à Saül : Je ne reviendrai pas avec toi : tu as rejeté la parole d'Iahweh, il te rejette pour que tu ne règnes plus sur Israël. Et Samuel se retourna pour s'en aller. Mais Saül le saisit par

la houppe de son manteau qui fut arrachée. Et Samuel dit : Iahweh t'arrache la royauté d'Israël et la donne à ton prochain, meilleur que toi. Et Saül dit : J'ai péché : maintenant, honore-moi devant les vieillards de mon peuple et devant Israël, et reviens avec moi que je me courbe devant Iahweh, ton Dieu. Et Samuel revint derrière Saül et Saül se courba devant Iahweh, et Samuel dit : Amenez-moi Agag, roi d'Amalek. Et Agag s'approcha en tremblant, et dit : Vraiment, la mort est bien amère. Et Samuel dit : Comme ton glaive a privé des mères de leurs enfants, ainsi ta mère sera privée de son fils. Et Samuel coupa Agag en morceaux devant la face d'Iahweh à Guilgal. Et Samuel retourna à Rama, et il ne vit plus Saül jusqu'au jour de sa mort. »

L'auteur du livre de Samuel raconte cette scène sauvage sans un mot de blâme contre son héros, dont il a soin au contraire d'abriter tous les actes derrière les ordres formels d'Iahweh. Dans tout le cours de l'histoire juive, les prophètes, plus encore que les prêtres, représentent une politique de persécution religieuse et même d'extermination contre les races non Israélites de la Palestine. Saül s'était d'abord fait l'exécuteur de cette politique violente ; on le voit par deux faits qui sont seulement indiqués dans la Bible : la persécution des Gabaonites, qui vivaient tranquilles sur la foi d'une convention passée jadis avec Josué, et la proscription des devins et des sorciers, à l'exception bien entendu de ceux qui pratiquaient leur art au nom d'Iahweh. Plus tard, soit que cette répression à outrance lui parût dangereuse, soit qu'elle répugnât à son caractère, il voulut y renoncer, et après une grande victoire il se crut assez fort pour épargner le roi des Amalekites. Le parti intransigeant, dont Samuel était le chef, ne lui pardonna pas cette défection. C'est ainsi du moins que l'animosité de Samuel contre Saül est expliquée par ceux qui ne veulent pas l'attribuer uniquement aux ressentiments d'une ambition déçue et d'un orgueil froissé. Selon la Bible, le vieux prophète voulut immédiatement exécuter sa menace et susciter un rival à ce roi qui osait lui désobéir. Mais il fallait user de prudence de peur d'éveiller les soupçons de Saül : il se rendit à Bethléem de Juda sous prétexte d'y offrir un sacrifice et donna secrètement l'onction à

David, le plus jeune des fils du riche Isaï. Il est difficile d'admettre cette consécration, et l'investiture anticipée qui en résulte. A l'époque où la Bible la place, elle rend toute la conduite ultérieure de David inexplicable. On ne voit pas en effet qu'il se soit jamais prévalu des droits qu'elle lui conférait : loin de là, il proteste sans cesse de son respect pour le droit divin dont Saül est revêtu. S'il se croyait désigné pour le remplacer, et s'il dissimulait par prudence l'onction qu'il avait reçue, son amitié pour Jonathan, l'héritier présomptif, ne serait plus que mensonge et hypocrisie. Le caractère de David est loin d'être irréprochable, mais il ne faut pas, par respect pour un texte, le noircir au delà de toute vraisemblance.

Il y avait plusieurs traditions sur les commencements de David et sur la manière dont une dynastie judéenne avait remplacé la maison de Saül. Les rédacteurs de la Bible, selon leur habitude, les enregistrent à la suite les unes des autres, sans s'inquiéter si elles se contredisent ou si elles font double emploi. D'après une de ces traditions, c'est à son talent musical que David doit sa fortune et son introduction à la cour. Saül avait le cerveau troublé par les scènes que lui faisait Samuel; il en avait peur comme les nègres et les peaux rouges ont peur du sorcier de leur tribu. « L'esprit d'Iahweh s'éloigna de Saül, et un mauvais esprit, venu d'Iahweh, s'empara de lui. Et les esclaves de Saül lui dirent : « Voilà que le mauvais esprit de Dieu te trouble ; que notre maître parle, et tes esclaves qui sont devant toi chercheront un homme sachant jouer de la guitare, et quand le mauvais esprit de Dieu sera sur toi, il préludera de sa main et tu te trouveras bien. Et Saül dit à ses esclaves : Procurez-moi un homme sachant bien moduler, et vous me l'amènerez. Et un des esclaves répondit : Voilà, j'ai vu le fils d'Isaï de Bethléem, habile musicien et homme robuste, sage et beau, et Iahweh est avec lui. Et Saül envoya des messagers à Isaï et dit : Envoie-moi ton fils David qui garde le bétail. Et Isaï prit un âne avec du pain et une outre de vin et un chevreau des chèvres, et envoya cela par la main de son fils David à Saül. Et David vint vers Saül et se tint devant sa face, et Saül l'aima fort et lui fit porter ses armes. Et Saül envoya dire à Isaï : Je te prie que David reste avec moi, parce

qu'il a trouvé grâce à mes yeux. Et quand le mauvais esprit de Dieu était sur Saül, David prenait sa guitare et modulait de sa main, et Saül respirait et se trouvait bien et le mauvais esprit s'éloignait. »

D'après une autre légende, David dut son élévation à sa valeur militaire. L'armée d'Israël et celle des Philistins sont en présence: un géant de 2 mètres et demi, Goliath de Gath, vient défier en combat singulier un guerrier israélite, n'importe lequel. Personne n'ose se présenter. Pendant quarante jours la provocation se renouvelle, accompagnée de sarcasmes insultants. Tout à coup un petit berger venu au camp pour voir ses frères relève la provocation. Saül s'étonne de tant d'audace, mais David répond qu'il a tué des lions et des ours qui attaquaient les troupeaux de son père et que Iahweh le sauvera de cet incirconcis. Le roi lui donne ses armes, mais il ne prend que sa fronde, choisit cinq cailloux dans la rivière et le terrible géant tombe frappé d'un coup de pierre au front. L'enfant lui coupe la tête. Puis le jeune vainqueur est présenté à Saül, la tête du géant à la main : « De qui es-tu fils, jeune homme? demande le roi. — Et David dit: le fils de ton serviteur, Isaï de Bethléem. Et Saül l'attacha à sa personne et ne lui permit pas de retourner à la maison de son père. Et Jonathan se lia avec David par un pacte, car il l'aimait comme son âme. Et Jonathan ôta le manteau qu'il portait et le donna à David avec son équipement, jusqu'à son épée, son arc et sa ceinture. » L'armée des Philistins avait été saisie d'épouvante en voyant tomber son champion: on les poursuit, on en fait un grand carnage, on pille leur camp. David dépose dans sa tente l'armure du géant dont il porte la tête à Jérusalem. Ce dernier détail suffirait pour montrer que tout le récit est un conte populaire, puisqu'à cette époque Jérusalem n'appartenait pas encore aux Israélites. D'ailleurs le deuxième livre de Samuel raconte que le géant Goliath de Gath fut tué sous le règne de David par un de ses officiers nommé Elkanan. Le peuple, qui accumule sur ses héros favoris tous les exploits des autres, a transporté l'aventure sur David lui-même et l'a placée au début de sa carrière, comme un présage de sa gloire future.

La Bible s'étend longuement sur les premières relations de

David avec Saül. Comme ce sont des traditions judéennes qui ont été conservées, David a toujours le beau rôle. Quand il revient après une victoire, les femmes chantent sur son passage : « Saül en a tué mille, David dix mille. » Ces ovations excitent la jalousie de Saül, qui dit avec aigreur : « Il ne lui manque plus que la royauté. » Ses humeurs noires reviennent, et quand David reprend sa guitare pour le calmer, Saül saisit sa pique et veut le clouer à la muraille. Il devine un rival, il voudrait s'en défaire, mais « il a peur de David », il lui promet sa fille Merab s'il revient vainqueur des Philistins ; mais c'est un piège pour le faire périr, et Merab est mariée à un autre. Cependant Micol, la fille cadette, aime David, il l'obtiendra s'il peut circoncire cent Philistins ; il en circoncit deux cents, et devient gendre du roi. Mais Saül se sent enveloppé d'intrigues, les prières de son fils Jonathan ne font que l'irriter davantage. David s'enfuit pour éviter des embûches et arrive chez Samuel, au couvent de Rama. Saül le poursuit. Deux fois David tient la vie de son persécuteur entre ses mains et respecte en lui « l'Oint d'Iahweh ». Saül n'est pas désarmé par tant de grandeur d'âme ; il apprend que David s'est réfugié chez le grand prêtre Achimelech, il voit que son rival est appuyé par les prêtres et fait massacrer les habitants de Néb, la ville sacerdotale. David va chercher un asile dans la caverne d'Adullam, puis chez les Philistins et est accueilli par Achis, roi de Gath, qui lui donne la ville de Tsiklag.

Quand David s'était retiré au désert, toute sa famille était venue l'y rejoindre. « Et autour de lui s'attroupèrent tous ceux qui étaient dans la gêne et avaient des créanciers et la vie amère, et il devint leur chef et il se trouva avoir environ quatre cents hommes. » Cette petite bande vivait de brigandages. Le métier de chef de voleurs n'était pas plus mal vu à cette époque, qu'il ne l'est aujourd'hui chez les Arabes nomades de ces contrées. D'ailleurs, entre ce métier et celui d'un roi conquérant, il n'y a qu'une différence de proportion, comme un bandit le disait plus tard à Alexandre. Mais quand David fut l'hôte des Philistins, sa position devint singulièrement équivoque et difficile. La Bible nous dit qu'il avait soin de ne détrousser que des ennemis de son peuple, des Gessurites, des Girzites,

des Amalekites, et pour n'être pas dénoncé il tuait tout, sans exception. Si Achis lui disait : Contre qui êtes-vous allé en course? Il répondait: Contre le midi de Juda, et des Jerahméelites et des Kénites. « Il ne laissait vivants ni hommes ni femmes pour les amener à Gath, ayant cette pensée: Il ne faut pas qu'ils puissent faire un rapport contre nous. Et telle fut sa conduite pendant toute la durée de son séjour dans les terres des Philistins. Et Achis avait confiance en David et disait: Il s'est mis en très mauvaise odeur auprès de son peuple et il sera toujours mon serviteur. » Achis eut bientôt l'occasion de mettre la fidélité de David à l'épreuve. La guerre avait recommencé entre les Israélites et les Philistins. « Et Achis dit à David: Tu sais que tu dois faire la campagne dans mon corps, toi et tes hommes. Et David répondit: Tu verras comment ton serviteur se comportera. Et Achis dit: Je te donnerai la garde de ma personne. » Il marcha en effet avec sa troupe à l'arrière-garde du corps commandé par Achis. Les autres rois des Philistins, se défiant de cette nouvelle recrue, engagèrent Achis à renvoyer David, qui échappa ainsi à la nécessité de trahir ou son bienfaiteur ou son pays.

Le vieux Samuel était mort, mais le parti des zélateurs, dont il était le chef, avait hérité de sa haine implacable contre Saül. Le roi avait rassemblé son armée pour marcher contre les Philistins, mais il était découragé; pour la première fois il avait peur. Il voulut, selon l'usage, interroger Iahweh sur l'issue de la guerre, mais les prophètes et les prêtres refusaient de faire parler leur Dieu. « Iahweh ne lui répondait ni par les songes, ni par l'Urim, ni par les prophètes. Alors Saül dit à ses serviteurs : Cherchez-moi une magicienne et j'irai chez elle et la consulterai. Et ils lui dirent: Voici, à Endor il y a une magicienne. Et Saül se déguisa et mit d'autres habits, et il partit et deux hommes avec lui, et ils arrivèrent de nuit chez la femme. Et il dit : Fais pour moi une opération magique, et évoque celui que je te dirai. Et la femme dit : Voilà, tu sais ce qu'a fait Saül, et qu'il a extirpé du pays les sorciers et les magiciens, pourquoi veux-tu tendre un piège à mon âme pour me faire mourir? Et Saül lui jura par Iahweh, disant : Par la vie d'Iahweh, aucune punition ne t'atteindra pour ceci. Et la femme dit: Qui ferai-je

monter? Et il dit: Fais-moi monter Samuel. Et la femme vit Samuel, et jeta un grand cri et dit à Saül: Tu m'as trompée, tu es Saül; et le roi lui dit: Ne crains rien, qui vois-tu? Et la femme dit à Saül: Je vois un Dieu qui monte de la terre. Et il lui dit: Quelle est la forme? Elle dit: Un homme vieux est monté, il est enveloppé d'un manteau. Et Saül connut que c'était Samuel, et il inclina sa face vers la terre et se prosterna. Et Samuel dit à Saül: Pourquoi as-tu troublé mon repos en me faisant monter? Et Saül dit: Je suis dans l'angoisse à cause des Philistins qui me combattent, et Dieu s'est retiré de moi et ne me répond plus ni par les prophètes ni par les songes, et j'ai crié vers toi pour savoir ce qu'il faut faire. Et Samuel dit: Pourquoi m'interroges-tu? Iahweh s'est retiré de toi et a passé à ton rival. Il a fait ce qu'il t'avait annoncé par moi, il a arraché la royauté de ta main et l'a donnée à David, ton compagnon, parce que tu n'as pas écouté la voix d'Iahweh et que tu n'as pas accompli ses vengeances sur Amalek. C'est pourquoi Iahweh te traite ainsi en ce jour. Et il livrera Israël avec toi aux mains des Philistins. Et demain toi et tes fils serez avec moi. Et Saül tomba de toute sa longueur sur la terre, épouvanté des paroles de Samuel. »

Cette sombre légende est la seule trace qu'on trouve dans la Bible d'une croyance à l'immortalité individuelle chez les Hébreux, lacune d'autant plus étrange, qu'ils avaient passé plusieurs siècles en Égypte où cette croyance était universellement répandue. Sur les instances de la sorcière, Saül consentit à prendre un peu de nourriture. Puis il partit la nuit même. La bataille se livra le lendemain: « Et les hommes d'Israël s'enfuirent devant les Philistins et les morts tombèrent sur le mont Gelboa. Et les Philistins poursuivirent Saül et ses fils et tuèrent Jonathan, Abinadab et Malchisua, fils de Saül. Et le poids de la bataille tomba sur Saül, et les archers l'atteignirent et le blessèrent grièvement. Et il dit à celui qui portait ses armes: Tire ton épée du fourreau et perce-moi, de peur que ces incirconcis ne me frappent et ne m'insultent. Et son écuyer n'osa pas l'achever, et Saül prit l'épée et se jeta dessus, et l'écuyer, le voyant mort, se jeta aussi sur son épée et mourut avec lui. Ainsi moururent Saül, ses fils, son écuyer et tous ses com-

pagnons dans le même jour. Et le lendemain les Philistins vinrent dépouiller les morts, et trouvèrent Saül et ses trois fils couchés sur le mont Gelboa. Et ils lui coupèrent la tête et le dépouillèrent de ses armes, et ils déposèrent ses armes dans le temple d'Astaroth et accrochèrent son corps au mur de Bethsan. Mais les habitants de Jabès en Galaad apprirent ce que les Philistins avaient fait à Saül, et tous les braves se levèrent et marchèrent toute la nuit et enlevèrent les corps de Saül et de ses fils du mur de Bethsan, et ils vinrent à Jabès et les brûlèrent et ils ensevelirent les os sous le tamarix de Jabès, et ils jeûnèrent sept jours. »

Deux jours après la bataille, un homme se présente devant David, les habits déchirés et la tête couverte de poussière et lui annonce le désastre de l'armée israélite. Il raconte que Saül poursuivi par les chars et les cavaliers lui a ordonné de le tuer, et il présente à David le diadème du roi et son brassard. Et David lui dit: D'où es-tu? Il répondit: Je suis fils d'un émigré Amalekite. Et David appela un des valets et dit: Avance et tue-le; et il le frappa et il mourut. Et David dit: Ton sang est sur ta tête, parce que ta bouche a témoigné contre toi en disant: J'ai tué le Messie d'Iahweh. Et David chanta cette complainte sur Saül et Jonathan son fils; la voici, elle est écrite dans le livre du Juste: « La fleur d'Israël a péri sur les hauteurs: comment sont tombés les héros? Ne le redites pas dans Gath, ne l'annoncez pas aux champs d'Ascalon, de peur de réjouir les filles des Philistins, de combler de joie les filles des incirconcis. Montagnes de Gelboa, qu'il ne tombe sur vous ni pluie ni rosée, que vos champs ne fournissent plus d'offrandes, car là fut jeté le bouclier des braves, le bouclier de Saül qui n'est plus arrosé d'huile. Du sang des blessés, de la graisse des héros, l'arc de Jonathan n'était jamais rassasié; l'épée de Saül ne rentrait pas à vide. Saül et Jonathan, aimables et beaux dans la vie, n'ont pas été séparés dans la mort. Ils étaient plus rapides que les aigles, plus forts que les lions. Filles d'Israël, pleurez Saül, qui vous habillait de pourpre et d'étoffes précieuses, qui vous parait de joyaux. Comment les forts sont-ils tombés dans la bataille, comment Jonathan a-t-il été tué sur les hauteurs? Je suis dans l'angoisse à cause de toi, Jonathan,

mon frère, que j'aimais tant. Je préférais ton amour à l'amour des femmes. Comment ont péri les héros, comment sont-elles perdues leurs armes de guerre? »

Après la bataille de Gelboa, « tous les hommes d'Israël qui habitaient la vallée du Jourdain s'enfuirent et quittèrent leurs villes, et les Philistins vinrent et y habitèrent. » Les débris de l'armée de Saül se rallièrent sous le commandement d'Abner, passèrent le Jourdain et s'établirent à Mahanaïm dans le pays de Galaad. Isbaal, fils de Saül, fut proclamé roi d'Israël. Mais dans le même temps David suivi de sa troupe était arrivé à Hébron, la principale ville de Juda, et s'était fait donner l'onction royale. Les hostilités duraient depuis sept ans entre les deux rois quand Isbaal chercha querelle à Abner à propos de Rispa, une des femmes de Saül. Abner irrité offre ses services à David qui s'empresse de les accepter, mais il est assassiné par Joab, général de David, qui avait à venger la mort d'un de ses frères. David ne punit pas son général, il se borna à faire une complainte sur la mort d'Abner. Peu de temps après Isbaal est assassiné à son tour par deux de ses gens et sa tête portée à David. Il fait mettre à mort les meurtriers, leur fait couper les pieds et les mains et fait pendre leurs corps. Cela écarte tout soupçon de complicité. Tous les anciens d'Israël se présentent devant lui à Hébron. « Et le roi David conclut un pacte avec eux devant Iahweh, et ils oignirent David comme roi d'Israël. » David apprit qu'il y avait à Mahanaim, en Galaad, un fils de Jonathan, appelé Méribaal. Il boitait des deux pieds par suite d'une chute ; ce malheureux ne pouvait devenir un rival. David le fit venir et lui dit : Je veux te témoigner de l'affection pour l'amour de Jonathan ton père, et te restituer les terres de Saül ton aïeul, et tu mangeras le pain à ma table tous les jours. Méribaal s'inclina et dit : « Qu'est ton serviteur, pour que tu portes tes regards sur un chien mort tel que moi ? »

Il restait encore sept princes de la race de Saül. Une famine étant survenue dans le pays, on interrogea Iahweh ; les prêtres, que la mort de leur ennemi n'avait pas désarmés, lui firent un crime du zèle qu'il avait déployé pour leur cause et déclarèrent que le sang des Gabaonites pesait sur la maison

de Saül. « David fit venir les Gabaonites et leur dit : Quelle expiation puis-je vous offrir ? Ils répondirent : Qu'on nous livre sept hommes d'entre les fils de celui qui a voulu nous exterminer et nous les pendrons devant Iahweh dans Gibéa de Saül, l'élu de Iahweh. Et le roi dit : je les livrerai. Et il prit les deux fils que Rispa, fille d'Aïa, avait enfantés à Saül, et les cinq fils de Mérab, fille de Saül, et il les livra aux mains des Gabaonites qui les mirent en croix sur la montagne devant Iahweh. Ainsi moururent-ils, les sept à la fois, au début de la moisson des orges. Alors Rispa, fille d'Aïa, prit un sac et l'étendit sous elle sur le rocher, depuis le début de la moisson jusqu'au moment où tomba la pluie du ciel, et elle empêchait les oiseaux de se poser sur les corps pendant le jour, et la nuit elle en écartait les bêtes des champs. » La moisson se faisait au mois d'Avril, les pluies tombent en Octobre ; ainsi, pendant six mois, la pauvre femme veilla jour et nuit sur ses morts. On en informa David. Il envoya chercher les os de Saül et de Jonathan à Jabès de Galaad, pour les ensevelir à Tsela de Benjamin, dans le tombeau de Kis, père de Saül, et par la même occasion les cadavres des crucifiés de Gibéa furent détachés de leur gibet. Sans doute la famine avait cessé, car la Bible dit qu'après cela Dieu se laissa fléchir en faveur du pays. Telles furent les destinées de la race de Saül.

Ce n'est qu'à partir du règne de David qu'il y a une chronologie à peu près certaine des principaux évènements de l'histoire juive. M. Munk fixe l'an 1055 avant l'ère chrétienne comme date de la mort de Saül. « David, dit le second livre de Samuel, avait trente ans à son avènement, et il régna quarante ans ; à Hébron, il régna sur Juda sept ans et six mois, et à Jérusalem il régna trente-trois ans sur la totalité d'Israël et de Juda. » Hébron, la principale ville de Juda, était trop éloignée du centre pour devenir capitale du royaume d'Israël. David assiégea Jébus, place très forte, qui était toujours restée au pouvoir d'une population cananéenne. Il s'empara de la citadelle de Sion et y transporta l'Arche d'alliance. La translation se fit en grande pompe au son des trompettes. Le roi, vêtu seulement d'un éphod de lin « dansait comme une chèvre de toute sa force devant Iahweh ». Sa femme Micol, fille

de Saül, l'aperçut de sa fenêtre, le trouva très ridicule et se moqua de lui à son retour; c'est pour cela, disait-on, qu'elle n'eut jamais d'enfants. L'Arche fut installée dans la ville de Jébus, appelée dès lors Jérusalem, qui devint ainsi la capitale religieuse en même temps que la capitale politique du royaume. Entourée de trois côtés par le lit du torrent de Kédron et la gorge de Hinnom, Jérusalem était partagée en deux par un ravin qui séparait les hauteurs de Sion des collines de Millo et de Moriah. David fortifia Millo, laissa Moriah au peuple et établit sa résidence à Sion qui fut appelée la cité de David. Il s'y fit bâtir par des ouvriers tyriens un palais en bois de cèdre et en pierres de taille. « Grâce à la faveur sacerdotale, dit M. Renan, et à de fortes institutions militaires empruntées aux Philistins, chez lesquels il avait fait un long séjour, peut-être aussi au moyen de milices étrangères soudoyées, le nouveau roi réalisa son idée dominante, la suprématie de la tribu de Juda, une royauté forte, héréditaire dans sa maison, ayant son centre à Jérusalem. Cette future capitale du monde religieux n'avait été jusque-là qu'une bourgade fortifiée; David en fit « *une ville dont les maisons se touchent* ».

Les Philistins n'avaient pu voir sans inquiétude les tribus israélites renoncer à leurs rivalités. A la nouvelle de l'onction de David en qualité de roi d'Israël, ils se mirent en campagne. Ils envahirent Juda, établirent un poste à Bethléem, et se répandirent dans la vallée des Rephaïm. David se retrancha dans la caverne d'Adullam, qui lui avait servi de retraite quand il était poursuivi par Saül. Il avait autour de lui une élite d'hommes résolus, dont la plupart l'avaient accompagné dans ses courses quand il n'était que chef de bande. La Bible a conservé les noms d'une trentaine de ces braves et la tradition de leurs exploits. Un jour que David était pressé par la soif, on l'entendit s'écrier: « Si quelqu'un pouvait m'apporter de l'eau de la citerne de Bethléem ! » Trois hommes partirent, se frayèrent un chemin à travers le camp ennemi et puisèrent de l'eau pour leur maître; il refusa de la boire : « C'est le sang de mes héros », dit-il; et il la répandit devant Iahweh. Après une série d'escarmouches, il se sentit assez fort pour livrer bataille, et remporta deux grandes victoires. Les Philistins furent obligés de ren-

trer chez eux. Mais ils restaient toujours redoutables, même après leur défaite, et il eût été dangereux d'employer contre eux ce système d'incendies et de massacres que les Israélites appliquaient à des adversaires plus faibles. David eut encore des luttes à soutenir contre les Philistins par la suite, et, selon le livre des Chroniques, il leur enleva le territoire de Gath. Il payait bravement de sa personne, et dans une de ces rencontres il faillit perdre la vie. Abisaï, frère de Joab, vint à son secours, mais ses officiers le supplièrent de ne plus exposer sa vie, « qui était la lumière d'Israël ». Les Philistins, dont David appréciait la valeur, paraissent avoir été employés à la garde de sa personne, comme plus tard les Suisses à la cour des rois de France ; quelques savants ont pensé que les noms de Crethim et Pelethim, qu'on traduit par exécuteurs et messagers, doivent être pris dans le sens de Crétois et Philistins.

David ne montra pas plus de reconnaissance aux Moabites qui avaient accueilli ses parents à l'époque de sa disgrâce qu'aux Philistins qui lui avaient donné un asile : « Il frappa les Moabites et les mesura au cordeau en les faisant coucher par terre, et il en mesura deux cordeaux pour les livrer à la mort, et un cordeau entier pour leur laisser la vie. Ainsi les Moabites furent asservis à David et payèrent le tribut. » La Syrie était partagée en plusieurs royaumes rivaux. David profitant de ces rivalités, défit complètement Hadadezer, roi de Tsoba, qui avait essayé de s'étendre jusqu'à l'Euphrate et battit ensuite l'armée des Syriens de Damas, qui étaient venus au secours de ceux de Tsoba. Il mit des garnisons dans les villes et rapporta à Jérusalem des boucliers d'or et une grande quantité d'airain, que Salomon employa plus tard à l'usage du temple. Le roi de Hamath, qui était en hostilité avec Hadadezer, envoya son fils féliciter le vainqueur et lui porter de riches présents. Tranquille du côté du Nord, David revint vers le Sud, battit les Édomites dans la vallée du sel et massacra tous les mâles de l'Idumée ; le fils du roi fut emmené en Égypte par quelques serviteurs fidèles. Des garnisons occupèrent les villes d'Elath et Etsiongaber sur la pointe orientale de la mer Rouge. Le roi des Ammonites avait jadis protégé David contre les entreprises de Saül. Quand il mourut, David fit porter à son fils Hanon des

paroles de condoléances ; mais Hanon supposant, à tort ou à raison, que c'était un prétexte pour explorer le pays, renvoya outrageusement les ambassadeurs. Il en résulta une guerre, et les Ammonites trop faibles pour la soutenir, appelèrent à leur aide les Syriens qui saisirent cette occasion de se soulever. Joab et son frère Abisaï, généraux de David, remportèrent une double victoire, mais il se forma une nouvelle coalition dans laquelle entrèrent même des peuples de l'autre côté de l'Euphrate. David passa le Jourdain, détruisit l'armée syrienne, et laissa Joab assiéger Rabbath Ammon, capitale des Ammonites. Au moment de donner l'assaut, Joab rappela son roi pour lui laisser l'honneur de prendre la ville. En vrai disciple de Samuel, David fut sans pitié pour les vaincus : « Il fit sortir tous les habitants, et les mit sous des scies et sous des herses de fer et sous des haches de fer, et les fit passer par les fournaises à cuire la brique. Et il traita ainsi toutes les villes des Ammonites. »

L'empire Juif était fondé : tous les peuples voisins d'Israël étaient soumis à la suzeraineté de David, excepté les Phéniciens, dont le territoire très étroit, une côte maritime, ne pouvait exciter la convoitise des Israélites, tandis que l'alliance des villes commerçantes et industrielles de la Phénicie leur était très utile. Le roi de Tyr, dont la suprématie s'étendait sur toute la côte phénicienne, fournit à David des architectes, des ouvriers et des matériaux pour la construction de son palais à Jérusalem. David y installa une cour dont le luxe contrastait avec la simplicité de Saül. Quand il n'était encore que roi de Juda et qu'il résidait à Hébron, il avait déjà six femmes, dont l'une était fille du roi de Gessur. Devenu roi d'Israël, il prit plusieurs des femmes de Saül, il eut un harem où se produisirent plus tard les intrigues et les rivalités qui sont la plaie des monarchies orientales. Un jour il aperçut du haut de la terrasse de son palais une femme qui se baignait. Elle s'appelait Bethsabah ; son mari combattait sous les ordres de Joab au siège de Rabbath Ammon. David enleva la femme et fit dire à Joab d'envoyer le mari dans un poste dangereux, où il fut tué. Le prophète Nathan réprimanda sévèrement le roi qui s'humilia devant Iahweh, parla beaucoup de son repentir, mais garda la femme. Le sens mo-

uère exister dans une famille *dont le chef don-*
mples. Le fils aîné de David, *nommé Amnon,*
ıx de sa sœur Thamar, la *fit venir chez lui en*
malade, et après lui avoir fait *violence, la fit met-*
ar un valet. Le père, au lieu de *jeter dans un*
ble qui souillait sa maison, se *contenta d'être*
La pauvre fille alla pleurer chez Absalon, son
lui recommanda le silence et attendit l'occa-
er. Au bout de deux ans il invita son frère aîné
sassina et se réfugia chez le roi de Gessur, son

it David à rappeler Absalon ; David ne pardonna
permit à son fils de revenir, mais refusa de le
ayant peut-être quelque raison de craindre
res lui fût préféré comme héritier du trône, prit
se révolta. Il faut croire que la conspiration
onduite et que le peuple avait de graves sujets
ment, car Absalon se trouva bientôt à la tête
se armée, tandis que David se hâta de fuir avec
res de sa maison, la garde royale commandée
frère Abisaï et six cents Philistins commandés
h. Il laissa l'Arche d'alliance à Jérusalem pour
s prêtres, qui devaient le tenir au courant des
Jn de ses conseillers nommé Cusaï accepta le
t feignit de se rallier au nouveau roi. David
t de Kedron et prit le chemin du désert. Sur la
ıt de Saül, Simeï, l'assaillit à coups de pierres
rs, meurtrier, homme de sang! Iahweh fait re-
le sang de la maison de Saül dont tu as volé la
s Abisaï dit au roi : « Faut-il que ce chien mort
Seigneur le roi? Laisse-moi lui couper la tête.
id, qu'il me maudisse, c'est Iahweh qui le lui a
Iahweh me rendra-t-il quelque bien pour ces
Bientôt les prêtres qu'il avait laissés à Jérusalem
r que son fils, d'après les perfides conseils de
noncé à le poursuivre au moment décisif. Il
ıin et remit le commandement de ses troupes à
t à Ithaï de Gath, en leur recommandant d'épar-

gner la vie d'Absalon. La bataille se livra dans la forêt d'Éphraïm. La petite armée royale mit en déroute la foule indisciplinée des rebelles et en fit un grand carnage. Absalon, fuyant sur sa mule, fut retenu par sa longue chevelure aux branches d'un arbre, et Joab, averti par un soldat, le perça de trois dards. A cette nouvelle, David s'écria en pleurant : « Mon fils Absalon ! que ne suis-je mort à ta place ! » Il fallut que Joab lui fit comprendre assez durement que ces cris et ces larmes décourageaient l'armée qui s'était dévouée pour lui.

La guerre civile était apaisée par la mort du chef des révoltés ; la maladresse de David la ralluma. Il chargea les prêtres d'inviter les Anciens de Juda à venir le recevoir au passage du Jourdain. Les délégués d'Israël, qui venaient spontanément à sa rencontre, s'irritèrent de cette préférence. On vit dès lors combien était fragile le lien qui unissait les Judéens aux fils de Joseph. Un Benjaminite nommé Seba sonna de la trompe et dit : « Nous ne sommes ni associés ni tenanciers du fils d'Isaï ; à nos tentes, Israël ! » Et tous les Israélites le suivirent. David, irrité contre Joab, avait par un caprice inexplicable choisi Amasa, chef des troupes d'Absalon, pour général en chef. Il le chargea de rassembler les Judéens. Mais Amasa tardait au delà du terme fixé, la révolte grandissait toujours, il fallut revenir à celui qu'on avait congédié. Joab se met à la poursuite de Seba. En chemin il rencontre Amasa, lui tend la main et l'assassine comme il avait assassiné Abner. Puis il met le siège devant Abela, où Seba s'était enfermé. Pour sauver leur ville de la destruction, les habitants, par le conseil d'une femme, coupèrent la tête de Seba et la jetèrent par-dessus les murailles. Joab leva le siège et revint à Jérusalem. David n'essaya plus d'ôter le commandement à un général qu'il détestait mais dont il ne pouvait se passer. Il le chargea de faire un recensement général du peuple, sans doute dans l'intention de créer une armée permanente, car jusque-là, on ne levait de troupes qu'en temps de guerre. Le recensement, qui donna pour Israël huit cent mille hommes en état de porter les armes et cinq cent mille pour Juda, excita un mécontentement général. On raconta plus tard que le prophète Gad vint annoncer à David, de la part d'Iahweh, un châtiment qui naturellement devait

tomber sur le peuple ; il lui dit de choisir entre sept ans de famine, trois mois de guerre malheureuse et trois jours de peste. David choisit la peste qui fit mourir soixante-dix mille personnes.

Il restait deux fils à David depuis la mort d'Absalon; Adoniah était l'aîné et l'héritier naturel du trône, mais craignant que Salomon, fils de Bethsaba, ne lui fût préféré, il résolut de ne pas attendre la mort de son père pour se mettre en possession de la royauté. Bethsaba se hâta de circonvenir le vieux roi et fut assez adroite pour mettre dans ses intérêts ce même prophète Nathan qui avait si sévèrement reproché à David son adultère avec elle. L'intrigue eut un plein succès ; le prêtre Tsadoc, accompagné du prophète Nathan et de Benaiah, capitaine des gardes, présenta Salomon au peuple après lui avoir donné l'onction royale. Adoniah avait réuni ses partisans et leur offrit un banquet. Ils entendirent les acclamations qui saluaient le nouveau roi. Les convives se levèrent épouvantés. Adoniah alla embrasser les cornes de l'autel. Salomon lui promit la vie sauve s'il se conduisait bien. David se sentait mourir, il donna ses instructions à son successeur. Il lui recommanda de faire du bien aux fils de Barsillaï, qui l'avait accueilli quand il fuyait devant Absalon ; mais en même temps il chargea Salomon de se faire l'exécuteur de ses rancunes contre Joab et « de ne pas laisser ses cheveux blancs descendre en paix au Schéol ». Il lui fit la même recommandation à propos de Simeï, quoiqu'il eût juré devant Iahweh d'épargner sa vie, mais il crut que son héritier n'était pas lié par ce serment. Après avoir ainsi assuré ses vengeances posthumes, David mourut. Les prêtres lui pardonnèrent ses crimes en faveur de sa piété ; le peuple les oublia pour ne voir en lui que le glorieux fondateur de l'empire juif. Quand cet empire fut détruit, on parla du règne de David comme d'un âge d'or dont on espérait le retour. De même qu'on mit toutes les lois juives sous le nom de Moïse, on fit de David le père de la musique sacrée et de la poésie religieuse. Il se peut que quelques psaumes soient de lui, mais, malgré les efforts de la critique, il règne une grande incertitude à cet égard.

Comme compensation à ses rêves de royauté, Adoniah ne

demandait qu'une des femmes du harem de David, Abisag de Sunam. Cette demande était si modeste que Bethsaba n'hésita pas à la transmettre elle-même à son fils, mais Salomon la trouva exorbitante et dit à sa mère : « Que ne demandes-tu aussi pour lui la royauté ? Il y va de la vie pour Adoniah d'avoir dit ce mot ; aujourd'hui même il subira la mort. » Et il le fit tuer. Le grand prêtre Abiathar avait été un des partisans d'Adoniah ; Salomon ne le fit pas mourir parce qu'il avait porté l'Arche d'alliance devant David, mais il le destitua de ses fonctions sacerdotales et l'exila. Joab, qui se sentait menacé, crut se mettre à l'abri de tout danger en se réfugiant dans le Tabernacle. Salomon le fit assassiner sur l'autel. Il semble que de tels actes auraient dû être considérés comme très impies ; cependant, après le récit de ces tristes débuts du nouveau règne, la Bible raconte une apparition d'Iahweh à Salomon dans un songe. « Demande-moi, dit le Dieu, ce que tu veux que je te donne ». Salomon demanda la sagesse ; « donne-moi, dit-il, un cœur intelligent pour juger le peuple et discerner entre le bien et le mal. » Iahweh, approuvant cette demande, promit de lui accorder la sagesse, et d'y ajouter la richesse et la gloire que Salomon ne demandait pas. La Bible raconte ensuite l'anecdote du fameux jugement qui prouva la merveilleuse sagesse de Salomon : Deux femmes demeurant ensemble deviennent mères à la même époque. L'une de ces femmes, dont l'enfant était mort, voudrait, on ne sait pourquoi, s'approprier l'enfant de l'autre. Appelé à décider à qui appartient l'enfant vivant, le roi donne ordre de le couper en deux et d'en donner à chacune la moitié. L'une des femmes consent, l'autre supplie le roi de le laisser tout entier à sa rivale. Salomon déclare que celle-ci est la vraie mère, et tout le peuple reconnaît en lui la sagesse de Dieu pour l'exercice de la justice.

Le règne pacifique de Salomon laissa des souvenirs aussi profonds dans la mémoire du peuple que le règne guerrier de David. « Juda et Israël étaient une multitude innombrable, comme le sable au bord de la mer ; et ils mangeaient et buvaient et se réjouissaient..... — Et chacun habitait en sûreté sous sa vigne et sous son figuier, de Dan à Beer Seba. » La domination de Salomon s'étendait de l'Euphrate aux pays des

Philistins et à la frontière d'Égypte. Il avait des ports sur la mer Rouge, et le livre des Chroniques lui attribue la conquête d'Hamath sur l'Oronte. Sans être guerrier, il prit les précautions militaires qui pouvaient garantir l'intégrité de son empire. Il fortifia plusieurs villes et organisa une forte armée permanente, avec douze mille cavaliers et quatorze cents chars de guerre. La paix fut garantie par des alliances avec les rois voisins, avec Hiram roi de Tyr, avec un roi d'Égypte dont Salomon épousa la fille. Ce roi, que la Bible appelle seulement Pharaon, était probablement, dit M. Munk, un roi de la XXI[e] dynastie nommé Osochor; selon M. Maspero, c'était un roi du Delta, nommé Spinakhès ou Psousennès II. La ville de Gezer, dans le canton d'Éphraïm qui était restée en possession des Cananéens, fut prise par le roi d'Égypte qui la donna en dot à sa fille après avoir massacré les habitants. Outre cette Égyptienne, qui paraît avoir eu le rang d'épouse principale, Salomon eut un grand nombre de femmes étrangères. Son fils Rehabeam, né dans la première année de son règne, avait pour mère une Ammonite. Le harem royal contenait mille femmes, dont sept cents avaient le titre de reines. C'étaient probablement les filles des princes alliés ou vassaux de l'empire juif.

La construction du temple de Jérusalem fut la grande œuvre du règne de Salomon. Pour exécuter un pareil travail, les Israélites étaient encore trop barbares ; Salomon réclama l'assistance de son allié le roi de Tyr, comme l'avait fait David pour la construction de son palais. Moyennant une redevance annuelle d'huile et de céréales que le territoire d'Israël produisait en abondance, Hiram fournit des cèdres et des cyprès du Liban, ainsi que des architectes et des ingénieurs pour diriger les travaux, que Salomon fit exécuter au moyen de corvées imposées à ses sujets, surtout aux Cananéens. Le temple, construit en pierres de taille sur le mont Moriah, une des collines de Jérusalem, était un rectangle de soixante coudées de longueur sur vingt de largeur et trente de hauteur, divisé en deux parties inégales, le Saint et le Saint des Saints. Il s'ouvrait du côté de l'Orient par un portique, plus haut que l'édifice dont il couvrait toute la largeur, et probablement analogue aux py-

lones des temples égyptiens. En avant se trouvaient, au lieu d'obélisques, deux colonnes de bronze. Le Saint contenait l'autel des parfums, le chandelier à sept branches et la table des pains de propositions. Dans le Saint des Saints était l'Arche abritée par des chérubins en bois doré ; on croit que ces chérubins étaient des taureaux ou des lions ailés. Sur les côtés de l'édifice étaient trois étages de chambres. L'ornementation se composait de chérubins, de palmes et de fleurs épanouies. La Bible insiste beaucoup sur la richesse des matériaux employés ; le livre des Chroniques surtout est extrêmement prodigue de l'or. Un double parvis entourait le temple le parvis intérieur, seul mentionné dans le Livre des Rois, était entouré « de trois rangées de pierre de taille surmontées d'une rangée de madriers de cèdres » ; c'est là que se trouvaient l'autel de bronze destiné aux holocaustes, les fontaines pour les ablutions, la mer de bronze, grand bassin porté sur douze taureaux, et tous les ustensiles employés dans les sacrifices.

Une grande fête fut célébrée pour la dédicace du temple et la translation de l'Arche dans le Saint des Saints. On immola vingt deux mille bœufs et cent vingt mille moutons. La fumée des holocaustes ayant obligé les prêtres à s'écarter, « Iahweh, dit Salomon, a déclaré qu'il habiterait dans la nuée ». Après avoir béni le peuple, il demanda au Dieu d'Israël d'exaucer toutes les prières qui lui seraient adressées dans ce temple. Tous les ans, il y célébra en grandes pompes les trois fêtes agricoles et nationales de la Pâque, de la Pentecôte et des Tabernacles. Les anciens sanctuaires de Shilo, de Guilgal, de Gabaon, de Mispah, de Rama, furent éclipsés et Jérusalem, la ville royale, devint la capitale religieuse de l'empire juif. Mais cet empire comprenait des peuples de religions diverses, des Moabites, des Ammonites, des Cananéens. Un roi fanatique les aurait exterminés ; mais la violence ne convenait pas au caractère pacifique de Salomon : au lieu de fonder l'unité politique sur l'unité religieuse, il crut plus sage de la fonder sur la tolérance. Après avoir élevé un temple magnifique au Dieu national, il sacrifia aux Dieux des vaincus ; « il servit Astarté, Déesse des Sidoniens et Milcom, Dieu des Ammonites. Il bâtit un tertre à Camos, Dieu des Moabites, sur la montagne

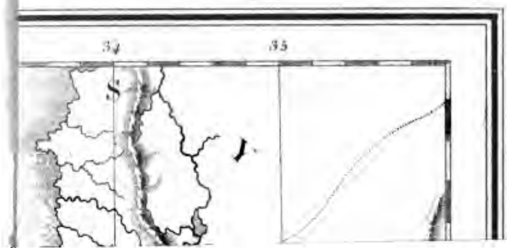
qui est en face de Jérusalem, et à Moloch, Dieu des fils d'Ammon. » La Bible attribue cette concession à la faiblesse de Salomon pour ses femmes. Il est bien plus probable que la même politique de conciliation qui lui avait fait peupler son harem de femmes étrangères l'engageait aussi à faire une petite placa aux cultes dissidents pour mieux s'assurer la fidélité de ses vassaux.

Après avoir augmenté le prestige de la religion par l'éclat des pompes extérieures, la royauté n'eut garde de s'oublier elle-même. Treize ans furent employés à la construction d'un palais royal nommé la Maison de la forêt du Liban. Le palais consistait en une suite de cours entourées de colonnes de cèdre portant trois étages de chambres. Le portique de la Justice était probablement une salle hypostyle comme dans les palais égyptiens ; c'est là qu'était le trône de Salomon, en ivoire et en or, élevé sur six marches dont chacune portait deux lions aux deux extrémités. Tout cela coutait fort cher; Hiram, qui avait fourni les cèdres, reçut en paiement quelques villages de Galilée dont il fut peu satisfait. Mais il avait intérêt à ménager un allié qui ouvrait des débouchés au commerce de Tyr. A l'extrémité de la mer Rouge, dans les ports d'Elath et d'Etsiongaber, qui faisaient partie de l'empire juif depuis la conquête de l'Idumée, Salomon avait fait construire une flotte qui, de conserve avec la flotte d'Hiram, partait tous les trois ans pour un pays d'Orient que la Bible nomme Ophir, « et en rapportait de l'or et de l'argent, de l'ivoire et des singes et des paons ». Salomon voulut aussi faire participer ses sujets au grand commerce qui se faisait entre l'Égypte, la Phénicie et la Mésopotamie ; il bâtit « Tadmor au désert » pour protéger les caravanes contre les Arabes nomades, et sans doute il prélevait un impôt sur les marchandises qui traversaient son royaume. Il s'attribuait le monopole des chevaux d'Égypte, il gardait les uns pour sa cavalerie et revendait les autres aux rois des Hittites et des Syriens. Enfin il imposa à ses sujets des prestations en nature pour l'entretien de la maison royale, et préposa douze intendants sur tout Israël. Il fallait bien des bœufs et des moutons pour nourrir les mille femmes du harem, les domestiques du palais et les courtisans.

Dans les monarchies, le luxe de la cour, au lieu d'irriter le peuple qui en paie les frais, lui inspire une sorte de fierté et il s'en réjouit comme s'il en avait sa part. La richesse de Salomon prit les proportions d'une légende : « Il fit deux cents boucliers d'or laminé, plaquant chaque bouclier de six cents sicles d'or, et trois cents rondaches d'or laminé, plaquant chaque rondache de trois mines d'or..... Et toutes les coupes du roi Salomon étaient d'or, et toute la vaisselle de la Maison de la forêt du Liban était d'or fin ; point d'argent : au temps de Salomon, on n'en faisait aucun cas. » La sagesse de Salomon ne fut pas moins célèbre : elle est encore aujourd'hui proverbiale chez les musulmans. La reine de Saba, en Arabie, fit, dit-on, le voyage à Jérusalem pour voir Salomon, et s'en retourna émerveillée de son habileté à deviner les énigmes. Les peuples enfants estiment beaucoup ce que nous appelons aujourd'hui les petits jeux de société ; on le voit par la légende d'Œdipe et par quelques anecdotes sur Homère et Hésiode. « La sagesse de Salomon, dit la Bible, était plus grande que celle de tous les fils de l'Orient, et que toute la sagesse de l'Égypte... Et Salomon prononça trois mille sentences, et ses hymnes furent au nombre de mille cinq. Et il traita des arbres, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui croît sur les murailles, et il traita des quadrupèdes et des oiseaux et des reptiles et des poissons. » Il est malheureux qu'une citation ne nous permette pas de savoir ce que pouvait être l'histoire naturelle de ce temps-là. Peut-être Salomon avait-il seulement emprunté quelques comparaisons aux animaux et aux plantes. Les ouvrages qu'on a attribués à Salomon, le livre des Proverbes, le Cantique des cantiques, l'Ecclésiaste, la Sagesse, appartiennent à des époques postérieures ; tout au plus pourrait-on faire remonter jusqu'à son temps quelques sentences très simples, dans le genre de celles-ci : « Ce qui vient de l'impie est mauvais » ; « un cœur joyeux est un festin continuel » ; « le pauvre supplie, le riche parle durement » ; « la beauté d'une femme sans raison est comme une bague d'or au groin d'un porc ».

La prospérité de l'empire juif reposait sur des bases peu solides. Les sources de la richesse de Salomon n'étaient pas iné-

puisables. Il perdit vers la fin de sa vie les profits qu'il tirait des expéditions maritimes et du commerce des caravanes. A l'époque où David s'était emparé de l'Idumée et en avait massacré les habitants, un prince de la race royale nommé Hadad s'était réfugié en Égypte et avait épousé la belle-sœur du roi. Il revint dans son royaume, et s'il ne réussit pas à en reprendre possession, il put du moins intercepter les communications entre la Judée et les ports de la mer Rouge. A la frontière du Nord, Reson, qui s'était fait chef de brigands lors de l'occupation de la Syrie par David, réussit à se rendre indépendant à Damas, qui devint dès lors l'entrepôt du commerce entre la Phénicie et Babylone. Ces deux faits, rapprochés et confondus dans un passage obscur du Livre des Rois que Joseph a essayé d'expliquer, ne permettent guère de douter que, du vivant même de Salomon, la suzeraineté d'Israël sur la Syrie et l'Idumée n'ait été perdue. Pour alimenter les énormes dépenses de la cour royale, il restait les impôts, que les gouvernements se résignent rarement à diminuer, car il faudrait restreindre leurs dépenses et le nombre des parasites qui vivent de leurs faveurs. Le mécontement populaire fut entretenu par les zélateurs qui ne pardonnaient pas à Salomon sa tolérance religieuse. Le prophète Ahia de Silo donna un chef aux mécontents. Il coupa en douze parts le manteau qu'il avait sur les épaules et en donna dix à Jéroboam d'Ephraïm, préposé par Salomon aux contributions de la maison de Joseph, en lui disant : « Ainsi a dit Iahweh, Dieu d'Israël : j'arracherai le royaume des mains de Salomon et je t'en donnerai dix tribus ». Il est probable que Salomon eut vent de cette intrigue, car il chercha à se défaire de Jéroboam qui s'enfuit en Égypte. La paix intérieure semblait assurée ; Salomon n'avait pas à craindre ces querelles de famille ni ces tentatives d'usurpation qui avaient troublé la vieillesse de son père, car, malgré ses mille femmes, il n'avait qu'un fils, Rehabeham, et des filles mariées à ses intendants. Il put mourir tranquille, persuadé que son empire passerait sans difficulté aux mains de son héritier.


34
35

CHAPITRE V

Schisme des dix tribus.

Il eût été facile à Rehabeam de se rendre populaire par quelques concessions insignifiantes, car à chaque changement de règne les peuples voient l'avenir en rose et prennent leurs espérances pour des réalités. Il se perdit par cette obstination et cette arrogance que les gouvernements prennent pour de la vigueur. Il était venu à Sichem en Ephraïm, se faire reconnaître par les tribus assemblées. Jéroboam, revenu d'Égypte à la nouvelle de la mort de Salomon, prit la parole au nom du peuple : « Ton père nous a chargés d'un joug pesant; à présent toi, allège la servitude de ton père et le joug pesant qu'il a mis sur nous, et nous te servirons. » Il demanda trois jours pour réfléchir et consulter ses courtisans. Les vieillards l'engageaient à céder, les jeunes gens, avec la présomption naturelle à leur âge, lui conseillèrent de résister à l'opinion publique. Il suivit ce dernier avis et fit une réponse aussi insolente que maladroite : « Mon petit doigt est plus gros que les reins de mon père ; le joug qu'il a mis sur vous, je le rendrai plus lourd encore ; il vous a châtiés avec des verges, je vous châtierai avec des fouets à pointes. » De toutes parts on s'écria : « Qu'avons-nous de commun avec la maison de David ? Israël à tes tentes ! » Adoram, chef des corvées, envoyé pour calmer l'effervescence du peuple, fut lapidé. Rehabeam revint précipitamment à Jérusalem. Le faible lien qui avait uni les tribus du Nord à celles du Sud fut brisé pour jamais. Les Judéens restèrent seuls fidèles à la race de David, ainsi que Jérusalem, qui avait intérêt à garder son rang de ville royale. Une partie du territoire de Benjamin, formant la banlieue de Jérusalem, et les villes de Siméon enclavées dans le territoire de Juda demeurèrent unies au petit royaume Judéen qui retint l'Idumée sous sa dépendance. Tout le reste du pays, des deux côtés du Jourdain, con-

serva le nom de royaume d'Israël avec une suzeraineté précaire sur les territoires de Moab et d'Ammon. Quant à la Syrie, elle s'était déjà rendue indépendante de l'empire juif. Cet empire qui avait eu un moment d'éclat sous les règnes de David et de Salomon fut remplacé par deux royaumes presque toujours en guerre l'un contre l'autre. On place le schisme vers l'an 975 avant l'ère chrétienne.

Jéroboam, qui s'était mis à la tête du mouvement séparatiste, n'eut pas de peine à se faire proclamer roi par les tribus dissidentes; mais il pouvait craindre l'attraction que le temple de Jérusalem exerçait déjà sur les Israélites. Il voulut empêcher des pèlerinages dangereux pour son autorité et consacrer la scission politique par une scission religieuse. « Il disait dans son cœur : Maintenant, le royaume retournera à la maison de David, si ce peuple s'en va offrir des sacrifices dans la maison d'Iahweh à Jérusalem, et ils me feront mourir et retourneront à Rehabeam, roi de Juda. Et le roi se consulta et fit deux veaux d'or, et il dit au peuple : c'est trop de peine pour vous de monter à Jérusalem : voici tes Dieux, Israël, qui t'ont fait sortir du pays d'Égypte. Et il les plaça l'un à Bethel, l'autre à Dan. » Il est bien probable que Jéroboam ne croyait pas renier la religion nationale en lui donnant un symbole visible ; déjà au désert, du temps de Moïse et d'Aaron, les Israélites avaient adoré Iahweh sous la forme d'un veau d'or. Les grands prophètes d'Israël, Élie et Élisée, si sévères pour le culte de Baal, n'ont pas protesté contre les taureaux de Dan et de Bethel. Les prêtres de Jérusalem auraient été mal fondés à reprocher aux Israélites leur idolâtrie lorsqu'eux-mêmes brûlaient de l'encens devant le serpent d'airain. Mais les rédacteurs de la Bible, qui vivaient à une époque où la religion avait rejeté toute expression matérielle, ne peuvent pas s'empêcher de juger les événements qu'ils racontent avec les idées du temps où ils écrivent. De là leur indignation contre ce qu'ils appellent le péché de Jéroboam. C'est par suite du même anachronisme qu'ils lui reprochent d'avoir changé la date des fêtes et d'avoir pris des prêtres en dehors de la tribu de Lévi, comme ils reprochent aux rois de Juda, même à ceux dont ils vantent la piété, d'avoir toléré les sacrifices sur les hauteurs, usage qui

n'a paru contraire à l'orthodoxie que sous le règne d'Ezéchiah.

Le royaume d'Israël, quoique plus étendu et plus peuplé que le royaume de Juda, n'était pas beaucoup plus fort. Son histoire n'est qu'une suite d'usurpations violentes presque toujours provoquées par les prophètes, qui intervenaient au nom d'Iahweh dans toutes les affaires, et par leur perpétuelle opposition rendaient tout gouvernement impossible. En Judée au contraire, le souvenir toujours vivant de David assurait dans sa famille la succession régulière du pouvoir royal. Mais ce pouvoir fut de plus en plus limité par celui des prêtres; la fondation du temple de Jérusalem leur avait donné une organisation régulière et une grande cohésion. Le sacerdoce se concentra dans la tribu de Lévi, qui devint une caste héréditaire. La plupart des familles lévites établies en Israël émigrèrent pour se fixer à Jérusalem. Ceux qui passaient pour descendre d'Aaron formèrent parmi les lévites une aristocratie très jalouse de ses privilèges. Ils s'attribuèrent le droit exclusif d'offrir des sacrifices, et un roi ayant été atteint de la lèpre, ils attribuèrent cette maladie à l'audace qu'il avait eue de tenir l'encensoir. Quant au prophétisme, il se développa en Juda plus tard qu'en Israël et y prit un autre caractère. Les prophètes d'Israël étaient des tribuns populaires, entretenant l'agitation politique et religieuse, et assez semblables aux marabouts qui prêchent la guerre sainte en Algérie. Les prophètes de Juda ressemblent plutôt à ce que sont chez nous les journalistes. Leurs prédications étaient écrites et s'adressaient à la partie lettrée de la population. Les recueils de prophéties insérées dans la Bible forment une des parties les plus importantes de la littérature hébraïque et contiennent des morceaux d'une grande beauté.

Le seul événement important du règne de Rehabeam est une expédition du roi d'Égypte Sheshonk, appelé Sesac par la Bible, qui prit Jérusalem et pilla les trésors du temple et du palais, entre autres les boucliers d'or que Salomon avait fait faire. On suppose que cette invasion eut lieu à l'instigation de Jéroboam qui avait été l'hôte de Sheshonk, mais cela est peu probable, car quelques villes d'Israël sont nommées sur un py-

lone de Karnak à côté des villes de Juda. On croit généralement que le mot *Jouduha-malek*, désigne Jérusalem, la ville royale de Juda. L'expédition égyptienne ne fut d'ailleurs qu'une razzia, et Rehabeam en fut quitte pour remplacer les boucliers d'or de ses gardes par des boucliers d'airain. La fin de son règne et ceux de son fils Abiam et de son petit-fils Asa furent remplis par des guerres sans importance contre le royaume d'Israël. Le livre des Chroniques parle d'une armée d'un million d'Éthiopiens qui aurait été détruite par le roi Asa jusqu'au dernier. Cette invasion éthiopienne paraît plus que suspecte à M. Maspero. Le livre des Rois n'en parle pas; tout ce qu'il dit d'Asa, c'est qu'il poussa la piété jusqu'à ôter le titre de reine à Maacha, fille d'Absalon, désignée dans le texte tantôt comme sa mère, tantôt comme sa grand'mère, parce qu'elle avait élevé un arbre sacré d'Aschera, selon un rite emprunté aux Cananéens et qui persista très longtemps chez les Juifs. En Israël, Jéroboam ne réussit pas à fonder une dynastie. Il mourut après un règne de vingt-deux ans et son fils Nadab fut massacré avec toute sa famille par son lieutenant Baesha. Puis le même événement se reproduit après un intervalle égal : Baesha règne vingt-deux ans et son fils Ela meurt assassiné avec tous les siens par Zimri, mais l'armée qui était alors au pays des Philistins proclame son général Omri et marche contre l'usurpateur, qui se brûle dans son palais après sept jours de règne. Pendant ces luttes intestines, la Syrie se fortifiait et se préparait à recueillir l'héritage de puissance qui échappait aux Israélites.

Le royaume du Nord n'avait pas, comme celui du Sud, l'avantage de posséder une capitale forte et bien située ; Omri bâtit sur une hauteur, dans le territoire d'Éphraïm, la ville de Samarie qui par sa forte position pouvait devenir un centre de résistance pour Israël comme Jérusalem l'était pour Juda. Dans les inscriptions assyriennes, Samarie et même le royaume d'Israël s'appellent toujours la maison d'Omri. Outre cette fondation importante à laquelle son nom devait rester attaché, Omri donna une autre preuve d'habileté en s'assurant un allié contre le danger de plus en plus menaçant d'une lutte avec la Syrie. Il demanda et obtint pour son fils Achab la main d'Iésa-

bel, fille du roi de Tyr Ithobaal. Avant d'être roi, Ithobaal avait été prêtre d'Astarté ; sa fille était très pieuse, et l'ascendant qu'elle prit sur l'esprit de son mari peut expliquer l'introduction du culte phénicien de Baal dans le royaume d'Israël. On peut croire aussi, qu'en reprenant la politique de tolérance religieuse inaugurée par Salomon, les princes de la maison d'Omri voulaient s'assurer la fidélité des Cananéens, beaucoup plus nombreux dans le royaume du Nord que dans celui du Sud. Il ne s'agissait en aucune façon d'abolir le culte d'Iahweh. On a l'habitude de représenter Achab comme un type d'impiété : c'est méconnaître complètement le caractère de cette époque. Personne n'était impie ; chaque peuple avait son Dieu et le croyait plus fort que celui des autres. Achab entendait sa femme vanter la puissance de Baal : il crut très habile de s'assurer deux protecteurs divins au lieu d'un seul, et laissant à Iahweh ses sanctuaires de Dan et de Bethel, il bâtit un temple de Baal à Samarie. Le culte de Baal avait existé en Israël au temps de Gédéon et même au temps de Saül ; il avait subi une éclipse depuis le règne de David. Quand Achab voulut le rétablir, il se heurta contre le patriotisme intransigeant des prophètes, qui ne voulaient pas reconnaître d'autre Dieu que le Dieu national.

Ils engagèrent une lutte à outrance contre Baal. Le peuple, persuadé, comme son roi, que deux religions valent mieux qu'une, assistait à ces querelles sans y prendre part. Il boîtait des deux pieds, comme le lui reprochait le prophète Élie. Le livre des Rois raconte une sorte de joute religieuse entre Baal et Iahweh. Les deux autels sont en présence, chargés de bois et de viandes ; il s'agit de savoir lequel s'allumera spontanément. Achab est là comme juge du tournoi. Les quatre cents prêtres de Baal invoquent leur Dieu, « depuis le matin jusqu'à midi, en disant: « Baal, réponds-nous. » Mais pas un son, personne qui réponde. Et ils marchaient en se balançant autour de l'autel. Élie les raillait, disant : « Invoquez à voix forte, car c'est un Dieu ; il réfléchit, ou il est occupé, ou il est en voyage ; peut-être il dort, réveillez-le. » Et ils criaient d'une voix forte et se faisaient des incisions selon leurs rites, avec des couteaux et des lances, et répandaient leur sang, et pas une

voix qui répondît, et personne qui écoutât. » Pour rendre plus éclatant le miracle qu'il prépare, Élie verse trois seaux d'eau sur l'autel d'Iahweh ; puis, il invoque son Dieu, et le feu s'allume à l'instant « et consume l'holocauste, et le bûcher, et les pierres, et la terre, et absorbe l'eau de la rigole. Et à ce spectacle le peuple entier se jeta la face contre terre en disant : c'est Iahweh qui est Dieu, c'est Iahweh qui est Dieu. Élie leur dit : Arrêtez les prophètes de Baal ! que pas un d'eux n'échappe. Et ils les arrêtèrent et Élie les fit descendre dans le ravin Kisom, et là il les immola. » Achab ne s'opposa pas à ce massacre, mais Iésabel voulut en tirer vengeance. Un fonctionnaire du palais, partisan fervent des prophètes, en cacha quatre cents dans les cavernes. Élie se retira au désert de Berseba, dans le royaume de Juda.

Cette légende résume en une scène théâtrale la lutte entre le culte national d'Iahweh et le culte phénicien de Baal, lutte qui s'est prolongée pendant un demi-siècle. Le massacre des prêtres de Baal n'a eu lieu en réalité que sous Jéhu, après l'extermination des princes de la maison d'Omri. Le parti zélateur avait résisté à l'établissement d'une religion étrangère ; le peuple, selon son habitude, a retenu un seul nom de prophète pour en faire le héros de la résistance. Élie de Thisbé est probablement un personnage historique, mais il est difficile de discerner la réalité au milieu des fables accumulées sur son compte. Sa vie mystérieuse, son séjour au désert, où il était nourri par des corbeaux, ses visions et ses miracles, le pouvoir qu'on lui attribuait de faire tomber la pluie à sa parole, ont fait de lui dans les siècles suivants le modèle et le patron des ascètes. Le dernier trait de sa légende n'a pas une physionomie hébraïque : il s'enlève au ciel dans un char de feu. La ressemblance du nom d'Élie avec le nom grec du soleil ἥλιος pourrait faire croire à quelque infiltration mythologique. Avant cette disparition merveilleuse il avait sacré son successeur Élisée. Les miracles d'Élisée sont quelquefois une répétition de ceux d'Élie ; ainsi chacun d'eux ressuscite un enfant mort. Ces légendes nous donnent la mesure de l'admiration du peuple pour les prophètes, et nous pouvons juger par là quelle influence ils ont dû avoir sur la politique de leur temps.

Cette influence ne se bornait pas au royaume d'Israël et n'était pas toujours bienfaisante. Ainsi Iahweh ordonne à Élie de sacrer Élisée comme prophète, Jéhu comme roi d'Israël et Hazaël comme roi de Syrie et la Bible ajoute : « Ce qui échappera à l'épée d'Hazaël périra par Jéhu, ce qui échappera à Jéhu périra par Élisée. Et je laisserai survivre en Israël sept mille hommes, autant de genoux qui n'ont pas plié devant Baal, et de bouches qui ne l'ont pas embrassé. »

La guerre étrangère s'ajouta aux querelles religieuses. Benhadar, roi de Damas, « ayant trente-deux rois pour auxiliaires », rassembla son armée et mit le siège devant Samarie. Il envoya dire à Achab : « Je suis maître de ton argent et de ton or, de tes femmes et de tes fils, et de tes biens. » Achab crut qu'il suffisait de se déclarer vassal du roi de Syrie, il lui fit répondre. « Comme tu le dis, roi, mon seigneur, tu es maître de ma personne et de tout ce que j'ai. » Mais Benhadar voulait une véritable conquête : « Si je t'ai envoyé dire : Livre-moi ton argent et ton or, et tes femmes et tes fils, c'est que demain, à pareille heure, j'enverrai chez toi pour fouiller ta maison et les maisons de tes serviteurs, et mettre la main sur tout ce qui charme tes yeux et l'enlever. » Il ajoutait que la poussière de Samarie ne suffirait pas à remplir les mains de ses soldats. Achab répondit : « Celui qui tient l'épée ne doit pas se vanter comme s'il la remettait au fourreau. » Benhadar fit préparer l'assaut. Alors un prophète s'approche d'Achab, roi d'Israël, et lui dit : « Ainsi parle Iahweh : As-tu vu cette grande multitude ? Voici que je la livre aujourd'hui à tes mains, afin que tu saches que je suis Iahweh. » Achab dit : « Par qui ? Et il reprit : Iahweh a dit : Par les valets des chefs de provinces. — Et qui engagera le combat ? dit Achab. Il répondit : Toi. Et Achab passa en revue les valets des chefs de province et il s'en trouva deux cent trente-deux. Et après eux il passa en revue toutes les troupes d'Israël, au nombre de sept mille. » On fait une sortie, les valets formant l'avant-garde. Benhadar, qui était à table, ordonne de les prendre vivants. Mais bientôt la terreur s'empare de son armée qui s'enfuit en désordre, et lui-même se sauve avec ses cavaliers. Le prophète qui avait encouragé Achab l'engagea à se préparer contre une nouvelle attaque du roi de Syrie.

En effet, les serviteurs de Benhadar lui dirent : « Leurs Dieux sont des Dieux de montagnes, c'est pourquoi ils l'ont emporté sur nous ; mais peut-être, en livrant bataille dans la plaine, l'emporterons-nous sur eux. » Benhadar réunit ses troupes et s'avança jusqu'à Aphek. « Alors l'homme de Dieu parla au roi d'Israël, disant : Ainsi parle Iahweh : Parce que les Syriens ont dit : Iahweh est Dieu des montagnes, mais non Dieu des vallées, je livrerai cette multitude-là entre tes mains, afin que vous sachiez que je suis Iahweh..... Et le septième jour les fils d'Israël tuèrent aux Syriens cent mille hommes en une journée. Et les survivants s'enfuirent à Aphek, et la muraille croula sur vingt-sept mille hommes, et Benhadar s'enfuit et entra dans la ville, et il allait de chambre en chambre. (Alors ses serviteurs lui dirent : Voici, nous avons appris que les rois de la maison d'Israël sont des rois cléments ; entourons nos reins de cilices et nos têtes de cordes et présentons-nous au roi d'Israël ; peut-être te laissera-t-il la vie... Et ils parurent devant le roi d'Israël, et dirent : Ton serviteur Benhadar dit : Laisse-moi la vie. Et il répondit : Est-il encore vivant ? Il est mon frère. Venez, amenez-le. Alors Benhadar se présenta à lui et il le fit monter à côté de lui sur son char. Alors Benhadar dit : Je te rendrai les villes que mon père a enlevées à ton père et tu auras tes rues à Damas comme mon père avait ses rues à Samarie. Et moi, dit Achab, je te laisserai partir sur la foi d'une alliance. » Cette clémence qui rappelait celle de Saül pour le roi des Amalekites, ne pouvait plaire aux prophètes. Un d'eux dit à Achab : « Ainsi parle Iahweh : Parce que tu as laissé échapper de ta main l'homme que j'avais anathématisé, ta vie répondra de sa vie et ton peuple de son peuple. » Achab avait le beau rôle ; malheureusement il ne tarda pas à fournir un grief légitime à ses ennemis : Il avait envie d'un champ voisin de sa maison, et le propriétaire refusait de le vendre. Sur l'avis d'Iésabel, il le fit accuser de trahison, et quand les juges l'eurent condamné, il confisqua ses biens. C'était un crime sans doute, mais pas plus grand que celui de David qui avait fait mourir un de ses officiers pour lui voler sa femme ; cela n'avait pas empêché David d'être un roi « selon le cœur d'Iahweh », tandis que la mort de Naboth a servi de prétexte

pour justifier les complots des zélateurs contre la famille d'Achab.

Il est assez remarquable qu'il n'y ait eu des rapports d'amitié entre le royaume d'Israël et celui de Juda que sous les princes de la maison d'Omri; et, chose singulière, cette alliance fut conclue avec un des rois de Juda qui ont trouvé grâce devant les rédacteurs de la Bible à cause de leur ferveur pour le culte d'Iahweh. Asa, petit-fils de Rehabeam était mort après un règne de quarante-deux ans. Son fils Josaphat dépassa encore sa piété; le seul reproche que lui fasse le Livre des Rois est d'avoir toléré les sacrifices sur les tertres ou sur les hauteurs, et ce reproche est sans portée, puisque cet usage n'a été considéré comme hérétique que sous le règne d'Ezéchiah. Josaphat fit épouser à son fils Joram une fille d'Achab et d'Iesabel nommée Athalie. Le roi d'Israël voulant reprendre Ramoth en Galaad qui, on ne sait pourquoi, n'avait pas été comprise parmi les villes restituées par Benhadar, réclama l'assistance du roi de Juda, son allié ; Josaphat consentit à le suivre, mais après avoir consulté Iahweh sur l'issue de la guerre, Achab réunit quatre cents prophètes ; tous annoncèrent le succès de l'expédition. Un d'eux nommé Sedekiah, se fit des cornes de fer et dit : Ainsi parle Iahweh : avec ceci tu culbuteras les Syriens. Josaphat se défiait de leur sincérité. « N'y a-t-il pas d'autre prophète, demanda-t-il ? — Il y en a encore un, dit Achab mais je le hais, parce qu'il ne me prédit jamais que du mal. » Il envoya cependant chercher ce prophète qui s'appelait Michaïah, fils de Jimla. Il répondit d'abord comme les autres ; le roi insista, voyant bien qu'il parlait ironiquement, alors il dit : « Je vois Israël dispersé sur les montagnes comme un troupeau sans pasteur. Et Iahweh dit : il n'ont plus de maître ; que chacun retourne en paix dans sa maison. » Achab dit alors à Josaphat : « Ne te l'ai-je pas dit ? Il m'annonce toujours du mal, et jamais du bien. »

Alors Michaïah continua ainsi : « J'ai vu Iahweh assis sur son trône, et toute l'armée des cieux debout à sa droite et à sa gauche. Et Iahweh dit : qui trompera Achab pour qu'il aille tomber à Ramoth en Galaad ? Et l'un parla d'une manière et l'autre d'une autre. Alors un esprit savança et dit : Moi, je le tromperai. Et Iahweh lui dit : Comment ? Et il dit : J'irai, et je

serai un esprit menteur dans la bouche de tous ses prophètes. — Va, dit Iahweh, et tu prévaudras contre lui. C'est ainsi que Iahweh a mis un esprit de mensonge dans la bouche de tous ces prophètes-ci, et qu'il a décidé ta perte. Alors Sedekiah, fils de Knaana s'approcha et frappa Michaïah sur la joue et dit : Par quelle voie l'esprit d'Iahweh est-il sorti de moi pour parler en toi? « Et Michaïah dit : Tu le verras, le jour où tu fuiras de chambre en chambre pour te cacher. » Achab fit saisir Michaïah et ordonna de le garder, jusqu'à son retour. « Si la reviens en paix, dit le prophète, Iahweh n'a point parlé par moi. » Achab partit et Josaphat l'accompagna selon sa promesse. Les Syriens avaient reçu l'ordre de diriger leurs coups contre le roi d'Israël. Il se déguisa pour se confondre dans les rangs des soldats. Josaphat qui avait gardé ses habits royaux courut de grands dangers et n'échappa à la mort qu'en se faisant connaître par son cri de guerre. Mais une flèche tirée au hasard atteignit Achab au défaut de la cuirasse. Il se fit tenir debout sur son char, le visage tourné vers les Syriens, et mourut dans la soirée. Son courage n'empêcha pas la perte de la bataille; aù coucher du soleil on cria : « Chacun à sa ville et dans son pays ! » Le roi mort fut ramené à Samarie et y reçut la sépulture. Il avait régné vingt-deux ans, pendant lesquels il avait contenu la puissance envahissante des rois de Syrie et contracté d'utiles alliances avec Tyr et avec le royaume de Juda. Il avait bâti plusieurs villes et protégé les arts et l'industrie, car la Bible parle d'un palais d'ivoire qu'il avait fait construire. Quoiqu'il ait élevé un temple à Baal, il est difficile d'admettre qu'il ait proscrit le culte d'Iahweh, puisqu'il consultait les prophètes en toutes circonstances et qu'avant sa dernière campagne il en trouva quatre cents pour répondre à son appel.

A la nouvelle de la mort d'Achab, les Moabites qui payaient à Israël depuis quarante ans un tribut de cent mille brebis non tondues et d'un nombre égal de béliers, s'empressèrent de secouer le joug. Cet événement a été éclairé dans ces derniers temps d'une lumière inattendue par la découverte d'une stèle élevée à Dibon par Mesa, roi de Moab. Cette stèle, couverte de caractères semblables à ceux des plus anciennes inscriptions

phéniciennes, a été enlevée à grand'peine par M. Clermont-Ganneau, vice-consul de France, qui l'a offerte au Musée du Louvre. Les Arabes, s'apercevant de l'importance que les Européens attachaient à ce monument, l'avaient fait sauter avec de la poudre ; on a pu réunir presque tous les morceaux et suppléer à ceux qui manquent à l'aide d'une empreinte qui heureusement avait été prise quand l'inscription était entière. Voici la traduction des principaux passages : « Moi, je suis Mesa, fils de Camos Nadab, roi de Moab. Mon père a régné trente ans sur Moab, et moi, j'ai régné après mon père. Et j'ai élevé cette pierre à Camos, la pierre de la délivrance, car il m'a délivré de mes ennemis, il m'a vengé de ceux qui me haïssaient. Omri fut roi d'Israël et opprima Moab pendant de longs jours, parce que Camos était irrité contre son peuple. Le fils d'Omri lui succéda et dit : Moi aussi j'opprimerai Moab. Mais, dans mes jours, Camos a dit : Je jetterai les yeux sur lui et sur sa maison ; et Israël périra pour toujours. » Il énumère ensuite les villes qu'il a reprises sur le roi d'Israël : « J'attaquai la ville d'Atharoth et je la pris et je tuai tout le peuple en l'honneur de Camos, Dieu de Moab. Et j'emportai l'Ariel de David, et je le traînai à terre devant la face de Camos, à Gérioth..... Et Camos me dit : Va, prends Nébo sur Israël. Et j'allai de nuit et je combattis contre la ville depuis l'aube jusqu'à midi, et je la pris, et je tuai tout, sept mille hommes, car ils avaient été mis en interdit en l'honneur d'Astar Camos. Et j'emportai les vases sacrés d'Iahweh et je les traînai à terre devant la face de Camos. » Mesa parle ensuite de la ville de Qerha qu'il a fait bâtir et où il a fait creuser des puits et des canaux par les captifs d'Israël.

Cette inscription, qui est le plus ancien monument de l'épigraphie sémitique, nous montre clairement le caractère purement national des religions palestiniennes. Camos y joue le rôle attribué à Iahweh dans les livres hébraïques. Si Moab a été opprimé par Israël, c'est que Camos était irrité contre son peuple, de même qu'Israël explique ses servitudes par la colère d'Iahweh. Si Mesa entreprend une guerre, c'est pour obéir aux ordres de Camos : il met l'interdit sur les villes et en massacre les habitants en l'honneur de Camos, comme Josué

ou David en l'honneur d'Iahweh. Ce sont les mêmes idées et les mêmes expressions. La stèle de Mésa intéresse l'histoire politique autant que l'histoire religieuse. La guerre d'Israël contre Moab est racontée dans la Bible, et on peut comparer les deux versions. Le récit moabite est un bulletin officiel, celui du Livre des Rois a le caractère d'une légende; le prophète Élisée y joue le principal rôle. Joram, fils d'Achab, devenu roi d'Israël après le règne très court de son frère Achazia, marche contre les Moabites avec le roi de Juda Josaphat et le roi des Edomites. Après une marche de sept jours dans le désert, l'eau manque, on s'adresse à Élisée. Il se fait beaucoup prier pour répondre, traite Joram avec insolence et déclare que s'il consent à parler, c'est par égard pour Josaphat. Il fait appeler un joueur de harpe et aux sons de la musique il prophétise: « Pratiquez, fossés et fossés, car ainsi parle Iahweh: vous ne verrez ni vent ni pluie, et ce ravin s'emplira d'eau et vous vous désaltérerez vous et votre bétail. » Il promet en même temps une grande victoire. « Et le matin, au moment de l'offrande, l'eau arriva par le chemin d'Édom, et toute la contrée fut pleine d'eau. » Les puits que Mesa se vante d'avoir fait creuser sont attribués ici à un miracle d'Iahweh. Les Moabites, au soleil levant, prennent cette eau pour du sang, et croyant que les coalisés se sont massacrés entre eux, s'avancent pour piller. Mais ils sont mis en déroute, le pays est ravagé, les sources sont comblées, les arbres abattus, les villes détruites. Le roi de Moab fait une sortie sans succès. « Alors il prit son fils premier-né, qui devait régner à sa place, et l'immola en holocauste sur le rempart. Et il y eut une grande indignation sur Israël, et ils partirent et regagnèrent le pays. » Cette phrase très obscure semble l'aveu d'une défaite. Ce qui est certain, c'est que les Moabites restèrent indépendants.

Le Livre des Chroniques raconte tout autrement la guerre contre Moab; il n'y est plus question du roi d'Israël: c'est contre le roi de Juda qu'est dirigée l'attaque des Moabites, coalisés avec les Ammonites et les Iduméens. Josaphat ordonne un jeûne général et adresse une prière à Iahweh. Un lévite le rassure : « Vous n'aurez pas à combattre, paraissez, faites halte et soyez témoin de la délivrance que Iahweh opérera

pour vous. » Et en effet, on ne se bat pas, on se borne à chanter des cantiques, et quand on arrive au camp ennemi, il n'y avait que des cadavres : les coalisés s'étaient massacrés entre eux jusqu'au dernier. Les miracles que le Livre des Chroniques multiplie à satiété s'accomplissent toujours au son de la musique. L'auteur paraît avoir appartenu à la classe des chantres de la tribu de Lévi. Cette tribu formait à Jérusalem une caste sacerdotale, dont l'importance alla toujours en augmentant dans le royaume de Juda. La Bible ayant été rédigée par des hommes de cette caste, il est naturel qu'ils aient réservé leurs éloges à ceux des rois qui respectaient ou augmentaient leurs privilèges. Josaphat est un des mieux traités, malgré son alliance avec les rois d'Israël, adorateurs de Baal, probablement parce qu'il avait donné aux prêtres une part importante du pouvoir judiciaire. D'après les Chroniques, Josaphat établit dans chaque ville des tribunaux, et à Jérusalem, une cour suprême composée en partie de prêtres et de lévites. Quant aux principes sur lesquels reposait la législation, on croit les retrouver dans les chapitres XXI, XXII et XXIII de l'Exode, qui constituent le plus ancien code israélite et qui paraissent remonter à cette époque. Quand on se rappelle les massacres qui suivent invariablement toutes les guerres et qui s'accomplissent toujours au nom de la religion, on est étonné de quelques traits d'humanité qui se rencontrent dans cette législation primitive : « Tu ne maltraiteras pas l'étranger et ne l'opprimeras point ; car vous fûtes étrangers dans le pays d'Égypte. — Tu n'affligeras pas la veuve et l'orphelin, car ils crieront vers moi et je les entendrai et je vous ferai périr par l'épée, et vos femmes seront veuves et vos fils orphelins. — Si tu prêtes de l'argent à mon peuple, au pauvre qui vit avec toi, tu ne lui imposeras pas d'intérêt. — Si tu prends pour gage le manteau de ton prochain, tu le lui rendras avant le coucher du soleil, car c'est sa seule couverture ; sur quoi se coucherait-il ? — Si tu rencontres le bœuf de ton ennemi ou son âne égaré, ramène-le-lui. »

Sous le règne du fils de Josaphat, qui s'appelait Joram, comme le roi d'Israël, les Edomites se rendirent indépendants du royaume de Juda. Les Chroniques parlent aussi d'une invasion de Philistins et d'Arabes dans laquelle périrent tous les enfants de

Joram à l'exception d'Achasia qui lui succéda. Les intrigues des prophètes préparaient alors des révolutions sanglantes dans la Syrie et le royaume d'Israël. Élisée était allé à Damas; le roi Benhadar, qui était malade, le fit consulter par un de ses officiers nommé Hazaël. « Et Hazaël prit une offrande, les meilleurs produits de Damas, la charge de quarante chameaux, et vint se présenter à lui, et lui dit: Ton fils Benhadar, roi d'Aram (de Syrie), m'envoie vers toi avec ce message : Relèverai-je de cette maladie? Et Élisée lui dit: Va, dis-lui: Certainement tu en relèveras. Mais Iahweh m'a découvert qu'il mourra. Et l'homme de Dieu fixa sur lui son regard, jusqu'à le troubler, et l'homme de Dieu pleura. Alors Hazaël dit: Pourquoi pleure mon seigneur? et il répondit: Parce que je sais le mal que tu feras aux enfants d'Israël : tu brûleras leurs forteresses, tu égorgeras leur jeunesse avec l'épée, tu écraseras leurs enfants et tu éventreras leurs femmes enceintes. Et Hazaël dit: Qu'est donc ton chien de serviteur pour faire de si grandes choses? Et Elisée dit: Iahweh m'a dit que tu serais roi d'Aram. Et il quitta Élisée pour revenir vers son maître qui lui dit: Que t'a dit Élisée? Et il répondit : Il m'a dit: Certainement tu en relèveras. Et le lendemain il prit la couverture qu'il plongea dans l'eau, et il l'étendit sur le visage du roi qui mourut, et Hazaël régna en sa place. »

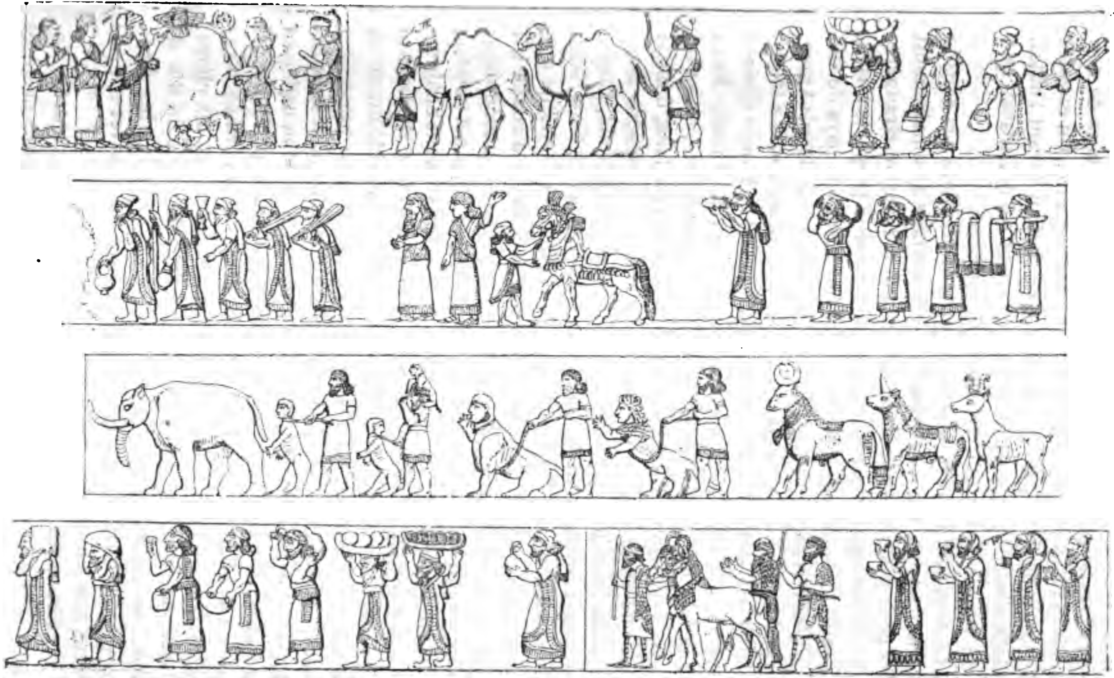
Joram, roi d'Israël, et Achasiah, roi de Juda, fils de sa sœur Athalie, renouvelèrent la tentative d'Achab et de Josaphat sur Ramoth de Galaad et n'eurent pas plus de succès. Joram, blessé par les Syriens revint à Jizréel pour se rétablir et son neveu Achasiah vint l'y visiter. Après le départ des deux rois, un jeune prophète envoyé par Élisée arrive au camp. « Les chefs de l'armée étaient en séance. Et il dit: J'ai à te parler, capitaine; et Jéhu dit: Auquel de nous? Et il répondit: A toi, capitaine. Alors il se leva et entra dans l'intérieur de la maison, et le prophète versa de l'huile sur sa tête et lui dit: Ainsi, parle Iahweh, Dieu d'Israël: Je t'oins roi du peuple d'Iahweh, et tu abattras la maison d'Achab et je vengerai le meurtre de mes serviteurs les prophètes, et le meurtre de tous les serviteurs d'Iahweh sur Iésabel : Et il ouvrit la porte et s'enfuit. » Jehu retourne vers ses camarades qui lui disent : Que te voulait ce

fou? Il fait d'abord une réponse évasive, et comme ils insistent, il leur avoue la vérité. Ils étendent leurs manteaux, lui en font une estrade et le proclament roi devant l'armée. Jéhu monte sur son char et part pour Jizréel. La sentinelle qui veillait sur la tour, apercevant une troupe dans le lointain, avertit le roi, qui envoie aussitôt un cavalier, puis un autre. Comme ils ne revenaient pas, les deux rois montent sur leurs chars et vont à la rencontre de la troupe. Est-ce la paix, Jéhu, dit Joram? — Quelle paix, répond Jéhu, tant que durent les adultères et les sorcel leries de ta mère Iesabel? Joram tourna bride en criant: Trahison! Jéhu prit son arc et lança une flèche qni frappa Joram entre les deux épaules et lui traversa le cœur. Achasia s'enfuit. Frappez aussi celui-là, dit Jéhu. On l'atteignit et on le tua. Ses serviteurs emportèrent son corps à Jérusalem.

Jéhu entra à Jizréel. La vieille Iésabel voulut mourir en reine. Elle se farda le visage, se revêtit de ses habits royaux et se mit à la fenêtre: « Et lorsque Jéhu arriva devant le portail, elle dit: Tout va-t-il bien, nouveau Zimri, assassin de ton maître? Jéhu leva les yeux vers la fenêtre et dit: Qui est pour moi, ici? Deux ou trois eunuques s'inclinèrent, et il dit: Jetez-la en bas; et ils la jetèrent, et son sang jaillit sur la muraille, et il la foula sous les pieds de ses chevaux. Puis il entra pour manger et boire et dit: Allez ensevelir cette maudite, car elle est fille de roi. Et ils allèrent pour l'ensevelir, mais ils ne trouvèrent rien que le crâne et les pieds et les paumes des mains. On revint l'annoncer à Jéhu, et il dit: C'est la parole d'Iahweh qu'il a prononcée par son serviteur Élie de Thisbé, disant: Dans le champ de Jizréel, les chiens mangeront la chair d'Iésabel, et son cadavre sera comme du fumier dans les champs, de sorte qu'on ne puisse dire: voilà Iésabel. Et il y avait à Samarie soixante-dix fils d'Achab. Jehu écrivit des lettres aux anciens de Jizréel et aux princes de la ville, qui les avaient élevés..... Et à la réception de ces lettres, ils prirent les fils du roi et les égorgèrent au nombre de soixante-dix et mirent les têtes dans des paniers et les envoyèrent à Jizréel. Et Jéhu dit: Mettez-les en deux tas, devant l'avenue de la porte, jusqu'au matin. Et il fit main basse sur tout ce qui restait de la maison d'Achab à Jizréel, et sur tous ses grands et sur tous ses familiers et sur

tous ses prêtres, sans laisser un seul survivant. Et il se leva et il partit pour Samarie. Et sur la route, au Rendez-vous des bergers, il rencontra les frères d'Achasiah, roi de Juda, et il dit : Qui êtes-vous ? Ils répondirent : Nous sommes les frères d'Achasiah, et nous venons saluer les fils du roi et les fils de la reine. Et il dit : Prenez-les vivants ; et ils les prirent vivants et les égorgèrent à la citerne du Rendez-vous, au nombre de quarante-deux, et il n'en laissa survivre aucun. » Les prêtres de Baal, rassemblés par trahison furent égorgés jusqu'au dernier ; on renversa le temple et on en fit un cloaque.

Ces boucheries eurent un contre-coup inattendu à Jérusalem. De toute la famille d'Achab, il ne restait plus qu'Athalie, veuve de Joram, et mère d'Achasiah. Elle occupa le trône après la mort de son fils, et, par une conséquence singulière des crimes de Jéhu, le culte de Baal, proscrit dans le royaume d'Israël, trouva un asile dans le royaume de Juda. Voici comment cet événement est présenté dans le livre des Rois : « Athalie, mère d'Achasiah, voyant son fils mort, se leva et fit périr toute la race royale. Mais Joseba, fille du roi Joram, sœur d'Achasiah, enleva Joas, fils d'Achasiah et le déroba du milieu des fils du roi qui recevaient la mort et le recéla lui et sa nourrice dans la chambre des lits. Et elles le cachèrent aux regards d'Athalie, en sorte qu'il ne fut pas mis à mort ; et il fut caché six ans avec elle dans le temple d'Iahweh. Or, Athalie gouvernait le pays ». Ce récit, qui a fourni à Racine le sujet d'un chef-d'œuvre, est plus dramatique que vraisemblable. La Bible ne nous dit pas de quoi se composait cette famille royale exterminée par Athalie. Les frères d'Achasiah et ses neveux avaient été assassinés par Jéhu sur la route de Samarie ; on ne voit pas pourquoi Athalie aurait complété le massacre en égorgeant elle-même ses petits-enfants. Si des fils du roi étaient restés à Jérusalem à l'abri des fureurs de Jéhu, personne n'avait autant d'intérêt à les conserver que la reine-mère, puisqu'elle était leur tutrice et pouvait légitimer son pouvoir en régnant sous leur nom. Tout ce qu'on sait, c'est que, six ans plus tard, le grand-prêtre Joïada présenta un enfant aux soldats en leur disant que c'était le fils d'Achasiah et le dernier rejeton de la race de David. Cet enfant fut proclamé roi sous le nom de



Bas reliefs de l'obélisque de Nimroud (British Muséum).

Joas; Athalie entendit des acclamations, s'élança hors de son palais et fut massacrée sur l'ordre du grand-prêtre. On envahit le temple de Baal, on égorgea le prêtre Mathan devant l'autel. Joïada s'imposa comme tuteur au nouveau roi qui n'avait que sept ans : ce fut le gouvernement des prêtres.

Le royaume d'Israël fut entamé pour la première fois sous le règne de Jéhu, car il est plus facile d'exécuter sommairement des gens désarmés que de tenir tête à une invasion étrangère. Hazaël, l'usurpateur suscité, comme Jéhu, par le prophète Elisée, conquit toute la région à l'orient du Jourdain, « le pays de Galaad, les territoires de Gad, de Ruben, de Manassé, depuis Aroer, sur le torrent d'Arnon, jusqu'à Galaad et Basan ». Le temps n'était pas éloigné où les royaumes d'Israël et de Damas allaient être absorbés par le puissant empire d'Assyrie. Hazaël, battu deux fois par Shalmaneser reconnut sa suzeraineté, Jéhu lui envoya un tribut d'or et d'argent en barres. Ces faits, dont la Bible ne parle pas, sont consignés dans deux inscriptions assyriennes dont l'une se trouve sur l'obélisque de Nimroud, l'autre sur une tablette du British Museum. Dans ces inscriptions, Jéhu est qualifié de fils d'Omri, ce qui prouve que les Assyriens n'étaient guère au courant de la généalogie des rois d'Israël. Un bas-relief de l'obélisque de Nimroud représente des personnages au type juif ou araméen, coiffés d'un turban à bonnet pointu; ils portent des présents et l'un d'eux se prosterne devant Shalmaneser. On suppose que ce bas-relief, repété deux fois, représente la soumission d'Hazael et celle de Jéhu. Au reste, si Jéhu, en se déclarant vassal du roi d'Assyrie, avait espéré une protection contre Hazael, il fut trompé dans ses calculs. Shalmaneser n'intervint pas dans les querelles de ses vassaux, et Jéhu ne laissa à son fils Joachas qu'un royaume affaibli et mutilé (859). Hazael et son fils Benhadar qui lui succéda, réduisirent l'armée israélite à dix mille fantassins, cinquante cavaliers et dix chars. Israël ne commença à se relever que sous le règne du fils de Joachaz qui s'appelait Joas, comme le roi de Juda; les deux royaumes Nord et Sud furent encore une fois gouvernés par deux rois du même nom.

A Jérusalem, les prêtres, qui gouvernaient sans contrôle depuis l'assassinat d'Athalie, s'appropriaient les revenus destinés

à l'entretien et aux réparations du temple. Au bout de vingt-trois ans, comme ces réparations n'étaient pas faites, Joas, qui avait alors trente ans, voulut mettre fin à ce scandale et leur retira la libre disposition de l'argent. Le mécontentement des prêtres n'éclata cependant qu'après la mort de Joïada, peut-être parce que Joas garda depuis lors moins de ménagements. Selon le Livre des Chroniques, il fit lapider par le peuple le fils de son bienfaiteur, qui lui faisait des remontrances, et c'est pour venger cette mort qu'il fut assassiné au retour d'une guerre avec les Syriens, où il avait été blessé. Le Livre des Rois ne parle pas de cette guerre, et dit au contraire que Joas éloigna Hazael en lui livrant les trésors du temple. Quant au meurtre du fils de Joïada, le Livre des Rois n'en dit rien et n'explique pas les causes de l'assassinat de Joas. Son fils Amatsia lui succéda et punit son meurtrier, « mais il ne fit pas périr les enfants de ceux qui avaient tué son père », ce qui indique un progrès dans les idées et dans les mœurs. La Bible en fait honneur à un précepte du Deutéronome; mais, selon la plupart des savants, ce livre n'était pas encore écrit à cette époque (839).

Le royaume d'Israël, si abaissé sous les règnes de Jéhu et de Joachaz, fut relevé par trois victoires de Joas sur Benhadar, fils d'Hazael. On raconta qu'elles avaient été prédites par le vieil Elisée à son lit de mort; le roi étant venu le voir, il lui ordonna de tirer une flèche contre l'Orient, et Joas tira « Et Elisée dit: Flèche de victoire par Iahweh, flèche de victoire sur Aram.... frappe contre le sol. Et il frappa trois fois, puis s'arrêta. Alors l'homme de Dieu s'irrita contre lui et dit: Il fallait frapper cinq ou six fois; tu aurais battu les Syriens jusqu'à extermination; mais maintenant tu les battras trois fois. » Joas reprit les villes enlevées à son père Joachaz. En même temps Amatsia, roi de Juda, battit les Edomites dans la vallée du Sel et leur prit la ville de Selat appelée plus tard Petra. Fier de ce succès, il provoqua le roi d'Israël qui lui répondit par cette parabole: « Le chardon disait au cèdre du Liban : Donne ta fille en mariage à mon fils. Mais les bêtes sauvages passèrent sur le chardon et l'écrasèrent. Tu as frappé les Edomites et ton cœur s'est exalté: jouis de ta gloire, reste chez toi, et n'appelle pas la ruine sur toi et sur ton royaume. » Une réponse si hautaine ne pouvait

qu'irriter davantage le roi de Juda. La rencontre eut lieu à Bethsémès : Amatsia fut battu et fait prisonnier. Joas entra dans Jérusalem, démolit les murs sur un espace de quatre cents coudées, pilla le temple et le trésor royal, et emmena des otages à Samarie. Selon Joseph, Joas avait accordé la vie et la liberté à Amatsia à condition qu'il lui ferait ouvrir les portes de la ville. Joas qui survécut peu de temps à sa victoire eut pour successeur son fils Jéroboam II. Le royaume de Juda resta sous la dépendance du royaume d'Israël, jusqu'à la fin du règne d'Amatsia, qui mourut assassiné, comme son père, à la suite d'une conspiration. Le Livre des Chroniques dit qu'il s'était écarté d'Iahweh, ce qui ferait croire que cette conspiration fut dirigée par les prêtres.

Le 2e Livre des Chroniques omet entièrement le nom de Jéroboam, fils de Joas, dont le nom n'est cité qu'une fois dans le premier Livre, à propos d'un recensement. Cette omission est singulière, car le royaume d'Israël paraît avoir atteint sous ce règne un certain degré de puissance et d'éclat. D'après le Livre des Rois, « il rétablit les frontières d'Israël à partir d'Hamath, jusqu'à la Mer de la Plaine, selon la parole d'Iahweh prononcée par l'organe de son serviteur Jonas, fils d'Amittaï, le prophète, originaire de Gath-hopher ». La prophétie de Jonas ne nous est pas parvenue; la légende qui le fait avaler par une baleine a été écrite à une époque très postérieure. Un théologien allemand a cru pouvoir lui attribuer l'oracle contre Moab cité dans le livre d'Isaïe comme appartenant à un prophète plus ancien et en a conclu que Jéroboam avait soumis les Moabites, mais M. Munk rejette cette opinion. On a aussi attribué à Jéroboam la conquête de la Syrie, en expliquant d'une façon arbitraire la phrase très obscure du Livre des Rois sur la « restitution de Damas et de Hamath à Juda en Israël ». Pour compléter ces maigres renseignements sur le long règne de Jéroboam, qui dura plus de quarante ans, on est réduit à glaner quelques indications dans les écrits prophétiques; ainsi on sait par Joel et par Amos qu'il y eut vers cette époque un tremblement de terre et une invasion de sauterelles. Les allusions historiques sont assez rares chez les prophètes, et leurs prédications ont un caractère de généralité qui ne permet pas toujours d'en fixer

la date. Cette incertitude n'existe pas pour Amos, qui raconte lui-même qu'il fut dénoncé par le grand prêtre de Béthel pour avoir prédit la chute prochaine de Jéroboam. Comme il était Judéen, on l'invita à aller prophétiser dans son pays. Depuis l'avènement de Jéhu, on savait que les déclamations des prophètes n'étaient pas sans danger pour les dynasties.

Le prophétisme se développa plus tard en Juda qu'en Israël, peut-être parce que le sacerdoce y était plus fort. Un passage de Jérémie (xxix, 26) nous apprend que le grand prêtre Joïada, le meurtrier d'Athalie, avait établi dans le temple des inspecteurs chargés de mettre en prison, la chaîne au cou, « tout fanatique faisant le prophète ». Mais les mesures restrictives ne pouvaient arrêter entièrement le développement du prophétisme qui répondait, comme aujourd'hui la presse, à un besoin de l'esprit public. Sans l'opposition que les prophètes entretenaient dans le peuple, les Hébreux auraient été une race d'esclaves agenouillés devant leurs maîtres, comme les autres nations de l'Orient. L'attachement des Judéens pour la famille de David explique le rôle différent des prophètes dans les deux royaumes. Au lieu de fomenter des complots comme ceux d'Israël, les prophètes de Juda s'attaquèrent aux mœurs de leurs concitoyens. Ils leur annonçaient qu'en punition de leurs vices et surtout de leur impiété, Iahweh les livrerait à des conquérants étrangers. Ils faisaient les mêmes menaces à tous les peuples voisins, et en présence des progrès de la puissance assyrienne, ils ne risquaient guère de se tromper. Cela leur arrivait pourtant quelquefois, quand ils voulaient prédire à courte échéance. Il y a entre eux des différences de tempérament et de style, mais ce qui leur est commun à tous, c'est un ardent patriotisme qui se confond chez eux avec la religion. Comme le patriotisme est un sentiment exclusif, la religion dut prendre le même caractère. On ne se contenta plus de dire que le Dieu national était le plus puissant des Dieux, on se persuada qu'il était le Dieu unique. Les prophètes ne doutaient pas qu'après avoir châtié son peuple, il ne le plaçât à la tête des nations, sous un nouveau David. Le brillant avenir qu'ils rêvaient corrigeait l'amertume de leurs plaintes contre le temps présent. Mais les espérances messianiques, toujours ajournées, ne se réalisèrent pas; on finit par

leur attribuer un sens mystique, et cette transformation prépara l'avènement d'une religion nouvelle.

CHAPITRE VI

Destruction des deux royaumes.

Juda était devenu vassal d'Israël, peut-être même le royaume du Sud fut-il annexé à celui du Nord pendant quelque temps, car le Livre des Rois met douze ans d'intervalle entre l'assassinat d'Amatsia et l'avènement de son fils Azaria, appelé aussi Ouzia. Si on ne veut pas admettre d'interrègne, il faut supposer une faute dans le texte. La mort de Jéroboam II fut suivie d'une époque de troubles, dont Juda put profiter pour se relever. Azaria reprit et rebâtit le port d'Elath sur la mer Rouge. Selon le Livre des Chroniques, il conquit Gath et même Asdod sur les Philistins, imposa un tribut aux Ammonites, fortifia toutes les villes de Juda et fit prospérer l'agriculture; mais énorgueilli de ses succès, il osa offrir de l'encens dans le temple, usurpant ainsi le privilège des prêtres, et fut instantanément frappé de la lèpre. Le Livre des Rois, un peu moins imprégné de l'esprit sacerdotal que les Chroniques, se borne à dire qu'Iahweh lui infligea une maladie, et qu'il resta jusqu'à sa mort dans une léproserie, pendant que son fils Jotham gouvernait pour lui. Israël était pendant ce temps en proie à l'anarchie. Jéroboam II était mort après un règne de quarante et un ans, peut-être même de cinquante, à moins qu'ici encore on admette un interrègne, car les chiffres de la Bible sont difficiles à accorder. Son fils Zacharia fut assassiné au bout de six mois par Sallum, et la Bible remarque que la maison de Jéhu avait conservé le trône pendant quatre générations, selon la promesse d'Iahweh. Cependant le prophète Ozea, qui vivait à cette époque, fait dire à Iahweh : « Je vengerai sur la maison de Jéhu le sang versé à Jizréël », ce qui peut faire croire que les mœurs étaient devenues moins sauvages, puisque les crimes de Jéhu parais-

saient moins méritoires qu'au temps d'Élisée. Le meurtrier de Zacharia fut assassiné lui-même au bout d'un mois par Ménahem, qui, selon Joseph, commandait l'armée. C'était la répétition des événements qui avaient suivi la chute de la maison de Baesha. La ville de Thiphsach refusait d'ouvrir ses portes à Ménahem; il la détruisit, massacra tous les habitants et éventra les femmes enceintes.

D'après le Livre des Rois, Phul, roi d'Assyrie, ayant envahi le pays, Ménahem lui donna mille talents d'argent, « afin qu'il lui prêtât la main pour assurer la royauté dans sa propre main ». On n'a pas trouvé le nom de Phul sur les monuments assyriens; M. Maspero suppose que ce nom est une altération de celui de Tiglath Pileser. Les troubles de la Palestine allaient fournir des prétextes à l'intervention des rois d'Assyrie. Ménahem régna dix ans et laissa le trône à son fils Pekahia, qui fut assassiné deux ans après à Samarie par son aide de camp Pekach, fils de Remalia. Le royaume de Juda avait continué à progresser sous le règne de Jotham fils d'Azaria, qui soumit, comme son père, les Ammonites à un tribut. Mais Jotham mourut après seize ans de règne, et son fils Achaz eut à lutter dès son avènement contre une coalition de Retsin, roi de Damas, et de Pekach, roi d'Israël. D'après le prophète Isaïe, ils voulaient placer sur le trône de Juda un homme à eux, le fils de Tabeel. Achaz fut battu par le roi de Syrie qui enleva aux Judéens le port d'Elath, et par le roi d'Israël qui lui tua cent vingt mille hommes et lui fit deux cent mille prisonniers, selon l'auteur des Chroniques. Les prisonniers amenés à Samarie allaient être réduits en esclavage, quand un prophète nommé Obed engagea les vainqueurs à ne pas attirer sur eux la colère d'Iahweh, en tuant leurs frères de Juda comme des étrangers. Les prisonniers furent renvoyés dans leur pays, on prit même sur le butin des vêtements pour ceux qui étaient nus et on fournit des ânes aux malades et aux blessés. Cet épisode, raconté dans les Chroniques, prouverait que le lien des tribus d'Israël n'était pas rompu; mais les rois n'en tenaient pas compte, quand leurs intérêts étaient en jeu. Le roi de Juda, Achaz, effrayé de la coalition des Syriens et des Israélites, se mit sous la protection du roi d'Assyrie

Tiglath Pileser. Il se déclara son vassal et lui envoya tous les trésors du temple et du palais royal.

Tiglath Pileser marcha sur la Syrie, prit Damas dont il déporta les habitants à Kir, et fit mourir Retsin. Il envahit aussi le royaume d'Israël « et prit Ijon et Abel Beth-Mahacha et Janoha, et Kedès et Hatsor, et Galaad et la Galilée, et emmena les habitants captifs en Assyrie. » Pekach ne survécut pas longtemps à sa défaite. Comme la plupart de ses prédécesseurs, il fut assassiné. Son meurtrier Hoshea s'empara du trône et fut le dernier roi d'Israël. Son autorité ne s'étendait que sur le territoire d'Éphraïm, et il payait tribut au roi d'Assyrie. Trop faible pour s'affranchir de cette sujétion, il essaya d'obtenir un secours étranger et envoya des messages à un roi d'Égypte que le Livre des Rois appelle So, et qui est probablement Sevak ou Shebek, roi éthiopien de la XXV[e] dynastie. Les prophètes blâmèrent cette tentative d'alliance, comme ils avaient blâmé l'appel adressé par Achaz au roi d'Assyrie. Ce n'étaient pas par des motifs de prudence, mais parce qu'ils étaient persuadés que l'appui d'Iahweh valait mieux que celui de tous les rois de la terre, et qu'il suffirait au peuple élu de s'attacher strictement à la religion nationale pour triompher de tous ses ennemis. Achaz en jugeait autrement; ses défaites lui inspiraient une haute idée de la puissance des Dieux étrangers : selon les Chroniques, « il fit des sacrifices aux Dieux de Damas qui l'avaient battu, et il dit : Les Dieux des rois d'Aram leur sont secourables, je veux leur faire des sacrifices afin qu'ils me soient secourables. » Il cherchait des protections partout, dans le ciel comme sur la terre; « il fit des images en fonte aux Baals et offrit de l'encens dans la vallée des fils de Hinnom et brûla ses fils au feu. » On pourrait croire par ce passage qu'il offrit un véritable sacrifice humain comme celui de Mésa, roi de Moab, mais il est probable qu'il s'agit plutôt d'une purification, car le Livre des Rois dit seulement qu'il « fit passer son fils par le feu ». Il n'est même pas accusé dans le Livre des Rois d'avoir répudié le culte d'Iahweh; seulement il y introduisit des innovations : « Ayant vu l'autel qui était à Damas, le roi Achaz envoya au prêtre Urie la copie et le dessin de l'autel dans toute sa structure. Et

le prêtre Urie construisit l'autel. Et le roi brisa les panneaux des porte-aiguières et détacha les bassins, et descendit la Mer de dessus les taureaux d'airain et la posa sur un piédestal de pierre. Et le portique du sabbat et l'avenue extérieure, il les changea dans le temple d'Iahweh, en vue du roi d'Assyrie ». S'il est vrai, cependant, comme l'assure l'auteur des Chroniques, qu'il fit fermer les portes du temple, cela prouverait qu'à ses yeux, il était inutile d'invoquer un Dieu qui ne savait pas sauver son peuple.

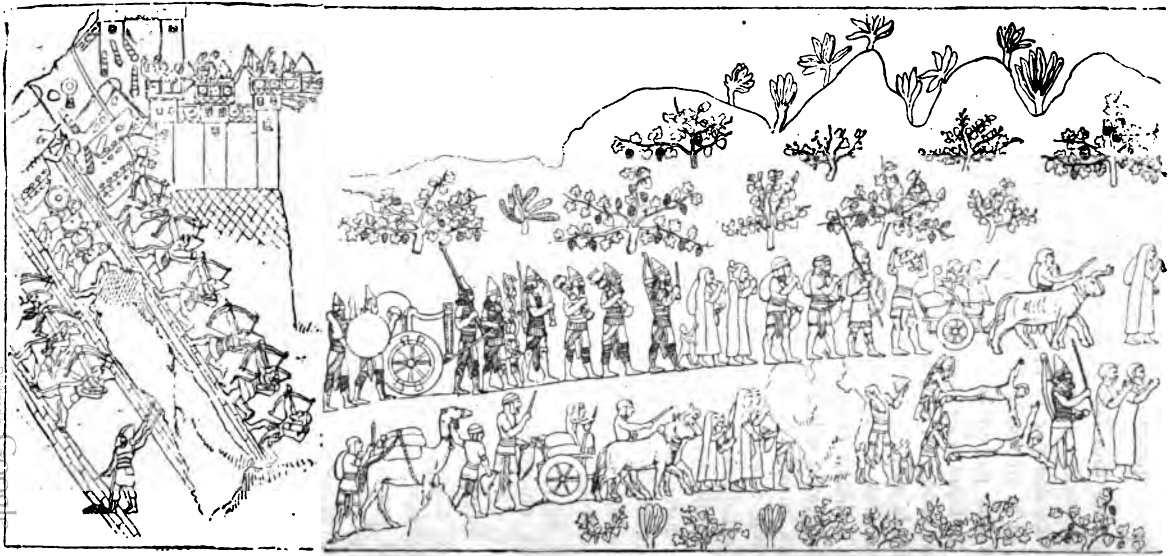
Hoshea ne payait pas exactement le tribut annuel qui lui avait été imposé par le roi d'Assyrie, soit que ses ressources fussent insuffisantes; soit qu'il comptât sur l'assistance qu'il avait demandée à l'Égypte. Shalmaneser le fit saisir et mettre en prison, puis vint assiéger Samarie qui résista bravement, attendant toujours en vain un secours du dehors. Le roi d'Égypte ne voulut pas courir les chances d'une guerre pour soutenir une cause perdue. Le roi de Juda, Ezéchiah, fils d'Achaz, craignit d'attirer l'orage sur sa tête et se renferma prudemment chez lui, s'occupant uniquement de préparer une réforme religieuse. Le blocus de Samarie durait déjà depuis deux ans quand Shalmaneser mourut. Son successeur Sargon poussa vivement le siège, prit la ville et transporta les habitants en Assyrie et en Médie au nombre d'environ vingt-sept mille, d'après l'inscription de Khorsabad. Ils se mêlèrent et se confondirent peu à peu avec les populations au milieu desquelles ils avaient été établis. Les Israélites des tribus du Nord, transportés par Tiglath Pileser, et ceux que Sargon enleva de Samarie furent remplacés peu à peu par des colons enlevés dans diverses provinces de l'empire d'Assyrie, qui se mêlèrent de même avec ce qui restait d'anciens habitants, Israélites et Cananéens. Il en sortit une race mixte pour laquelle les Judéens témoignèrent toujours beaucoup d'aversion. Ces nouveaux Samaritains avaient cependant adopté le culte d'Iahweh, mais sans abandonner la religion du pays dont ils étaient sortis. La Bible dit qu'ayant été attaqués par des lions, ils avaient attribué cette calamité à la colère du Dieu du pays, et que pour savoir quel culte il fallait lui rendre, ils avaient demandé au roi d'Assyrie de leur envoyer un des

prêtres emmenés en exil. Parmi les Israélites qui avaient été laissés dans le pays, il y en eut un grand nombre qui émigrèrent dans le royaume de Juda et même en Égypte. Les prophètes de Juda n'ont pas un mot de pitié pour leurs frères d'Israël. L'auteur des Chroniques ne mentionne même pas la chute de Samarie. Cet événement lui paraît moins digne de l'attention de la postérité que les détails du rituel, les chœurs de lévites, les holocaustes et les purifications (721).

La piété d'Ézéchiah est représentée dans le Livre des Chroniques comme formant un contraste absolu avec l'impiété de son père Achaz. Les changements qu'il introduisit dans le culte national étaient cependant bien plus graves que ceux qu'on reproche à son père, seulement ils étaient conformes à l'intérêt de la caste sacerdotale. Achaz s'était borné à renouveler quelques parties du mobilier du temple, qui dataient de Salomon et qui ne lui semblaient pas d'aussi bon goût que ce qu'il avait vu à Damas. Ezéchiah détruisit dans tout son royaume les hauts lieux, c'est-à-dire les sanctuaires locaux, les chapelles, les autels particuliers, les arbres sacrés et tous les symboles matériels de la religion, notamment « le serpent d'airain qu'avait fait Moïse; car jusqu'alors, les Israélites l'avaient encensé et on l'appelait Nehustan ». Le temple de Jérusalem devint désormais le seul sanctuaire où on put sacrifier au Dieu national. Les prêtres qui offraient les sacrifices, les lévites chargés de l'entretien du temple voyaient ainsi s'accroître leur importance et leurs revenus. La royauté ne gagnait pas moins que le sacerdoce à cette concentration de la vie religieuse dans la ville royale. C'était pour écarter ce danger que Jéroboam, aussitôt après le schisme, avait voulu rendre aux sanctuaires d'Israël leur ancien éclat en plaçant des taureaux à Dan et à Béthel. Quoiqu'il soit difficile de dire en quoi ces taureaux différaient des chérubins du temple de Jérusalem, les prophètes et les prêtres attribuèrent la chute de Samarie à ce qu'ils appelaient le péché de Jéroboam. On fit remonter à Moïse la défense expresse de sculpter des images, et par une contradiction singulière, on détruisit le serpent d'airain que la tradition attribuait à Moïse. Malgré les avantages qu'en pouvaient retirer le roi et les prêtres, cette des-

truction de tous les symboles visibles de la religion, de tous les sanctuaires consacrés par la vénération des siècles, dut être regardée par la masse du peuple comme un acte d'impiété, et la nécessité imposée à tous les fidèles de faire plusieurs fois par an le voyage de Jérusalem ou de renoncer à toute pratique religieuse dut jeter dans les esprits une grande perturbation; on eut bientôt l'occasion de s'en apercevoir.

Après la mort de Sargon, il y avait eu un soulèvement général des vassaux de l'Assyrie. Ézéchiah fit comme les autres, il refusa le tribut et rechercha l'appui de l'Égypte, malgré les avis du prophète Isaïe qui aurait voulu qu'on dédaignât tout secours humain en comptant uniquement sur la protection d'Iahweh. Sanchérib, successeur de Sargon, après avoir châtié la rébellion de Babylone, envahit la Palestine. Le roi de Tyr s'enfuit, les autres villes de la Phénicie se soumirent: « elles furent stupéfaites de la gloire d'Assour, mon Seigneur, » dit Sanchérib; les rois d'Ammon et de Moab firent leur soumission; le roi d'Ascalon, qui persistait dans la révolte, fut transporté en Assyrie; Ekron se rendit, après la défaite d'une armée égyptienne sur le territoire des Philistins. Ézéchiah « resta enfermé dans Jérusalem comme un oiseau qui couve », dit l'inscription assyrienne. Les villes et les forteresses furent prises, deux cent mille captifs furent envoyés en Assyrie. Alors Ézéchiah dépêcha vers le roi d'Assyrie à Lachis pour lui dire: « J'ai fait une faute : retire-toi de moi, je paierai tout ce que tu m'imposeras. » Et le roi d'Assyrie imposa à Ézéchiah trois cents talents d'argent et trente talents d'or. Et Ézéchiah livra tout l'argent qui se trouvait dans le temple d'Iahweh et dans les trésors du palais royal. Dans ces circonstances, il coupa les portes du temple et leurs linteaux qu'il avait plaqués lui-même, et les remit au roi d'Assyrie. » Sanchérib ne se laissa pas apaiser; il venait d'apprendre qu'une nouvelle armée égyptienne se formait à Peluse, et il put croire qu'Ézéchiah ne cherchait qu'à gagner du temps. Il resta devant Lachis dont il faisait le siège et détacha une partie de son armée vers Jérusalem; à la tête de cette division étaient trois fonctionnaires que la Bible appelle Tartan, Rabsaris et Rabsaké, c'est-à-dire le général, le chef des eunuques et le grand échanson.



Prise de la ville juive de Lachis.



Les prisonniers juifs amenés devant Sanchérib. (Bas-relief assyrien du British Museum).

Ils s'avancèrent aux pieds des remparts et parlèrent ainsi aux trois officiers qu'Ézéchiah avait envoyés à leur rencontre. « Allez dire à Ézéchiah : Ainsi parle le grand roi, le roi d'Assyrie : Quelle est ta confiance? Les paroles ne suffisent pas, à la guerre, il faut la prudence et la force. Quel est ton appui, pour te révolter contre moi? Le voici : tu t'es fié à l'Égypte, un roseau cassé qui vous perce la main quand on s'y appuie. Vous me direz : nous nous confions à Iahweh, notre Dieu ; mais Ézéchiah n'a-t-il pas détruit ses hauts lieux et ses autels? N'a-t-il pas dit : Vous ne vous prosternerez que devant cet autel à Jérusalem ? Eh bien, fais une convention avec mon maître : je te donnerai deux mille chevaux si tu peux trouver autant de cavaliers pour les monter. Tu ne pourrais pas mettre en fuite un seul capitaine parmi les moindres serviteurs de mon maître, mais tu comptes sur l'Égypte, ses chars et ses cavaliers. Voyons, est-ce donc sans la volonté d'Iahweh que je suis arrivé jusqu'ici ? Iahweh m'a dit : monte contre ce pays et détruis-le. » De telles paroles pouvaient agir sur l'esprit du peuple qui les entendait du haut des murailles ; les officiers d'Ézéchiah demandèrent assez naïvement aux parlementaires de ne pas parler en hébreu ; le Rabsaké répondit que c'était justement au peuple qu'il s'adressait, à ce peuple qui mourait de soif et de faim : « Et Rabsaké cria d'une voix forte en langue juive et dit : « Écoutez la parole du grand roi d'Assyrie : qu'Ézéchiah ne vous abuse pas, car il ne saurait vous sauver de ma main. Faites amitié avec moi et passez de mon côté ; et chacun jouira de sa vigne et de son figuier, chacun boira l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vous emmène dans un pays pareil au vôtre, dans un pays de blé et de vin, de pain et de vignes, d'oliviers et de miel, et vous vivrez et ne mourrez pas. N'écoutez pas Ézéchiah quand il vous leurre en disant : Iahweh nous sauvera. Les Dieux des nations ont-ils sauvé leur pays de la main du roi d'Assyrie? Où sont les Dieux d'Hamath et d'Arpad, les Dieux de Sepharvaïm, Hena et Iva ? Est-ce que Samarie a été délivrée de ma main ? » Et le peuple fut muet et ne répondit mot, car tel était l'ordre du roi, qui avait dit : « Ne répondez pas. »

Les gens d'Ézéchiah revinrent vers leur maître, les habits

déchirés, et lui rapportèrent ce qu'ils avaient entendu. Il les envoya vers le prophète Isaïe, avec les vieux prêtres, enveloppés dans des sacs. « Et ils lui dirent : « Ainsi parle Ézéchiah : Jour de tribulation, de colère et de blasphème. Si ton Dieu Iahweh avait entendu les discours de Rabsakê envoyé par le roi d'Assour, son maître, pour insulter et accuser le Dieu vivant ! Élève donc une prière pour ce qui reste du peuple. » Et Isaïe leur dit : « Ainsi parle Iahweh : Vous direz à votre maître : ne crains pas les paroles des esclaves du roi d'Assour et leurs outrages contre moi. Voici, je vais lui envoyer un esprit et il entendra une nouvelle, et il retournera dans son pays, et là je le ferai tomber sous le glaive. » Les parlementaires assyriens retournèrent vers Sanchérib qui, après avoir pris Lachis, faisait le siège de Libna. Ayant appris que Tahraka, roi d'Éthiopie, s'avançait contre lui à la tête d'une armée, il fit une nouvelle tentative pour obtenir la reddition de Jérusalem ; il écrivit à Ézéchiah : « Ne te laisse pas abuser par ton Dieu, en qui tu te confies, disant : Jérusalem ne sera pas prise. Voici, tu as appris ce que les rois assyriens ont fait à tous les pays, en les détruisant entièrement ; et toi tu serais sauvé ? Ont-elles été sauvées par leurs Dieux, les nations que mes pères ont détruites, Gozan, et Haran, et Retseph, et les fils d'Éden en Thélassar ? Où est le roi d'Hamath, et le roi d'Arpad, et le roi des villes de Sepharvaïm, Hena et Iva ? » Ézéchiah ayant lu cette lettre monta au temple et la déploya devant Iahweh. La prière que lui attribue la Bible exprime très nettement la croyance à l'unité divine : « Iahweh, Dieu d'Israël, assis sur les Chérubins, tu es le seul Dieu de tous les royaumes, tu as fait les cieux et la terre. Iahweh, incline ton oreille et entends, ouvre tes yeux et vois. Entends les paroles de Sanchérib, ses outrages contre le Dieu vivant. Il est vrai, Iahweh, que les rois d'Assour ont dévasté les nations et leurs pays et jeté leurs Dieux dans les flammes, parce que ce n'était pas des Dieux, mais l'ouvrage de la main des hommes, du bois et de la pierre, et ils les ont détruits. Eh bien maintenant, Iahweh, notre Dieu, sauve-nous de sa main, je t'en supplie, afin que tous les royaumes de la terre sachent, Iahweh, que toi seul es Dieu. »

« Alors Isaïe, fils d'Amots, envoya ce message à Ézéchiah :

Ainsi parle Iahweh, Dieu d'Israël : la prière que tu m'as adressée au sujet de Sanchérib, roi d'Assyrie, je l'ai entendue. Voici la parole que Iahweh prononce sur lui : Elle te méprise, elle rit de toi, la vierge, fille de Sion ; derrière ton dos elle secoue la tête, la fille de Jérusalem. Qui as-tu insulté, qui as-tu outragé, contre qui as-tu enflé la voix, contre qui as-tu osé lever les yeux ? Contre le Saint d'Israël. Par tes messagers tu as outragé le Maître ; tu as dit : « Dans la multitude de mes chars j'ai escaladé les cimes des montagnes, les crêtes du Liban ; je couperai ses grands cèdres, j'abattrai ses plus hauts cyprès. J'ai creusé et j'ai bu les eaux étrangères ; sous la plante de mes pieds j'ai desséché les fleuves. » Mais tu ne sais donc pas que j'ai tout combiné d'avance, que j'ai tout préparé dès les anciens jours, et j'accomplis mon œuvre par l'écroulement des villes fortifiées, et les habitants, sans force dans les mains, s'enfuient éperdus, humbles comme l'herbe des champs, comme la plante flétrie avant l'heure. Je connais ta résidence, tes entrées et tes sorties, et ta fureur contre moi. Et à cause de ta fureur contre moi, et des paroles d'orgueil qui ont frappé mes oreilles, je te mettrai un anneau dans le nez et un mors dans la bouche, et je te ferai retourner par où tu es venu. » Le prophète rassure ensuite Ézéchiah sur l'issue de la guerre : il lui promet que dans un an, ses sujets pourront cultiver leurs champs et en recueillir les fruits. « L'ennemi ne pénètrera pas dans Jérusalem, il n'y décochera pas de flèche, il ne l'abordera pas sous le bouclier et n'élèvera pas de terrasse contre elle : le chemin qu'il a suivi, il le reprendra, et il n'entrera pas dans cette ville, dit Iahweh. Et il arriva que l'ange d'Iahweh sortit et frappa dans le camp d'Assour cent quatre-vingt-cinq mille hommes ; et, quand on se leva le matin, voilà, c'étaient des corps morts. Alors Sanchérib, roi d'Assyrie, s'en alla et retourna à Ninive. »

Il y a une légende égyptienne sur ce départ précipité de Sanchérib. D'après cette légende, racontée à Hérodote par les prêtres, le Dieu Phta, pour récompenser la piété du roi d'Égypte Séthos, qui favorisait la caste sacerdotale, avait envoyé dans le camp assyrien une multitude de rats qui rongèrent en une nuit toutes les cordes des arcs et des boucliers ; les soldats ennemis, hors d'état de combattre, furent forcés de

s'enfuir et la plupart périrent dans la déroute. Hérodote ajoute qu'on voyait de son temps, dans le temple de Phtah, une statue de pierre qui représentait le roi ayant un rat dans la main, avec cette inscription : « Qui que tu sois, apprends en me voyant à respecter les Dieux. » D'après un ouvrage hollandais que j'ai déjà cité, la *Bible des familles*, les prêtres égyptiens qui ont raconté cette histoire à Hérodote, comprenaient bien mal les symboles de leur propre religion. « La souris est en général le symbole de la destruction, en particulier celui de la peste. L'invasion des souris racontée dans notre fable n'est donc autre chose qu'une fausse interprétation de la souris qui se trouvait dans la main d'une statue royale. Cette souris représente en réalité la peste. Comme les Israélites attribuaient la cause de cette maladie à l'ange d'Iahweh, le récit égyptien s'accorderait fort bien avec ce que la Bible rapporte de la retraite de Sanchérib, si ce n'est qu'Hérodote donne au Pharaon le nom de Séthos, tandis que la Bible lui donne le nom de Tirhaka. En tous cas, Sanchérib fut forcé par des maladies contagieuses d'interrompre sa campagne. Son inscription ne dit naturellement pas cela : il s'y vante en terminant d'avoir ramené à Ninive, non pas une armée fort réduite, mais un très grand butin, conquis en partie dans le pays de Juda, et d'avoir reçu d'Ézéchias, non seulement l'offre d'une riche rançon, mais celle de la soumission. Ce dernier point n'a été vrai que dans l'imagination du vaniteux monarque. Ézéchias conserva son indépendance. » On suppose même que l'ambassade envoyée peu de temps après à Jérusalem par Merodach Baladan, roi de Babylone, sous prétexte de le féliciter d'une guérison miraculeuse, pouvait avoir pour but secret de l'engager dans une coalition nouvelle contre le roi d'Assyrie.

La Bible raconte, à propos de cette ambassade, qu'Ezéchiah étala ses trésors devant les envoyés de Mérodach Baladan, et qu'en punition de cette vanité, Isaïe lui prédit que toutes les richesses amassées par ses pères seraient un jour emportées à Babylone. Cette histoire a dû être imaginée pour faire prédire la captivité de Babylone par Isaïe, ou bien il faut admettre que l'ambassade babylonienne a précédé l'invasion de Sanchérib ; car après cette invasion, Ezéchiah qui avait été obligé de

puiser dans les trésors du temple, n'avait plus de richesses à montrer. Les Assyriens avaient laissé le pays dans un état déplorable. Les champs avaient été ravagés, les villages incendiés, les forteresses détruites, les habitants réduits en esclavage. Le peuple attribuait tous ses malheurs au parti théocratique, tout-puissant sous le règne d'Ezéchiah. Ce parti avait toujours prêché la lutte à outrance; il est vrai que l'indépendance nationale avait été sauvée, mais c'était aux dépens des intérêts matériels, et on pouvait croire qu'une prompte soumission aurait prévenu d'effroyables désastres. De plus, la destruction des sanctuaires locaux au profit du temple de Jérusalem avait bouleversé toutes les habitudes religieuses, surtout dans les campagnes. Le Rabsaké savait bien qu'une mesure si radicale était une impiété aux yeux des conservateurs, et ce n'est pas sans raison qu'il tenait tant à parler au peuple en langue hébraïque. C'est ainsi qu'on peut expliquer la réaction violente qui se produisit contre les réformes d'Ezéchiah sous le règne de son fils Manassé. La Bible attribue tout au roi, mais les invectives des prophètes contre ce qu'ils nomment l'endurcissement du peuple suffiraient pour prouver que le gouvernement suivait d'une manière plus ou moins inconsciente le courant de l'opinon publique. « Manassé releva les chapelles que son père Ezéchiah avait rasées et dressa des autels à Baal et éleva un arbre sacré comme avait fait Achab, roi d'Israël, et s'inclina devant toute l'armée des cieux et l'adora. Et il bâtit des autels à toute l'armée des cieux dans les deux parvis du temple d'Iahweh. Et il fit passer son fils par le feu et observa les temps et les présages et fit de la magie et multiplia les sorciers pour faire le mal aux yeux d'Iahweh et le provoquer. Et il plaça l'image d'Aschera, qu'il avait faite, dans le temple d'Iahweh. »

La réaction provoqua dans le parti vaincu des résistances suivies, comme il arrive toujours, de sanglantes répressions, car le Livre des Rois nous dit que Manassé « répandit le sang innocent à grands flots, jusqu'à en remplir Jérusalem d'un bout à l'autre bout ». La tradition rapportée dans le Talmud, d'après laquelle Isaïe aurait été scié entre deux planches, est généralement rejetée : un détail de cette importance n'aurait

pas été omis par la Bible. On rejette également le récit des Chroniques sur une nouvelle invasion assyrienne, sur la captivité de Manassé et son repentir; la prière qu'il aurait faite après sa conversion fait partie de ce qu'on nomme les livres apocryphes de l'Ancien Testament, elle est d'origine comparativement récente. Les documents assyriens ne parlent pas d'une expédition en Judée sous les successeurs de Sanchérib : Jérémie et le Livre des Rois présentent la ruine du royaume de Juda comme le châtiment de l'idolâtrie de Manassé, sans faire aucune allusion à son repentir. « Nous croyons donc, dit M. Munk, ne devoir attacher aucun prix aux faits que la Chronique rapporte sur Manassé. Nous en dirons autant de l'histoire apocryphe de Judith, qu'on place ordinairement sous le règne de Manassé, mais dont les faits ne s'adaptent à aucune époque de l'histoire de la Judée. Le Livre de Judith ne doit être considéré que comme un récit édifiant, mais fabuleux, composé par un auteur très peu versé dans l'histoire et la géographie. Nous ne connaissons donc historiquement aucun événement important du long règne de Manassé, excepté la réaction opérée contre les prêtres et les prophètes. Il est probable que la Judée, sous ce règne, ne fut inquiétée par aucun ennemi du dehors. » Manassé mourut après un règne de cinquante-cinq ans (642), et son fils Amon, qui s'était montré également hostile au parti théocratique, fut assassiné deux ans après. On ne sait si ce meurtre avait des motifs religieux ou politiques, mais le peuple en fut très irrité, fit mourir les conspirateurs et mit sur le trône Josiah, fils d'Amon, qui n'était âgé que de huit ans (640).

Pendant la longue réaction qui avait suivi le règne d'Ezéchiah, on avait eu le temps de comprendre ce qui avait manqué à son œuvre pour s'établir d'une manière solide. Une revanche fut préparée par des moyens qui supposaient une grande confiance dans la naïveté du peuple, mais qui étaient probablement assez habiles pour l'époque, puisqu'ils ont réussi. Dans la dix-huitième année du règne de Josiah, pendant que des charpentiers, des architectes et des maçons faisaient quelques travaux de réparation dans le temple, le grand prêtre Hilkia se présenta devant le commissaire royal et lui dit qu'il avait

trouvé le Livre de la Loi dans la maison d'Iahweh. Le volume fut porté au roi qui le fit lire devant lui. A la lecture des menaces terribles contenues dans ce livre, il déchira ses habits : « Allez, dit-il, consultez Iahweh pour moi, pour le peuple et pour tout Juda, au sujet des paroles de ce livre qui vient d'être trouvé. Car grande est la colère d'Iahweh contre nous, parce que nos pères n'ont pas obéi aux paroles du livre et n'ont pas fait ce qui y est ordonné. » Le gardien du vestiaire avait une femme nommée Hulda qui était prophétesse, car si les femmes n'exerçaient pas le sacerdoce, rien ne les empêchait de s'attribuer le don de prophétie. Ce fut à elle que s'adressa le grand prêtre Hilkia, accompagné de quelques fonctionnaires royaux. Elle annonça, au nom d'Iahweh, que la ruine allait tomber sur Jérusalem et ses habitants selon les paroles du Livre, mais que Josiah, en récompense de sa soumission, mourrait en paix sans voir les calamités prédites. « Alors le roi réunit autour de lui tous les Anciens de Juda et de Jérusalem. Et le roi monta au temple d'Iahweh et avec lui tous les habitants de Jérusalem, et les prêtres et les prophètes et toute la population, petits et grands, et il lut à leurs oreilles toutes les paroles du Livre de l'Alliance trouvé dans le temple d'Iahweh. Et le roi, debout sur l'estrade, solennisa l'alliance devant Iahweh, à l'effet de suivre Iahweh et de garder ses commandements, et ses témoignages, et ses statuts, du cœur tout entier et de l'âme tout entière, et d'accomplir les articles de cette alliance consignés dans le présent livre. Et tout le peuple adhéra à l'alliance. »

On croit que le livre « trouvé dans la maison d'Iahweh » et lu devant le peuple comprenait les parties principales du Deutéronome, notamment les dix paroles contenues au chapitre IV, les malédictions prononcées au chapitre XXVIII contre ceux qui s'écarteraient des termes de l'alliance, et dans les chapitres intermédiaires tout ce qui se rapporte à la proscription des religions étrangères et du culte des images, aux privilèges de la tribu de Lévi et à l'établissement d'un sanctuaire unique dans la ville « que Iahweh aura choisie ». Le Judaïsme, c'est-à-dire le Monothéisme exclusif, théocratique et iconoclaste, était mis sous le patronage de Moïse, le héros légendaire qui avait tiré Israël de l'Egypte. Pour changer les habitudes religieuses de

la nation, on opposait à la tradition conservatrice une autre tradition qu'on présentait comme plus ancienne et qu'on rattachait à un nom vénéré. Le roi Josiah, armé d'un texte dont il ne crut pas nécessaire d'établir l'authenticité, se mit en devoir d'en exécuter toutes les prescriptions : « Il ordonna au grand prêtre Hilkia et aux prêtres de second rang et aux portiers de jeter hors du temple d'Iahweh tous les vases et ustensiles faits pour Baal et Aschera et toute l'armée des cieux et il les brûla hors de Jérusalem dans la vallée de Kédron, et du temple d'Iahweh il transporta l'arbre sacré (Aschera) vers le torrent de Kédron et le brûla et en jeta la poussière sur les tombeaux des fils du peuple. Et il démolit les chambres des garçons infâmes qui étaient dans le temple d'Iahweh où les femmes tissaient des tentes pour Aschera. Et il souilla les Topheth, dans la vallée des fils d'Hinnom, afin que personne ne fît plus passer son fils et sa fille par le feu à Moloch. Et il se défit des chevaux que les rois de Juda avaient dédiés au soleil, près du temple d'Iahweh. Et les chapelles que Salomon, roi d'Israël, avait élevées à Astoreth, l'abomination des Sidoniens, et à Camos, l'abomination de Moab, et à Milcom, l'abomination des fils d'Ammon, il les souilla et il brisa les colonnes, arracha les arbres sacrés et remplit leur place d'ossements humains. » Les chapelles du royaume de Juda furent détruites, on fournit à l'entretien des prêtres, mais ils n'obtinrent pas de fonctions dans le temple. Le roi se transporta ensuite à Béthel et démolit le sanctuaire élevé par Jéroboam. Il en fit autant dans les villes de la Samarie. « Et il immola tous les prêtres des hauts lieux sur les autels et il brûla des ossements humains. »

Après cette excursion dans l'ancien royaume d'Israël, à laquelle les Assyriens, alors en pleine décadence, n'opposèrent, paraît-il, aucun obstacle, le roi de Juda rentra à Jérusalem où il ordonna une célébration solennelle de la Pâques « en la manière prescrite dans le présent Livre de l'Alliance. Et jamais la Pâque n'avait été célébrée, depuis le temps des Juges qui jugèrent en Israël, ni dans les jours des rois d'Israël et des rois de Juda, comme cette Pâque qui fut célébrée en l'honneur d'Iahweh dans Jérusalem la dix-huitième année du règne de Josiah ». L'enthousiasme du parti théocratique se traduit par

les éloges sans restriction du Livre des Rois : « Avant Josiah il n'y avait pas eu de roi pareil à lui, qui fût revenu à Iahweh de tout son cœur et de toute son âme et de toute sa force, conformément à toute la loi de Moïse, et après lui il n'en parut pas de pareil. » Toutes les promesses des prophètes ne pouvaient manquer de se réaliser sous le règne d'un tel prince ; il pouvait se croire assuré de la protection d'Iahweh, dont le culte régnait sans partage sur tout le territoire de Juda et même d'Israël. Ces espérances furent cruellement démenties par les événements désastreux qui marquèrent la fin du règne de Josiah. Le roi d'Égypte, Néko, voulant profiter de la chute de l'empire d'Assyrie, dirigeait une armée vers l'Euphrate, pour attaquer Nabopolassar, roi de Babylone. Juda n'était nullement menacé, et le Livre des Rois n'explique pas les motifs qui ont pu décider Josiah à s'engager sans nécessité dans une lutte inégale. Il vint à la rencontre de l'armée égyptienne près de Megiddo dans la plaine de Jizréel. D'après le Livre des Chroniques, « Néko envoya des messagers pour lui dire : Qu'y a-t-il entre toi et moi, roi de Juda? Ce n'est pas contre toi que je marche aujourd'hui, c'est contre une autre maison, et un Dieu m'a dit de me hâter; ne t'oppose pas au Dieu qui est avec moi, de peur qu'il ne t'écrase. » Josiah ne tint pas compte de cet avertissement. Il livra bataille et fut tué. « Et tout Juda et Jérusalem célébrèrent le deuil de Josiah ; et Jérémie composa une complainte sur lui, et tous les chanteurs et les chanteuses font mention de lui dans leurs complaintes jusqu'à ce jour. »

La Bible ne contient sur les événements qui suivirent la mort de Josiah qu'un récit très sec, qu'on a essayé de compléter à l'aide de quelques passages de Jérémie. La défaite de Megiddo paraît avoir porté un coup funeste aux réformes de Josiah, car le Livre des Rois accuse tous ses successeurs d'avoir fait ce qui déplait à Iahweh. Le peuple avait mis sur le trône Joachaz, fils de Josiah, appelé Sallum par Jérémie. Trois mois après, Néko le fit venir à Ribla, l'envoya comme prisonnier en Égypte et le remplaça par un autre fils de Josiah, Éliakim dont il changea le nom en celui de Joiakim, en imposant à la Judée un tribut de cent talents d'argent et un talent d'or. Mais au bout de trois ans, Néko fut battu à Carchemis par Nabucodo-

rosor, fils du roi de Babylone ; le petit royaume de Juda se trouvait entre les deux grands empires d'Égypte et de Chaldée comme entre le marteau et l'enclume. Joiakim, quoique vassal du roi d'Égypte auquel il devait son trône, se soumit, pour le conserver, à la suzeraineté du roi de Babylone. Mais ses préférences étaient toujours pour l'Égypte : il se révolta. Nabucodorosor envoya quelques troupes et déchaîna sur la Judée des bandes de Moabites et d'Ammonites, qui ne demandaient qu'à se venger de leur longue oppression. Le roi s'enferma dans Jérusalem, attendant des secours d'Égypte qui n'arrivèrent pas. Les prophètes n'étaient pas d'accord entre eux et s'accusaient mutuellement d'imposture. Jérémie décourageait la résistance par ses prédictions sinistres. On s'en irritait et plus d'une fois sa vie fut menacée. Mais il avait des partisans, car c'était du moins une voix libre qui protestait contre la misère publique. S'il était sévère pour le peuple, il l'était plus encore pour le roi auquel il reprochait ses folles dépenses et sa tyrannie. « Voici, disait-il, ce qu'Iahweh prononce sur Joiakim fils de Josiah, roi de Juda : Il recevra la sépulture qu'on donne à un âne, il sera traîné et jeté hors des portes de Jérusalem. » Le roi brûla ses prophéties et fit courir après lui, mais Jérémie appartenait à la caste sacerdotale, étant fils du prêtre Hilkia; on l'aida à se cacher. Un de ses disciples fut moins heureux : il s'était réfugié en Égypte, il fut ramené et mis à mort.

D'après le Livre des Chroniques, Joiakim aurait été envoyé à Babylone chargé de chaînes. Josèph prétend que Nabucodorosor, qui était entré à Jérusalem en promettant au roi de ne lui faire aucun mal, le fit mourir malgré la parole donnée, et le priva de sépulture, selon la prédiction de Jérémie. Le Livre des Rois dit seulement que Joiakim reposa avec ses pères. Son fils Jojachin, appelé Jéchonia ou Coniahw par Jérémie, ne régna que trois mois. Nabucodorosor arriva devant Jérusalem pendant que son armée en faisait le siège. « Alors Jojachin, roi de Juda, se rendit auprès du roi de Babel, lui et sa mère, et ses serviteurs, et ses généraux, et ses eunuques, et la huitième année de son règne, le roi de Babel le fit prisonnier. Et Nabucodorosor enleva de là tous les trésors du temple d'Iahweh et tous les trésors du palais royal et mit en pièces toute la vaisselle d'or

qu'avait faite Salomon. Et il déporta tout Jérusalem et tous les généraux et tous les braves guerriers ; dix mille hommes furent emmenés ainsi que tous les forgerons et les serruriers : il ne resta rien que le petit peuple du pays. Et il emmena Jojachin, à Babel, et la mère du roi, et les femmes du roi, et ses eunuques, et tous les notables du pays ; il les fit marcher en captivité de Jérusalem à Babel, et tous les gens à moyens, au nombre de sept mille, et les forgerons et les serruriers au nombre de mille ; la totalité des guerriers, et tous les hommes aptes à la guerre, le roi de Babel les emmena captifs à Babel. » Nabucodorosor établit pour roi à Jérusalem, le dernier des fils de Josiah qui changea son nom de Mathania pour celui de Zédékiah. Quant à Jéchonia, il resta en prison à Babylone pendant trente-six ans ; Évilmérodach, successeur de Nabucodorosor, l'en fit sortir.

Si Zédékiah s'était contenté d'être un satrape du roi de Babylone, il aurait pu gouverner en paix ce qui restait de Juifs ; mais il était tiraillé en sens contraires par les courants de l'opinion publique, représentée alors par les prophètes comme elle l'est aujourd'hui par les journaux. On écoutait plus volontiers ceux qui annonçaient une délivrance prochaine que ceux qui, comme Jérémie, prêchaient la soumission au vainqueur, car on ne pouvait pas croire que Iahweh eût abandonné son peuple. Zédékiah avait reçu des messagers de Tyr et de Sidon, d'Ammon et de Moab ; il s'agissait sans doute de s'entendre pour un soulèvement général : Jérémie envoie à chacun des ambassadeurs et au roi lui-même un joug de bois, en annonçant que tous les peuples qui repousseraient le joug babylonien seraient châtiés par l'épée, la famine et la peste. Lui-même se présente dans le temple avec un joug sur les épaules. Un prophète du parti de la guerre le lui arrache et le brise devant le peuple en disant : « Ainsi parle Iahweh : c'est ainsi que je briserai dans deux ans le joug de Nabucodorosor, l'ôtant du col de tous les peuples. » Le roi était bien embarrassé, car ce n'était qu'après l'événement qu'on pouvait distinguer un vrai prophète d'un faux. Il entama des négociations avec l'Égypte ; le roi Hophra (Apriès) lui ayant promis du secours, il refusa le tribut qu'il payait depuis huit ans. Nabucodorosor résolut

d'en finir avec les Juifs et vint assiéger Jérusalem. Zédékiah assembla le peuple, et pour se concilier la faveur d'Iahweh, on décida que ceux qui avaient des esclaves juifs les affranchiraient, conformément à une loi attribuée à Moïse, et qui n'avait jamais été exécutée. L'engagement fut pris, selon l'antique usage, en coupant en deux un taureau et en passant entre les quartiers de viande. Mais on apprit que l'armée égyptienne arrivait en Judée ; les Chaldéens se portèrent à sa rencontre. On crut que tout était gagné, qu'il n'y avait plus besoin de se gêner, et chacun reprit ses esclaves. Jérémie indigné, annonça que la ville serait brûlée et que le pays deviendrait un désert. Puis, comme il essayait de sortir de Jérusalem, on l'accusa de vouloir passer à l'ennemi. Il était devenu très suspect : « Qu'il soit mis à mort, disait-on, car il énerve les mains des hommes de guerre. » Le roi fut obligé de laisser mettre le prophète en prison.

Selon Josèph, l'armée égyptienne fut vaincue dans une grande bataille; Jérémie dit seulement qu'elle retourna en Égypte. Les Chaldéens reprirent le siège de Jérusalem qui résista près de deux ans. « Et la famine était extrême dans la ville, et il n'y avait point de pain pour le peuple du pays. Et la brèche était faite à la ville, et tous les gens de guerre s'enfuirent la nuit par la porte entre les deux murs à côté du jardin du roi, tandis que les Chaldéens cernaient la ville, et l'on prit le chemin de la plaine. Mais l'armée des Chaldéens poursuivit le roi et l'atteignit dans les plaines de Jéricho, et toute son armée le quittant se débanda. Et le roi fut pris et conduit vers le roi de Babel à Ribla, et on lui fit son procès. Et ils égorgèrent les fils de Zédékiah sous ses yeux, et on creva les yeux à Zédékiah et on le lia de chaînes et on le mena à Babel. Et Nébuzaradan, chef des satellites, serviteur du roi de Babel, arriva à Jérusalem et il incendia le temple d'Iahweh et le palais royal et toutes les maisons de Jérusalem ; il livra aux flammes tous les grands édifices. Et toute l'armée des Chaldéens, qui accompagnait le chef des satellites, démolit les murs de Jérusalem dans leur pourtour. Et ce qui survivait du peuple, ceux qui étaient restés dans la ville, et les transfuges qui s'étaient rendus au roi de Babel, et le résidu de la foule.

Nébuzaradan, chef des satellites, les emmena captifs. Il laissa dans le pays les pauvres comme laboureurs et vignerons. Et les Chaldéens brisèrent les colonnes d'airain qui étaient dans le temple d'Iawheh, et les porte-aiguières, et la Mer d'airain, et en emportèrent l'airain à Babel. Et le chef des satellites prit Seraïa, grand prêtre, et Sophonia, prêtre en second, et les trois portiers, et dans la cité l'eunuque préposé et cinq d'entre les conseillers du roi, et le secrétaire général de l'armée, qui levait les troupes, et soixante hommes de la milice trouvés dans la ville, et il les mena vers le roi de Babel à Ribla, et le roi de Babel les fit mourir à Ribla, canton de Hamath. C'est ainsi que Juda fut déporté loin de son pays. »

Le roi de Babylone confia le gouvernement du pays à un Juif nommé Gedaliah, ami de Jérémie et probablement partisan comme lui de la paix et de la soumission. Gedaliah établit sa résidence à Mispah et annonça aux Juifs qu'ils n'avaient rien à craindre en restant fidèles à Nabucodorosor. Les officiers et les soldats qui s'étaient cachés dans les campagnes au moment de la prise de Jérusalem revinrent en grand nombre. Parmi eux se trouvait un certain Ismaël, de la race de David. Soit par intérêt personnel, soit par fanatisme patriotique, il assassina Gedaliah, et massacra la garnison chaldéenne. Il ne fut pas soutenu et s'enfuit presque seul chez les Ammonites. Mais on pouvait craindre que Nabucodorosor ne tirât vengeance du meurtre de son satrape, et que faute de pouvoir mettre la main sur les coupables, il ne punît les innocents. Un grand nombre de Juifs émigrèrent en Égypte, malgré les prédictions de Jérémie leur annonçant qu'ils y seraient poursuivis par la vengeance du roi de Babylone, et que l'Égypte serait conquise. Le prophète Ézéchiel, un des transportés du temps de Jéchonia, prédit également la conquête de l'Égypte par les Chaldéens. Selon Josèph, ces prédictions se seraient accomplies, Nabucodorosor aurait battu et tué Ouaphra (Apriès), et aurait emmené en Chaldée les Juifs établis dans le Delta; mais « les récits égyptiens, dit M. Maspero, ne nous permettent pas d'admettre l'authenticité de cette tradition; ils prouvent au contraire que Nabucodorosor subit un échec sérieux. » Un appendice au livre de Jérémie parle de sept cent quarante-cinq Juifs transportés à

Babylone, cinq ans après la ruine de Jérusalem; mais il est probable qu'ils furent pris parmi ceux qui étaient restés en Judée après le meurtre de Gedaliah. D'après ces passages, le nombre total de ceux qui furent transportés en trois fois sous le règne de Nabucodorosor serait de quatre mille six cents âmes. Ce chiffre est si faible, qu'on peut croire que l'auteur compte seulement les chefs de famille.

Les *Lamentations* attribuées à Jérémie nous offrent le tableau poétique de la misère de Jérusalem et de la Judée après la conquête chaldéenne. « Comme elle est assise solitaire, la ville autrefois pleine de peuple! Elle est comme une veuve, celle qui fut grande parmi les nations; la princesse des provinces est devenue tributaire. Elle pleure, pleure dans la nuit, et les larmes coulent sur ses joues. Nul ne la console parmi ceux qu'elle aimait; tous ses amis la méprisent et lui deviennent ennemis. Juda émigre dans l'oppression et la dure servitude; il habite parmi les nations et ne trouve pas de repos; tous ses persécuteurs l'atteignent aux défilés. Les routes de Sion pleurent, car personne ne vient aux fêtes solennelles; toutes ses portes sont détruites, ses prêtres gémissent, ses vierges sont désolées, et elle est remplie d'amertume. Ses ennemis sont sur sa tête, ses rivaux prospèrent, car Iahweh l'afflige à cause de la multitude de ses iniquités; ses petits enfants marchent captifs devant les vainqueurs. Vous tous, qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il y a une douleur comme la mienne. Car Iahweh m'a accablé au jour de sa fureur.... Il a usé ma peau et ma chair, il a broyé mes os. Il m'a enfermé dans les ténèbres, comme ceux qui sont morts pour toujours. Il a tendu son arc, il m'a pris pour but de ses flèches, il a percé mes reins des filles de son carquois... Il m'a rassasié d'amertume, il m'a abreuvé d'absinthe..... Pense, Iahweh, à ce qui nous arrive, regarde et vois notre opprobre. Notre héritage est à des étrangers, nos maisons à des inconnus, nous voici comme des orphelins sans père, nos mères sont comme des veuves... Mais toi, Iahweh, tu règnes éternellement, ton trône est établi pour tous les âges. Pourquoi nous oublies-tu à jamais, nous délaisses-tu dans la longueur des jours? »

Dans le même temps, les exilés trouvaient, au souvenir de

la patrie, des accents d'une profondeur qui n'a jamais été dé-dépassée, même par le Dante, et l'espoir de la vengeance s'exhalait avec une énergie sauvage : « Près des fleuves de Babylone nous étions assis et nous pleurions, pensant à Sion. Nous suspendions nos harpes aux saules du rivage, car nos ennemis nous demandaient de chanter. Ceux qui nous ont emmenés captifs nous disaient : chantez-nous un des cantiques de Sion. Comment pourrions-nous chanter un cantique d'Iahweh sur la terre étrangère? Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite oublie l'art de toucher les cordes ; que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens pas de toi, si je ne mets pas Jérusalem au-dessus de toute ma joie. Souviens-toi, Iahweh, des fils d'Édom, dans les mauvais jours de Jérusalem, quand ils disaient : Rasez-la, rasez-la jusqu'à ses fondements. Fille de Babel, ô misérable! heureux qui te rendra le mal que tu nous as fait! Heureux qui saisira tes petits enfants et les écrasera contre la pierre! »

Ce qui a fait vivre le peuple juif, c'est le sentiment de la patrie poussé jusqu'à sa dernière limite, la haine de l'étranger. La patrie n'est pas seulement le coin de terre où on est né; c'est le lien moral qui unit les membres d'une société dans une pensée commune pour en former une seule famille. Ce petit peuple entouré, puis subjugué par des voisins plus nombreux et plus forts, dont il ne différait ni par la race ni par la langue, s'en est distingué par la religion : cette religion est la forme idéale de son patriotisme, elle domine et remplit son histoire; s'il regrette Jérusalem, c'est à cause du temple. Le fanatisme intolérant des prophètes, le formalisme étroit des prêtres ont élevé autour du peuple d'Iahweh un rempart invisible, plus infranchissable que la grande muraille de la Chine. A l'heure même où l'indépendance nationale succombait sous la force, l'inébranlable énergie du parti théocratique en préparait la résurrection. C'est là un des plus grands étonnements de l'histoire, et tous les miracles dont ce peuple encombrait ses légendes ne valent pas ceux qu'il a faits lui-même par la seule puissance de sa foi.

CHAPITRE VII

Retour de la captivité.

L'histoire des Hébreux se partage naturellement en deux périodes nettement tranchées. La première, purement légendaire jusqu'à Samuel, et qui ne devient une véritable histoire que sous les rois, s'arrête brusquement, pour Israël à la prise de Samarie par Shalmaneser, pour Juda environ un siècle plus tard, à la prise de Jérusalem, par Nabucodorosor. La ruine d'Israël fut définitive ; les tribus déportées au delà de l'Euphrate oublièrent peu à peu leurs souvenirs, leurs mœurs, leur langue, même leur religion, et se confondirent, on ne sait quand ni comment, avec les peuples de la Haute-Asie. Des colons transplantés en Canaan par Esar Haddon les remplacèrent en se mêlant avec ce qui restait de l'ancienne population israélite. Il en fut tout autrement des Judéens transportés à Babylone ; quoique bien moins nombreux, ils conservèrent dans l'exil leur vie nationale. Dès que l'occasion leur en fut offerte, ils retournèrent dans leur ancienne patrie, groupèrent autour d'eux les populations rurales que le vainqueur avait laissées pour cultiver la terre et devinrent le noyau d'un nouveau peuple.

Cette seconde période, qu'on peut appeler proprement l'histoire juive, est séparée de la première par une grande lacune. Entre Kyros et Juda Maccabée il n'y a pas un événement historique dont les Juifs aient gardé le souvenir. Dans ce long intervalle où l'histoire de la Grèce tient tout entière, depuis la législation de Solon jusqu'à la conquête romaine, on ne sait absolument rien des Juifs, si ce n'est qu'il ont rebâti leur temple et fondé leur théocratie. Les livres d'Esdras et de Néhémiah, qui sont notre unique source d'informations pour cette époque, sont remplis par des généalogies qui seraient sans intérêt pour nous, quand même elles seraient authentiques, et par le récit de quelques petites querelles entre ceux

de Jérusalem qui veulent relever leurs murailles et ceux de Samarie qui essaient de les en empêcher. Cela nous conduit à peu près à la fin du règne d'Artaxerxès. Après cela plus rien; pas un mot de l'expédition d'Alexandre, si ce n'est une anecdote, probablement apocryphe, racontée par Josèph. Mais cette période, si vide en apparence est remplie en réalité par un travail anonyme ou pseudonyme d'une importance capitale, la rédaction définitive d'un livre qui devait être pour les Juifs le talisman de leur indépendance, en attendant qu'il devînt la source d'une révolution religieuse pour le genre humain.

Les Juifs étaient de la même race que les Chaldéens, et, d'après leurs légendes, Abraham, l'ancêtre des Hébreux et des Arabes, était parti de la ville d'Our en Chaldée. La religion seule élevait une barrière entre les vainqueurs et les vaincus. La lutte avait exalté le fanatisme intransigeant des prophètes. Ils redoublaient d'invectives contre le culte des images qui résumait pour eux la différence entre la religion de l'ennemi et la leur. Les rancunes de la défaite se traduisaient chez eux par une affirmation de plus en plus hautaine de leur Dieu national : Iahweh n'était plus seulement le premier des Dieux, c'était le seul, les autres n'étaient rien. Sur ce point ils étaient tous d'accord; quant aux événements contemporains, il les jugeaient aussi diversement que le font chez nous les journaux politiques, et ils s'accusaient entre eux d'être de faux prophètes. Quoique leurs prédictions fussent presque toujours démenties par les faits, le peuple ne se lassait pas de les consulter; mais aux prophètes décourageurs et pessimistes comme Jérémie, il préférait ceux dont les espérances obstinées répondaient à sa soif de revanche. Parmi ceux qui ont le plus contribué à entretenir la vie nationale dans l'exil, il faut surtout citer Ezéchiel, qui faisait partie de la première transportation sous le roi Jojachin, et un prophète inconnu qu'on nomme le second Isaïe ou l'Isaïe Babylonien, parce que ses prédications ont été insérées dans le livre qui porte le nom d'Isaïe.

Les Judéens transportés par Nabucodorosor avaient été établis dans divers cantons de l'empire Chaldéen où ils demeuraient ensemble. Leur condition était infiniment meilleure que ne l'est à notre époque celle des transportés politiques

en Sibérie, à Cayenne ou à Nouméa. Jérémie conseillait à ses compatriotes de cultiver et de bâtir, ce qui prouve qu'on leur abandonnait des terres et qu'ils formaient des espèces de colonies. Ils étaient gouvernés par leurs anciens, qui jugeaient en dernier ressort, même dans les accusation capitales, comme on le voit par l'histoire de Suzanne, dans les additions au Livre de Daniel. Rien ne les empêchait d'exercer librement leur religion. Il est vrai que les sacrifices ne pouvant être offerts régulièrement qu'à Jérusalem, les sacrificateurs restaient sans emploi ; mais les prophètes conservaient leur influence, et Ezéchiel parle plusieurs fois des visités qu'on leur rendait pour consulter Iahweh. « Il y avait probablement, dit M. Munk. des réunions où on faisait la prière en commun, et peut-être faut-il faire remonter à cette époque l'origine des synagogues ; une tradition rapportée dans le Thalmud de Babylone, *Meghilla*, fol. 28 *a*, attribue aux exilés qui avaient accompagné le roi Jojachin, la fondation d'une synagogue bâtie avec des pierres de la Terre Sainte. » La légende de Daniel dans la fosse aux lions, celle des trois jeunes gens dans la fournaise ne suffisent pas pour faire croire à une persécution religieuse dont les prophètes contemporains n'auraient pas manqué de parler ; tout ce qu'on peut conclure de ces traditions populaires recueillies beaucoup plus tard, c'est que quelques Juifs, sans doute des eunuques ou des devins, ont pu jouer un rôle à la cour des rois de Babylone.

La colère bien naturelle des Juifs contre le destructeur de Jérusalem a donné naissance à une légende, d'après laquelle Nabucodorosor, en punition de son orgueil, aurait été pendant sept ans chassé du milieu des hommes et réduit à la condition des bêtes : « Et on lui donna, comme au bœuf, de l'herbe à manger, et son corps fut trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce que ses cheveux crûssent, comme aux aigles, et ses ongles comme aux oiseaux. » Il est probable que les Juifs captifs à Babylone ont pris pour des images du roi ces grands taureaux ailés à tête humaine qu'ils voyaient aux portes des palais assyriens. Les livres historiques de la Bible ne parlent pas de cette légende, qui n'est racontée que dans le livre de Daniel, écrit du temps d'Antiochos Epiphane. Un chant de

triomphe sur la mort de Nabucodorosor a été inséré dans le livre qui porte le nom d'Isaïe : « Iahweh a brisé le bâton des impies, le sceptre des dominateurs, qui frappait indignement les peuples d'une plaie inguérissable, qui soumettait les nations dans sa fureur, les poursuivant cruellement. La terre se repose et fait silence, elle se réjouit dans la paix. Les sapins aussi sont dans la joie, et les cèdres du Liban : Depuis que tu dors, personne ne monte plus pour nous abattre. Le souterrain s'est ému à ton arrivée, les géants sont venus à ta rencontre, tous les princes de la terre se sont levés de leurs trônes, tous les princes des nations. Tous te répondent et te disent : Et toi aussi tu as été blessé comme nous ; tu es devenu pareil à nous. Ton orgueil a été abaissé, ton cadavre est couché, sur toi s'étend la teigne, les vers couvriront ton manteau. Comment es-tu tombé du ciel, porte-lumière, qui te levais le matin? Tu es tombé à terre, toi qui blessais les nations. Tu disais dans ton cœur : Je monterai au ciel, au-dessus des étoiles de Dieu j'éleverai mon trône, je siègerai sur la montagne de l'alliance, sur les flancs de l'aquilon ; je monterai au sommet des nuages, je serai semblable au Très-Haut. Et cependant tu seras renversé dans l'enfer souterrain, dans la profondeur du lac. Ceux qui te verront se pencheront vers toi pour te regarder : Est-ce là cet homme qui troublait la terre, qui secouait les royaumes, qui dépeuplait le monde, qui détruisait les villes et enchaînait les captifs dans ses prisons ? Tous les rois des nations se sont endormis dans la gloire, chaque homme s'endort dans sa maison ; mais toi tu es rejeté de ton sépulcre, comme une souche inutile, tout souillé, roulé avec ceux qui sont morts par le glaive et qui descendent au fond du lac, comme un cadavre pourri. Envoyez ses fils à la mort pour les iniquités de leurs pères, ils ne se relèveront pas, ils n'auront pas d'héritage, ils ne bâtiront pas de villes sur la face de la terre. Et je me lèverai sur eux, dit Iaweh des armées, et je perdrai le nom de Babylone, et ses restes, et son germe, et sa race, dit Iahweh. »

Selon le Livre des Rois, l'avant-dernier roi de Juda, Jojachin, fut tiré de prison sur la fin de sa vie par le successeur de Nabucodorosor : « Et il arriva, dans la trente-septième année de la transmigration de Jojachin, roi de Juda, le douzième

mois, le vingt-septième jour du mois, qu'Evilmerodach, roi de Babylone, la première année de son règne, fit sortir de prison Jojachin roi de Juda, et lui parla avec bonté et mit son trône au-dessus du trône des rois qui étaient avec lui à Babylone. Et Jojachin changea les habits qu'il avait dans sa prison, et il mangeait toujours son pain en présence du roi. Et sa subsistance lui était fournie sans interruption par le roi tous les jours de sa vie. » Quant à Zédékiah, Jérémie lui avait prédit qu'il mourrait en paix et recevrait la même sépulture que les rois ses ancêtres ; mais cette prophétie ne s'est pas réalisée : le dernier roi de Juda mourut en prison.

Sous le régne de Nabonahid, appelé Labynètos par Hérodote et Baltassar par le Livre de Daniel, Babylone fut assiégée par Kyros, roi des Perses et des Mèdes. La ville était bien munie de provisions et se fiait à la force et à la hauteur de ses murailles ; mais Kyros détourna les eaux de l'Euphrate et fit entrer son armée dans le lit desséché du fleuve. Si les Babyloniens avaient soupçonné son projet, ils auraient pu prendre l'armée ennemie comme dans un filet, en fermant les portes qui conduisaient à l'Euphrate ; mais ils étaient occupés à célébrer une fête. C'est cette circonstance qui a donné lieu à la légende racontée dans le Livre de Daniel : « Le roi Baltassar donna un grand festin à ses mille courtisans, et chacun buvait selon son âge. Il ordonna, étant déjà ivre, d'apporter les vases d'or et d'argent que son père Nabucodorosor avait enlevés du temple de Jérusalem, et le roi but dedans, et ses grands, et ses épouses, et ses concubines. Ils buvaient du vin et louaient leurs Dieux d'or et d'argent, et d'airain et de fer, et de bois et de pierre. A la même heure apparurent des doigts, comme la main d'un homme écrivant contre le candélabre sur la surface du mur de la cour royale. Et le roi voyait les articulations de la main qui écrivait. Alors la face du roi fut changée, et ses pensées le troublaient, et les fibres de ses reins se dissolvaient et ses genoux s'entrechoquaient. Et il cria avec force d'introduire les mages, chaldéens et aruspices... Et les sages du roi ne purent lire cette écriture et en donner l'explication... Mais la reine, apprenant ce qui arrivait, entra dans la maison du festin et dit : Roi, vis éternellement. Que tes pensées ne te troublent

pas et que ta face ne soit pas changée. Il y a dans ton royaume un homme qui a en lui l'esprit des Dieux saints ; et dans les jours de ton père, la science et la sagesse ont été trouvées en lui ; car le roi Nabucodorosor ton père l'a établi prince des mages, des enchanteurs, des chaldéens et des aruspices ; parce qu'en Daniel, que le roi a nommé Baltassar, il a été trouvé un esprit large, la prudence et l'intelligence des songes et l'art de découvrir les choses secrètes et de dénouer ce qui est lié ; que Daniel soit donc appelé, et il donnera l'explication.

Daniel fut donc introduit devant le roi, et le roi lui dit : « Tu es Daniel, un des fils de la captivité de Juda, que le roi, mon père a amené de la Judée ? J'ai appris que tu peux interpréter les choses obscures et dénouer ce qui est lié : si donc tu peux lire l'écriture et m'en indiquer l'explication, tu sera vêtu de pourpre et tu auras un collier d'or autour de ton cou et tu seras le troisième dans mon royaume. » A quoi, Daniel répond au roi : « Que tes faveurs soient avec toi, et donne à un autre les dons de ta maison. Mais je te lirai l'écriture, ô roi, et je t'en montrerai l'explication : O roi, le Dieu très haut a donné à ton père Nabucodorosor la royauté, la magnificence et la gloire et l'honneur... Mais quand son cœur s'est élevé et s'est tourné vers l'orgueil, il a été déposé du trône de sa royauté, et sa gloire lui a été ravie. Et il a été rejeté par les fils des hommes, et son cœur a été placé avec les bêtes, et son habitation avec les ânes sauvages. Il mangeait du foin comme un bœuf et son corps était mouillé par la rosée du ciel, jusqu'à ce qu'il reconnut que le Très-Haut avait pouvoir sur le royaume des hommes, et suscitait qui il voulait pour régner. Toi aussi, son fils Baltassar, tu savais ces choses ; au lieu d'humilier ton cœur, tu t'es élevé contre le Dominateur du ciel, et les vases de sa maison ont été apportés devant toi, et toi et tes grands, et tes épouses et tes concubines vous y avez bu du vin ; et les Dieux d'argent et d'or, et d'airain et de fer, et de bois et de pierre, qui ne voient pas et n'entendent pas, tu les as loués, et le Dieu qui a dans sa main ton souffle et toutes tes voies, tu ne l'as pas glorifié. C'est pourquoi une main a été envoyée pour écrire cette parole qui s'accomplira : *Mané, thekel, pharés*. Et voici l'explication : *Mané*, Dieu a compté ton règne et y a mis un terme. *Thekel*, tu as

été pesé dans une balance et tu as été trouvé trop léger. *Pharès*, ton royaume est divisé et donné aux Mèdes et aux Perses.

Alors, sur l'ordre du roi, Daniel fut revêtu de pourpre, et un collier d'or fut mis autour de son cou, et il fut proclamé le troisième dans le royaume. La même nuit, le roi chaldéen Baltassar fut tué, et Daréios le Mède lui succéda à l'âge de soixante-deux ans. » On voit que, dans ce récit, Kyros n'est pas même nommé, omission assez étrange, puisque c'est Kyros qui a rendu aux Juifs leur patrie. M. Munk identifie le Mède Daréios de Daniel avec le Kyaxarès de Xénophon ; mais la Kyropaidie est un roman qui n'a pas plus d'autorité que le livre de Daniel.

Depuis l'avènement de Kyros, les Juifs avaient suivi avec intérêt les progrès rapides du nouvel empire des Perses. La prise de Babylone leur parut une revanche de leur Dieu contre ceux qui avaient opprimé son peuple. Ils considéraient les Perses comme des libérateurs, car les ennemis de nos ennemis sont toujours nos amis. Ces sympathies et ces espérances sont vivement exprimées par le second Isaïe. Il appelle Kyros « le berger d'Iahweh, qui exécute sa volonté et qui dit à Jérusalem : sois rebâtie, et au temple : sois relevé. » Il est tellement persuadé que Kyros est l'instrument du Dieu des Juifs, suscité tout exprès pour les délivrer, qu'il lui donne le titre de Messie, comme à un véritable roi d'Israël : « Voici ce que dit Iahweh à mon Christ, Korès (Kyros), que j'ai pris par la main, et je lui soumettrai les nations devant sa face, et je lui ouvrirai les portes. Je marcherai devant toi, j'humilierai les gloires de la terre, j'abaisserai les barrières d'airain, je briserai les portes de fer. Et je te donnerai les trésors cachés et les réserves secrètes, afin que tu saches que c'est moi, Iahweh, le Dieu d'Israel, qui t'appelle par ton nom. A cause de mon serviteur Jacob, et d'Israel mon élu, je t'ai appelé par ton nom ; je t'ai conduit et tu ne m'as pas connu. Je suis Iaweh, et il n'y a rien au delà : hors de moi il n'y a pas de Dieu. Je t'ai armé, et tu ne me connais pas ; afin qu'on sache, de l'Orient à l'Occident, qu'il n'y a rien hors de moi. Je suis Iahweh, et il n'y en a pas un autre, formant la lumière et créant les ténèbres, faisant la paix et créant le mal ; je suis Iahweh, l'auteur de toutes choses. »

La dernière phrase est une allusion à la doctrine mazdéenne

des deux principes. Les Perses attribuent le bien à un Dieu bon, nommé Ormuzd, le mal à un mauvais Dieu nommé Ahriman. Le prophète au contraire proclame un Dieu unique, auteur du mal comme du bien, ce qui prouve qu'à cette époque la croyance au Diable n'était pas encore reçue parmi les Juifs. Il y avait cependant déjà de grands rapports entre la religion juive et la religion iranienne ; toutes deux étaient iconoclastes, et la Bible n'adresse jamais aux Perses le reproche d'idolâtrie dont elle est si prodigue envers les autres nations. C'est à ces affinités religieuses qu'on attribue généralement la bienveillance témoignée aux Juifs par Kyros. Elle peut d'ailleurs s'expliquer par des raisons politiques. La facilité avec laquelle il s'était emparé de Babylone, semble indiquer qu'il avait eu des intelligences dans la place. En favorisant les Juifs, il acquittait peut-être quelque grande obligation. Il se peut aussi qu'il se proposât dès lors de conquérir l'Égypte, et qu'il crût avantageux de placer sur la frontière égyptienne un peuple énergique dont la fidélité lui fût assurée. Dès la première année de son règne, selon la Bible, ou plutôt dans l'année qui suivit la prise de Babylone, il permit aux Juifs de retourner à Jérusalem et de rebâtir leur temple. Voici, d'après le livre d'Esdras, les termes de l'édit de Kyros :

« Ainsi dit Kyros, roi de Perse : Iahweh, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre et m'a ordonné de lui bâtir une maison à Jérusalem qui est en Judée. Quiconque parmi vous est de son peuple, que son Dieu soit avec lui, qu'il monte à Jérusalem qui est en Judée et rebâtisse le temple d'Iahweh, Dieu d'Israël ; c'est le Dieu qui est à Jérusalem. Et que les autres, dans les lieux où ils sont établis, les aident de leurs biens, en or, argent et bestiaux, outre les offrandes volontaires au temple du Dieu qui est à Jérusalem. » Si ce décret est authentique, il faut croire que le traducteur hébreu a mis le nom d'Iahweh pour celui d'Ormuzd qui devait exister dans l'original, de même que les auteurs grecs remplacent les noms des divinités étrangères par des noms grecs qui leur paraissent équivalents. Mais il est plus probable que l'édit est l'œuvre du rédacteur des livres d'Esdras et de Néhémiah, qui vivait au IIIe siècle avant l'ère chrétienne. Ce qui est certain, c'est que Kyros

permit aux Juifs de retourner dans leur patrie. Il fit même remettre à leur chef tous les vases sacrés enlevés du temple de Jérusalem par Nabucodorosor. Ce chef, petit-fils du roi Jojachin, portait le nom caractéristique de Zorobabel, c'est-à-dire né à Babel. Dans d'autres passages, il est désigné sous le nom de Sesbatsar, qui paraît plutôt un titre qu'un nom propre.

L'édit de Kyros parut en 536 avant J.-C., cinquante-deux ans après la destruction de Jérusalem, et soixante-trois après l'exil du roi Jojachin. On a inutilement essayé de ramener ces chiffres aux soixante-dix ans de captivité prédits par Jérémie, qui d'ailleurs ne représentaient, dans la pensée du prophète, qu'un nombre rond et indéterminé. La plupart des Hébreux transportés avaient, suivant le conseil de Jérémie, bâti des maisons ou défriché des champs. Ils avaient développé, dans le pays de leur exil, ces aptitudes pour le commerce qui distinguent encore aujourd'hui la race juive. Il leur était dur de sacrifier leurs intérêts pour commencer une vie nouvelle dans un pays ruiné. Ceux qui, profitant de l'édit de Kyros, partirent de la Babylonie sous la conduite de Zorobabel, étaient au nombre d'environ quarante mille, sans compter les esclaves, selon le livre d'Esdras, qui donne en outre la liste des familles ; cette liste est reproduite avec des variantes dans le livre de Néhémiah et dans le troisième livre d'Esdras. « En faisant l'addition des nombres de détail, dit M. Munk, on trouve à peine 30,000. Selon les anciens docteurs juifs, il faut voir dans le surplus des Israélites des dix tribus. » Malgré cette explication imaginée pour concilier les chiffres, on admet généralement que les émigrants appartenaient tous ou presque tous à l'ancien royaume de Juda. Le nom de *Jehoudim*, Judéens, qui est devenu par corruption celui de Juifs, doit être employé désormais pour désigner la nouvelle société politique et religieuse qui va s'établir en Palestine.

C'était grâce aux efforts incessants, au patriotisme exclusif du parti théocratique, que les Juifs avaient traversé les longues années de l'exil sans cesser d'exister comme nation, sans se confondre avec les peuples étrangers. Parmi les familles qui rentrèrent en Judée, celles des prêtres formaient au moins la huitième partie du total. Quelques-unes, n'ayant pu produire

leurs titres généalogiques, furent exclues du sacerdoce. Une hiérarchie qui n'existait pas encore au temps de la réforme de Josiah, s'était établie pendant l'exil au sein de la caste sacerdotale. Les sacrificateurs qui se prétendaient issus de Tsadok ou d'Aharon, se distinguaient soigneusement des lévites, des choristes et des portiers. Il paraît que la position faite à ce bas clergé n'était pas brillante, car il ne se trouva pour quatre mille prêtres, que trois cent quatorze lévites, en comptant les chanteurs et les portiers. Au dernier rang de cette hiérarchie étaient les descendants des Cananéens, dont Salomon avait fait les serfs du sanctuaire. Il est probable qu'au retour de Babylone comme à la sortie d'Egypte, à côté des émigrants qu'entraînait l'enthousiasme religieux, il y avait ceux qui cédaient à l'esprit d'aventure, et ceux qui n'ayant pas prospéré dans leurs affaires, espéraient mieux réussir en changeant de pays. Les difficultés imprévues et les déceptions inévitables expliquent la lenteur avec laquelle se constitua l'État nouveau.

Après le retour à Jérusalem, le premier soin de Zorobabel et du grand prêtre Josué fut de relever l'autel pour les sacrifices et de recueillir les offrandes des chefs de famille pour la reconstruction du temple. « Ils donnèrent de l'argent aux maçons et aux tailleurs de pierre avec la nourriture et la boisson et l'huile, ainsi qu'aux Sidoniens et aux Tyriens, pour apporter les bois de cèdre du Liban par mer à Joppé, selon les ordres de Kyros roi de Perse. Et la seconde année de leur arrivée au temple de Dieu à Jérusalem, le second mois, Zorobabel fils de Salathiel et Josué fils de Josedec et les autres prêtres parmi leurs frères, et les Lévites et tous ceux qui étaient revenus de la captivité, établirent les Lévites de vingt ans et au-dessus pour la direction des travaux. Et ayant jeté les fondements du temple d'Iahweh, les prêtres se tinrent dans leurs ornements avec des trompettes, et les Lévites, fils d'Asaph, avec des cymbales pour louer Dieu par les mains de David roi d'Israël. Et ils chantaient des hymnes et glorifiaient Iahweh ; parce qu'il est bon, et sa miséricorde s'étend éternellement sur Israel. Et tout le peuple poussait de grands cris en louant Iahweh, parce que le temple était fondé. Plusieurs des prêtres et des Lévites, et des princes, des pères et des vieillards qui avaient vu le temple

autrefois, quand il existait, et qui avaient ce nouveau temple sous leurs yeux pleuraient à grande voix, et la multitude poussait des cris de joie. Et on ne pouvait pas distinguer les acclamations joyeuses des gémissements qui s'y mêlaient, et toutes les voix du peuple se confondaient dans une immense clameur qui s'entendait au loin. »

Le livre d'Esdras raconte ici un fait que Josèph place au temps de Daréios et qui montre bien que dans le zèle étroit de l'aristocratie sacerdotale, l'orgueil de la race avait au moins autant de part que l'intolérance religieuse. On se souvient qu'après la destruction du royaume d'Israel, des populations de la Médie et de la Chaldée, principalement des Cuthéens, avaient été établis par Esar Haddon dans le pays de Samarie, pour remplacer les Israélites transportés au delà de l'Euphrate. D'après le livre des Rois, ces colons étrangers adoptèrent le Dieu de leur nouvelle patrie ; mais « tout en adorant Iahweh, ils servaient aussi leurs Dieux, selon les rites des nations d'où ils avaient été tirés pour être amenés à Samarie. » Les descendants de ces colons s'étant mêlés de plus en plus aux débris de l'ancienne population israélite, la pratique des cultes étrangers dut aller toujours en diminuant. La réforme de Josiah étendit son influence sur ces contrées, et on lit dans le livre de Jérémie qu'après la destruction de Jérusalem, des gens de Silo, de Sichem et de Samarie vinrent pleurer sur les ruines du temple. Ainsi, malgré leur origine étrangère, les Samaritains avaient la même religion que les Juifs, et quoique le livre d'Esdras les appelle les ennemis de Juda et de Benjamin, la démarche qu'ils firent auprès des émigrants de Babylone annonçait les dispositions les plus fraternelles : « Ayant appris que les fils de la captivité bâtissaient un temple à Iahweh, Dieu d'Israel, ils vinrent trouver Zorobabel et les princes des prêtres et leur dirent : « Bâtissons avec vous, car, ainsi que vous, nous cherchons votre Dieu, et nous lui avons immolé des victimes depuis les jours d'Esar Haddon, roi d'Assur, qui nous a amenés ici. » Et Zorobabel et Josué, et le reste des princes et des pères d'Israel répondirent : « Il ne faut pas que vous bâtissiez avec nous la maison de notre Dieu ; nous seuls bâtirons à Iahweh, notre Dieu, comme nous l'a ordonné Kyros, roi des

Perses. » Il arriva donc que le peuple du pays empêcha l'œuvre du peuple de Juda et les troubla dans leur construction ; et ils excitèrent les conseillers royaux à les entraver, depuis les jours de Kyros, roi des Perses et jusqu'au règne de Daréios, roi des Perses. »

L'auteur parle ensuite de dénonciations adressées successivement par les Samaritains à deux rois de Perse qu'il nomme Ahasveros et Artaxerxès, et qu'il place entre Kyros et Daréios. Les Juifs y étaient accusés de relever les murs de Jérusalem, ville rebelle et dangereuse pour la paix publique : « Que le roi sache que si cette ville est rebâtie et si ses murs sont relevés, le tribut, l'impôt et les revenus annuels ne seront plus payés, et le roi perdra ses possessions au delà de l'Euphrate. » L'auteur donne ensuite la réponse d'Artaxerxès, ordonnant d'interrompre les travaux. Comme le roi Artaxerxès n'est monté sur le trône que soixante ans après le retour de la captivité, ce passage contient un anachronisme, à moins qu'on ne suppose avec M. Munk, que les noms d'Ahasveros et d'Artaxerxès sont mis ici pour ceux de Cambysès et de Smerdis. Mais il est probable que l'auteur du livre d'Esdras, qui vivait deux siècles et demi après les événements qu'il raconte, a brouillé les faits et confondu les noms et les dates. Il puisait ses renseignements dans les mémoires d'Esdras et de Néhémiah, et pour toute l'époque antérieure à ces deux personnages, il mérite peu de confiance. Joseph le copie à peu près, en rétablissant le nom de Cambysès. Des indications qu'on trouve dans les prophètes Aggée et Zacharie, on croit pouvoir conclure que les fondements du temple ne furent pas jetés avant la quinzième année depuis le retour. Rien n'empêche cependant d'admettre qu'il y avait eu déjà plusieurs tentatives avortées, comme cela arrive souvent. Ainsi, chez nous, il y a trente ans qu'un ministre a posé la première pierre des nouveaux bâtiments de la Sorbonne, et on attend toujours la seconde.

Les Juifs n'attendirent pas si longtemps ; leur temple fut rebâti, malgré les intrigues des Samaritains, et la dédicace eut lieu dans la sixième année du règne de Daréios (515). Selon le livre d'Esdras, Daréios avait retrouvé l'édit de Kyros dans les archives d'Ecbatane et en avait ordonné l'exécution. Nous ne

savons rien des destinées de la colonie juive pendant les trente dernières années de Daréios et pendant les vingt ans de Xerxès. Le livre d'Esdras ne contient aucun fait qui se rapporte à cette période de plus d'un demi-siècle. Mais les auteurs qui regardent le livre d'Esther comme historique, rapportent généralement au règne de Xerxès l'événement raconté dans ce livre, quoique Josèph le place sous celui de son successeur Artaxerxès Longue Main. « Le roi sous lequel se passe cet événement, dit M. Munk, est appelé communément Ahasveros ou Assuérus ; mais les consonnes hébraïques dont se compose ce nom, sans avoir égard aux voyelles qu'on leur a données, peuvent se prononcer Achschersch ou Kschersch, nom dont les Grecs, en ajoutant une terminaison, ont fait Xerxès. » Remarquons toutefois que M. Munk, qui identifie l'Ahasveros du livre d'Esther avec Xerxès, le distingue de l'Ahasveros d'Esdras dans lequel il croit reconnaître Cambysès. Ce dédoublement est difficile à admettre, mais la question a peu d'intérêt pour ceux qui refusent tout caractère historique au livre d'Esther : « C'est, dit M. Havet, un roman suggéré par la persécution et reporté dans le lointain des temps antiques. Le projet d'un massacre général des Juifs à jour fixe, et le massacre qu'ils font eux-mêmes de leurs ennemis par tout l'empire quand ils triomphent, sont des imaginations inspirées par les scènes trop réelles qu'a présentées souvent l'histoire des Juifs. » Ces scènes qui ont pu inspirer le roman d'Esther n'ont eu de réalité que sous les Séleukides et sous les Césars. Si elles s'étaient produites au temps de Xerxès, le livre d'Esdras n'eût pas manqué d'en parler.

Dans la septième année du règne d'Artaxerxès Longue Main (458), plus d'un demi-siècle après le rétablissement du temple, une nouvelle colonie de Juifs partit de Babylone pour Jérusalem sous la conduite d'Esdras, petit-fils du grand-prêtre Seraïa qui avait été mis à mort par Nabucodorosor après la prise de Jérusalem. Esdras avait le titre de Sophar, c'est-à-dire scribe, ou docteur de la loi : « Il avait disposé son cœur à étudier la doctrine d'Iahweh et à la pratiquer, et à enseigner à Israel ce qui est bien et ce qui est commandé. » Le firman qu'il avait obtenu d'Artaxerxès nous est parvenu travesti à la juive, et les termes en sont encore plus suspects que ceux de l'édit de Ky-

ros. Il est possible que le roi ait accordé aux émigrants quelques secours en argent ou provisions, et même des exemptions d'impôts pour les prêtres; mais il est peu vraisemblable qu'il ait menacé de mort, comme le dit le livre d'Esdras, quiconque ne se soumettrait pas à la loi religieuse que le chef de l'expédition allait mettre en vigueur. Cette loi, élaborée dans l'exil sous l'influence du prophète Ezéchiel,répondait aux aspirations autoritaires du parti sacerdotal dont Esdras était le chef. Tous les privilèges étaient réservés aux prêtres, dont les Lévites n'étaient que les serviteurs. C'est ce qui nous explique pourquoi sur quinze cents chefs de familles qui avaient répondu à l'appel d'Esdras, il ne se trouva pas un seul Lévite. Il y en avait cependant un grand nombre en Babylonie. Esdras finit à grand peine par en recruter quelques-uns.

La première colonie, conduite par Zorobabel,était arrivée en Judée dans des conditions très difficiles. Le pays n'était pas resté inoccupé pendant la captivité de Babylone. Outre les pauvres, que Nabucodorosor y avait laissés parce qu'ils ne valaient pas la peine d'être transportés, il y avait des Iduméens, des Moabites et d'autres étrangers qui s'y étaient installés. Il fallait se faire une place au milieu d'eux, car on n'était pas de force à les expulser. Les émigrants durent s'estimer fort heureux de contracter des alliances avec les familles qui se trouvaient en possession du territoire, sans s'informer si ces familles étaient du plus pur sang israélite. Mais lorsqu'Esdras arriva à la tête d'une nouvelle colonie, les difficultés d'une première installation n'existaient plus ; les mariages contractés par ses devanciers avec des femmes étrangères lui parurent abominables et impies. Il pria, jeûna, déchira ses vêtements, convoqua l'assemblée et demanda formellement que ces malheureuses fussent chassées avec leurs enfants. C'était, comme le remarquent les auteurs de la *Bible des familles*, une nouvelle forme des sacrifices d'enfants offerts à Moloch. Mais sans chercher des exemples dans les religions cananéennes, Esdras pouvait rappeler celui d'Abraham envoyant au désert sa servante Agar avec l'enfant qu'il a eu d'elle. Il n'y eut pas un cri d'indignation dans l'assemblée. L'autorité d'un prêtre et l'orgueil national étouffèrent le sentiment de la famille. « Et toute la multitude ré-

pondit et cria d'une voix haute : Qu'il soit fait de nous selon ta parole. Mais le peuple est nombreux, c'est le temps de la pluie, nous ne pouvons rester dehors, et ce n'est pas une affaire d'un jour ou deux, car nous avons beaucoup péché. » Une commission présidée par Esdras ouvrit une enquête sévère. La Bible donne les noms des cent treize individus qui avaient épousé des femmes étrangères et qui durent les chasser avec leurs enfants. Ceux qui appartenaient à la caste sacerdotale offrirent en outre un bélier pour expier leur péché. On ne sait pas le nombre des enfants; on ignore même si chaque mère put emporter le morceau de pain et la cruche d'eau qu'Abraham avait remis à Agar en l'envoyant au désert.

Il se passa dans les années suivantes de grands événements dont le contre-coup dut se faire sentir en Judée, quoique la Bible n'en parle pas. L'Égypte se souleva contre la Perse et se donna pour roi le Libyen Inaros. Ce fut en Syrie et en Phénicie que s'assemblèrent les armées de terre et de mer destinées à comprimer cette révolte. Inaros ayant été mis à mort avec une cinquantaine de prisonniers grecs, malgré les conventions jurées, le satrape de Syrie Mégabysès, indigné de cette trahison se révolta à son tour. On ignore si les Juifs prirent parti pour le roi ou pour le satrape. On a supposé qu'à cette occasion les murs de Jérusalem furent détruits de nouveau, mais le livre d'Esdras n'en dit rien; il se termine brusquement après le récit du renvoi des femmes étrangères, et on ne retrouve Esdras que treize ans plus tard dans le livre de Néhémiah qui porte aussi le titre de second livre d'Edras. Néhémiah, dont les mémoires ont servi à la composition de cet ouvrage, était un juif zélé, échanson du roi Artaxerxès. Il obtint de son maître la permission d'aller à Jérusalem dont il voulait relever les murailles et partit en qualité de pacha de Judée, avec une escorte de cavalerie et des lettres royales pour l'inspecteur des forêts, qui devait fournir du bois de construction. Malgré sa position officielle et le prestige que devait lui donner la faveur du roi, il eut à lutter contre des adversaires assez puissants pour lui susciter de graves difficultés. Il en nomme trois, Sanabalat de Bet Horon, dans le pays de Samarie, Tobija, fonctionnaire royal dans le pays des Ammonites, et Guesem l'Arabe.

L'orgueil des Juifs commençait à porter ses fruits ; les Samaritains, dont ils avaient refusé le concours désintéressé, les familles étrangères dont ils avaient répudié les filles s'inquiétaient de voir Jérusalem redevenir une place forte ; les gens paisibles craignaient les rêves messianiques d'indépendance et les révoltes inutiles suivies de sanglantes répressions ; les campagnards redoutaient la concentration de l'autorité politique et religieuse dans la capitale. On se moqua d'abord des fortifications commencées, puis on menaça les ouvriers ;Néhémiah les fit travailler l'épée au côté ; la nuit, on posait des sentinelles. On essaya de l'intimider, on lui dit qu'il était accusé de vouloir se faire proclamer roi des Juifs ; on voulut l'attirer à des entrevues, il les refusa par prudence. Il se défiait même de ses amis : des prophètes lui disent que sa vie est en danger et l'engagent à se cacher dans le temple ; il croit qu'on lui tend un piège, qu'on veut lui faire violer la loi qui interdit l'entrée du temple aux laïques, et il répond : « Un homme comme moi n'a pas peur. » Enfin, grâce à son énergie et à son activité, les travaux sont achevés au bout de cinquante-deux jours.

Après avoir relevé les murs de Jérusalem, Nehémiah résolut d'apaiser les discordes qui commençaient à se produire entre les classes. Les pauvres se plaignaient des riches. Bien des gens avaient été forcés d'emprunter pour payer les impôts ; ils avaient engagé leurs champs et leurs vignes, puis ils avaient vendus leurs fils et leurs filles pour avoir du pain. « Notre chair ressemble à la chair de nos frères, nos enfants valent leurs enfants ; et pourtant nous mettons nos fils sous le joug et nos filles en servitude. Nos filles sont esclaves et nous n'avons pas de quoi les racheter ; nos champs et nos vignes, d'autres les possèdent ». Ces plaintes mirent Nehémiah dans une grande colère ; au lieu de prêcher aux pauvres la résignation et la patience, il fit honte aux riches de leur dureté. Il rappela qu'à Babylone il avait, selon ses moyens, racheté ceux des Juifs qui étaient devenus esclaves des étrangers. « Et vous, maintenant, vous vendez vos frères ? Nous faudra-t-il les racheter aussi ? » — Ils se taisaient et ne trouvaient rien à répondre. Et je leur dis : « Ce que vous faites n'est pas bien ; que ne marchez-vous dans la crainte de notre Dieu, pour éviter les reproches des peuples

qui sont nos ennemis? Moi et mes frères et mes enfants, nous avons prêté à plusieurs de l'argent et du blé. Ne redemandons pas ce qui nous est dû. Rendez-leur aujourd'hui leurs champs, leurs vignes, leurs oliviers, leurs maisons. » Ils dirent : « Nous rendrons, nous ferons selon ta parole. » Néhémiah leur fait prêter serment devant des prêtres, et secouant son vêtement il dit : « Que Dieu, secoue ainsi de sa maison et de ses biens quiconque n'observera pas cette parole ; qu'il soit secoué et devienne vide. » Et toute l'assemblée dit : « Amen, Amen. »

Un peu plus d'un siècle auparavant, la même lutte entre les riches et les pauvres s'était produite à Athènes, et Solon avait résolu le problème social de la même manière que Nehémiah. Ces deux hommes, dont chacun joua un rôle capital dans la constitution de son pays, ont encore un trait commun, leur parfaite honnêteté. Solon dit, dans quelques vers qui nous restent de lui, qu'on l'accusait de sottise parce qu'il avait renoncé au pouvoir qu'il tenait du peuple et qu'il pouvait facilement garder. Néhémiah atteste aussi son désintéressement dans ses mémoires, et offre l'exemple, presque incroyable pour nous, d'un fonctionnaire renonçant à son traitement. « Depuis le jour où le roi m'avait nommé préfet de Judée, de la vingtième à la trente-deuxième année du règne d'Artaxerxès, pendant douze ans, moi et mes frères, nous n'avons pas mangé les appointements dus aux préfets. Les anciens préfets qui m'avaient précédé pesaient lourdement sur le peuple, qui leur fournissait du pain, du vin et de l'argent, quarante sicles par jour. Leurs employés aussi écrasaient le peuple. J'ai agi autrement, par crainte de Dieu. Sur le travail des fortifications, je n'ai pas acheté un champ, et tous mes serviteurs étaient employés à l'ouvrage. Des Juifs et des magistrats, cent cinquante hommes, et les envoyés des nations voisines qui venaient chez nous mangeaient à ma table. On préparait tous les jours chez moi un bœuf, six béliers de premier choix, sans parler des volailles, et des vins de dix crus différents, et bien d'autres choses que je fournissais. Et avec tout cela, je n'ai pas touché mes appointements de préfet ; car le peuple était très épuisé. Souviens-toi de moi en bien, mon Dieu, selon tout ce que j'ai fait pour ce peuple. »

Avec ses murailles et ses portes, Jérusalem était une ville, mais ce n'était pas une cité; il y manquait des habitants. Les Juifs aimaient mieux demeurer à la campagne où ils cultivaient leurs champs que de s'enfermer dans cette ville sans ressources, qui au temps de la monarchie n'avait dû sa richesse qu'à la présence de la cour. Il fut convenu entre Néhémiah et les chefs du peuple qu'un dixième de la population de la Judée s'établirait à Jérusalem, et on tira au sort les familles qui devaient, de gré ou de force, y transférer leur domicile. On y établit une sorte de police; on montait la garde près des portes, qu'on fermait le soir et qu'on n'ouvrait que le matin après le lever du soleil. Mais le nouvel État juif ne pouvait être constitué que par la promulgation de la loi. Debout sur une estrade en face du peuple solennellement rassemblé pour la fête d'automne, Esdras donna lecture de cette loi qu'on mit sous le nom de Moïse. A en croire Josèph, la lecture publique de la loi aurait eu lieu quelques années plus tôt, et Esdras était mort avant l'arrivée de Néhémiah à Jérusalem; mais la Bible atteste formellement la présence de Néhémiah à côté d'Esdras. L'Assemblée se livra à des démonstrations dans le goût oriental, il y eut des jeûnes, des prières, des confessions à haute voix; on se frappait la poitrine, on s'habillait avec des sacs, on se mettait de la poussière sur la tête. Après quoi on signa l'engagement de se conformer à la loi. La Bible donne la liste de ceux qui signèrent au nom de tout le peuple. Il y a une vingtaine de prêtres, presque autant de lévites et quarante-quatre laïques. Le nom d'Esdras n'est pas sur la liste; on suppose qu'il était mort avant la rédaction de l'acte.

Les signataires s'engageaient à repousser tout mariage avec les étrangers, à ne rien acheter le jour du sabbat, à observer l'année sabbatique, à payer par an un tiers de sicle (environ un franc) pour le service divin, à fournir le bois pour les sacrifices, à offrir les premiers nés des hommes et des animaux et les premiers des fruits, et à payer la dîme pour l'entretien des prêtres et des lévites. Puisqu'on les obligeait à demeurer à Jérusalem, il fallait pourvoir à leur entretien; mais les prescriptions qui font appel à la bourse des gens sont difficiles à faire accepter. Malachie, le dernier des prophètes, se plaint de la

négligence qu'on mettait à payer la dîme. En même temps il reproche aux prêtres de manquer à leurs devoirs et de se faire mépriser par le peuple. Après douze ans de séjour à Jérusalem Néhémiah avait repris ses fonctions près d'Artaxerxès. Il apprit bientôt que sa constitution avait de la peine à s'établir ; il demanda et obtint un nouveau congé du roi. Il trouva son œuvre bien compromise ; on achetait et on vendait le samedi comme les autres jours, les lévites, n'étant pas payés, avaient quitté leurs postes, les mariages mixtes étaient redevenus si fréquents que les enfants parlaient un patois mêlé d'hébreu et de dialectes étrangers.

C'était la classe dirigeante qui donnait le mauvais exemple, ainsi qu'il arrive presque toujours. Le grand-prêtre Eliasib avait donné un logement dans le temple à Tobie, un de ses parents, et marié un de ses fils à la fille de Sanaballat; ces deux personnages étaient précisément des adversaires de Néhémiah. Il se montra très sévère, il exila le gendre de Sanaballat, mit Tobie à la porte de son appartement, fit fermer les portes de la ville toute la journée du samedi, et défendit aux marchands tyriens de s'approcher des murs ce jour-là. Sur les mariages mixtes, il partageait entièrement les idées d'Esdras. Les femmes étrangères n'avaient-elles pas causé la chute du sage roi Salomon? Il fallait purifier Israël de cette souillure. Il donnait des coups aux récalcitants, leur arrachait les cheveux. Il fallait se soumettre, bon gré mal gré. Le paiement de la dime fut assuré aux lévites et aux prêtres; un ordre régulier fut établi dans l'administration des revenus du temple. C'était là le point capital, et Néhémiah avait le droit de se considérer comme le bienfaiteur de la théocratie juive : « Donne-moi, ô Dieu, la récompense de mon œuvre, et n'oublie pas le bien que j'ai fait au temple et à ses ministres ! »

CHAPITRE VIII

La Bible.

Les premiers essais d'exégèse biblique remontent au philosophe juif Spinoza ; mais le véritable fondateur de cette science, si négligée en France, et en général dans les pays catholiques, fut un catholique français, Richard Simon, prêtre de l'Oratoire : « Spinoza, dit M. Renan, fut le Bacon de l'exégèse ; il entrevit une méthode, qu'il ne pratiqua pas avec suite : Simon en fut le Galilée ; il mit résolument la main à l'œuvre, et avec un surprenant génie, éleva d'un seul coup l'édifice de la science sur des bases qui n'ont pas été ébranlées. » L'ouvrage de Richard Simon, intitulé *Histoire critique du Vieux Testament,* fut détruit par ordre de Bossuet, qui est durement traité par M. Renan à ce propos : » La rage du rhéteur contre l'investigateur qui vient déranger ses belles phrases éclata comme un tonnerre. Esprit étroit, ennemi de l'instruction qui gênait ses partis pris, rempli de cette sotte prétention qu'a l'esprit français de suppléer à la science par le talent, indifférent aux recherches positives et aux progrès de la critique, Bossuet en était toujours resté, en fait d'érudition biblique, à ses cahiers de la Sorbonne... Pour être juste, on doit ajouter que Bossuet n'était en tout ceci que le représentant de l'Église de France, et en quelque sorte le fondé de pouvoir de tous les défauts de l'esprit français. L'Église gallicane donna en cette occasion la mesure de sa médiocrité intellectuelle, de sa paresse pour la recherche, de son incurable pesanteur. Le coup fut décisif. Bossuet, assisté par La Reynie, tua les études bibliques en France pour plusieurs générations. Bientôt, la révocation de l'Edit de Nantes enleva le seul aiguillon qui donnât encore quelque activité scientifique au clergé catholique. La lutte des deux partis produisait de fortes études. Désormais la paresse l'emporte. La France verse absolument du côté de la littérature. L'Académie française et les gens du monde font la loi ; la

science perd toute autorité. La France devient une nation composée de conservateurs nigauds et de spirituels étourdis. »

Voltaire est presque aussi maltraité que Bossuet par M. Renan, car si l'un avait essayé d'étouffer l'exégèse biblique à sa naissance, l'autre en fit une arme de combat dans la lutte des partis : « Voltaire n'est pas plus un savant et un critique qu'un philosophe et un artiste. Il est un homme d'action et un homme de guerre ; tout devient arme entre ses mains. Mais on ne fait pas de bonne science, pas plus qu'on ne fait de grand art avec la polémique. La polémique est bonne et nécessaire quand la religion est intolérante et constitue un obstacle pour la science. Elle n'a pas de valeur absolue en elle-même. Ce qu'elle poursuit, ce n'est pas la vérité, c'est la victoire. Quand on veut vaincre à tout prix, on ne regarde pas beaucoup à la qualité des arguments... Je ne dis pas qu'au milieu de tout ce radotage, étincelant d'esprit, qui remplit le *Dictionnaire philosophique*, l'*Essai sur les mœurs*, il n'y ait des détails traités avec bon sens ; mais rien n'est déduit d'une manière savante, les questions sont mal posées ; ce sont des à peu près de conversation, des vues rapides d'homme du monde, parfois justes, parfois hasardées, jamais fondées sur de solides recherches. L'auteur a raison fort souvent, mais le ton général est mauvais. Hâtons-nous d'ajouter que ces fades plaisanteries, ce ton narquois, ces hypocrites protestations, ces traits à la dérobée, étaient la conséquence de l'intolérance du temps. Les seuls qui n'aient pas le droit de s'en plaindre sont les orthodoxes ; on avait rendu la franchise et le sérieux impossibles ; on récoltait ce qu'on avait semé. Après tout, ce n'est pas à nous qu'il appartient ici d'être sévères. Si Voltaire a fait de la pauvre exégèse, c'est grâce à lui que nous avons le droit d'en faire de la bonne. En revendiquant la liberté de penser, il rendit en un sens plus de services à la science qu'en avançant la solution de telle question de détail. Mais on fait rarement deux choses à la fois. Ceux qui fondent la liberté ne sont pas toujours ceux qui en usent le mieux. Ces hommes à qui nous devons le repos de notre vie et la paix de nos travaux, n'amenèrent dans les études savantes aucun progrès. »

Malgré sa mauvaise humeur contre l'esprit français, M. Re-

nan a la bonne foi de reconnaître que la France, qui avait eu la gloire de fonder l'exégèse biblique, eut encore l'honneur de lui imprimer une direction féconde, dont la génération suivante a su tirer profit. Jean Astruc, médecin français, publia en 1743 un essai intitulé : *Conjectures sur les mémoires originaux dont il paraît que Moïse s'est servi pour composer le livre de la Genèse.* « Astruc, dit M. Renan, n'était pas un hébraïsant ; c'était un esprit curieux, qui avait lu la Genèse avec soin. Il remarqua la suture et le mélange d'éléments hétérogènes qui frappent à chaque page en ce livre le lecteur attentif. Il essaya de montrer que Moïse, en composant la Genèse, n'a fait que partager par morceaux les mémoires anciens qu'il avait entre les mains et les mettre bout à bout. Il prouva sa thèse par les répétitions, par l'alternance des noms de Jéhovah et d'Elohim, par les dates interverties. Tout cela est déduit avec beaucoup de justesse... Mais les mêmes observations qui fondent l'hypothèse d'Astruc ruinent l'opinion, toute gratuite du reste, d'après laquelle Moïse aurait écrit le Pentateuque. Astruc était-il sincère, et le système qu'il proposait avait-il réellement pour but, comme il le disait, de défendre la Bible contre les esprits forts? Ou bien, en anonçant hautement son adhésion à l'opinion traditionnelle sur un point, voulait-il se donner le droit d'énoncer, sur un autre point, une opinion nouvelle, qui pouvait paraître hardie ? On ne saurait le dire. Le manque total de liberté dont jouissaient alors les sciences historiques, obligeait ceux qui ne voulaient pas se taire à des mensonges perpétuels. »

Les savants contemporains n'ont pas eu de peine à rejeter cette opinion traditionnelle qu'Astruc avait cru devoir respecter, mais la distinction entre les éléments jéhovistes et élohistes est restée le point de départ le plus solidement établi de toutes leurs recherches. Cette distinction fondée sur les deux noms de Dieu, qu'Astruc n'avait appliquée qu'à la Genèse, M. Michel Nicolas l'applique à tout le Pentateuque et considère l'emploi de ces deux noms comme représentant deux tendances religieuses très différentes. Il admet l'existence de deux ouvrages, l'un élohiste, dont la patrie a peut-être été le royaume éphraïmite, l'autre jehoviste et probablement judéen. Des do-

cuments plus anciens, par exemple des généalogies, des chants populaires, des recueils, tels que le livre du Juste et le livre des Guerres d'Iahweh ont été mis à profit par les auteurs de ces deux ouvrages qui furent réunis et enchevêtrés l'un dans l'autre à une époque où l'antagonisme des deux tendances religieuses était déjà oublié. On peut, pour la rédaction finale du Pentateuque descendre jusqu'au temps d'Esdras. Les conjectures de M. Michel Nicolas sur l'antiquité relative des documents élohistes et jehovistes, sur leur origine éphraïmite ou judéenne ont trouvé des contradicteurs parmi les savants, mais on s'accorde à reconnaître que le Pentateuque est formé d'éléments indépendants les uns des autres, rédigés à différentes époques, et que les traditions recueillies dans la Bible appartiennent, les unes aux Israélites du Nord, les autres aux Judéens. On admet en outre qu'il y a une distinction à faire entre les documents élohistes, dont le principal, inséré presque en entier dans la Bible, est généralement désigné sous le titre de Livre des Origines. L'auteur de ce livre appartenait à la caste sacerdotale, tandis que les documents jéhovistes représentent l'esprit et les tendances des prophètes.

La diversité des traditions d'où est sortie la Bible se manifeste dès la première page par la juxtaposition des deux cosmogonies différentes. Le créateur s'appelle dans l'une Elohim, dans l'autre Iahweh. Le récit élohiste de la création forme le premier chapitre de la Genèse et les trois premiers versets du second chapitre :

« Au commencement Dieu (Elohim) créa les cieux et la terre. Et la terre était déserte et vide, et les ténèbres couvraient l'abîme, et le souffle de Dieu planait sur les eaux. Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne, et Dieu sépara la lumière des ténèbres, et il appela la lumière jour, et les ténèbres il les appela nuit. Et il y eut soir et il y eut matin. Premier jour.

« Et Dieu dit : Qu'il y ait un plafond entre les eaux pour les séparer les unes des autres. Et Dieu fit le plafond et sépara les les eaux supérieures des eaux inférieures. Et il en fut ainsi. Et Dieu nomma le plafond cieux. Et il y eut soir, et il y eut matin. Second jour.

« Et Dieu dit : Que les eaux au-dessous des cieux se réunissent en un seul lieu et que le sec apparaisse. Et il fut ainsi. Et Dieu nomma le sec terre et l'amas des eaux mer. Et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu dit : Que la terre fasse germer l'herbe, la plante portant graine, l'arbre fruitier donnant, selon son espèce, du fruit ayant en lui sa graine sur la terre. Et il fut ainsi, et la terre produisit de l'herbe, des plantes portant graine selon leur espèce et des arbres donnant du fruit ayant en lui sa graine selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Et il y eut soir, et il y eut matin. Troisième jour.

« Et Dieu dit : Qu'il y ait des flambeaux au plafond des cieux pour séparer le jour de la nuit, et qu'ils servent de signes pour les époques et les jours et les années, et de flambeaux au plafond des cieux pour éclairer la terre. Et il fut ainsi. Et Dieu fit les deux grands flambeaux, le grand flambeau pour régler le jour, le petit flambeau pour régler la nuit, et les étoiles. Et Dieu les mit au plafond du ciel pour éclairer la terre et gouverner le jour et la nuit et séparer la lumière des ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon. Et il y eut soir, et il y eut matin. Quatrième jour.

« Et Dieu dit : Que les eaux fourmillent d'une multitude d'animaux vivants et que des oiseaux volent au-dessus de la terre, à la face du plafond des cieux. Et Dieu créa les grands cétacés et toute âme vivante et rampante dont les eaux fourmillent, selon leurs espèces, et tous les oiseaux ailés selon leurs espèces. Et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu les bénit en disant : Croissez et multipliez-vous et remplissez les eaux dans les mers, et que le volatile se multiplie sur la terre. Et il y eut soir et il y eut matin. Cinquième jour.

« Et Dieu dit : que la terre produise chaque âme vivante selon son espèce ; le bétail, le reptile et les bêtes de la terre selon leur espèce. Et il fut ainsi. Et Dieu fit les bêtes de la terre selon leur espèce et le bétail selon son espèce, et tout ce qui rampe sur la terre selon son espèce. Et Dieu vit que cela était bon. Et Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer et les oiseaux des cieux et le bétail et sur tout reptile rampant sur la terre. Et Dieu créa l'homme à son image ; il le créa à

l'image de Dieu ; il les créa mâle et femelle, et il les bénit et il leur dit : Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre et soumettez-la ; et vous dominerez sur les poissons de la mer et sur les oiseaux des cieux et sur toute bête rampant sur la terre. Et Dieu dit : Voilà, je vous donne toute herbe portant graine qui est à la surface de la terre, et tout arbre où il y a du fruit portant graine, et cela sera votre nourriture. Et à toute bête de la terre et à tout oiseau des cieux et à tout ce qui rampe sur la terre ayant une âme vivante, tout légume d'herbe sera un aliment. Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voilà, c'était très bien. Et il y eut soir et il y eut matin. Sixième jour.

« Et ainsi furent achevés les cieux et la terre et toute leur armée, et Dieu ayant achevé le sixième jour l'ouvrage qu'il avait fait, il se reposa le septième jour de tout l'ouvrage qu'il avait fait. Et Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, parce qu'en ce jour il se reposa de tout l'ouvrage de création qu'il avait fait. Voilà comment furent créés la terre et les cieux. »

La répartition de l'œuvre créatrice en six journées suivie d'une journée de repos semble avoir pour but de donner une consécration religieuse au repos du septième jour qui existait chez les Israélites depuis un temps immémorial, peut-être depuis leur émigration de Chaldée. Les Chaldéens avaient établi une période hebdomadaire en rapport avec les sept planètes ; pour ôter à la semaine ce caractère astronomique, tout en conservant le repos du sabbat, l'auteur du récit qui ouvre la Bible, répartit en six jours les huit opérations qu'il énumère, de sorte que le troisième et le sixième en comprennent deux. On a voulu voir dans ces six journées des périodes géologiques, on s'est donné une peine incroyable pour retrouver toute la science moderne dans le premier chapitre de la Genèse. On aurait pu faire le même travail avec autant de succès sur la cosmogonie de Manou, sur la Théogonie d'Hésiode ou sur le début des Métamorphoses d'Ovide. Tous les peuples ont essayé d'expliquer la formation du monde en adaptant à leurs conceptions religieuses les notions qu'ils pouvaient avoir en physique, en astronomie et en histoire naturelle. Les systèmes les plus récents ont pu faire des emprunts aux systèmes les plus an-

ciens, et de même qu'il y a dans Hésiode quelques fables qui ne sont pas grecques, il peut se trouver dans la Genèse des détails empruntés aux Chaldéens, aux Phéniciens ou aux Egyptiens, qui étaient civilisés avant les Juifs.

Si le récit élohiste de la création représente une tradition indigène, il est certain que cette tradition n'avait pas l'autorité d'un dogme, puisque les rédacteurs de la Bible ne se sont fait aucun scrupule de placer immédiatement après un récit tout différent, et sur quelques points contradictoire. Ainsi dans cette seconde cosmogonie, où le créateur est désigné sous le nom d'Iahweh, la terre, au lieu d'émerger de l'océan primordial, est d'abord une surface aride d'où s'élève ensuite un brouillard. Il n'est plus question des six jours. Au lieu d'une création progressive des plantes, des animaux et de l'homme, dernier couronnement de l'œuvre, c'est, au contraire, l'homme qui sort le premier du limon terrestre, non pas l'espèce humaine, les mâles et les femelles, mais un premier ancêtre, puis le jardin qui lui est donné pour demeure et les animaux qui défilent devant lui; après quoi la femme est tirée de sa chair.

« Le jour où le Dieu Iahweh fit la terre et les cieux, il n'y avait aucun arbuste des champs sur la terre et aucune plante des champs ne germait encore, parce que le Dieu Iahweh n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et qu'il n'y avait pas d'homme pour la cultiver. Alors une vapeur monta du sol et arrosa toute la surface de la terre. Et le Dieu Iahweh forma l'homme de la poussière de la terre et lui souffla dans le nez un souffle de vie, et l'homme fut une âme vivante. Et le Dieu Iahweh planta un jardin en Éden, vers l'orient, et y mit l'homme qu'il avait formé. Et le Dieu Iahweh fit germer de la terre toutes sortes d'arbres agréables à la vue et bons pour la nourriture, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la science du bien et du mal.

« (Un fleuve sort de l'Eden pour arroser le jardin, et de là se divise en quatre bras. Le nom du premier est Pison; il entoure toute la terre d'Hawilah, où il y a de l'or, et l'or de ce pays est excellent. Là aussi sont le bdellium et la pierre d'onyx. Le nom du second fleuve est Gihon; il entoure toute la terre de Coush. Le nom du troisième fleuve est le Tigre (Hiddeqel); il

coule devant Assour. Et le quatrième fleuve est l'Euphrate.)

« Et le Dieu Iahweh prit l'homme et l'établit dans le jardin de Eden pour le cultiver et le garder. Et il fit un commandement à l'homme en disant : Tu pourras manger de tous les arbres du jardin, mais de l'arbre de la science du bien et du mal, tu n'en mangeras pas, car le jour où tu en mangeras, tu mourras de mort. Et le Dieu Iahweh dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Je lui ferai une aide qui lui convienne. Et le Dieu Iahweh forma de la terre tous les animaux des champs et tous les oiseaux des cieux et les amena devant l'homme pour voir comment il les nommerait, et tous les noms que l'homme leur donnerait devaient rester leurs noms. Et l'homme donna des noms à tous les bestiaux et à tous les oiseaux des cieux et à toutes les bêtes des champs, mais pour l'homme il ne trouva pas d'aide qui lui convînt. Alors le Dieu Iahweh fit tomber sur l'homme un profond sommeil qui l'endormit ; et il prit une de ses côtes et en referma la place avec de la chair. Et de la côte qu'il avait prise à l'homme, il bâtit une femme et l'amena à l'homme. Et l'homme dit : Cette fois, c'est os de mes os et chair de ma chair ; elle sera appelée épouse, parce qu'elle a été prise de l'époux. C'est pourquoi l'homme quittera père et mère pour s'attacher à sa femme, et ils formeront une seule chair. Et tous deux étaient nus, l'homme et la femme, et ils n'en avaient pas honte.

« Or, le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs que le Dieu Iahweh avait faits ; et il dit à la femme : Dieu a-t-il dit : Vous ne mangerez d'aucun arbre du jardin ? Et la femme dit au serpent : Nous mangeons des fruits des arbres du jardin, mais de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas, de peur que vous ne mouriez. Et le serpent dit à la femme : Certainement vous ne mourrez pas, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux seront ouverts et vous serez comme des Dieux, sachant le bien et le mal. Et la femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable aux yeux et désirable pour l'intelligence ; et elle prit de son fruit et en mangea, et en donna aussi à son mari qui était avec elle et il en mangea. Et les yeux de l'un et de l'autre furent ouverts et ils s'aperçurent

qu'ils étaient nus. Et ils cousirent des feuilles de figuier et s'en firent des ceintures. Et ils entendirent le Dieu Iahweh qui se promenait dans le jardin à la fraîcheur du jour, et l'homme et sa femme se cachèrent de sa face parmi les arbres du jardin. Et le Dieu Iahweh appela l'homme et lui dit : Où es-tu? Et il dit : Je t'ai entendu dans le jardin, et j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché. Et il dit : Qui t'a fait savoir que tu étais nu? N'as-tu pas mangé de l'arbre dont je t'ai défendu de manger? Et l'homme dit : La femme que tu m'as donnée pour compagne, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'ai mangé. Et le Dieu Iahweh dit à la femme : Pourquoi as-tu fait cela? Et la femme dit : Le serpent m'a séduite et j'ai mangé. Et le Dieu Iahweh dit au serpent : Puisque tu as fait cela, sois maudit entre tous les animaux domestiques et toutes les bêtes sauvages. Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras la poussière de la terre tous les jours de ta vie. Et je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne : elle t'écrasera la tête et tu lui mordras le talon. A la femme il dit : Je multiplierai les peines de tes grossesses ; dans la douleur tu enfanteras des fils, et tu auras besoin de ton mari et il sera ton maître. Et à l'homme, il dit : Parce que tu as obéi à la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais dit : Tu n'en mangeras pas, maudite sera la terre à cause de toi, dans le travail tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie, et elle te produira l'épine et le chardon, et tu mangeras l'herbe des champs. A la sueur de ton visage tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes à la terre, d'où tu as été tiré, car tu es poussière et tu retourneras en poussière.

« Et l'homme appela sa femme Eve, car elle a été la mère de tous les vivants. Et le Dieu Iahweh fit à l'homme et à sa femme des habits de peau et il les en vêtit. Et le Dieu Iahweh dit : Voilà que l'homme est devenu comme un de nous, sachant le bien et le mal. Empêchons maintenant qu'il n'étende la main pour prendre aussi de l'arbre de vie et n'en mange et ne vive éternellement. Et le Dieu Iahweh le chassa du jardin de Eden pour qu'il cultivât la terre d'où il a été pris, et il le mit dehors et plaça à l'orient du jardin de Eden des

Kéroubs avec la flamme de l'épée tournoyante pour garder le chemin de l'arbre de vie. »

Lorsqu'on lit ces deux morceaux placés à la suite l'un de l'autre au commencement de la Bible, on se demande d'abord pourquoi le Créateur y est désigné par deux noms différents; cette question n'a pas encore reçu de réponse satisfaisante. Le nom d'Elohim est un pluriel, mais le verbe est toujours au singulier. C'est ce que les hébraïsants appellent un pluriel de majesté; mais M. Havet fait remarquer que cet idiotisme même a besoin d'être expliqué; l'explication la plus naturelle, selon lui, est que Elohim a été, à l'origine, un pluriel véritable, que les Israélites ont commencé par invoquer les Dieux, et il trouve dans la Bible plusieurs traces de ce polythéisme primitif. Une des plus curieuses est précisément dans le morceau jéhoviste qui vient d'être cité, quand le Dieu Iahweh dit: « Voici que l'homme est devenu comme un de nous. » Dans ce passage, Iahweh peut être le premier des Dieux, mais il n'est pas le Dieu unique : s'il était seul de son espèce, au lieu de dire : « comme un de nous », il dirait : « comme moi ». Outre la différence des noms divins, il y en a une encore plus importante dans le ton particulier de chacun des récits : « Dans le premier morceau, dit M. Reuss, la notion de Dieu est des plus élevées : il parle et aussitôt les choses existent, parfaites, comme il les a conçues et voulues. Dans le second récit règne, nous ne voulons pas dire une autre conception de Dieu, mais un tout autre style : Dieu, pour créer l'homme, *prend* de la poussière, puis il *forme* sa créature, puis il lui *souffle* dans les narines le souffle vital. Il *plante* un jardin; *prend* l'homme pour l'y établir, il *forme* aussi les bêtes et les *amène* à l'homme; il *prend* une côte et *bâtit* la femme, après avoir *refermé* la place ainsi ouverte. Plus loin, il *se promène* dans le jardin à la fraîcheur du soir, et fait du bruit en marchant. On le voit, les anthropomorphismes abondent et sont en partie d'une naïveté telle que personne ne songe plus à les prendre à la lettre. »

Il est intéressant de comparer les cosmogonies des Juifs à celles des autres peuples de l'antiquité, mais on doit prendre garde de tirer de ces rapprochements des conclusions préma-

turées, et si quelques ressemblances paraissent pouvoir s'expliquer par des emprunts, il faut se rappeler que les documents de ce genre nous sont rarement connus sous leur forme primitive et que leur date est toujours incertaine. Nous avons plusieurs cosmogonies égyptiennes, mais elles ne nous sont parvenues qu'en grec (1), et appartiennent probablement à l'époque Alexandrine. Celle qui est intitulée le *Discours Sacré* est écrite dans un grec assez incorrect, ce qui peut faire croire qu'elle est traduite de l'égyptien. Le ton général rappelle les formes hébraïques; mais les idées sont fort éloignées de celles des Juifs : les Dieux des astres interviennent dans la création; leur action est même plus directe que celle du Dieu suprême qui n'a qu'un caractère abstrait et impersonnel : « Il y avait des ténèbres sans limite sur l'abîme, et l'eau et un souffle subtil et intelligent contenu dans le chaos par la puissance divine. Alors jaillit la lumière très sainte, et sous le sable les éléments sortirent de l'essence humide, et tous les Dieux débrouillèrent la nature féconde. » Ce passage fait songer au début de la Genèse, aux ténèbres couvrant la face de l'abîme, au souffle de Dieu planant sur les eaux; mais on y trouve encore plus exactement ce que nous dit Damaskios de la cosmogonie égyptienne, qui admettait comme premiers principes les ténèbres, l'eau et le sable. L'influence des astres sur la destinée humaine est clairement indiquée par ces mots : « Leur vie et leur sagesse sont réglées à l'origine par le cours des Dieux circulaires et viennent s'y résoudre. »

Il y a une autre cosmogonie égyptienne beaucoup plus étendue, intitulée *le Livre Sacré*. C'est un entretien d'Isis avec son fils Hôros sur la création du monde, l'incarnation des âmes et la métempsycose. A la prière des Dieux inférieurs, le Dieu suprême ordonne l'univers : « Alors Dieu sourit et il dit à la Nature d'exister; et sortant de sa voix, le Féminin s'avança dans sa parfaite beauté. Les Dieux avec stupeur contemplaient cette merveille, et le grand ancêtre, versant un breuvage à la Nature, lui ordonna d'être féconde; puis, pénétrant tout de ses regards, il dit ceci : Que le ciel soit la pléni-

(1) Voir ma traduction d'Hermès Trismégiste.

tude de toutes choses, et l'air, et l'éther. Dieu dit, et cela fut. » Cette dernière phrase semble une réminiscence de la Bible; cependant, il est difficile de trouver dans l'ensemble de l'ouvrage une influence juive. L'auteur décrit la création des âmes, dont la Bible ne dit rien, et il la décrit minutieusement, comme une opération chimique. Ensuite, l'ouvrier associe les âmes à l'œuvre de la création, en leur donnant pour modèles les signes du Zodiaque et les autres animaux célestes. Les âmes, fières de leur œuvre, s'écartent des limites prescrites, et en punition de leur désobéissance, sont condamnées à habiter les corps. En les exilant sur la terre, Dieu met pour unique condition à leur retour de ne pas s'attacher à leur prison. Les corps sont fabriqués par Hermès avec le résidu de la mixture qui a servi à la préparation des âmes, et cette nouvelle opération chimique est décrite comme la première. Les âmes irritées de leur incarnation se livrent à toutes sortes d'excès. Ne pouvant rien contre les Dieux, les hommes se déchirent les uns les autres. La terre et les autres éléments, souillés par le sang répandu et par l'odeur du meurtre, se plaignent au Créateur, le priant d'envoyer un effluve de lui-même pour régénérer le monde. Il envoie Osiris qui enseigne aux hommes la religion, la justice et la science, et qui, sa mission accomplie, devient le juge des morts. Tel est le récit fait par Isis à son fils Hôros.

D'après la cosmogonie chaldéenne, qui n'est connue jusqu'à présent que par un fragment de Bérose, il n'y avait au commencement que des ténèbres et de l'eau, et dans cette eau s'engendrèrent spontanément toutes sortes d'animaux étranges, à la fois mâles et femelles, réunissant les formes de l'homme à celles des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, dont on voyait les images dans le temple de Bel, et que nous retrouvons sur les bas-reliefs de Ninive et les cylindres babyloniens. A ces premières ébauches de la création présidait une femme nommée Omorca ou Taauth, personnification de la matière humide. Le Dieu suprême, Bel, coupa cette femme en deux moitiés dont il forma le ciel et la terre. Les monstres, qui ne pouvaient supporter la lumière, disparurent aussitôt. Alors Bel se coupa la tête, et les autres Dieux ayant pétri son sang

avec la terre en formèrent les hommes qui, à cause de cela, sont doués d'intelligence et participent de la nature divine. Bel commande ensuite à un des Dieux secondaires de se couper la tête et, pétrissant avec de la terre le sang qui coulait, il en forme les animaux qui peuvent vivre au contact de l'air. Bel forme aussi, mais on ne nous dit pas comment, les astres, le soleil, la lune et les cinq planètes. Si cette cosmogonie nous était connue sous sa forme originale, peut-être y trouverait-on des analogies avec le récit de la Genèse, puisque les Israélites étaient originaires de Chaldée; mais dans l'analyse donnée par Bérose, ces analogies se réduisent à l'antériorité des ténèbres sur la lumière, et au caractère progressif de la création animée. On a vu dans la cosmogonie chaldéenne une allégorie du matin, parce que les visions monstrueuses de la nuit disparaissent devant la lumière. Quand on cherche à se figurer la naissance du monde, il est naturel d'emprunter des comparaisons à la naissance du jour. Dans le Véda, l'aurore crée le monde tous les matins, parce qu'elle rend visible ce qui était caché.

La cosmogonie phénicienne, d'après le peu que nous en savons, semble avoir placé à l'origine du monde un chaos, c'est-à-dire un abîme ténébreux, sur lequel flottait le souffle ou l'esprit. Par la force du désir, le chaos et l'esprit se mêlèrent et leur union produisit la matière, ou le limon, qui avait la forme d'un œuf et qui contenait les germes de toutes choses. Il y eut d'abord des animaux privés de sentiment, puis des animaux pensants qui furent appelés contemplateurs du ciel. Ils s'éveillèrent au bruit de la foudre et les mâles s'unirent aux femelles. Quelques traits de ce tableau confus se retrouvent dans la Genèse, d'autres dans la Théogonie d'Hésiode, mais on ne peut rien conclure de ces rapprochements : car nous ne savons pas à quelle époque remontait l'ouvrage phénicien de Sanchoniathon ; nous n'en avons que des fragments mutilés, et traduits en grec par Philon de Byblos, qui travestit souvent l'original par ses explications philosophiques et ses tendances évhémeristes. Il importe d'ailleurs assez peu que le rédacteur du premier chapitre de la Genèse ait eu sous les yeux des cosmogonies étrangères et qu'il ait emprunté quel-

ques détails aux Phéniciens, aux Chaldéens ou aux Égyptiens. Ce qui est incontestable, c'est que son récit est plus simple et plus clair que tous les autres, et qu'il en a fait une œuvre originale et vraiment juive par sa façon franchement monothéiste de concevoir l'ordre général de l'univers.

La fable du paradis perdu semble avoir été empruntée à une mythologie étrangère. Les prophètes juifs n'y font aucune allusion. Le mot de Kéroub ou Chérubin n'est pas d'origine hébraïque. C'est le nom des taureaux ailés à tête humaine que les Assyriens et les Perses plaçaient à la porte des palais royaux. Les Grecs en ont fait les Griffons, gardiens des trésors. On voit souvent dans les bas-reliefs assyriens des anges coiffés d'un bonnet à triple rang de cornes, cueillant les fruits d'un arbre assez compliqué de forme, qu'on désigne habituellement sous le nom d'arbre de vie. Quant au paradis, avec les quatre fleuves qui l'arrosent, les uns l'ont cherché en Arménie près des sources du Tigre et de l'Euphrate, les autres ont cru le retrouver dans l'Aryana du Zend Avesta, la première terre créée par Ormuzd, c'est-à-dire le plateau de Pamir, d'où s'échappent quatre grands fleuves, l'Indos, l'Helmend, l'Oxos et l'Iaxarte. Mais le Gihon qui entoure l'Ethiopie ne peut être que le Nil. Le rédacteur du second chapitre de la Genèse donne une source commune à tous les grands fleuves dont il a entendu parler, de même qu'Homère fait sortir toutes les eaux douces du fleuve Océan. La désobéissance du premier couple humain est racontée dans un des livres sacrés des Perses. Le premier homme et la première femme, Meschia et Meschiane, avaient été créés purs par Ormuzd, mais, séduits par Ahriman, ils mangèrent du lait et des fruits, coupèrent les arbres et adorèrent les mauvais esprits. Le serpent est chez les Perses une incarnation du mauvais principe : dans la fable juive, il n'est que le plus rusé des animaux. La croyance au Diable est étrangère à la mythologie hébraïque; le Satan du prologue de Job est l'ange de l'épreuve, qui se trouve au milieu des autres anges quand l'armée du ciel est réunie autour d'Iahweh.

Il y a dans les traditions grecques quelques symboles qu'on peut rapprocher du récit de la Bible. L'homme tiré du limon et formé à la ressemblance des Dieux ne se trouve à la vérité

que dans les Métamorphoses d'Ovide, mais les deux poèmes d'Hésiode, la Théogonie et les Travaux et Jours exposent à peu près de la même manière la fable de Promètheus et de Pandora, qu'on peut rapprocher de celle d'Adam et d'Eve. C'est un tableau mythologique de la naissance de la civilisation, rattachée à la découverte du feu, source de toute industrie. Dès que Promètheus a pris le feu du ciel pour l'apporter aux hommes, Zeus charge Hèphaistos de fabriquer Pandora avec de l'argile détrempée. Pandora représente à la fois la femme et la vie civilisée. Sans l'industrie, l'homme aurait sa femelle comme les autres animaux, mais la femme est un produit artificiel de la civilisation. Charmante et dangereuse, parée de tous les dons des Dieux, la trompeuse éternelle impose à l'homme la lourde chaîne du travail, « parce qu'elle aime le luxe et déteste la pauvreté. » Sa curiosité ouvre la fatale amphore d'où s'échappent tous les maux de la vie policée, inconnus aux peuples sauvages. C'est ainsi que Zeus envoie aux hommes un mal pour un bien, car la naissance de Pandora est une punition de la conquête du feu. La raison de cette punition et du supplice de Promètheus, c'est que l'industrie est une lutte contre les puissances cosmiques, et il n'y a pas pour l'homme de lutte sans douleur. Il doit conquérir par le travail la nourriture que la terre fournit gratuitement aux autres êtres, car les Dieux ont caché les sources de la vie depuis que Promètheus a dérobé le feu du ciel.

La pensée du symbole biblique est la même, mais la forme est toute différente, et un emprunt, d'un côté ou de l'autre, est inadmissible. Pour les Grecs, le commencement de la civilisation, c'est l'emploi du feu et le travail de l'argile plastique; pour les Juifs, c'est le labourage et l'industrie du vêtement : dès que l'homme et la femme ont mangé du fruit défendu, ils s'aperçoivent de leur nudité et sont saisis de crainte, car cette nudité est une faiblesse et un danger. Peut-être est-ce aussi une laideur, car la pudeur est une forme de la honte. Le vêtement est pour l'homme une défense, pour la femme un voile. Cela est bien loin des Grecs qui, dans leurs sculptures, donnent aux Dieux et aux Héros la nudité des gymnases. Le héros ne craint aucun ennemi et n'a pas besoin de se couvrir : il laisse le vê-

tement aux femmes qui en font une parure, c'est-à-dire une amorce : le sentiment de l'art se traduit chez elles, comme chez les sauvages, par le goût de la toilette, qui n'exige ni étude ni effort. On ne saurait dire laquelle est la plus ancienne de la fable grecque ou de la fable juive : dans l'une comme dans l'autre, à côté de quelques traits d'un caractère très primitif, on en trouve qui semblent appartenir à une époque de réflexion.

La clarté et la sobriété du style, que nous avons constatées dans le récit élohiste de la création, ne sont pas moins remarquables dans la légende jéhoviste du paradis perdu. Pour exposer l'origine de la civilisation, l'auteur emprunte les principaux traits de son tableau à l'enfance de l'homme. Chacun de nous a connu cet âge d'or, et le drame de l'Eden se déroule chaque jour sous nos yeux. L'enfant dont la conscience n'est pas éveillée est dans le paradis, dans les limbes de la vie morale ; il ne connaît pas sa faiblesse, et, comme les animaux, il ignore qu'il est nu. Il est innocent comme eux, il n'a pas à lutter, car il ne sait pas distinguer le bien du mal. Cette science, il ne peut l'acquérir que par sa première faute, et cette première faute ne peut être qu'une désobéissance : « Pourquoi te caches-tu ? Aurais-tu mangé de ce fruit dont je t'avais défendu de manger ? » L'enfant comprend qu'il a mal fait : il sait distinguer le bien du mal. Le voilà exilé du paradis, condamné au travail, au dur et incessant travail de l'homme sur lui-même, à la perpétuelle nécessité de choisir entre la passion et le devoir, et au milieu des luttes de la vie, il revoit ce beau jardin de virginité perdue, qu'embellit encore le prisme du souvenir. On peut dire de cette fable de l'Eden ce que le philosophe Salluste disait de toutes fables religieuses : cela n'est jamais arrivé, mais c'est éternellement vrai.

Tout en prenant pour cadre l'enfance de l'homme, l'auteur biblique n'oublie pas qu'il s'agit de l'enfance des sociétés. Pour lui comme pour Hésiode, c'est la femme qui a introduit le mal dans le monde. L'homme ne travaille que pour elle, il ne se bat que pour elle ; s'il commet une faute ou un crime, c'est toujours à cause d'elle : « La femme que tu m'as donnée pour compagne m'a offert du fruit de l'arbre, et j'ai mangé. » Et le Dieu lui dit : « Parce que tu as écouté la voix de ta

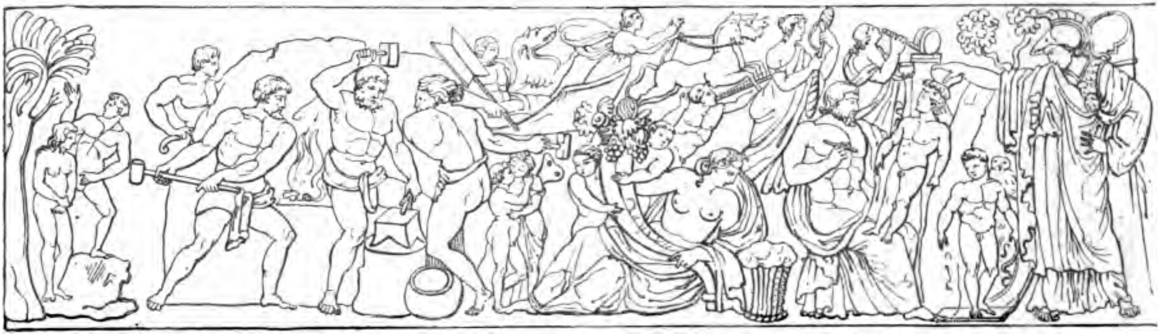
femme, la terre te produira des épines et des ronces, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ». Mais elle, la séductrice, qui se fait une arme de sa faiblesse, elle aura besoin de la protection de l'homme, et un protecteur est un maître. Et comme la douleur est la condition de toute vertu et la rançon de toute joie, elle enfantera dans la douleur, et la maternité sera sa couronne. Quant au serpent, l'anathème prononcé contre lui n'est qu'une explication mythique des répugnances instinctives de notre espèce contre cette bête mystérieuse qui passait dans toute l'antiquité et passe encore aujourd'hui en Orient pour le type de la prudence et de la ruse. Et cependant le serpent d'Eden n'avait pas menti : nous sommes comme des Dieux, connaissant le bien et le mal. Iahweh le sait, et il fait garder par une épée flamboyante la route qui mène à l'arbre de vie; car l'homme a été créé mortel, et il doit retourner à la terre d'où il est sorti. Qu'il y dorme d'un éternel sommeil, puisqu'il ne peut plus rentrer dans le paradis pleuré des premiers jours, où il n'y avait pas de remords.

Les symboles religieux ont une souplesse qui leur permet de s'adapter à toutes les phases du développement des races. Sans que la lettre ait changé, la pensée se transforme ; c'est un avantage qu'ont les religions sur les philosophies. Quand le sentiment mystique prévalut dans l'explication de la mythologie, la fable de Promètheus devint une allégorie de la descente et de l'ascension des âmes ; aussi est-elle souvent représentée sur les sarcophages. L'homme est une étincelle du feu céleste captive dans une lampe d'argile, un Dieu exilé du ciel, cloué sur le Caucase de la vie, dévoré de soucis toujours renaissants. Mais l'effort des vertus héroïques brise ses chaînes et le délivre du bec et des ongles des vautours. La fable juive prit aussi un sens mystique sous l'influence des idées spiritualistes de la philosophie grecque. On vit alors dans l'Eden une allégorie de l'état des âmes avant leur incarnation, dans le serpent l'attrait pernicieux de la curiosité sensuelle, dans le fruit défendu le désir qui attire l'âme vers la naissance et le devenir, dans les tuniques de peau, le corps qui enchaîne l'âme à la terre et la soumet à l'esclavage des passions. On retrouve les mêmes idées dans le *Discours Sacré* d'Hermès Trismégiste que j'ai analysé plus

haut. Je ne dirai pas comment le grand symbole chrétien de la chute et de la rédemption se greffa sur la mythologie hébraïque : cette dernière phase de l'évolution religieuse appartient à l'histoire de la symbolique chrétienne, et je n'ai à parler ici que de la religion juive.

Les chapitres II et III de la Genèse occupent une place à part dans la Bible ; c'est le seul morceau où les noms d'Elohim et d'Iahweh soient associés. Ce morceau appartient cependant à la série des documents jéhovistes. Le chapitre IV, où le nom d'Iahweh est seul employé, rattache la fable de Caïn et d'Abel à celle du paradis perdu et il y règne le même esprit d'hostilité contre la civilisation. Les tribus agricoles ou industrielles et les tribus pastorales sont personnifiées par deux frères, Caïn et Abel. L'un et l'autre offrent des sacrifices, et Iahweh préfère les victimes choisies dans le troupeau aux fruits de la terre, produits du travail de l'homme. Cette préférence pour les offrandes sanglantes, qui forme une différence remarquable entre la religion des Sémites et celle des Aryas, excite la jalousie du laboureur, qui tue son frère. Poursuivi par les remords, il se sauve dans le pays de Nod, à l'orient d'Eden, et fonde la première ville. Les descendants du meurtrier inventent les principales formes de l'art et de l'industrie. Cela rappelle la théogonie évhémériste de Sanchoniathon, et on s'est demandé si les Caïnides ne seraient pas des divinités étrangères transformées en personnages humains : le nom de Jubal, inventeur des instruments de musique, a été rapproché de celui d'Apollon ; le nom du forgeron Tubalcaïn ressemble à celui de Vulcain. On a également remarqué que le nom de Seth, fils d'Adam, était le nom d'un Dieu égyptien (Set). On aurait pu rapprocher de même les noms d'Abraham et de Brahma, de Sara et de Sarasvati. Il y a dans ce chapitre des passages obscurs ; les versets 6 et 7 sont des interpolations, le verset 8 est tronqué. On ne comprend pas pourquoi Caïn craint d'être tué quand il n'y a pas encore d'hommes sur la terre, ni pourquoi Iahweh le marque d'un signe et déclare que sa mort sera vengée sept fois. Il n'est pas moins difficile de comprendre le chant de Lamech qui annonce à ses deux femmes qu'il vient de tuer un homme et que sa mort, à lui, sera vengée septante fois sept fois. Le cha-

L'Océan. L'Aurore. Clotho. Lachésis.



Adam et Ève, ou Deucalion et Pyrrha. — Les Cyclopes forgeant les chaînes de Promètheus. — Eros et Psyché. — La Terre. — Promètheus modelant les hommes. — Athènè.

Nous reproduisons un bas-relief du Capitole où la vie humaine est représentée sous un double symbole, celui de Promètheus et celui de Psyché. Au centre, près de la Terre féconde qui lui fournit les éléments de la création, Promètheus modèle les hommes, et Athènè les anime en leur posant sur la tête le papillon, symbole de l'âme. Au-dessus, Clotho file la destinée humaine, Lachésis la règle d'après les mouvements des astres. De la sphère lumineuse où roule, au delà de l'Océan, le char de l'Aurore, l'âme est descendue à l'appel du Désir : Eros tient Psyché embrassée. A gauche, dans la caverne du monde sublunaire, Hèphaistos forge les chaînes de Promètheus, emblème de la prison du corps. Ce côté du tableau est fermé par deux figures représentant les ancêtres de la race humaine, Deucalion, fils de Promètheus et son épouse Pyrrha, ou peut être Adam et Ève, car ce monument appartient à une époque où les symboles grecs se mêlaient à des éléments judéo-chrétiens ; le groupe d'Eros et Psyché se trouve quelquefois sur les tombeaux des catacombes de Rome.

La Nuit. La Lune. Psyché. Hermès. Promètheus. Atlas.



Eros éteignant son flambeau. Atropos. La Terre. Promètheus enchaîné. Hèraklès.

La seconde partie du bas-relief est la contre-partie de la première. Eros, confondu avec Thanatos, Dieu de la mort, renverse son flambeau éteint sur un cadavre et tient une couronne funéraire où se pose un papillon. Atropos ferme le livre de la destinée, et on voit, enveloppée d'un voile, se dresser la grande Nuit. Dans le ciel monte le char de la lune, et Hermès, conducteur des âmes, emporte Psyché loin de la Terre, qu'il laisse sous ses pieds. Bientôt, par l'effort des vertus héroïques, Promètheus sera délivré de ses chaines, car déjà Hèraklès perce de ses flèches l'aigle qui lui rongeait le cœur. Derrière le héros on aperçoit Atlas et le dragon des Hespérides, allusion au jardin céleste où il va cueillir les pommes d'or. Si on reconnaît Adam et Ève dans les figures du côté gauche, on peut voir, de l'autre côté, au lieu d'Atlas et du dragon des Hespérides, le serpent d'Eden et le Tentateur. Au sujet d'Eros considéré comme Dieu de la mort, on peut consulter mon article sur *Eros et la symbolique du Désir*, dans la Gazette des Beaux-Arts de 1872.

pitre se termine à la naissance d'Enos, fils de Seth. « C'est à cette époque, dit le texte, qu'on commença à invoquer le nom d'Iahweh. » En cela l'auteur se contredit lui-même, car il a parlé plus haut des sacrifices offerts à Iahweh par Caïn et Abel.

Le chapitre suivant appartient au Livre des Origines et fait suite à la cosmogonie élohiste du premier chapitre. L'auteur expose la généalogie des hommes depuis Adam jusqu'à Noé, mais il ne connaît ni Caïn ni Abel, et ne donne à Adam qu'un fils nommé Seth, qu'Adam engendre à son image, comme lui-même avait été formé à l'image de Dieu. Il énumère ensuite les descendants de Seth, dont les noms sont à peu près les mêmes que ceux des descendants de Caïn dans le chapitre précédent: il y a seulement quelques variantes d'orthographe et l'ordre est un peu différent. Il est probable que le jéhoviste et l'élohiste ont recueilli une même généalogie diversement altérée par la tradition. Mais ce qui distingue l'élohiste, c'est qu'il indique régulièrement l'âge auquel chaque patriarche eut un fils et l'âge où il mourut. Le système chronologique de l'auteur lui fait attribuer aux premiers hommes une excessive longévité: on trouve chez d'autres peuples des exagérations analogues provenant aussi de calculs systématiques. Il y a un des patriarches, Énoch, dont la vie est plus courte que celle des autres; il vit 365 ans, juste le nombre des jours de l'année, après quoi l'auteur dit qu' « il disparut parce que Dieu le prit. » On croit qu'il y a là une fable astronomique. Énoch, dont le nom peut se traduire par *renouvellement*, serait une personnification de l'année, qui dure 365 jours, puis disparaît. Mais quand le sens allégorique de la fable fut oublié, ce qui arrive très souvent dans l'histoire des mythologies, on crut qu'Énoch était un homme enlevé au ciel pour sa piété, et on en fit un prophète annonçant les jugements de Dieu. Un livre écrit sous son nom vers le premier siècle avant l'ère chrétienne est cité comme un livre sacré dans l'épître de saint Jude.

Le Livre d'Énoch, qui a fourni des sujets de poèmes à Lord Byron, à Thomas Moore et à Lamartine, raconte la fable de la chute des anges. Cette fable, quoique admise par les chrétiens, ne se trouve pas dans la Bible, mais elle a eu pour point de départ un passage du VIe chapitre de la Genèse: « Et lorsque

les hommes eurent commencé à se multiplier sur la face de la terre et qu'il leur naquit des filles, les fils de Dieu (ou les fils des Dieux, selon la version d'Aquila) virent que les filles des hommes étaient belles, et ils prirent pour femmes celles qui leur convenaient. Et Iahweh dit : Mon esprit ne demeurera pas avec les hommes à jamais, parce qu'ils sont chair: et leur vie sera de 120 ans. Les géants (Nephilim) étaient sur la terre en ces jours-là, après que les fils de Dieu se furent approchés des filles des hommes et qu'elles leur eurent donné des fils. C'étaient les héros (Geborim) fameux autrefois. » Ce récit d'une concision énigmatique est repris et développé dans le Livre d'Énoch : « Et il arriva que les fils des hommes s'étant multipliés dans ces jours-là, il leur naquit des filles belles et agréables, et les anges, fils du ciel, les virent et les désirèrent et se dirent entre eux : Allons, choisissons-nous des épouses de la race des hommes et procréons-nous des enfants..... Et ils jurèrent tous, s'engageant par un serment mutuel, au nombre de deux cents, et ils descendirent sur l'Ardis, qui est la crête du mont Hermon..... Et ils prirent des femmes, chacun ayant fait son choix, et ils s'unirent à elles et leur enseignèrent les breuvages magiques et les incantations, et à couper les racines et les arbres. Et elles conçurent et enfantèrent des géants d'une stature de trois cents coudées, qui dévorèrent tout le travail des hommes, jusqu'à ce qu'il devint impossible de les nourrir; alors ils se tournèrent contre les hommes pour les dévorer, et ils commencèrent à attaquer les oiseaux et les bêtes sauvages et les reptiles et les poissons, et ils mangeaient la chair les uns des autres et en buvaient le sang. Alors la terre éleva sa plainte contre les injustes, et à cause de la perdition des hommes une clameur monta et parvint jusqu'au ciel..... Alors Michael et Gabriel, et Souryan et Ouryan regardèrent du haut du ciel et virent l'abondance du sang répandu sur la terre et toute l'iniquité qui s'accomplissait, et ils se dirent : La voix de leurs cris monte, la clameur de la terre arrive jusqu'à la porte du ciel, et devant vous, ô saints des cieux, se plaignent les âmes des hommes, disant : Faites-nous justice devant le Très Haut. »

Dans le passage du Livre sacré des Égyptiens que j'ai cité

plus haut, les éléments se plaignent des meurtres qui souillent leur pureté, et Hermès Trismégiste ajoute qu'Osiris, envoyé sur la terre par le Créateur, régénéra les hommes en leur enseignant les sciences, l'industrie et les cérémonies religieuses. Sanchoniathon attribue l'invention des arts et des sciences à des hommes qui, pour ce bienfait, auraient reçu plus tard les honneurs divins. L'auteur du Livre d'Énoch attribue au contraire à des anges coupables toutes les formes de la science et de l'industrie, et enveloppe dans une même réprobation l'astronomie, la fabrication des armes, celle des miroirs et des objets de toilette, la teinture des étoffes et la taille des pierres précieuses. Il ne fait pas même grâce à l'écriture : « ce n'est pas pour cela que les hommes ont été créés, et ils n'ont pas besoin de plumes et d'encre pour rester justes et pieux. »

Ces sciences maudites, que l'auteur confond avec la sorcellerie, entraînent la condamnation des anges et la destruction des géants par le déluge. Les anges coupables ne remonteront jamais au ciel ; ils seront écrasés sous les pierres, enchaînés sous les montagnes, dans le feu éternel, comme le Typhôeus de la mythologie grecque. Leurs fils, les géants, se détruiront les uns les autres dans des guerres mutuelles, et après leur mort ils deviendront de mauvais esprits, errants sur la terre « comme des nuages ». Cette comparaison indique à la fois le sens primitif et l'origine étrangère de la fable des géants. La Genèse les appelle Nephilim. Ce mot paraît étranger à la langue hébraïque, et il est facile d'y reconnaître le mot grec νέφελαι, les nuées. Ces fils de la terre et du ciel sont les nuages, qui se détruisent les uns les autres et disparaissent dans une inondation. Plus tard, la fable parut trop mythologique ; les amours des anges ressemblaient trop aux amours des Dieux. On en donna une explication évhémeriste : on soutint que le terme de fils de Dieu, employé dans la Genèse, désignait les descendants de Seth qui avaient eu le tort de s'allier aux filles des hommes, c'est-à-dire à la race de Caïn. Selon la chronique syriaque de Grégoire Bar Hebraeus : « Les fils de Seth, en souvenir de la vie bienheureuse du paradis, s'étaient retirés sur le mont Hermon, vivant dans la pureté et s'abstenant du mariage ; ce qui les fit appeler Veilleurs et fils de Dieu. » Ce nom de Veilleurs est

souvent donné aux anges par le Livre d'Énoch. La version grecque, conservée en partie par le Syncelle, le traduit par Ἐγρήγοροι, d'où les vers Sibyllins ont fait Γρήγοροι pour les besoins de la prosodie. Ces veilleurs sont les astres, que les Juifs appelaient l'armée du ciel, et les anges tombés sont les étoiles filantes.

Le récit du déluge, qui remplit quatre chapitres de la Genèse, est double comme celui de la création et puisé à deux sources différentes, le Livre des Origines et un document jéhoviste; on croît même y trouver la trace d'une troisième forme de la légende. Il y a des répétitions et des contradictions. Le morceau jéhoviste fait suite à l'épisode des amours des anges pour les filles des hommes et paraît s'y rattacher: « Et Iahweh vit que la méchanceté des hommes était grande et que toutes les pensées de leur cœur n'étaient que mal en tout temps. Et il se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il fut affligé dans son cœur. Et Iahweh dit : Je ferai disparaître de la face de la terre l'homme que j'ai créé, les hommes et les bêtes, les reptiles et les oiseaux du ciel, car je me repens de les avoir faits. Mais Noé trouva grâce devant Iahweh. » L'histoire de Noé est racontée ensuite d'après le Livre des Origines. Dieu lui ordonne de faire une arche et lui explique comment elle doit être construite : « Fais-toi une arche de bois de cyprès ; tu y feras des cellules et tu l'énduiras de poix en dedans et en dehors. Et voici comment tu la feras : elle aura trois cents coudées de longueur, cinquante coudées de largeur et trente coudées de hauteur. Tu ouvriras en haut une lucarne d'une coudée, et tu feras une porte à un des côtés, et tu établiras trois étages. Car voici, je veux faire arriver sur la terre un déluge d'eaux pour détruire toute chair ayant souffle de vie sous le ciel. Tout ce qui est sur la terre périra. Mais je fais un pacte avec toi et tu entreras dans l'arche, toi et tes fils et ta femme et les femmes de tes fils avec toi ; et de tout ce qui vit, de toute chair, tu introduiras avec toi une paire pour les conserver en vie avec toi. Ce sera un mâle et une femelle. Des oiseaux selon leurs espèces et des bestiaux selon leurs espèces et des reptiles de la terre selon leurs espèces, une paire de chacun d'eux entrera avec toi, pour les conserver en vie. Et toi tu prendras avec toi de tous les al

ments qu'on mange, et tu en feras provision, afin qu'il y ait de la nourriture pour toi et pour eux. Et Noé fit cela, selon les ordres que Dieu lui avait donnés. »

Le jéhoviste, qui reprend ici la suite du récit, fait une différence entre les animaux purs et les animaux impurs. Des animaux purs, c'est-à dire de ceux qu'on mangeait et qu'on offrait en sacrifice, Noé fait entrer sept couples dans l'arche, tandis qu'il ne prend qu'un seul couple des animaux impurs. Aussi offre-t-il un sacrifice en sortant de l'arche : sous la plume de l'élohiste, ce sacrifice eut été équivalent à la destruction des espèces domestiques. Selon lui, c'est seulement après le déluge que Dieu permet aux hommes l'usage de la viande. Il ne dit pas formellement que Dieu n'avait créé aucun animal carnivore, mais cela résulte de l'ensemble de son récit : quand la vie a commencé à s'entretenir par le meurtre, c'est que « toute chair avait corrompu sa voie », et c'est pour cela que le déluge détruit à la fois les hommes et les animaux. Le Livre d'Énoch qui se rapproche sur ce point de la tradition élohiste, accuse les géants de tuer, pour se nourrir, les quadrupèdes, les oiseaux, les reptiles et les poissons, et met ce crime sur le même pied que leur anthropophagie. Cependant c'est à la tradition jéhoviste que se rattache la fable des géants. Il y a encore d'autres différences entre les deux récits que le rédacteur de la Genèse a enchevêtrés l'un dans l'autre. L'élohiste qui, dans sa cosmogonie, représente le ciel comme le réservoir des eaux supérieures, attribue le déluge à l'ouverture des fenêtres du ciel et des sources du grand abîme. Les eaux s'élèvent de quinze coudées au-dessus de la cîme des montagnes et ne commencent à décroître qu'au bout de cent cinquante jours ; le déluge dure environ un an. Le jéhoviste fait seulement pleuvoir pendant quarante jours ; alors Noé lâche le corbeau, puis la colombe à trois reprises, de semaine en semaine, après quoi il sort et offre des holocaustes. Iahweh en trouve l'odeur agréable et s'engage à ne plus maudire la terre à cause de l'homme. Quoiqu'il n'y ait pas de sacrifice offert dans le récit élohiste, Dieu fait une promesse analogue, et l'arc en ciel est le signe du pacte entre lui et tous les êtres vivants.

Il est probable que la fable du déluge se rattache au souvenir de quelque antique et vaste débordement de l'Euphrate. Ce qui peut le faire croire, c'est que cette fable est exposée dans des textes assyriens trouvés à Ninive et dans les fragments qui nous restent de Bérose, auteur chaldéen du temps d'Alexandre. Bérose reproduit dans son récit les principaux traits du récit de la Bible. Il raconte qu'un roi nommé Xisouthros fut averti en songe par le Dieu suprême du jour où devait éclater le cataclysme. Par l'ordre du Dieu, il enterra à Sépharvaïm, ville du soleil, les archives des anciens temps, et construisit un vaisseau calfeutré de bitume sur lequel il s'embarqua avec sa famille et ses amis. Il y chargea aussi, avec les provisions nécessaires, quelques individus de toutes les espèces de quadrupèdes et d'animaux volants ou rampants. Le déluge vint, et quand il eut cessé, Xisouthros lâcha quelques oiseaux qui, ne trouvant pas où se reposer, revinrent sur le navire. Lâchés une seconde fois, ils revinrent avec de la boue aux pattes. La troisième fois, ils ne revinrent plus. Xisouthros sortit du vaisseau avec sa femme, sa fille et le pilote; ils adorèrent la Terre, offrirent un sacrifice aux Dieux et disparurent. Ceux qui restaient dans le vaisseau entendirent une voix qui leur dit que Xisouthros avait été transporté près des Dieux à cause de sa piété. Ils retournèrent à Babylone et tirèrent de terre les écrits qui avaient été enfouis. Le navire s'était arrêté dans le pays des Gordyéens, en Arménie, où plus tard on en ramassait les débris pour servir d'amulettes. D'après la conformité de ce récit avec celui de la Bible on peut croire que la légende du déluge s'est formée avant l'époque où les Hébreux se séparèrent des Chaldéens, ou bien que les Juifs l'ont empruntée aux Babyloniens à l'époque de la captivité.

On a supposé que les deux légendes grecques du déluge, rattachées l'une au nom de Deucalion, l'autre à celui d'Ogygès pouvaient avoir pour origine des soulèvements volcaniques dans l'Archipel ou de grandes inondations locales. Mais ces légendes n'étaient pas très anciennes, puisqu'il n'y est fait allusion ni dans Homère, ni dans Hésiode. Il est probable qu'elles sont venues d'Asie et se sont localisées en Grèce à une époque relativement récente. On peut, par la même raison, douter du

caractère primitif de la légende indienne du déluge, car elle ne se trouve que dans les poèmes de l'époque brahmanique et le Véda n'en parle pas. Cependant il n'est pas nécessaire ici de supposer une importation étrangère. Les scènes atmosphériques si souvent décrites dans le Rig Véda, la lutte du ciel bleu contre les nuages, les grandes pluies qui signalent le triomphe du Dieu de la lumière pourraient bien être la première forme et même le seul fondement réel de la fable du déluge. Ce qui frappait le plus l'imagination des Aryas de l'Inde, après la victoire de la lumière sur les ténèbres, c'était celle du beau temps sur l'orage. La lutte d'Indra contre le nuage noir, Ahi ou Vritra, se terminait par une grande pluie qui rafraîchissait la terre desséchée, et les ennemis des Dieux étaient noyés dans une inondation : « Je chanterai la victoire d'Indra, celle qu'hier a remportée l'archer. Il a vaincu Ahi, il a partagé les ondes, il a déchaîné les torrents des montagnes célestes. Ces eaux que Vritra embrassait de toute sa grandeur foulent et pressent maintenant Ahi terrassé. Le corps de Vritra, ballotté au milieu des airs n'est plus qu'une chose sans nom que submergent les eaux. L'ennemi d'Indra est enseveli dans l'éternel sommeil. » Le magnifique morceau de la Théogonie d'Hésiode sur la guerre de Zeus contre les Titans est aussi une description mythologique des tempêtes célestes. « Dans le Mazdéisme, dit M. Alfred Maury, on saisit déjà le passage de la légende védique, toute naturaliste, à la légende historique qui a prévalu de plus en plus chez les peuples occidentaux. D'après le Boun-Dehesch, Taschter et les Izeds firent tant pleuvoir sur la terre qu'elle fut recouverte jusqu'à la hauteur d'un homme, et que tous les Kharfesters ou êtres méchants, trouvèrent la mort. »

L'ivresse de Noé forme, dans la Bible, un petit appendice au récit du déluge. Noé plante la vigne, s'enivre et s'endort tout nu. Son second fils Cham se moque de lui ; les deux autres, Sem et Japhet, s'avancent à reculons et jettent leur manteau sur leur père. Noé apprend ce qui s'est passé, et au lieu de maudire Cham, maudit Canaan, le plus jeune des fils de Cham et annonce qu'il sera l'esclave de ses frères. Ce morceau, qui appartient à la rédaction jéhoviste, n'a d'autre objet que d'expliquer l'oppression des Cananéens par les Israélites. La malé-

diction de Noé est en vers ; c'est quelque vieille chanson populaire que le rédacteur jéhoviste met sous le patronage d'un ancêtre mythique, mais l'anecdote qu'il raconte n'est pas très heureuse : on ne comprend pas pourquoi Canaan seul doit expier la faute de Cham. Cette même anecdote a été employée de nos jours d'une façon encore plus maladroite. On a essayé de justifier l'esclavage des nègres, en invoquant l'autorité de la Bible : on a étendu arbitrairement la malédiction de Noé à toute la race de Cham, et on a soutenu que les nègres en faisaient partie, ce qui est encore plus arbitraire. Les nègres sont aussi inconnus aux Juifs que les Chinois et les Caraïbes. Le fameux catalogue ethnographique qui forme le X[e] chapitre de la Genèse n'énumère qu'une partie de ce qu'on nomme aujourd'hui la race blanche. Les rédacteurs de la Bible ne pouvaient connaître que les peuples limitrophes de la Palestine, ou ceux dont ils entendaient parler par les navigateurs phéniciens. Les rapports plus ou moins étroits de ces différents peuples sont exprimés par un groupement généalogique, mais on y a constaté des erreurs, quelquefois volontaires. Les Israélites s'étaient emparés du territoire occupé par les Cananéens. Cette usurpation n'aurait pas été légitime à leurs yeux, si les Cananéens avaient été de leur famille. Voilà pourquoi, malgré une affinité de langue, constatée par la philologie moderne, les Cananéens sont relégués dans la race de Cham, tandis que les Hébreux appartiennent à la race de Sem.

« Le X[e] chapitre de la Genèse, dit M. Munk, nous présente, sous la forme d'une table généalogique, le résumé du système géographique et ethnographique des anciens Hébreux. Sous les noms des trois fils de Noé et de leurs descendants, ce tableau présente, dans un ordre systématique, les trois parties de la terre connues ainsi que les différents peuples qui habitent chacune d'elles, du moins ceux dont les noms étaient connus aux Hébreux. L'auteur lui-même indique très clairement qu'il entend nous donner un tableau ethnographique ; car au milieu de noms qui, en apparence, désignent des individus, nous en rencontrons quelques-uns qui ont la terminaison du pluriel et désignent évidemment des peuples. Tels sont, par exemple, les noms de Misraïm (Egypte ou Egyptiens), Pelisch-

tim (Philistins), Caphthorim (Crétois), Yebousi (le Jébusite), Emori (l'Amorhéen), etc. Les autres noms, qui paraissent appartenir à des individus, sont également empruntés aux peuples alors connus ; de la même manière les Grecs imaginèrent un Æolus père des Eoliens, un Dorus père des Doriens, un Ion père des Ioniens, etc. On peut considérer les noms de Japhet, de Sem et de Cham, comme analogues à ceux d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Mais la division n'est pas exactement la même. Japhet embrasse le midi de l'Europe, l'Asie Mineure et les pays du Caucase ; à Cham, dont le nom signifie *chaleur*, appartiennent le N.-E. de l'Afrique et le S.-O. de l'Asie, le long de la Mer Rouge ; Sem embrasse le milieu de l'Asie entre la Méditerranée et le golfe Persique. » Il serait intéressant de comparer le X[e] chapitre de la Genèse avec le poème d'Hésiode intitulé *le Catalogue* ou les *Grandes Eoiées*, où se trouvait, sous forme de généalogie, l'énumération des peuples grecs ou connus des Grecs ; malheureusement, ce poème est perdu ; il n'en reste que de rares et courts fragments.

La généalogie des descendants de Noé appartient dans son ensemble à la rédaction élohiste, mais elle a été remaniée; le compilateur y a introduit des éléments puisés à différentes sources et a laissé subsister des contradictions. Ainsi Séba et Hawilah (les Abyssins et les Arabes méridionaux) figurent à la fois parmi les Chamites et parmi les Sémites. Le passage sur Nemrod, fils de Cousch, est une interpolation jéhoviste d'origine probablement chaldéenne, quoique le nom de Nemrod n'ait pas encore été trouvé dans les inscriptions cunéiformes. Ce nom paraît représenter, sous une forme mythique, la fondation d'un premier empire chaldéo-assyrien par une tribu venue de l'Ethiopie « Il y a peut-être, dit M. Reuss, quelque rapport entre la tradition relative à ce conquérant et le mythe d'un géant rebelle aux Dieux et enchaîné au ciel, lequel se retrouve dans l'astronomie. Nimerod peut signifier rebelle ; la constellation d'Orion est appelée en hébreu Kesil (l'impie). » Ce fort chasseur devant Iahweh serait donc le même que le géant Orion, brillant groupe d'étoiles près duquel se trouvent le grand et le petit chien. « Nous hasarderons même la conjecture, dit plus loin M. Reuss, que l'histoire du rebelle Nimerod et celle

de la tour de Babel ne sont que deux formes fragmentaires et assez effacées, du mythe des géants qui veulent monter au ciel, mythe que les Grecs connaissaient aussi avec des éléments étrangers à nos textes. » La fable grecque des géants entassant les montagnes pour escalader le ciel n'est qu'une des formes de cette éternelle bataille des nuages contre le beau temps, si souvent reproduite dans les hymnes védiques ; il n'y a aucune allusion à la confusion des langues ; c'est là au contraire le point capital dans la fable juive de la tour de Babel, racontée par le jéhoviste, probablement d'après une tradition chaldéenne. L'auteur du tableau élohiste de la filiation des races parle de la diversité des langues comme d'un fait dont il ne cherche pas la cause : « Voilà, dit-il, les fils de Sem selon leurs familles et leurs langues », et il emploie la même formule pour les fils de Japhet et de Cham. Le jéhoviste cherche à expliquer comment cette diversité de langages s'est introduite parmi les hommes :

« Et sur toute la terre il y avait une seule langue et on se servait des mêmes paroles. Et il arriva qu'en partant de l'Orient ils trouvèrent une plaine dans le pays de Sinéar et ils y habitèrent. Et ils se dirent l'un à l'autre : Allons, fabriquons des briques et faisons-les cuire. Et les briques leur servirent de pierres et l'asphalte de ciment. Et ils dirent : Allons, bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom, afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de la terre. Et Iahweh descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes. Et Iahweh dit : Voilà, il y a un même peuple et une même langue pour eux tous, et c'est le commencement de leur œuvre, et rien ne les empêchera d'achever tout ce qu'ils entreprendront. Allons, descendons et confondons leur langage, de sorte que l'un n'entende plus le langage de l'autre. Et Iahweh les dispersa ainsi sur la face de toute la terre, et ils cessèrent de bâtir la ville. C'est pourquoi on l'a nommée Babel parce que c'est là qu'Iahweh avait brouillé le langage de tout le monde et les avait dispersés de là sur toute la terre ».

Cette fable à laquelle la Bible rattache la fondation de Babylone doit avoir pris naissance chez les Chaldéens. D'après un

fragment de Bérose, les hommes, fiers de leur force et méprisant les Dieux, élevèrent à Babylone une tour très haute, qui déjà approchait du ciel quand les vents, accourus au secours des Dieux, renversèrent la tour sur les ouvriers. Les hommes n'avaient eu jusqu'alors qu'une seule langue, les Dieux les forçèrent à parler des idiomes différents. Dès les temps les plus anciens il y avait eu à Babylone des hommes de races diverses. On se demandait pourquoi ils ne parlaient pas la même langue, et comme on n'avait pas la moindre idée de la philologie comparée, on supposa que les Dieux avaient intérêt à empêcher les hommes de s'entendre. Sans doute les hommes avaient conspiré; on en voyait la preuve dans cette grande tour de Borsippa qui restait inachevée; ceux qui l'avaient élevée voulaient escalader le ciel: les Dieux avaient confondu leurs langages en punition de leur orgueil. L'auteur juif tire même de là une explication du nom de Babel, qu'il traduit par confusion, quoique ce nom paraisse plutôt signifier la porte de Dieu.

A partir de la dispersion des peuples, la Genèse ne s'occupe plus que de la race de Sem, à laquelle appartiennent les Israélites. Parmi les descendants de Sem, quelques-uns ont des noms géographiques, comme Haran, Arpaxad (l'Arrapachitis); ce sont les noms des localités où les ancêtres nomades des Juifs s'étaient arrêtés. D'autres noms font allusion à ces déplacements, Sélah signifie *émigration*, Péleg *séparation*, Héber *au delà*, d'où vient le nom des Hébreux, gens d'au delà (de l'Euphrate). Enfin il y a des noms comme Térach qui personnifient les diverses tribus sémitiques et indiquent leur parenté; mais les traditions à cet égard sont nécessairement fort incertaines, puisque Nachor est nommé d'abord comme le grand-père, puis comme le frère d'Abraham. Le but de ces généalogies est de bien établir que les Israélites sont des Sémites de race pure; ainsi Nachor et Abraham épousent leurs plus proches parentes, alliance qui plus tard fut formellement défendue par la loi juive. Avec Abraham commence la seconde partie de la Genèse qui contient des récits détaillés sur les ancêtres immédiats des Israélites. Ces récits appartiennent pour la plus grande partie au document jéhoviste; le compila-

teur a le plus souvent supprimé la rédaction élohiste qui aurait fait double emploi; quelquefois il laisse subsister deux traditions différentes; il en résulte des contradictions, et l'impossibilité de toute chronologie rationnelle des événements. Cela est d'ailleurs de peu d'importance, puisque ces événements appartiennent à la légende et non à l'histoire. Les récits de la Genèse sont surtout intéressants comme peintures des mœurs patriarcales. Ces mœurs sont loin d'être pures; les héros d'Homère, malgré leur violence, valent mieux que les patriarches bibliques. Dans la Genèse, la polygamie est admise sans difficulté : Jacob épouse à la fois les deux filles de son oncle, et les lui paie en le servant quatorze ans. La femme étant une propriété, le mari trouve quelquefois naturel de se faire offrir des cadeaux à cause d'elle en la faisant passer pour sa sœur. Cet étrange moyen de s'enrichir est employé deux fois par Abraham et une fois par Isaac. Ce sont trois formes d'une tradition qu'on aurait mieux fait d'oublier; il aurait fallu imiter Sem et Japhet jetant un manteau sur la nudité de leur père.

Les récits qui choquent le plus notre sentiment moral sont presque toujours inspirés par l'orgueil de la race, sentiment aussi exagéré chez les Juifs que dans la noblesse féodale. Ils ne pouvaient pas nier leur communauté d'origine avec les Moabites et les Ammonites, la parenté d'Abraham et de Lot étant admise des deux côtés du Jourdain; mais comme ces peuples étaient leurs ennemis, ils leur attribuèrent une origine impure et les firent naître d'un inceste des filles de Lot avec leur père. De même l'inceste de Juda et de Thamar est probablement une légende éphraïmite fabriquée à l'époque de la rivalité des royaumes d'Israël et de Juda. Des traditions acceptées par les Israélites aussi bien que par les Iduméens et les Arabes faisaient d'Esaü l'aîné des fils d'Isaac et d'Ismaël l'aîné des fils d'Abraham; mais on raconta qu'Esaü avait vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles et surpris adroitement la bénédiction d'Isaac à son lit de mort; qu'Ismaël avait pour mère une esclave égyptienne et qu'Abraham avait chassé la mère et l'enfant lorsqu'il avait eu un héritier légitime, selon la promesse d'Iahweh. Les Juifs ne s'apercevaient même pas que cette légende d'Ismael et d'Agar attribuait un rôle odieux

à Abraham, et du temps d'Esdras, ils crurent accomplir un acte de foi en renvoyant toutes leurs femmes étrangères avec leurs enfants. Quant au sacrifice d'Abraham, loin d'en rougir pour l'auteur de leur race, les Juifs le regardaient comme un acte méritoire. La vertu se résumait pour eux dans la piété, l'obéissance à Dieu était la forme que prenait à leurs yeux le sentiment du devoir. Iahweh ordonne à Abraham de lui immoler son fils unique, l'héritier si longtemps attendu. Abraham ne discute pas cet ordre, il obéit et son obéissance lui est imputée à justice. Le sentiment religieux a, comme tout autre sentiment, ses déviations et ses erreurs. Les sacrifices humains étaient admis dans toutes les religions palestiniennes, comme ils l'ont été chez les nations catholiques, qui appelaient cela un acte de foi, auto-da-fé. Tout le monde admet qu'il faut faire ce qu'on croit bon et juste, mais on peut fausser la loi morale, comme un juge aveugle fausse la loi écrite.

Entre la légende de Joseph, le dernier des patriarches, et la légende de Moïse il y a un long intervalle sur lequel on ne trouve aucun renseignement dans la Bible; on nous dit seulement que les Israélites ont séjourné 430 ans en Égypte, qu'au début de cette période la famille de Jacob se composait de 70 personnes, et qu'à la fin elle était devenue une nation de 600,000 hommes au-dessus de vingt ans, ce qui suppose le double en ajoutant ceux qui n'avaient pas atteint cet âge; enfin qu'entre Jacob et Moïse il n'y a eu que quatre générations remplissant à elles seules les quatre siècles. Le texte samaritain et le texte grec raccourcissent de moitié le temps du séjour en Égypte, et arrivent ainsi à loger plus convenablement les quatre générations, mais l'accroissement de la population devient encore plus invraisemblable. La sortie d'Égypte, le passage de la mer Rouge et le séjour d'Israël au désert sont des événements placés sur le seuil de l'histoire, mais qui appartiennent encore à la légende. J'ai raconté dans le chapitre II ce qu'on sait ou ce qu'on croit savoir sur cette période, je n'ai donc pas à parler ici des travaux analytiques dont elle a été l'objet.

Les lois éparses dans le Pentateuque ont été aussi scrupuleusement étudiées que les récits mythologiques ou légendaires.

Une patiente analyse des textes a fait reconnaître la législation promulguée par Esdras et Néhémiah dans les parties législatives de l'Exode, des Nombres et principalement du Lévitique. Dans cette législation datée du Sinaï, le caractère sacerdotal est plus marqué que dans celle du Deutéronome, datée des bords du Jourdain, qui remonte au règne de Josiah, et que dans le petit code encore plus ancien, dit Livre de l'Alliance, qui forme les chapitres XXI-XXIII de l'Exode. Cette exagération de l'esprit sacerdotal est attribuée principalement à l'influence d'Ezéchiel, et quelques savants admettent que les chapitres XVII à XXVI du Lévitique sont de lui. La législation sinaïtique a été élaborée dans l'exil, et quoique probablement Esdras en soit le rédacteur principal, elle a été modifiée et complétée après lui. Il est difficile de fixer exactement l'époque à laquelle ces législations différentes, mais également attribuées à Moïse, ont été réunies en un seul corps; mais cette fusion a dû être faite dans le siècle qui sépare Néhémiah d'Alexandre le Grand. « Que dans cette combinaison, dit M. Reuss, le premier code ait été placé après le second et ait ainsi reçu plus tard le nom absurde de Deutéronome, qui lui convient moins que tout autre, cela est très naturel et n'a pas de quoi nous étonner. Les rédacteurs se sont réglés sur le cadre historique et ont dû placer en tête les lois datées du Sinaï, et réserver pour la fin celles qui étaient censées publiées dans les plaines de Moab et sur les bords du Jourdain. »

Les lois juives ne sont pas présentées dans un ordre méthodique; elles sont entremêlées au récit des événements accomplis, selon la tradition, entre la sortie d'Égypte et l'entrée dans la terre promise. Ce cadre historique a pour préface le livre de la Genèse, où se trouvent les légendes sur la création du monde, le déluge et la vie des patriarches. Il a pour épilogue le livre de Josué qui contient le récit de la conquête du pays de Canaan. Ce vaste ensemble forme une sorte d'épopée nationale. Comme toutes les épopées, c'est une œuvre collective, composée de morceaux anonymes appartenant à des époques différentes, et qui a été plusieurs fois remaniée avant de recevoir sa forme définitive. Le livre de Josué, d'abord étroitement lié aux autres parties, en a été séparé lors du dernier remanie-

ment. Le reste a été divisé en cinq livres que les Juifs désignent par le premier mot de chacun d'eux et les chrétiens par des titres empruntés à la traduction grecque. Le Pentateuque c'est-à-dire la réunion de ces cinq livres s'appelle chez les Juifs la Torah, c'est-à-dire la loi, car les récits historiques sont subordonnés, pour eux, à l'élément législatif. L'exégèse est parvenue à distinguer les éléments primitifs dont s'est formé le texte biblique. L'épopée juive a été disséquée comme les poèmes homériques, et avec plus de succès encore, car les rédacteurs de la Bible, plus scrupuleux ou moins artistes que les Diaskévastes, se sont très souvent bornés à joindre bout à bout des morceaux de provenances diverses, sans s'inquiéter des répétitions ou des contradictions.

Sous le rapport littéraire, les Juifs tiennent le premier rang parmi les nations orientales. Seuls, avant les Grecs, ils ont essayé d'écrire une histoire. Quoique, le plus souvent, cette histoire ne nous donne que des légendes populaires, elle a un ton de sincérité qu'on ne trouve pas dans ces bulletins officiels où les rois d'Égypte et d'Assyrie parlent de leurs victoires sans jamais avouer leurs défaites. Comme éloquence, le poème de Penta-Our ne vaut pas le récit du passage de la Mer Rouge, et il n'y a pas une inscription de Ninive qui puisse être comparée au Cantique de Débora. Certains morceaux du Livre de Job et des deux Isaïes dépassent tout ce qu'a produit la poésie indienne, même le Baghavat-Gîta. Les psaumes sont peut-être aussi monotones que les hymnes védiques, mais ils n'ont pas besoin d'un perpétuel commentaire, et on peut les comprendre sans être archéologue. Par son caractère profondément humain, la littérature hébraïque s'adresse à toutes les intelligences et peut s'adapter à tous les pays et à tous les temps.



Monument taillé dans le roc, dit le Tombeau des Rois.

CHAPITRE IX

Les Asmonéens.

La Bible ne nous fournit aucun renseignement historique sur la période de cent cinquante ans qui sépare Néhémiah des Maccabées. La Judée n'ayant pas d'existence politique n'a pas plus d'histoire que les autres provinces de l'empire. La domination des rois de Perse n'était pas oppressive. Pourvu que l'impôt fut régulièrement payé, chaque peuple se gouvernait selon ses traditions. Les membres de la communauté juive n'étaient unis que par un lien religieux et formaient une sorte de république théocratique sous la suzeraineté du grand roi. Un dixième de la population appartenait à la caste sacerdotale. Les grands prêtres devinrent les intermédiaires naturels entre le peuple et le satrape, délégué du gouvernement royal. Leur pouvoir ne fut érigé en théorie que longtemps après avoir été institué de fait comme une conséquence de la situation. C'est exactement ce qui se passa au commencement du moyen âge,

quand l'évêque de Rome, n'ayant plus à côté de lui de souverain laïque, devint souverain lui-même. « Chez les Juifs, dit M. Reuss, cela était d'autant plus facile que déjà antérieurement le principe de l'hérédité était accepté pour les chefs du sanctuaire de Jérusalem, devenu maintenant unique par la force des choses, plus peut-être que par l'autorité de la loi. »

Quoique vassal du roi de Perse, le grand prêtre de Jérusalem jouissait du plus exorbitant de tous les privilèges de la royauté, celui d'être au-dessus des lois et de pouvoir commettre tous les crimes impunément. C'est ce qui résulte d'un fait rapporté par Joseph : « Après la mort d'Éliasib, grand sacrificateur, Judas, son fils, lui succéda. Et Judas étant mort, Johanan, son fils lui succéda et fut cause que Bagoas, général de l'armée d'Artaxerxès, profana le temple et imposa aux Juifs un tribut de cinquante drachmes payables aux dépens du public pour chaque agneau qu'ils offriraient en sacrifice : ce qui arriva par la cause que je vais dire. Bagoas aimait fort Jésus, frère de Johanan et lui avait promis de lui faire obtenir la charge du grand sacrificateur. Un jour que les deux frères étaient dans le temple, ils entrèrent sur ce point dans une telle contestation qne Johanan, transporté de colère, tua son frère dans ce lieu saint et commit ainsi un crime si abominable qu'il n'y a point d'exemple d'une semblable impiété, ni parmi les Grecs, ni parmi les peuples les plus barbares. Dieu ne laissa pas ce sacrilège impuni : il fut cause que les Juifs perdirent leur liberté et que le temple fut profané par les Perses. Car aussitôt que Bagoas en eut avis, il vint en criant avec fureur : « Quoi, misérables que vous êtes, vous n'avez pas craint de commettre dans votre propre temple un crime si épouvantable! » Il voulut ensuite y entrer et, sur ce qu'on se mettait en devoir de l'en empêcher, il dit d'une voix encore plus forte : « Me croyez-vous donc plus impur que ce corps mort que je vois ici étendu ? » En achevant ces paroles, il entra dans le temple et se servit de cette occasion pour persécuter les Juifs durant sept ans. » Ainsi Joseph se plaint de l'amende infligée au peuple, il s'indigne surtout qu'un étranger soit entré dans le temple, mais il ne s'étonne pas que le meurtrier reste impuni.

Johanan garda jusqu'à sa mort la dignité de grand prêtre

et la transmit à son fils Jaddos. Il avait un autre fils nommé Manassé qui épousa la fille de Sanaballat, préfet de Samarie. Il paraît que les mariages mixtes étaient regardés comme plus répréhensibles qu'un fratricide, car Manassé fut mis en demeure de quitter sa femme ou de renoncer au sacerdoce. Mais son beau-père lui promit d'obtenir du roi Dareios Codoman la permission d'élever sur le mont Garizim, près de Samarie, un temple dont Manassé serait grand prêtre. Quelques savants font remonter la fondation du temple de Garizim au temps de Dareios Nothos, que Joseph, selon eux, a confondu avec Dareios Codoman. Il est question, en effet, dans le Livre de Néhémiah, d'un fils du grand prêtre Joiada, marié à la fille de Sanaballat, préfet de Samarie. Il n'est pas probable qu'il y ait eu à deux époques différentes deux satrapes samaritains nommés Sanaballat et ayant chacun pour gendre un fils du grand prêtre de Jérusalem. Il faut donc supposer une erreur soit dans Joseph, soit dans le livre de Néhémiah. Joseph affirme que le temple de Garizím, interrompu par l'invasion macédonienne en Asie, fut achevé avec la permission d'Alexandre. Il oppose la conduite du grand prêtre juif, fidèle au serment prêté à Dareios et bravant la colère d'Alexandre, à celle du samaritain gagnant par une trahison les bonnes grâces du vainqueur.

Les grands prêtres de Jérusalem et de Samarie se trouvaient probablement au nombre de ces rois d'Orient qui, d'après Justin, vinrent, après le siège de Tyr, à la rencontre d'Alexandre avec des bandelettes sacrées. Le récit de Joseph est surchargé de détails imaginés par la vanité nationale des Juifs. Le grand prêtre Jaddos, averti par une vision, va au-devant d'Alexandre avec tout son clergé en grand costume. Le conquérant s'avance vers lui et s'incline avec respect. Parménion s'en étonne : « Quoi, dit-il, toi qui es adoré de tous, tu adores le prêtre des Juifs ! — Ce n'est pas le prêtre que j'adore, dit Alexandre, c'est le Dieu dont il est le ministre. » Et il raconte qu'avant de quitter la Macédoine, il a vu en songe un homme vêtu de ce même habit qui lui annonçait la conquête de l'Asie : « Je crois maintenant que j'ai entrepris cette expédition par une mission divine. » Il tend la main à Jaddos, visite le temple et y sacrifie selon l'indication des prêtres, exempte les Juifs d'impôts pen-

dant l'année sabbatique et leur accorde la liberté de suivre partout leurs coutumes. Jaddos lui montre les prophéties de Daniel où ses victoires et la chute de l'empire des Perses étaient prédites avec une admirable précision. « Ce fait, dit M. Munk, est évidemment inexact; car c'est justement cette précision historique de diverses prophéties de Daniel qui prouve contre leur authenticité, et il est certain pour le critique impartial, que le livre de Daniel n'a pu exister à cette époque. »

La Palestine passa sans secousse de la domination des Perses à celle des Macédoniens. Les Samaritains avaient envoyé huit mille hommes à Alexandre pendant le siége de Tyr; il les emmena en Égypte et selon Joseph leur fit donner des terres dans la Thébaïde. Un grand nombre de Juifs le suivirent également et s'établirent à Alexandrie. Pour encourager cette émigration et peupler rapidement la ville qu'il venait de fonder, Alexandre leur donna les mêmes droits qu'aux Macédoniens. La Judée ne paraît pas avoir eu à souffrir des guerres qui suivirent la mort d'Alexandre. Les armées macédoniennes luttaient les unes contre les autres, les généraux se partageaient les provinces sans consulter les peuples, qui n'avaient aucune raison pour s'intéresser à ces conflits d'ambitions. Trois royaumes se formèrent des débris de l'empire d'Alexandre : le royaume de Macédoine ramené aux limites qu'il avait à la fin du règne de Philippe ; le royaume d'Asie qui fut réduit plus tard à la Syrie et le royaume d'Egypte, dont la Judée fit partie, sauf de courts intervalles, pendant à peu près un siècle. Le fondateur de la dynastie des Lagides, Ptolémée Soter, établit sa résidence à Alexandrie et voulut faire de l'Egypte une puissance maritime. Il lui fallait les bois de construction du Liban, les chantiers et les ports de la Phénicie et enfin les deux routes par lesquelles on pouvait pénétrer dans la vallée du Nil, la Kyrénaïque d'un côté, la Palestine de l'autre.

Selon Agatharchide, cité par Joseph, Ptolémée Soter s'empara sans coup férir de Jérusalem où il était entré un jour de sabbat. Mais il est peu probable que même un autre jour les Juifs lui eussent opposé une résistance sérieuse. Il emmena en Egypte un grand nombre d'habitants de la Judée et du pays de Samarie, et comme ils y furent bien traités, il en vint

d'autres qui trouvaient à exercer leurs aptitudes commerciales dans le pays le plus riche du monde. A Alexandrie, la population se composait de Grecs, d'Egyptiens et de Juifs. Les Grecs se croyaient partout chez eux, les Juifs tenaient à rester étrangers partout. Ils formaient un peuple à part, comme aujourd'hui les Chinois à San Francisco. Mais pour faire le commerce, il fallait bien apprendre la langue grecque, qui les mettait en rapport avec l'Europe et l'Asie Mineure. Ils oublièrent l'hébreu et pour pouvoir lire leurs livres sacrés ils eurent besoin d'une traduction grecque. Joseph assure que cette traduction fut entreprise par ordre de Ptolémée Philadelphe qui voulait placer les livres juifs dans la bibliothèque d'Alexandrie. Mais cette assertion ne repose que sur le témoignage d'un récit apocryphe que Joseph a copié avec sa crédulité ordinaire. L'auteur écrit sous le nom grec d'Aristée et se dit capitaine du roi Ptolémée. Ce roi, d'après l'avis de Dèmètrios de Phalère, aurait demandé au grand prêtre Eléazar de lui envoyer des hommes capables de traduire en grec les livres de Moïse. Eléazar lui aurait envoyé soixante-douze interprètes, six pour chacune des douze tribus, qui achevèrent leur traduction en soixante-douze jours. De là le nom de version des septante qu'on étendit plus tard à la version grecque de toute la Bible.

La version des septante est probablement la première traduction qui ait été faite d'un livre quelconque. Les Grecs dédaignaient trop les Juifs pour étudier leur langue et traduire leurs livres. La traduction de la loi juive a dû être faite par des Juifs, pour l'usage de ceux d'entre eux qui ne comprenaient pas l'hébreu. Il n'est pas impossible que les Ptolémées aient fait placer dans leur bibliothèque un livre qui contenait les traditions et les lois d'une partie de leurs sujets, mais ce livre a eu peu de lecteurs parmi les Grecs, à en juger par l'ignorance où on en était encore du temps de Plutarque et de Justin sur tout ce qui concernait les Juifs. Et pourtant, cette traduction de la Bible en grec a été, dit M. Havet, un des plus grands événements de l'histoire ; car elle a rendu possible la propagation du judaïsme parmi les Gentils et l'avènement du christianisme. Les Juifs hellénistes, au temps de Philon, en comprenaient toute l'importance, car il y avait une fête et un pèlerinage dans

l'île de Pharos « pour saluer le lieu où la lumière de cette traduction a éclaté et rendre grâce à Dieu de ce bienfait. » Plus tard, quand du judaïsme hellénisé fut sorti le christianisme, ceux qui étaient restés juifs maudirent un travail qui avait abouti à ce résultat odieux, et le jour où la tradition plaçait l'accomplissement de cette œuvre devint pour eux un jour de deuil.

Sous les Ptolémées, comme sous les rois de Perse, la Judée fut abandonnée à elle-même et put se gouverner comme elle l'entendait. Le gouvernement se contentait de recevoir les impôts sans intervenir entre les Samaritains et les Juifs, dont les querelles n'étaient pas plus intéressantes pour lui qu'elles ne le sont pour nous. « Ceux de Jérusalem soutenaient, dit Joseph, qu'il n'y avait que leur temple qui fût saint, et qu'on ne devait point faire de sacrifice ailleurs. Les Samaritains maintenaient, au contraire, qu'il fallait les aller offrir sur la montagne de Garizim. »

Les Grecs respectaient toutes les religions. Sur les monuments élevés en Égypte par les Ptolemées, on les voit représentés dans le costume des anciens rois d'Égypte, offrant des sacrifices à la manière égyptienne et demandant la protection des Dieux de l'Égypte. Quand ils passaient par la Judée, ils offraient des sacrifices au temple de Jérusalem selon les rites juifs. Seulement il fallait payer exactement l'impôt qui était de vingt talents par année. Sous Ptolémée Evergète, un vieux grand prêtre nommé Onias essaya de se soustraire à cette obligation. Le roi menaça de faire occuper la Judée par des colonies militaires. Le neveu d'Onias, nommé Joseph, alla en Égypte pour conjurer le péril. C'était un garçon adroit; il offrit des cadeaux aux courtisans, se fit présenter au roi et à la reine dont il gagna les bonnes grâces, les pria d'excuser son oncle, un pauvre vieillard tombé en enfance, et se fit donner la ferme des impôts de Syrie, de Phénicie et de Samarie. Il épousa sa nièce et en eut un fils nommé Hyrcan qui fut, comme lui, un habile courtisan et un homme d'affaires. L'historien Joseph, notre unique source d'information pour cette époque, ne nous dit pas autre chose de l'histoire de son pays sous la domination des Ptolémées.

Placée entre le royaume d'Asie et le royaume d'Égypte, la Palestine ne pouvait manquer de devenir un sujet de compétition entre les Ptolémées et les Séleukides. Antiochos le Grand essaya de s'en emparer. Il s'était déjà rendu maître de la Galilée, de la Samarie et de la Pérée quand il fut battu à Raphia en 217 par Ptolémée Philopator qui l'obligea par un traité à renoncer à toutes ses conquêtes. On a raconté que le roi d'Égypte, après avoir offert un sacrifice dans le temple de Jérusalem, aurait voulu pénétrer dans le Saint des saints, et qu'irrité de la résistance des prêtres il aurait à son retour persécuté les Juifs d'Alexandrie; mais cette anecdote ne se trouve que dans le troisième livre des Maccabées, ouvrage apocryphe qui n'a pas passé de la version grecque de la Bible dans la Vulgate et qui n'a aucune autorité. A la mort de Philopator, Antiochos profita de la minorité de Ptolémée Epiphane pour renouveler ses tentatives de conquête en Palestine, battit près des sources du Jourdain, en 198, une armée égyptienne commandée par le général Scopas et s'empara de Sidon et de Gaza. Les Juifs crurent de leur intérêt de se donner volontairement au vainqueur et l'aidèrent à chasser la garnison égyptienne de Jérusalem. Antiochos se montra reconnaissant, confirma les privilèges des prêtres, et comme il y avait des troubles en Lydie et en Phrygie, il écrivit à son général Zeuxis d'y faire passer deux mille familles des Juifs de Babylonie pour leur confier la garde des places fortes et il leur fit donner des maisons et des terres. Cependant, comme il se préparait à faire la guerre aux Romains, il voulut se réconcilier avec le roi d'Égypte Ptolémée Epiphane et lui fit épouser sa fille Cléopâtre en promettant de lui donner pour dot la Syrie et la Palestine. Mais il ne paraît pas que cette promesse ait été accomplie, car on voit quelques années plus tard son fils Séleucos Philopator en possession de la Judée.

Les Juifs n'eurent pas à se louer d'avoir échangé la domination des Lagides pour celle des Séleukides. Après la défaite d'Antiochos le Grand par les Romains, les rois d'Asie, qui n'étaient plus désormais que rois de Syrie, avaient en outre à payer l'énorme contribution de guerre imposée par les vainqueurs, et cherchaient des ressources dans les trésors des

temples. Antiochos le Grand périt dans une sédition pour avoir voulu piller un temple de l'Elymaide. Les tentatives de ses successeurs contre le temple de Jérusalem amenèrent une révolte qui se termina par l'indépendance de la Judée. Le récit de cette révolte se trouve dans deux livres qui font partie de la Bible des catholiques, le premier livre et le second livre des Maccabées. Malgré leurs titres, ces deux livres ne se font pas suite l'un à l'autre, ce sont deux ouvrages différents. Le premier seul a une véritable valeur historique; il donne la date des événements presque année par année, depuis l'avénement d'Antiochos Epiphane en 173 jusqu'à la mort du prince Asmonéen Simon en 135. Sous le rapport du style, c'est un des meilleurs ouvrages de la Bible. Il faut remonter jusqu'au livre des Juges pour retrouver la même simplicité naïve et le même accent de sincérité. Le second livre, très inférieur au premier, se donne comme l'abrégé d'un ouvrage écrit par Jason de Kyrène et ne contient que l'histoire du libérateur des Juifs, Judas Maccabée ; il est rarement d'accord avec le premier livre dans le détail des événements.

C'est dans le second livre qu'on trouve la légende d'Héliodore chassé du temple, qui forme le sujet d'une admirable fresque de Raphaël au Vatican. Il y est raconté que sous le règne de Séleucos Philopator, un certain Simon, de la tribu de Benjamin, qui commandait la garde du temple de Jérusalem, voulant se venger du grand prêtre Onias, vint révéler au gouverneur de la Palestine Apollonios l'existence d'un trésor caché dans le temple, dont il serait facile de s'emparer. Le roi averti par Apollonios charge son intendant Héliodore de se faire livrer cet argent. Le grand prêtre a beau protester que ce sont des dépôts confiés à sa garde ou des sommes destinées aux pauvres, Héliodore insiste et veut employer la force. Mais alors un beau cavalier couvert d'une armure d'or le renverse sous les pieds de son cheval, et deux jeunes gens magnifiquement vêtus le battent de verges sans pitié. Ses satellites n'osent pas le défendre, mais ils supplient le grand prêtre d'intercéder pour lui, car il allait rendre le dernier soupir. Onias, réfléchissant que le roi pourrait bien attribuer le miracle à quelque méchanceté des Juifs, offre une victime salutaire, et

les deux beaux jeunes gens disent à Héliodore de remercier le grand prêtre, en faveur duquel Dieu lui accorde la vie. Il s'en va, plein de respect pour ce Dieu qui défend si bien son argent, et comme le roi voulait envoyer un autre émissaire, il lui dit de bien s'en garder, à moins que ce ne fût quelque ennemi ou un traître à faire châtier. Joseph raconte la même aventure, mais sans parler d'Héliodore : c'est Apollonios lui-même qui vient voler le trésor et qui est frappé par les Anges.

Ce fut sous le règne d'Antiochos Epiphane, frère de Séleucos Philopator qu'éclata l'insurrection des Juifs. Quoique cette insurrection ait présenté un caractère religieux, les grands prêtres n'étaient pas à la tête du mouvement ; bien au contraire, ils poussaient le gouvernement syrien à des violences qui finirent par provoquer une révolte. Onias était allé à Antioche pour se disculper de son miracle qui paraissait suspect. Son frère Josué, qui se faisait appeler Jason pour avoir l'air d'un Grec, crut l'occasion favorable pour prendre sa place. Comme les rois ont toujours besoin d'argent, il offrit à Antiochos quatre cent quarante talents pour l'investiture de la dignité pontificale. Il ajoutait cent cinquante talents pour la permission d'élever un gymnase grec à Jérusalem, et demandait en outre pour les habitants le titre de citoyens d'Antioche. Le roi s'empressa d'accorder des demandes si bien appuyées. Jason entre en possession de la grande sacrificature, bâtit un gymnase et apprend aux Juifs à dissimuler leur circoncision. L'année suivante, à l'occasion des jeux célébrés à Tyr en l'honneur d'Hèraklès, il envoie au Dieu tyrien une offrande à peine déguisée sous forme de contribution pour l'entretien des vaisseaux. Le roi vient quelque temps après à Jérusalem où Jason et le peuple lui font une magnifique réception.

Jason avait acheté la dignité de grand prêtre, mais rien ne le garantissait contre une surenchère : il avait supplanté Onias, son frère aîné, il fut supplanté par son jeune frère Ménélaos qui offrit au roi le double de la somme payée par Jason. Probablement cette somme était déjà dépensée. Au lieu de faire des économies pour payer le tribut aux Romains, Antiochos donnait des fêtes splendides, dont Polybe nous a laissé la description, et qui faisaient changer son nom d'Epiphane, l'illustre,

en celui d'Epimane, le fou. Jason avait cru lui faire sa cour en ouvrant un gymnase ; Ménélaos alla bien plus loin, il promit de convertir les Juifs à l'Hellénisme. Cette proposition était si séduisante qu'Antiochos ne put y résister. Il avait vécu à Rome, en qualité d'otage, il y avait pris des idées d'autorité, de discipline, de centralisation. Les Juifs trouvaient dans leur religion nationale une force que les Ptolémées pouvaient un jour ou l'autre exploiter à leur profit. Antiochos crut assurer l'unité politique de son empire en y établissant l'unité religieuse ; c'est ce que fit plus tard Louis XIV quand il révoqua l'Edit de Nantes. Il ne semblait pas bien difficile d'initier les Juifs à la civilisation grecque, puisqu'on était assuré d'avance de l'appui des classes dirigeantes. Le peuple avait l'habitude de se laisser conduire aveuglément par ses grands prêtres ; rien ne pouvait faire supposer que, dans cette occasion, il leur désobéirait pour la première fois.

L'intolérance religieuse était aussi contraire aux mœurs des Grecs qu'aux principes du polythéisme, qui, dans sa large synthèse, pouvait facilement faire place à toutes les religions particulières. On peut croire Joseph quand il affirme qu'Alexandre, Ptolémée Soter et Antiochos le Grand ont sacrifié selon les rites juifs dans le temple de Jérusalem. Si Antiochos Epiphane crut voir un danger dans la religion juive, ce n'est pas à cause de ses dogmes, qui ne gênaient personne et dont personne ne s'inquiétait, c'est à cause de ses rites, auxquels les Juifs tenaient par-dessus tout, et qu'ils appelaient les œuvres de la Loi. L'observation du Sabbat permettait à une armée ennemie de prendre Jérusalem sans coup férir. Par la pratique barbare de la circoncision, par la distinction puérile des viandes pures et des viandes impures, les Juifs s'isolaient des autres peuples du royaume de Syrie et, ce qui était encore plus grave, se rapprochaient des Égyptiens. Antiochos avait essayé plusieurs fois de se rendre maître de l'Égypte ; il avait dû renoncer à ses projets de conquête sur un signe impérieux d'un ambassadeur romain, mais il pouvait du moins essayer de mettre la Judée à l'abri des influences égyptiennes, et ces influences avaient leur source dans l'analogie des pratiques religieuses. La persécution d'Antiochos laissa une impression

profonde dans les souvenirs des Juifs. Les légendes du vieil Eléazar, et des sept frères torturés et mis à mort pour avoir refusé de manger du cochon, ne sont rapportées que dans le deuxième livre des Maccabées et dans Joseph. Il faudrait des autorités plus sérieuses pour croire à des raffinements de cruauté étrangers au caractère grec. Il est peu probable que les Juifs aient été aussi maltraités à cette époque que leurs descendants l'ont été dans toute l'Europe chrétienne et le sont encore aujourd'hui en Russie, mais c'était la première fois qu'il se produisait quelque chose de pareil dans le monde. Antiochos cependant n'était pas un fanatique sanguinaire comme Philippe II d'Espagne ; il est probable qu'il ne comprenait pas la répugance d'une partie de ses sujets pour une viande qui n'est ni malsaine ni désagréable, et qu'en leur ordonnant d'en manger, il ne croyait pas dépasser les limites de l'autorité royale. Des gens assez obstinés dans leur rébellion pour préférer la mort à la charcuterie devaient lui sembler trop ridicules pour être intéressants.

Sans doute ces pauvres Juifs, qui mettaient leur morale dans une question de cuisine, n'étaient pas des philosophes; mais ils n'en défendaient pas moins un principe sacré, la liberté de conscience. Si on songe à l'abaissement des caractères dans la Grèce elle-même depuis Alexandre, à la corruption universelle des hautes classes et surtout des familles royales, aux apothéoses de rois, même dans les républiques, on peut croire qu'à part quelques Stoïciens, il n'y avait pas beaucoup de gens capables de sacrifier leur vie pour ce qu'ils regardaient, à tort ou à raison, comme leur devoir. Sous une forme qui nous étonne parce qu'elle est très éloignée de nos mœurs, les Juifs insurgés représentent seuls, à cette époque, la dignité humaine. L'âme de ce peuple était dans sa religion. Il n'avait pas d'autre arme à opposer aux grandes civilisations qui menaçaient de l'engloutir. Il s'en était servi contre Babylone, il s'en servit contre les Séleukides, puis contre les Romains, et sa vieillesse fut l'époque la plus glorieuse de son histoire. Judas Maccabée n'a pas le miracle à ses ordres comme les héros des anciennes légendes ; c'est pour cela qu'il est plus grand que Moïse soulevant les flots de la Mer Rouge, que Josué arrêtant le soleil.

Ce n'était pas à Jérusalem qu'une insurrection pouvait se produire; le roi y avait fait bâtir une forteresse et y avait placé une garnison. En Judée commme ailleurs, la société officielle était indifférente au bien public. Il y avait des factions, mais elles ne représentaient que des intérêts particuliers. Jason et Ménélaos se disputaient la dignité de grand prêtre qu'ils avaient achetée l'un après l'autre, et chacun d'eux avait ses partisans. Ménélaos, installé par une armée macédonienne, ne pouvait payer les sommes qu'il avait promises, quoiqu'il eût fait vendre les vases sacrés du temple au marché de Tyr. Il n'y avait plus de prophètes pour réveiller le sentiment national au nom d'Iahweh, car le formalisme sacerdotal avait étouffé l'inspiration. Les mécontents, les purs, qu'on nommait Hassidim, se retiraient dans les montagnes et les cavernes, mais la masse du peuple ne bougeait pas : elle se soumettait, comme partout, pour avoir la paix. Dans les campagnes, on n'était pas fâché de sacrifier comme on voulait, sans être obligé d'aller au temple et sans avoir à s'inquiéter du rituel. Le roi avait envoyé un vieillard d'Antioche, sans doute quelque philosophe, pour instruire ces populations ignorantes, et leur faire comprendre les bienfaits de la civilisation. Déjà les Samaritains commençaient à reconnaître que Zeus et Iahweh étaient le même Dieu sous deux noms différents. Il n'y avait pas grand mal à invoquer le Dieu du ciel sous son nom grec, puisque cela faisait plaisir au roi : ils consacrèrent leur temple du mont Garizim au Zeus hellénique. Tout faisait espérer que Juda serait aussi raisonnable qu'Ephraïm et que l'autorité ne serait pas obligée d'employer la rigueur.

Pour achever la conversion des Juifs, Antiochos eut recours à un moyen qu'il croyait irrésistible : il fit placer dans le temple de Jérusalem une copie du Zeus d'Olympie. Cette statue et l'Athènè du Parthénon sont souvent représentées sur les monnaies des Séleukides, qui aimaient passionément les œuvres d'art. Mais le chef-d'œuvre de Phidias qui, selon Quintilien, avait ravivé la piété des Grecs, ne fit aucune impression sur les Juifs, aussi étrangers au sentiment plastique que le sont aujourd'hui les Turcs et les Arabes. Ce n'était pour eux qu'une idole impure, l'*abomination du brigand*, comme l'appelle

le livre de Daniel, ouvrage où les événements de cette époque sont présentés sous forme de visions prophétiques. Dans la Bible en grec et en latin cette expression est traduite par les mots *abomination de la désolation*, qu'on retrouve dans le livre des Maccabées. Après le culte des images, rien n'était plus contraire à la loi juive que le sacrifice des animaux qu'ils trouvaient impurs. En faisant immoler des porcs dans le temple de Jérusalem, Antiochos semblait braver un parti qu'il croyait peu nombreux et réduit à l'impuissance. La plupart des Juifs en effet acceptaient sans répugnance les innovations. « Beaucoup de ceux d'Israel, dit le premier livre des Maccabées, consentirent à l'obéissance, sacrifièrent aux idoles et violèrent le sabbat. » La circoncision fut interdite; des autels furent élevés dans les villes et les villages, et des agents de propagande se répandirent partout dans les campagnes, engageant le peuple à sacrifier. Ils étaient assistés par des Juifs déserteurs de la loi qui se livraient à toutes sortes de violences contre ceux qui refusaient de se soumettre, et qui brûlaient tous les exemplaires du livre de la Loi qu'ils pouvaient trouver.

Le signal de la résistance fut donné dans le bourg de Modin, sur la route de Joppé, par un vieux prêtre nommé Matathias qui s'y était retiré pour ne pas être témoin de la profanation du temple. Voyant un Juif qui sacrifiait selon le rite grec, il se précipita sur lui et le tua; il tua aussi le commissaire royal qui présidait à la cérémonie et démolit l'autel. Puis il se retira dans les montagnes avec ses cinq fils. On apprit bientôt qu'une petite bande courait le pays, cherchant partout des autels et des statues pour les briser, des enfants pour les circoncire, et que ces brigands, non contents de braver les ordres du roi, tuaient ceux qui voulaient y obéir. On envoya des troupes contre eux; on croyait qu'il serait facile de les réduire en les attaquant un samedi. Contre toute attente, ils se défendirent et furent les plus forts. Le succès leur attira des adhésions. La petite troupe s'augmenta rapidement et battit les soldats du roi dans toutes les rencontres. C'était une insurrection nationale et religieuse comme celle qui fut soulevée de nos jours en Algérie par Abd-el-Kader. Le chef de la bande, le vieux Matathias mourut au commencement de la lutte. Il avait désigné pour le remplacer son

troisième fils Judas, que ses exploits firent surnommer Maccabée, c'est-à-dire le Marteau. C'est ainsi que plus tard le héros Franc qui vainquit les Arabes fut appelé Karl Martel. Quoique la Bible et Joseph ne donnent le nom de Maccabée qu'à Judas, on a pris l'habitude de l'étendre à ses frères ; on les appelle aussi Asmonéens, du nom de leur bisaïeul Asmon.

Judas (166) à la tête d'environ six mille hommes parcourait les montagnes de la Judée et prêchait la guerre sainte. Le gouverneur de Samarie, Apollonios, étant venu à sa rencontre à la tête de ses troupes, fut vaincu et tué. Judas prit son épée pour s'en servir dans les combats. Un autre général syrien nommé Séron vint l'attaquer près de Béth-Horon, et fut écrasé avec huit cents de ses soldats ; le reste s'enfuit chez les Philistins. En apprenant que des troupes régulières avaient été battues par une bande de brigands, Antiochos entra dans une grande colère ; cette mauvaise nouvelle venait s'ajouter aux embarras pécuniaires qui lui étaient habituels : « Et il vit que l'argent manquait dans ses coffres, et les tributs ne rentraient pas, à cause des dissensions qui troublaient le pays, parce qu'il avait aboli les lois établies depuis les premiers jours. Il craignait de n'en avoir plus que pour un an ou deux à faire des dépenses et des cadeaux, qu'il prodiguait d'une main large, plus que n'avaient fait les rois qui régnaient avant lui. Il était très abattu, et il résolut d'aller en Perse et de lever un impôt sur le pays et de rassembler beaucoup d'argent. Il laissa Lysias, homme noble, de la souche royale, à la tête du pays depuis l'Euphrate jusqu'au fleuve d'Égypte, et il lui confia la tutelle de son fils Antiochos jusqu'à son retour, et il lui laissa la moitié de son armée et des éléphants. Et il lui donna ses ordres au sujet des habitants de la Judée et de Jérusalem ; il lui dit d'envoyer une armée pour écraser et extirper la puissance d'Israël et les restes de Jérusalem, d'en effacer le souvenir, d'établir des étrangers dans leurs frontières et de partager le territoire. Il prit avec lui l'autre moitié de l'armée et sortit d'Antioche, sa ville royale, la cent quarante-septième année, passa l'Euphrate et parcourut les provinces supérieures. »

Lysias envoya en Judée quarante mille hommes et sept mille

chevaux, sous le commandement de Ptolémée, de Nicanor et de Gorgias. Le Maccabée rassembla à Mispah sa petite troupe qui se prépara au combat par la prière et par le jeûne. Les nouveaux mariés, les propriétaires, tous ceux qui avaient quelque raison de tenir à la vie furent renvoyés chez eux. Judas ne garda que les hommes résolus et il leur dit : « Préparez-vous à combattre, car il vaut mieux mourir en combattant que de voir les malheurs de notre nation et la ruine des choses saintes. » Il fut informé que Gorgias, à la tête de cinq mille hommes, voulait le surprendre pendant la nuit : il abandonna son camp avec trois mille hommes et alla mettre le feu à celui de Gorgias. Il défendit à ses soldats de s'amuser au pillage, pensant bien que l'ennemi allait revenir. Le lendemain en effet les Syriens revinrent, et voyant leur camp en flammes furent saisis de terreur et prirent la fuite. L'année suivante (165) Lysias vint lui-même en Judée à la tête d'une armée que le premier livre des Maccabées porte à soixante mille hommes d'infanterie et cinq mille cavaliers, mais M. Munk croit ces chiffres exagérés. Judas, dont la troupe s'élevait maintenant à dix mille soldats, lui livra bataille, après s'y être, comme toujours, préparé par la prière, et lui tua cinq mille hommes. Lysias, voyant que les Juifs étaient décidés à vaincre ou à mourir, retourna à Antioche pour réunir une armée plus nombreuse. Judas profita de ses succès pour reprendre possession de Jérusalem à l'exception de la citadelle de l'Acra qui avait une garnison syrienne. Pendant que ses soldats tenaient en respect cette garnison, il restaura et purifia le temple. On détruisit l'autel qui avait été profané par des sacrifices païens, on en bâtit un pareil, en pierres non taillées, selon la loi, et la fête de l'inauguration fut célébrée (164) le même jour où trois ans auparavant, on avait offert les premiers sacrifices au Zeus Olympien. Une muraille garnie de tours fut élevée du côté de la basse ville, pour défendre le temple contre les attaques de la garnison étrangère, et on fortifia Bethsoura dans la crainte d'une invasion par l'Idumée.

Le premier livre des Maccabées célèbre avec un enthousiasme bien légitime les exploits du libérateur : « Il dilata la gloire de son peuple, il se revêtit de sa cuirasse comme un géant, il se

ceignit de ses armes guerrières dans les combats, protégeant le camp par son glaive. Et il ressemblait à un lion dans ses œuvres, à un lionceau qui se rue sur sa proie. Il chercha et poursuivit les ennemis de la loi, il brûla ceux qui troublaient son peuple. Et les ennemis de la loi furent abattus sous sa terreur, et tous les ouvriers d'iniquité furent saisis d'épouvante, et le parfum du salut était dans sa main. Il fut amer à bien des rois, il réjouissait Jacob par ses œuvres, et jusqu'à l'éternité sa mémoire est bénie. Il parcourut les villes de Juda et y détruisit les impies et détourna la colère loin d'Israël. Il fut renommé jusqu'au bout de la terre, il a rassemblé ceux qui étaient dispersés. »

La reconnaissance populaire mesure l'éloge à l'énergie des efforts. Il importe peu à l'histoire qu'une petite troupe de bandits ait réellement battu des armées de soixante mille hommes; il suffit qu'on sache que ces bandits étaient des héros et qu'ils ont fondé une nation. C'était en effet un mouvement purement juif, et la guerre religieuse était en même temps une guerre de races. Les insurgés n'avaient pas à lutter seulement contre les troupes royales. La renaissance du Judaïsme ravivait les haines des populations palestiniennes, qui craignaient bien plus le joug des Juifs que celui des Grecs. Il fallut tenir tête d'un côté aux Iduméens et de l'autre aux Ammonites. Dans la Galilée, dans la Pérée et le pays de Galaad, partout où les Juifs étaient en minorité, ils se crurent menacés d'un massacre général et demandèrent à Judas Maccabée de venir à leur secours. Il envoya trois mille hommes dans le nord sous les ordres de son frère Simon, pendant que lui-même et son frère Jonathan passaient le Jourdain avec cinq mille hommes. Il y eut comme une répétition de ce qui s'était passé dans les temps lointains de la conquête et des Juges; Judas et son frère ne furent pas plus cléments dans la victoire que Josué ou Gédéon. Ils parcouraient le pays, pillaient et brûlaient les villes, les villages, les forteresses, passant partout les hommes au fil de l'épée et réduisant les femmes en esclavage. Pour soustraire les Juifs de ces contrées à d'inévitables représailles, on les emmena tous en Judée avec leurs femmes et leurs enfants. Pendant l'absence de Judas, les deux

chefs auxquels il avait laissé la garde de Jérusalem avaient malgré ses ordres attaqué la ville de Jamnia; mais Gorgias, qui y commandait, les repoussa en leur tuant deux mille hommes, « car ils n'étaient pas de la graine de ceux par qui se fait le salut en Israël. »

Antiochos ne fut pas plus heureux en Perse que ses généraux en Judée. Il était parti avec l'intention de piller un temple de l'Elymaïde, mais les habitants du pays lui opposèrent la même résistance qu'à Antiochos le Grand ; il fut obligé de s'enfuir et mourut de maladie en arrivant à Babylone. Sa mort fut regardée par les Juifs aussi bien que par les Perses comme une punition de son impiété. Son fils, âgé de neuf ans fut proclamé roi sous le nom d'Antiochos Eupator, et deux ministres, Lysias et Philippe se disputèrent la régence. Les révoltés juifs espéraient profiter de cette situation pour chasser la garnison syrienne de Jérusalem, et Judas Maccabée fit le siège de la forteresse d'Acra. Mais les partisans de l'autorité supplièrent le jeune roi de ne pas abandonner ses fidèles sujets aux fureurs du parti révolutionnaire. Lysias, voulant inaugurer le nouveau règne par une action éclatante, vint à leur secours avec une armée imposante : le premier livre des Maccabées parle de cent vingt mille hommes : « Le soleil resplendissait sur les boucliers d'or et d'airain, ils étincelaient comme des lampes de feu. » Les éléphants surtout étaient un objet d'épouvante. Il y en avait un plus grand que les autres ; on crut qu'il portait le roi. Eléazar, un des frères de Judas Maccabée, se glissa entre ses jambes, lui perça le ventre et mourut écrasé sous le poids de l'énorme bête. Mais la petite troupe des patriotes ne pouvait résister longtemps et c'en était fait de la révolution, quand Lysias apprit que son rival Philippe s'était emparé d'Antioche. En outre l'armée manquait de vivres, car c'était une année sabbatique et les greniers étaient vides. On promit aux Juifs de respecter leur liberté religieuse, et on sacrifia à leur ressentiment le grand prêtre Ménélaos dont l'apostasie avait été l'origine de la révolte. Mais le roi lui donna un successeur qui ne valait pas mieux : c'était un intrus nommé Joachim, qui s'appelait Alkimos pour plaire aux Grecs. Onias, l'héritier légitime de la sacrificature, se retira en Égypte où Ptolémée Philomètor

lui permit d'élever un temple rival de celui de Jérusalem.

Lysias et le roi revinrent à Antioche et s'emparèrent de Philippe qui fut mis à mort. Mais un nouveau danger menaça bientôt la monarchie. Dèmètrios, que son père Séleucos IV avait donné comme otage aux Romains, se croyait des droits au trône. Comme le sénat refusait de le laisser partir, il s'échappa secrètement, d'après le conseil de l'historien Polybe, et arriva en Syrie où il fut reconnu roi par l'armée. Il fit mourir son cousin Antiochos Eupator ainsi que Lysias, et envoya aussitôt une ambassade à Rome pour justifier sa conduite et protester de ses bonnes intentions. Le sénat, selon son habitude, accepta dans l'intérêt de la paix les faits accomplis et reconnut Dèmètrios. Ce changement de règne aurait peut-être rendu la paix aux Juifs s'ils n'avaient été divisés en deux factions ennemies; mais le nouveau roi était à peine arrivé que le grand prêtre Alkimos et les amis de l'ordre vinrent lui demander d'en finir avec le parti révolutionnaire qu'ils accusaient de toutes sortes de crimes. Des troupes commandées par Bacchidès furent envoyées pour protéger Alkimos, qui protestait d'ailleurs de ses intentions pacifiques. Le peuple le crut et vint à sa rencontre. Mais le moyen qu'il employa pour faire cesser les troubles fut de faire mourir soixante hommes du parti des Hassidim. Puis Bacchidès l'installa à Jérusalem et lui laissa les forces nécessaires pour s'y maintenir.

Mais il n'y avait rien de fait tant que la révolution conservait son chef. Le peuple ne voulait pas livrer Judas Maccabée; Nicanor, qui avait remplacé Bacchidès, essaya de l'attirer à une entrevue. Judas ne tomba pas dans ce piège, sachant bien qu'avec les insurgés, toutes les trahisons se croient légitimes. La guerre recommença et Judas fut vainqueur : il fit accrocher aux murs de Jérusalem la tête de Nicanor et sa main droite, qu'il avait orgueilleusement étendue contre le temple d'Iahweh. Mais la lutte se prolongea longtemps, il fallait chercher un appui au dehors. « Judas entendit parler des Romains: qu'ils étaient forts et puissants, qu'ils accordaient facilement toutes les choses qu'on leur proposait, qu'ils faisaient amitié avec tous ceux qui allaient à eux, et que leur puissance était fort grande. Car on lui fit récit de leurs batailles et des grandes actions

qu'ils avaient faites en Galatie, comment ils avaient conquis les Galates et les avaient rendus tributaires; et de tout ce qu'ils avaient fait au pays d'Espagne, comment ils avaient réduit sous leur pouvoir les mines d'argent et d'or..... Et comment ils avaient défait en guerre Philippe et Perseus roi de Kittim et tous les autres qui s'étaient élevés contre eux. Et comment le grand roi d'Asie Antiochos, qui avait cent vingt éléphants et une multitude de cavaliers et de chars et une fort grande armée, avait été défait par eux, et comment ils l'avaient pris vif et avaient ordonné que lui et ses successeurs payeraient un grand tribut..... Et comment ils donnèrent au roi Euménès les pays des Indiens et des Mèdes et des Lydiens, qui étaient les meilleurs pays qu'ils eussent pris à Antiochos..... Et qu'ils avaient gardé l'amitié à leurs amis et à ceux qui se reposaient sur eux, et qu'ils avaient conquis les royaumes voisins et éloignés, car tous ceux qui entendaient leur nom les craignaient. Et que tous ceux à qui ils voulaient donner du secours pour les faire régner, régnaient..... Et néanmoins, que nul d'entre eux ne portait la couronne et ne se vêtait d'écarlate pour paraître avec magnificence ; mais qu'ils avaient établi un conseil, et que tous les jours trois cent vingt hommes consultaient ensemble sur les affaires du peuple pour le bien gouverner. »

Cette peinture naïve fait bien comprendre le rôle de providence des faibles qui résume toute la politique des Romains en Orient. Les envoyés de Judas Maccabée obtinrent audience du sénat qui accepta l'alliance des Juifs et promit d'inviter Dèmètrios à respecter leur liberté. Mais, avant l'arrivée de cette bonne nouvelle, Judas avait livré sa dernière bataille. En apprenant la mort de Nicanor, le roi avait envoyé en Judée un nouveau général, Bacchidès, avec vingt mille hommes et deux mille cavaliers. La troupe de Juda n'était que de trois mille hommes ; les désertions la réduisirent à huit cents. On le détournait de livrer bataille avec si peu de monde contre une armée si nombreuse. Il dit : « Dieu me garde de fuir devant eux ; si notre heure est venue, mourons bravement pour nos frères, et qu'il n'y ait pas une tache sur notre gloire. » Il attaqua l'aile droite de Bacchidès et la mit en fuite, mais l'aile gauche prit par derrière la petite troupe juive ; Judas, enveloppé de

toutes parts mourut en héros, comme il avait vécu. Ses frères Simon et Jonathan enlevèrent son corps et l'enseveliront à Modin, dans le tombeau de ses pères, et tout le peuple fut en deuil et le pleura pendant de longs jours, disant : « Comment est-il tombé, l'homme fort qui sauvait Israel ! » Sa mort fut suivie d'une réaction dure et impitoyable, comme les réactions le sont toujours. « Il y eut une tribulation comme on n'en avait pas vu en Israel depuis qu'il n'y avait plus de prophètes ; » mais la flamme sacrée qu'il avait allumée au cœur de la nation ne s'éteignit pas. Les Juifs ont raison d'honorer sa mémoire ; sans lui, leur nom serait effacé du monde.

Les patriotes se retirèrent dans les montagnes, abandonnant Jérusalem au parti grec, dont la tyrannie ne pouvait manquer de leur faire des partisans. Ils prirent pour chef Jonathan, un des frères de Judas, et réussirent à se défendre contre les troupes royales. Ils remportèrent même quelques avantages et obtinrent un échange de prisonniers. Bacchidès mit des garnisons dans toutes les places de la Judée et garda comme otages dans la citadelle de Jérusalem les fils des principaux habitants du pays. De leur côté les insurgés s'étaient établis dans une forteresse d'où il fut impossible de les déloger. Ils faisaient des sorties et brulaient les machines de siège. L'important pour eux était de durer, de tenir la campagne en attendant l'occasion d'une revanche. Cette occasion leur fut bientôt fournie par les compétitions au trône qui étaient la plaie du royaume de Syrie. En 153, un certain Alexandre Bala, se disant fils d'Antiochos Epiphane, disputa la royauté à Dèmètrios, et les deux concurrents sollicitèrent l'appui des brigands juifs. Dèmètrios écrivit à Jonathan, l'autorisa à lever des troupes et à faire des provisions d'armes, et ordonna de rendre les otages qui se trouvaient dans la citadelle. Les garnisons syriennes quittèrent toutes les forteresses de la Judée à l'exception de Bethsura et de la citadelle de Jérusalem qui restèrent occupées par des Juifs hellénisants. Alexandre Bala, voulant renchérir sur les offres de Dèmètrios, conféra à Jonathan la dignité de grand prêtre, et lui envoya une couronne d'or et une robe de pourpre en l'appelant son frère et son ami.

Jonathan, ainsi sollicité par les deux rivaux, donna la préfé-

rence à l'usurpateur. Dèmètrios fut battu et tué, Alexandre prit possession du trône, et lorsqu'il célébra son mariage avec Cléopâtre, fille de Ptolémée Philomètor roi d'Egypte, il invita Jonathan à ses noces, le fit asseoir à côté de lui et le nomma gouverneur de Judée. Peu de temps après, en 147, il y eut un nouveau prétendant au trône de Syrie. Un fils de Dèmètrios s'était réfugié en Crète. Il s'appelait aussi Dèmètrios ; il prit le surnom de Nicator qui le distingue de son père surnommé Soter. Il leva une petite armée de Crétois et voulut revendiquer l'héritage paternel. Les événements de cette époque troublée sont présentés très différemment dans Joseph et dans le premier livre des Maccabées. Le conflit entre les deux prétendants paraît n'avoir été pour les Juifs qu'une occasion de guerroyer contre leurs anciens ennemis les Philistins. Jonathan s'empara de Joppé, battit l'armée syrienne près d'Asdod et brûla le temple de Dagon avec tous ceux qui s'y étaient réfugiés. Pendant ce temps, le roi d'Égypte Ptolémée Philomètor, sous prétexte de venir au secours de son gendre, entrait en Syrie avec une armée nombreuse, mettait des garnisons dans toutes les villes et, déclarant qu'Alexandre avait voulu le faire assassiner, il lui reprenait sa fille Cléopâtre pour l'offrir à Dèmètrios ; Alexandre se réfugia chez un chef arabe qui lui coupa la tête et l'envoya au roi d'Égypte. Quelques jours après, Ptolémée mourut d'une blessure qu'il avait reçue en combattant Alexandre, et Dèmètrios resta maître du trône de Syrie. Il fit massacrer les garnisons égyptiennes et congédia toute l'armée syrienne, ne gardant que les auxiliaires qu'il avait ramenés de Crète.

Jonathan essaya de tirer parti des troubles du royaume. Il assiégea la forteresse de Jérusalem ; comme les rois de Syrie avaient toujours besoin d'argent, il offrit trois cents talents à Dèmètrios qui, à ce prix, consentit à affranchir de tout impôt la Judée, avec les districts de Samarie et de Galilée. Il promit même d'évacuer la citadelle d'Acra, si Jonathan l'aidait à réprimer une révolte des habitants d'Antioche qui le tenaient assiégé dans son palais. Jonathan lui envoya trois mille hommes qui se répandirent dans la ville, y mirent le feu, la pillèrent, massacrèrent cent mille personnes, selon le livre des

Maccabées, et mirent le roi en possession de sa capitale dont ils avaient fait un désert. Dèmètrios, trouvant sans doute que ses auxiliaires s'étaient payés eux-mêmes par le pillage, refusa d'accomplir ses promesses. Il eut bientôt à se repentir de cette nouvelle maladresse ajoutée à celle qu'il avait faite en congédiant son armée. Un certain Diodore, surnommé Tryphon, était allé chercher en Arabie un jeune fils d'Alexandre Bala et l'avait proclamé roi sous le nom d'Antiochos Théos. Il n'eut pas de peine à rallier les troupes licenciées autour de ce prétendant, et à lui assurer l'alliance du puissant chef des Juifs, dont tous les privilèges furent confirmés et augmentés. Dèmètrios fut battu et se retira à Séleukia. Jonathan, qui avait gagné quelque chose à toutes ces révolutions, voulut assurer l'avenir en renouvelant l'alliance avec le peuple Romain. Joseph et le livre des Maccabées parlent aussi d'une alliance avec Sparte, alliance fondée sur une prétendue communauté d'origine entre les Juifs et les Spartiates.

Tryphon, qui avait mis sur le trône le jeune Antiochos Théos, pour gouverner sous son nom, crut plus avantageux de se mettre à sa place. Mais pensant que Jonathan serait un obstacle à ses projets, il l'attira à une entrevue et le fit prisonnier. Siméon, le dernier survivant des fils de Matathias, fut proclamé chef des Juifs par le peuple. Tryphon lui fit dire qu'il n'avait gardé Jonathan que pour se faire payer cent talents dus au roi, et qu'il était prêt à le mettre en liberté si on lui envoyait cette somme et les deux fils de Jonathan comme otages. Siméon céda, pour ne pas s'exposer aux reproches du peuple, et, comme on aurait dû s'y attendre, Tryphon fit mourir Jonathan et ses deux fils. Peu de temps après, le jeune Antiochos Théos mourut, et Tryphon, qui passait aux yeux de tous pour son meurtrier, prit le titre de roi. Siméon se retourna alors vers Dèmètrios Nicator qui était encore à Séleukia et lui offrit son alliance contre Tryphon. Dèmètrios s'empressa d'accepter, reconnut Siméon comme grand prêtre et prince des Juifs, exempta la Judée de tout impôt, et en abandonna toutes les forteresses. C'est de cette époque, 170 de l'ère des Séleukides, 142 avant l'ère chrétienne, que les Juifs firent dater leur indépendance. Pour la première fois depuis quatre cent cinquante

ans, la Judée fut affranchie du joug étranger. On écrivit dans les actes : la première année de Siméon, grand prêtre et prince des Juifs. Une assemblée générale des prêtres et des chefs du peuple, réunie deux ans après à Jérusalem, confia solennellement à Siméon et à ses descendants la dignité de grand prêtre avec la souveraineté, « jusqu'à ce qu'il se lève un prophète fidèle ». Les premières monnaies juives furent frappées au nom de *Siméon, prince d'Israel,* mais il eût été contraire à la loi dite mosaïque d'y représenter l'effigie du prince ; on y voit divers symboles comme une coupe, une grappe de raisin, une feuille de vigne, etc. Elles sont d'un travail assez grossier.

Justin attribue l'affranchissement des Juifs à la protection des Romains, dont ils avaient recherché l'alliance après s'être séparés de Dèmètrios. « Ils furent, ajoute-t-il, les premiers parmi les peuples d'Orient, qui reçurent la liberté des Romains, très disposés à faire des largesses sur le bien d'autrui » D'après le livre des Maccabées, Siméon avait envoyé à Rome un bouclier d'or pour renouveler l'alliance conclue par ses frères Judas et Jonathan. L'ambassade fut très bien accueillie et la protection des Romains fut étendue aux Juifs d'Egypte et à ceux d'Asie Mineure. Mais avant le retour des envoyés une nouvelle révolution s'était produite en Syrie. Dèmètrios, ayant pénétré sur le territoire des Parthes, avait été pris par le roi Arsakide Mithridatès, qui lui fit épouser sa fille Rodogune. Alors l'Égyptienne Cléopâtre, qui après avoir été la femme d'Alexandre Bala avait épousé Dèmètrios, offrit sa main et le trône de Syrie à son beau-frère Antiochos de Sidè qui se trouvait alors à Rhodes. Il accepta avec empressement, leva une armée et marcha contre Tryphon qu'il assiégea dans la forteresse de Dor. Siméon lui envoya deux mille hommes, de l'argent et des machines de guerre, mais il refusa le secours des Juifs, car il se proposait de les replacer sons la dépendance du royaume de Syrie. Il fit sommer Siméon de lui restituer Joppé, Gazara, et toutes les forteresses indûment occupées par les Juifs, ou de payer cinq cents talents, et une somme égale comme indemnité de guerre. Siméon offrit cent talents. Alors Antiochos envoya contre lui une armée, tandis que lui-même poursuivait Tryphon qui fut tué peu de temps après. Siméon,

trop vieux pour se mettre à la tête de ses troupes, en confia le commandement à ses fils Judas et Jean. La victoire resta aux Juifs dont l'indépendance fut dès lors assurée.

Le gouvernement de Siméon est célébré comme un âge d'or dans le premier livre des Maccabées : « La terre de Juda fut en paix tous les jours de Siméon; il chercha le bonheur du peuple, et le peuple était heureux de sa puissance et de sa gloire. Il possédait le port de Joppé qui lui donnait accès aux îles de la mer. Il élargit les frontières de sa nation et les assura par des forteresses. Il fit de nombreux prisonniers et domina sur Gazara et Bethsura et la citadelle, dont il fit disparaître toute profanation, et il n'y avait pas de résistance. Chacun cultivait en paix son champ, et recueillait les fruits du sol et ceux des arbres. Les anciens siégeaient sur les places et traitaient les affaires du pays; les jeunes gens étaient revêtus des armes et des honneurs. Il fournissait aux villes des provisions et en faisait des places de défense, et sa gloire s'étendait aux extrémités de la terre. Il y établit la paix et Israel était en grande joie. Chacun était assis sous sa vigne et sous son figuier et n'avait rien à craindre. Il n'y avait plus personne pour les combattre, et les rois étaient brisés en ces jours-là. Il fortifia les humbles de son peuple, il s'attacha à la loi, il fit disparaître l'injuste et le méchant, honora le saint lieu et multiplia les vases du sanctuaire. »

Un crime vint subitement interrompre cette prospérité. Son gendre Ptolémée, qui voulait prendre sa place, l'attira dans son château près de Jéricho et l'assassina dans un festin avec deux de ses fils. Le troisième, Jean, qui prit plus tard le surnom d'Hyrcan, échappa aux assassins envoyés par son beau-frère et vint à Jérusalem où il fut mis en possession du pouvoir de son père. Mais Ptolémée implora l'appui d'Antiochos Sidetès qui mit le siège devant Jérusalem. La ville manquait de vivres; il fallut capituler. Le roi exigea que les assiégés livrassent leurs armes, qu'un tribut fût payé pour Joppé et les autres villes en dehors de la Judée, que les créneaux des murs de Jérusalem fussent démolis et la citadelle relevée pour recevoir une garnison syrienne. Jean accepta ces conditions excepté la dernière et Antiochos consentit à y renoncer si on lui donnait

cinq cents talents et des otages. Il leva le siège et Jean dut l'accompagner, comme auxiliaire ou comme vassal, dans une expédition contre les Parthes. C'est là qu'à la suite d'un brillant combat livré en Hyrcanie il prit le nom d'Hyrcan, sous lequel il est connu dans l'histoire. L'année suivante Antiochos Sidètès fut tué dans une bataille et cette mort affranchit définitivement les Juifs de la suzeraineté de la Syrie. Les Parthes avaient permis à leur prisonnier, Dèmètrios Nicator, de rentrer dans son royaume, mais il y était trop mal affermi pour rien entreprendre et Hyrcan put profiter de la décadence des Séleukides pour étendre son territoire. Il prit Sichem et détruisit le temple de Garizim qui offusquait tant les Juifs ; il rasa Samarie, l'antique rivale de Jérusalem. Mais les Samaritains continuèrent à célébrer les cérémonies de leur culte sur les ruines de leur sanctuaire et ne se rallièrent jamais au judaïsme orthodoxe. Jean Hyrcan conquit aussi l'Idumée dont il obligea les habitants à se faire circoncire ; ils se soumirent à cette condition pour pouvoir rester dans leur pays qui devint dès lors une province de la Judée.

Grâce à la faiblesse et aux querelles de famille des Séleukides, les Juifs avaient pu, non seulement conquérir leur indépendance, mais ranger sous leur domination les territoires des Moabites, des Ammonites et des Iduméens. Les limites du nouvel Etat juif, sous le principat de Jean Hyrcan, étaient à peu près celles de l'ancien royaume de David et de Salomon. Mais aussitôt qu'il ne fut plus nécessaire de s'unir contre un ennemi commun, les divisions se produisirent sous forme de sectes religieuses, qui devinrent bientôt des partis politiques. Les Pharisiens, dont le nom veut dire ceux qui se séparent des autres, les gens distingués, admettaient certaines doctrines étrangères qu'ils essayaient de rattacher à Moïse et aux prophètes, soit en interprétant les textes sacrés, soit en supposant une tradition orale dont ils se disaient dépositaires. C'est ainsi qu'ils acceptaient, sinon le dogme grec de l'immortalité de l'âme, du moins la résurrection des justes, et les opinions chaldéennes ou persanes sur les Anges et les Démons. Ils avaient sur le destin ou la providence un système qui laissait peu de place à la volonté humaine. L'importance qu'ils

attachaient aux jeûnes, aux ablutions et autres pratiques extérieures leur donnait une réputation de sainteté et une grande influence sur le peuple. Le parti conservateur était représenté par les Sadducéens, qui se recrutaient surtout parmi les gens riches. Ils niaient la résurrection et la vie future, dont ils ne trouvaient aucune trace dans le Pentateuque et les prophètes. Ils rejetaient l'existence des Anges et des Diables, considérant sans doute les apparitions mentionnées dans les livres sacrés comme des manifestations passagères de l'action divine. Ils repoussaient aussi la croyance au destin ou à la providence et affirmaient le libre arbitre de l'homme. Aussi réclamaient-ils la stricte application des lois pénales attribuées à Moïse. Les Esséniens, établis dans le voisinage de la Mer Morte, formaient une troisième secte, ou plutôt un ordre ascétique analogue aux Pythagoriciens ou aux moines bouddhistes. Ils pratiquaient la communauté des biens, et la plupart se vouaient au célibat. Joseph vante l'austérité de leurs mœurs et leur attribue des opinions analogues à celles des Grecs sur l'incarnation des âmes et les punitions ou récompenses dans une vie future. On a soutenu, sans preuves suffisantes, que le fondateur du christianisme appartenait à cette secte.

Disciple et ami des Pharisiens, Hyrcan s'éloigna d'eux vers la fin de son règne par suite d'une injure personnelle. Après un festin auquel il avait invité leurs principaux chefs, ils les engagea à lui déclarer franchement s'il s'était écarté de la bonne voie. Un deux nommé Éléazar lui dit : « Abdique le pontificat, et contente-toi d'être le chef du peuple. » Dans la discussion qui s'engagea, il osa élever des doutes sur la légitimité de la naissance d'Hyrcan, dont la mère avait été prisonnière des Syriens au temps d'Antiochos Épiphane. Un Sadducéen profita de la colère du prince pour lui insinuer qu'Éléazar n'était que l'écho des sentiments de toute sa secte, et que pour s'en convaincre, il suffirait de le faire juger par les Pharisiens eux-mêmes. Il les consulta en effet, et ils répondirent qu'Éléazar méritait seulement la prison et le fouet, parce que la médisance ne rendait pas un homme digne de mort. Cette réponse l'irrita profondément, il embrassa la secte des Sadducéens, abolit les usages des Pharisiens et fit punir ceux qui les observaient. Cela

lui fit perdre sa popularité. Cependant il mourut en paix après un règne de trente ans. Plus tard on se souvint de son règne comme d'une époque de gloire et de prospérité ; on raconta qu'il avait des révélations divines et qu'il lisait dans l'avenir (105).

Les perpétuelles discordes des Séleukides permettaient aux Juifs de rejeter ouvertement la suzeraineté de la Syrie. Aristobule, l'aîné des fils d'Hyrcan, prit le titre de roi qui n'avait pas été porté par les chefs des Juifs depuis la captivité de Babylone. Son premier acte fut d'enfermer sa mère en prison où il la fit mourir de faim. Il emprisonna aussi ses frères, à l'exception d'un seul, Antigonos, qu'il associa à la royauté. Mais peu de temps après, sur une dénonciation de sa femme Alexandra, il le fit assassiner. Quand les Maccabées combattaient en héros, ils ne se doutaient guère qu'ils préparaient la route à de pareilles horreurs, et que leurs héritiers, affublés de noms grecs, dépasseraient la corruption des Séleukides, des Ptolémées et autres familles royales. Aristobule, pris de vomissements de sang, crut voir dans cette maladie une punition de ses crimes et mourut déchiré de remords après un an de règne. Ses frères furent tirés de prison par sa veuve Alexandra, et le plus âgé, Alexandre Jannée, prit possession du trône. Il commença son règne par le meurtre d'un de ses deux frères et laissa vivre l'autre qui ne lui portait pas d'ombrage. Il paraît qu'il épousa la veuve d'Aristobule, à moins qu'on n'admette avec M. Munk qu'il y a eu successivement deux reines du nom d'Alexandra.

La Syrie était partagée en deux royaumes rivaux et l'ambition des Asmonéens essayait de tirer parti de cette rivalité. Aristobule avait pris l'Iturée dont les habitants furent obligés de se soumettre à la circoncision. Alexandre Jannée mit le siège devant Ptolémaïs qui avait réussi à se rendre indépendante des Séleukides ; mais les habitants de la ville appelèrent à leur secours Ptolémée Lathyre, que sa mère Cléopâtre avait chassé d'Égypte et qui était alors roi de Kypros. Alexandre voulut profiter de la haine de Cléopâtre contre son fils et entama avec elle des négociations. Elle lui envoya une armée, et Lathyre fut forcé de se retirer devant cette diversion.

Mais Alexandre n'abandonna pas son projet de détacher quelques lambeaux du royaume de Syrie. Son règne fut une suite de guerres continuelles dont les Juifs finirent par se fatiguer. Les Pharisiens exploitèrent le mécontentement du peuple. Une révolte éclata à Jérusalem le jour de la fête des Tabernacles pendant qu'Alexandre Jannée, en qualité de grand prêtre, offrait le sacrifice. Le roi avait une garde composée de Kilikiens et de Pisidiens, il la lança contre le peuple et six mille personnes furent massacrées dans la journée. Les Juifs payaient cher le plaisir d'avoir une dynastie nationale. Quelques-uns trouvèrent que les Séleukides valaient encore mieux que les Asmonéens et appelèrent Dèmètrios Eucairos, fils d'Antiochos Grypos. Il y eut une guerre civile, cinquante mille hommes furent tués. Enfin le roi de Syrie se retira à Damas, et Alexandre, après une victoire décisive sur les rebelles, mit en croix huit cents prisonniers, après avoir fait mourir, sous leurs yeux, leurs femmes et leurs enfants. Lui-même assistait à leur supplice au milieu d'un festin, entouré des femmes de son harem. Puis il s'abandonna au vin et à la bonne chère et mourut des suites de son intempérance après un règne de vingt-sept ans (78).

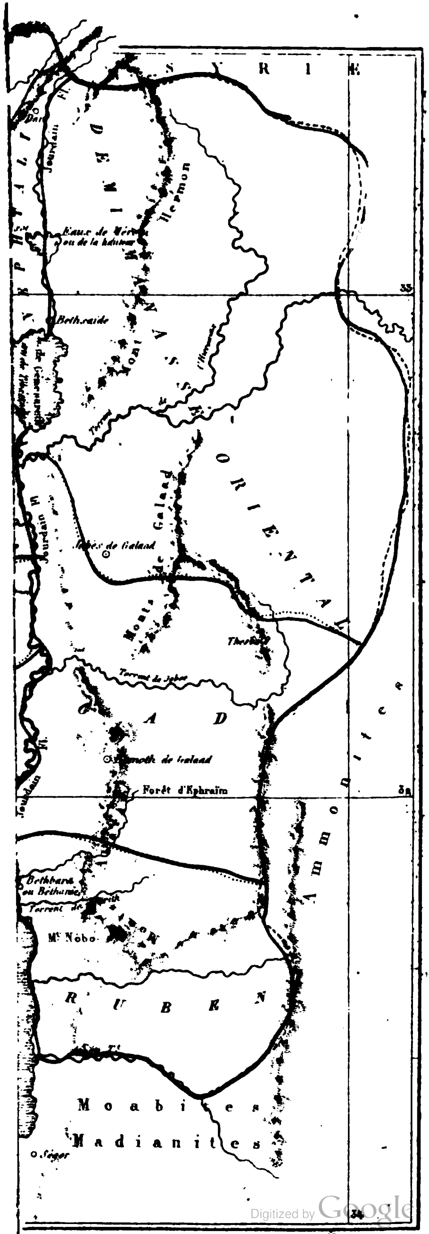
Sa veuve Alexandra, d'après le conseil qu'il lui avait donné avant de mourir, se réconcilia avec les Pharisiens qui avaient une grande influence sur le peuple. Ils gouvernèrent sous son nom et exercèrent une réaction violente contre les Sadducéens, qui les avaient persécutés pendant le règne précédent. Ils atteignirent le but de leurs efforts par la séparation du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel ; des deux fils d'Alexandre Jannée, l'aîné, Hyrcan, faible d'esprit et de corps, fut investi du sacerdoce et le commandement des troupes fut confié au plus jeune, Aristobule, qui se mit bientôt à la tête des mécontents. Il s'empara de toutes les places fortes, et à la mort d'Alexandra, qui avait désigné Hyrcan pour son successeur, une guerre éclata entre les deux frères. Les querelles de famille qui avaient amené la décomposition du royaume de Syrie se reproduisirent dans le royaume juif. Déjà les Syriens, las des interminables rivalités des Séleukides, s'étaient donnés à Tigrane, roi d'Arménie. Mais Tigrane, s'attachant à la fortune de Mithridate, avait été entraîné dans sa ruine. Vaincu par

Pompée, il obtint de conserver ses Etats héréditaires, mais la Syrie fut réduite en province romaine. Les légions franchissant le Liban s'avancèrent au delà de Damas. Les Juifs étaient en pleine guerre civile. Hyrcan, excité par son confident, l'Iduméen Antipatros, assiégeait son frère dans Jérusalem avec le secours d'Arétas, roi des Arabes. En vertu des traités d'alliance qui mettaient la Judée sous la protection du peuple romain, Pompée jugea la querelle des deux frères. Hyrcan fit valoir son droit d'aînesse et accusa Aristobule d'exercer des brigandages dans toute la contrée. Aristobule déclara que la faiblesse de son frère le rendait incapable de régner. Les Juifs se plaignirent de l'un et de l'autre ; ils avaient l'habitude d'être gouvernés par leurs grands prêtres et n'avaient, disaient-ils, aucun besoin d'avoir des rois (64).

Aristobule consentit, non sans peine, à livrer aux Romains les forteresses qu'il occupait sur divers points de la Judée, mais ses partisans refusèrent de quitter Jérusalem et se retranchèrent dans le temple, pendant que ceux d'Hyrcan s'assuraient la faveur de Pompée, en ouvrant les portes la ville. Le temple était dans une position très forte; pour conserver le prestige du nom romain, il fallait s'en emparer. Pompée fit venir de Tyr des machines de guerre et commença le siège, en profitant des jours de sabbat pour avancer les travaux sans être inquiété par les Juifs. Au bout de trois mois on donna l'assaut. Le fils de Sylla pénétra le premier dans le fort. Une partie des Juifs furent tués par les Romains, les autres se tuaient entre eux, mettaient le feu à leurs maisons ou se précipitaient du haut des murs. Douze mille hommes périrent. Au milieu du carnage, les prêtres continuaient à célébrer leurs cérémonies. Pompée entra avec sa suite dans le sanctuaire qui n'était accessible qu'au grand prêtre, une seule fois dans l'année, mais il ne toucha ni aux vases sacrés ni aux deux mille talents qui se trouvaient dans le trésor, et dès le lendemain il ordonna de purifier le temple et d'y offrir les sacrifices comme à l'ordinaire. Aristobule fut emmené à Rome avec ses fils et ses filles ; ceux qui l'avaient engagé à faire la guerre aux Romains furent condamnés à mort. Hyrcan fut investi de la dignité de grand prêtre. Son pouvoir fut resserré dans les

limites de la Judée ; les villes de la Syrie que les rois asmonéens avaient ajoutées à leur territoire furent affranchies du despotisme juif ; elles eurent leurs magistrats indigènes sous l'autorité romaine ; celles qui avaient été détruites furent rebâties. Jérusalem paya un tribut ; la monarchie juive eut le sort de la monarchie syrienne et ne mérite pas plus de regrets, car les Asmonéens avaient tous les vices des Séleukides et la conquête romaine fut une délivrance pour les populations.

En retirant au grand-prêtre le diadème et le titre de roi, Pompée n'avait fait que se conformer au vœu exprimé par les Juifs eux-mêmes. Il ne les réduisait pas à la condition de sujets de Rome, puisqu'il leur laissait leurs lois et leurs magistrats indigènes sous la protection des Romains. Cette protection, les Juifs l'avaient jadis demandée pour s'affranchir du joug des Séleukides ; mais depuis que la Syrie était devenue province romaine, le voisinage immédiat de ces puissants protecteurs allait devenir incommode : si on essayait de s'emparer de quelques provinces voisines et d'en circoncire les habitants, ceux-ci pourraient bien, à leur tour, réclamer la protection romaine. Il se forma donc deux partis parmi les Juifs ; les uns trouvaient plus prudent de se soumettre de bonne grâce à la suzeraineté des Romains, comme leurs ancêtres avaient accepté celle des Perses, les autres regrettaient l'indépendance de la Judée et la domination qu'elle avait exercée sur les territoires voisins. L'intervention de Pompée en faveur d'Hyrcan avait fait d'Aristobule le chef du parti national. L'Iduméen Antipatros, qui gouvernait sous le nom d'Hyrcan, se fit le serviteur fidèle des Romains, et sa famille, en suivant la même politique, arriva à remplacer la dynastie Asmonéenne, comme dans l'histoire des Francs, les maires du palais se substituèrent aux rois mérovingiens. « Ainsi, dit Joseph, la division d'Hyrcan et d'Aristobule fut la cause de tous les malheurs de Jérusalem, nous fit perdre notre liberté et nous mit sous la dépendance des Romains. Il fallut rendre aux Syriens les territoires que nous avions conquis, et payer en peu de temps plus de dix mille talents ; et la dignité royale qui avait appartenu aux grands prêtres fut transférée à des hommes sortis de la classe populaire. »



uffiot Paris
Imp Falconer



Bas-relief de l'arc-de-triomphe de Titus.

CHAPITRE X

Période romaine.

Alexandre, un des deux fils d'Aristobule emmenés par Pompée avec leur père, s'échappa avant d'arriver Rome, revint en Judée et menaça Jérusalem (57). Hyrcan et Antipatros appelèrent à leur secours Gabinius, proconsul de Syrie. Alexandre, battu par une armée romaine et assiégé dans une de ses forteresses, fut obligé de capituler. L'ancienne reine, sa mère, se chargea des négociations et obtint pour lui la liberté. En même temps qu'il assurait la paix et la sécurité aux Juifs, Gabinius relevait Samarie et les autres villes qu'ils avaient détruites au temps de leur puissance. Le territoire de la Palestine fut partagé en cinq districts, dont chacun devait être gouverné par un conseil, συνέδριον, d'où on a fait *sanhédrin*. Les juges de ces cinq gouvernements furent établis à Jérusalem, où Hyrcan conserva la dignité de grand prêtre, à Jéricho, à Gadara, à Amathous et à Sephoris. Cette mesure dans laquelle on reconnaît le génie administratif des Romains, consacrait l'émancipation des provinces palestiniennes et répondait en même temps au vœu des Juifs qui préféraient la théocratie à la monarchie, ainsi qu'ils l'avaient dit à Pompée. L'année sui-

vante, la paix fut troublée par Aristobule qui s'était échappé de Rome avec son fils Antigonos. Arrivé en Judée, il rassembla ses partisans ; mais battu par Sisenna, fils de Gabinius et blessé dans le combat, il fut fait prisonnier et envoyé à Rome. Son fils pris avec lui, fut relâché, sur la demande de Gabinius, qui dans les négociations précédentes, avait promis à l'ancienne reine la liberté de ses enfants. Antigonos profita de cette générosité pour exciter de nouveaux troubles. Gabinius était alors en Egypte où Antipatros, toujours empressé à servir les Romains, lui assura le concours de tous les Juifs établis à Péluse. Revenant de cette expédition, il battit les troupes d'Alexandre et rétablit l'ordre en Judée.

Crassus, qui remplaça Gabinius dans le gouvernement de la Syrie, passa par la Judée en allant faire la guerre aux Parthes et prit dans le temple de Jérusalem le trésor que Pompée avait laissé intact. Son expédition contre les Parthes fut malheureuse, et sa mort, en rompant le *triumvirat*, qu'il avait formé avec César et Pompée, précipita une guerre civile à laquelle toutes les provinces orientales de l'empire romain furent plus ou moins mêlées. La Syrie était gouvernée par Métellus Scipion, beau-père de Pompée. César mit Aristobule en liberté et lui donna deux légions pour qu'il pût reconquérir son royaume et enlever la Syrie aux Pompéiens, mais ceux-ci l'empoisonnèrent dès son arrivée en Palestine. Son fils Alexandre, qu'on accusait d'enrôler des troupes pour le parti de César, fut décapité à Antioche par ordre de Métellus Scipion. Pompée, vaincu à Pharsale, s'enfuit en Egypte ; les ministres du jeune roi l'assassinèrent et présentèrent sa tête à César. Au lieu de les remercier, il leur manifesta son dégoût pour leur lâcheté : ils excitèrent une sédition contre lui. César n'avait qu'une poignée d'hommes pour se défendre contre l'armée égyptienne et le peuple d'Alexandrie. Les destinées du monde auraient été changées si Mithridate de Pergame ne fût arrivé en toute hâte avec des troupes auxquelles Antipatros joignit un renfort de trois mille Juifs. Joseph ajoute qu'Antipatros prit une part importante à la prise de Péluse, qui ferme l'Egypte du côté de l'isthme, et procura des vivres à l'armée romaine en gagnant les Juifs établis dans le district d'Héliopolis. César, tournant le lac

Maréotis, put joindre à temps ses auxiliaires et battit complètement l'armée égyptienne. Le roi se noya dans le Nil.

César n'oublia pas le service signalé que lui avait rendu Antipatros. Ce fut en vain qu'Antigonos, fils d'Aristobule, rappela que son père et son frère étaient morts victimes des Pompéiens; Antipatros lui répondit en montrant ses blessures reçues à l'attaque de Péluse. César confirma Hyrcan dans la dignité de grand prêtre, lui permit de relever les fortifications de Jérusalem abattues par Pompée, et nomma Antipatros procurateur de la Judée avec le titre si envié de citoyen romain (48). Après le meurtre de César, Antipatros sut conserver son crédit auprès de Cassius par son empressement à payer sa part des énormes contributions imposées à toutes les provinces d'Asie. Mais sa docilité obséquieuse à l'égard des Romains lui avait fait beaucoup d'ennemis; il fut empoisonné (43). Après la bataille de Philippes et la ruine définitive du parti républicain, Pacoros, fils du roi des Parthes, profitant des troubles qui agitaient l'empire romain, envahit la Syrie à la tête d'une nombreuse armée. Antigonos qui lui avait promis cinq cents femmes et mille talents en échange d'un corps de troupes pour conquérir la Judée, entra à Jérusalem à la tête de ses partisans et d'un corps de cavalerie parthe, se fit proclamer roi et coupa les oreilles à son vieil oncle Hyrcan pour l'empêcher d'exercer le sacerdoce, car, d'après la loi juive, le grand prêtre ne devait avoir aucun défaut corporel. Phasaël, l'aîné des fils d'Antipatros, se tua en se frappant la tête contre les murs; son frère Hérode parvint à s'enfuir sous un déguisement et vint à Rome implorer la protection d'Antoine dont il avait déjà gagné la faveur par ses respects et surtout par de magnifiques présents. Il se proposait de faire placer sur le trône de Jérusalem un fils d'Alexandre, le jeune Aristobule, dont il voulait épouser la sœur; pour lui il ne voulait être que ministre du roi ou procurateur de Judée, comme l'avait été son père Antipatros sous le règne d'Hyrcan. Il obtint plus qu'il ne demandait: Antoine le présenta à Octave, son collègue dans le triumvirat; tous deux le firent nommer roi de Judée par le Sénat et le conduisirent au Capitole où il fut solennellement couronné. Antigonos fut déclaré ennemi des Romains et Hérode, sûr désormais de

leur appui, quitta Rome où il n'était resté que sept jours (39).

Il débarqua à Ptolémaïs, se forma rapidement une armée, s'empara de la Galilée en quelques mois, prit d'assaut Joppé et délivra sa famille assiégée dans la forteresse de Majada sur les bords de la mer Morte. Son frère Joseph occupa l'Idumée mais il périt peu de temps après avec la plus grande partie de ses troupes dans un combat près de Jéricho. Antigonos était toujours maître de Jérusalem; Hérode n'aurait pu en faire le siège qu'avec l'aide des Romains, mais ils étaient trop occupés de leur guerre contre les Parthes pour lui prêter un secours efficace. Il passa la mauvaise saison à combattre les brigands qui s'étaient multipliés à la faveur des troubles politiques. Le brigandage est endémique dans ce pays rempli de cavernes, et il n'est pas toujours facile de distinguer un chef militaire d'un simple bandit. Antoine étant venu en Asie pour ne pas laisser à Ventidius la gloire de terminer la guerre des Parthes, Hérode alla le trouver et, selon Joseph, contribua, par sa valeur, à la prise de Samosate. Il obtint alors l'appui des légions romaines et vint avec Sosius, gouverneur de Syrie assiéger Jérusalem. Pendant les préparatifs du siège il épousa Mariamne, fille d'Aristobule, espérant que cette alliance avec la famille des Asmonéens lui donnerait une apparence de légitimité. Mais lors même que les Juifs lui auraient pardonné son usurpation, ils ne pouvaient oublier son origine iduméenne, et devant cet étranger soutenu par une armée étrangère, Antigonos représentait plus que jamais le parti national.

Le siège de Jérusalem dura cinq mois et quand la ville fut prise, ses défenseurs retranchés dans le temple essayèrent de prolonger la lutte. Irrités de cette longue défense, les Romains et les Juifs du parti d'Hérode massacrèrent les habitants et pillèrent la ville. Antigonos fut envoyé à Antoine. Hérode craignait que son ennemi ne fût épargné : il le représenta comme un perpétuel sujet de troubles et finit par obtenir sa mort. Puis il fit massacrer tous les membres du sanhédrin, qui avaient encouragé le peuple à la résistance. Il n'osa pas s'attribuer la grande sacrificature, il la donna à un homme obscur qu'il déposa bientôt parce que l'opinion publique désignait pour cette fonction le jeune Aristobule, frère de sa

femme; mais peu de temps après, le jeune homme invité à une partie de plaisir par des amis d'Hérode, fut noyé comme par hasard. Quant au vieil Hyrcan, le dernier survivant de la race des Asmonéens, il était venu, avec la permission des Parthes, se mettre entre les mains du fils de son ministre Antipatros. Hérode l'enferma dans une forteresse. La guerre venait d'éclater entre Antoine et Octave. Hérode s'attacha au parti d'Antoine qui était maître de l'Orient. Il se soumit sans murmure aux exigences de Cléopâtre qui lui rognait son royaume. La bataille d'Actium lui ôta tout le fruit de sa docilité. Mais il ne se décourageait pas facilement. Il commence par faire étrangler Hyrcan, dont la vie lui semblait une perpétuelle menace. Puis il va trouver Octave : « J'ai servi Antoine jusqu'à la fin, lui dit-il : je te servirai de même si tu veux de moi pour ami. » Octave voyait avec plaisir les gens habiles s'attacher à sa fortune, et n'ayant plus de rival, il ne craignait pas d'infidélités : il rendit à Hérode son royaume.

Pendant le long règne d'Hérode, la Judée peut être considérée comme une province romaine gouvernée par un satrape indigène, qui, à la moindre velléité d'indépendance, aurait été immédiatement remplacé par un préfet ou un proconsul. Cette situation, la seule possible à cette époque, permettait aux Juifs de vivre en paix, sous l'égide puissante de Rome. S'ils ne pouvaient plus guerroyer contre les petits peuples du voisinage, ils n'avaient pas à se défendre contre les Parthes ou les Arabes. Hérode savait qu'il n'était pas populaire et qu'il ne pouvait régner que par la faveur des Romains, ou plutôt de l'empereur, car après avoir asservi les autres peuples, Rome avait maintenant un maître. Dès que la dernière monarchie grecque eut disparu par la mort de Cléopâtre, Octave reçut du sénat le titre d'Auguste et fonda la dynastie des Césars. Hérode se fit l'humble vassal d'Auguste, chercha toutes les occasions de lui plaire et s'appliqua à l'imiter en tout. Il était comme lui très entendu en finances, son trésor était toujours rempli et la Judée ne fut jamais si riche que sous son règne. Il envoya deux de ses fils à Rome, et l'empereur, pour reconnaître cette marque de confiance, lui permit de désigner son successeur et lui rendit

les territoires qui avaient été enlevés à la Judée. A l'exemple d'Auguste, qui se vantait d'avoir trouvé Rome en briques et de l'avoir laissée en marbre, Hérode éleva de nombreux édifices. Il embellit Samarie et l'appela Sébaste, du nom d'Auguste. Il fonda sur la Méditerranée une ville qu'il nomma Césarée et qui devint le meilleur port de la Palestine. Il éleva des temples à Auguste, non pas en Judée où le peuple ne l'aurait pas souffert, mais à Césarée, à Sébaste et aux sources du Jourdain. Il s'efforçait d'implanter dans ses États la civilisation gréco-romaine, faisait bâtir un théâtre à Jérusalem, et à ses portes un cirque où des condamnés furent mis aux prises avec des bêtes féroces.

Pour se faire pardonner ses infidélités aux mœurs juives et à la religion nationale, il entreprit de reconstruire le temple de Jérusalem (19). Afin de ne pas interrompre les cérémonies du culte, on ne commença la démolition de l'ancien temple qu'après avoir préparé tous les matériaux pour la construction du nouvel édifice, qui fut achevé en neuf ans. L'ensemble du monument se composait de plusieurs enceintes entourées de portiques à plusieurs rangs de colonnes. Dans la cour extérieure se tenaient les marchés du temple et les étrangers pouvaient y pénétrer ; l'enceinte sacrée était divisée en plusieurs cours; dans la partie la plus élevée était le temple proprement dit, bâti en marbre blanc et richement doré au dedans et au dehors. La fête de la consécration du temple fut célébrée le jour anniversaire de l'avènement d'Hérode. Ce fut une grande joie pour les Juifs, non seulement à Jérusalem, mais en Egypte, en Kyrénaïque, en Asie mineure, en Grèce, en Macédonie, en Italie, car, selon Strabon cité par Joseph, la race juive avait pénétré dans tous les pays et il n'y avait pas d'endroit sur la terre où elle n'eût sa place et ne fît sentir son importance. Les largesses d'Hérode donnaient un certain prestige au nom juif à l'étranger. « Entre ces libéralités toutes royales, dit Joseph, les plus remarquables sont le temple d'Apollon Pythien à Rhodes, qu'il fit rebâtir à ses frais ; une somme de plusieurs talents qu'il donna aux Rhodiens pour faire construire des vaisseaux ; une autre grande somme pour employer aux ouvrages publics de la ville de Nicopolis, qu'Auguste avait fait

bâtir auprès d'Actium ; des galeries qu'il fit faire des deux côtés de la place qui traverse Antioche, dont il fit paver les rues en pierres polies. Comme les jeux olympiques ne répondaient pas alors à leur réputation, parce que l'argent manquait pour cette dépense, il destina un revenu annuel pour les célébrer et faire des sacrifices avec une magnificence digne de ce grand concours de peuple qui venait de toutes parts pour les voir ; et une libéralité si extraordinaire lui fit déférer le titre de surintendant perpétuel de ces jeux. »

Les princes ne peuvent faire de largesses qu'avec l'argent des peuples. Tout en vantant la libéralité d'Hérode, Joseph lui reproche ses exactions. Rien ne prouve cependant que les Juifs eussent plus d'impôts à payer sous son règne que sous celui des Asmonéens ; mais alors les impôts servaient surtout à faire la guerre : c'est toujours la principale source de dépenses pour un État. Maintenant, grâce à la grande paix romaine, les Juifs n'avaient ni le souci de se défendre contre leurs voisins ni le droit de les attaquer. Hérode pouvait donc employer les revenus d'une autre manière, et si l'ostentation entrait pour beaucoup dans ses dépenses, l'intérêt public n'y était pas étranger. A la suite d'une famine et d'une épidémie, il acheta du blé en Egypte et procura ainsi des vivres à ses sujets. Dans d'autres circonstances il leur remit tantôt le tiers, tantôt le quart des impôts. Mais quoiqu'il fît, on ne lui pardonnait pas ses tentatives pour entraîner son peuple dans le courant de la civilisation européenne, et lui, se sentant détesté, s'entourait de précautions, bâtissait des forteresses, répandait ses espions partout et devenait de plus en plus inquiet et soupçonneux. Dix des plus exaltés parmi les Pharisiens conspirèrent pour l'assassiner. Le complot fut découvert, et, loin de se justifier, ils se vantèrent d'avoir voulu venger les mœurs de leurs ancêtres. Ils furent livrés au supplice, mais le dénonciateur fut massacré par le peuple et son corps jeté aux chiens. Hérode voulut se faire prêter serment de fidélité par ses sujets. Il n'en exempta que les Esséniens, qui ne prêtaient aucun serment. Hérode les respectait beaucoup parce qu'un d'eux lui avait prédit dans son enfance qu'il deviendrait roi. Plus tard il exigea qu'on prêtât serment de fidélité non seulement à lui, mais

à l'empereur. Plus de 600 Pharisiens refusèrent ; il les frappa d'une amende, mais la femme de son frère la paya pour eux.

Les plus grands embarras lui venaient de sa famille, où les complots et les intrigues se succédèrent sans interruption depuis le commencement jusqu'à la fin de son règne. Il y eut d'abord des haines de femmes, puis des rivalités entre les enfants nés de mères différentes et qui se disputaient d'avance l'héritage paternel. Salomé, sœur d'Hérode, lui inspira des soupçons sur la fidélité de Mariamne sa femme, dont il était fort jaloux et qui ne pouvait pas le souffrir. Il la traduisit devant un tribunal, et l'accusa lui-même dans des termes si violents qu'aucun des juges n'osa l'absoudre. Pendant qu'elle marchait au supplice, sa mère Alexandra l'attendit au passage et l'accabla d'injures au pied de l'échafaud, espérant ainsi gagner la confiance d'Hérode et préparer sa vengeance. Quelque temps après en effet, comme Hérode, au désespoir de la mort de sa femme, était tombé dangereusement malade, Alexandra essaya de s'emparer de la citadelle. Hérode, instruit du complot, la fit mourir. Il prit ensuite une autre femme, nommée aussi Mariamne, fille d'un certain Simon qu'il nomma grand prêtre. Cependant les deux fils de la première Mariamne, Alexandre et Aristobule, qui descendaient des Asmonéens par leur mère, devinrent le point de mire des espérances du parti légitimiste. Phéroras, frère d'Hérode, et sa sœur Salomé, les accusèrent de conspirer. Auguste, qu'Hérode faisait intervenir dans ses querelles de famille, essaya de réconcilier les fils avec leur père. Mais Hérode rappela près de lui son fils aîné Antipatros, qu'il avait eu d'une femme nommée Doris, avant d'être roi. Il déclara que le droit de succession était dévolu à Antipatros et après lui aux fils de Mariamne. Cette déclaration n'était pas propre à faire cesser les intrigues. Alexandre et Aristobule, accusés une seconde fois, furent étranglés. Mais Antipatros, assuré désormais de la succession, trouva que son père vivait trop long temps et essaya de l'empoisonner. Le complot fut découvert et Antipatros fut condamné et exécuté, cinq jours avant la mort d'Hérode. Auguste disait à cette occasion qu'il valait mieux être le cochon d'Hérode que son fils.

Jusqu'aux derniers jours de son règne Hérode répondit par des supplices aux complots de sa famille et à l'hostilité de ses sujets. Comme il était vieux et malade, le bruit de sa mort s'étant répandu, quelques jeunes gens, excités par les prédications fanatiques de deux rabbins, allèrent arracher l'aigle d'or qu'il avait fait placer au-dessus de la porte principale du temple, en l'honneur de Rome et d'Auguste. On en prit une quarantaine qui furent brûlés vifs avec un des deux rabbins. Le grand prêtre, suspect d'être l'ennemi du roi, fut révoqué. Le peuple était fort mécontent ; Hérode se doutait bien qu'on attendait sa mort comme une délivrance. Pour forcer ses sujets à porter son deuil, il imagina de réunir à Jéricho les hommes les plus considérables de la nation et donna ordre de les tuer tous quand il serait mort, ordre qui ne fut pas exécuté. Il mourut après un règne de trente-quatre ans, l'an 4 avant l'ère chrétienne. On admet cependant que Jésus-Christ était né vers la fin du règne d'Hérode et que l'ère qui sert de base à notre chronologie a été fixée quatre ans plus tard par suite d'une erreur de Denys le Petit, qui introduisit cette ère au sixième siècle. D'après la tradition évangélique, Hérode apprenant que les Mages avaient annoncé la naissance d'un libérateur d'Israël, aurait fait massacrer tous les enfants de Bethléem au-dessous de deux ans, parce que, d'après la croyance populaire, le Messie devait naître dans cette ville. Quoiqu'Hérode fût bien capable d'avoir donné un pareil ordre, cette tradition est rejetée par Strauss et par la plupart des exégètes, parce que Joseph n'en parle pas. Macrobe y fait allusion dans le passage où il rapporte le mot d'Auguste que j'ai cité plus haut, mais il confond en un seul fait la mort d'Antipatros et le massacre des enfants, et son témoignage prouve seulement que la légende chrétienne était admise de son temps, même parmi les païens.

Hérode, à qui Auguste avait permis de désigner son successeur, faisait un nouveau testament chaque fois qu'il avait à se plaindre d'un de ses héritiers. Dans les derniers jours de sa vie, il partagea son royaume entre trois des fils qui lui restaient, Archélaos, Hérode-Antipas et Philippe. Le fils qu'il avait eu de la seconde Mariamne fut exclu du partage, parce que sa mère avait trempé dans le complot d'Antipatros; Salomé,

sœur d'Hérode, eut quelques villes avec une somme considérable d'argent. Auguste confirma ces dispositions, malgré une ambassade de Juifs qui lui demandaient d'abolir la royauté et de réunir la Judée à la province romaine de Syrie. Archélaos reçut la Judée, la Samarie et l'Idumée avec le titre d'ethnarque, Hérode Antipas fut nommé tétrarque de Galilée et de Pérée, et Philippe, né d'une autre femme, eut la Trachonitide et le pays de Batanée. Archélaos, qui avait la plus grosse part, se fit détester de ses sujets. Dès les premiers jours, il en avait massacré trois mille dans une émeute. Au bout de quelques années, les plaintes devinrent si générales qu'Auguste lui ôta sa pricipauté et l'exila à Vienne, dans les Gaules. La Judée fut réduite en province romaine et administrée par un procurateur romain dèpendant du gouvernement de Syrie. Pendant ce temps, Hérode Antipas et Philippe gouvernaient assez tranquillement leurs provinces respectives, élevant des monuments comme l'avait fait leur père, fondant ou embellissant des villes auxquels ils donnaient des noms empruntés à la famille impériale, Julias, Césarée de Philippe, Tibérias. Dans un voyage à Rome, Hérode Antipas enleva Hérodias, femme d'un de ses frères qui n'avait pas eu de part à la succession paternelle. Ce fut cette femme qui, selon les évangélistes, excita plus tard Antipas à faire mourir Jean le baptiseur, parce qu'il lui reprochait son adultère.

En Judée, la situation des procurateurs romains était très difficile. Les Juifs étaient le plus remuant de tous les peuples de l'empire. Les mesures les plus inoffensives blessaient leurs susceptibilités religieuses. Ainsi le recensement général fait sur l'ordre d'Auguste par Quirinus, gouverneur de Syrie, leur parut une menace et un danger. Déjà autrefois, sous le règne de David, une mesure analogue avait provoqué des murmures. Ce fut encore pis sous la domination étrangère. Ils se persuadèrent que le recensement avait pour but de les réduire en esclavage. Un certain Judas le Gaulonite, appelé aussi le Galiléen, excita une révolte, qui fut étouffée par le procurateur; mais les partisans de Judas, qu'on nomma plus tard les Zélateurs, formèrent une secte qui joua un rôle important dans les derniers temps de l'histoire juive. D'après eux, la loi

défendait de reconnaître d'autre souverain que Dieu, et les Juifs devaient plutôt mourir que de se soumettre à une puissance humaine. Cette confusion perpétuelle de la religion et de la politique était souvent fort gênante pour les Romains. Ponce-Pilate, procurateur de Judée, ayant fait entrer dans Jérusalem des enseignes romaines ornées de l'image de Tibère, les Juifs crièrent au scandale et se rendirent à Césarée, où résidaient des gouverneurs, pour demander qu'on retirât les enseignes. Il fit entourer les séditieux par ses troupes, mais ils tendirent le cou, déclarant qu'ils aimaient mieux mourir que de supporter la profanation de la ville sainte. Pilate céda, et plus tard, sur l'ordre de Tibère lui-même, il fit enlever des boucliers d'or dont les inscriptious contenaient les noms des Dieux de l'empire. Une autre fois, voulant faire construire un aqueduc pour amener de l'eau à Jérusalem, il prit de l'argent du trésor sacré, et il y eut encore une émeute à cette occasion.

La domination des Romains, comme autrefois celle des Séleukides, rejeta les Juifs dans leurs rêves messianiques. La Bible y jouait le principal rôle. Quoique les anciens prophètes ne fussent que des tribuns religieux et populaires, on parvenait à l'aide d'interprétations de fantaisie à en faire des devins. On leur faisait prédire la suprématie du peuple Juif sur tous les autres peuples ; en isolant quelques phrases de leurs écrits, on y trouvait des allusions à son futur libérateur, à son Messie. Comme tous les types mythologiques, ce personnage idéal du Messie se précisa de plus en plus. Mais en même temps il prit une signification plus haute, et son caractère devint exclusivement moral. Devant l'immensité de la puissance romaine, un roi guerrier comme David n'aurait pas suffi, ce n'était pas trop d'un révélateur comme Moïse pour établir le règne de Dieu sur la terre. Dans ce rôle surnaturel, le Messie devait avoir bien plus d'action sur le peuple ; mais toute révolution, qu'elle soit violente ou mystique, inspirera toujours la même horreur aux classes dirigeantes. Le sacerdoce juif implora l'appui du bras séculier contre Jésus de Nazareth, comme autrefois contre Judas Maccabée. Comme il répugnait à Pilate de faire mourir un innocent pour satisfaire

des rancunes de prêtres, on lui fit comprendre que l'indulgence compromettrait sa position, et il céda pour garder sa place. Il est probable d'ailleurs que cette condamnation ne lui laissa pas beaucoup de remords : il se disait sans doute que le maintien de l'ordre était à ce prix et qu'avec un ennemi de la société, on n'est pas obligé d'être juste. Cet événement, qui partage en deux l'histoire du monde, passa inaperçu pour les contemporains. Les cinq ou six lignes qu'on trouve dans Joseph paraissent une interpolation. Si Joseph avait cru, comme il est dit dans ce passage, que Jésus était le Messie et qu'il était plus qu'un homme, il est clair qu'au lieu de rester Juif Joseph se serait fait chrétien (33).

En dehors de la Palestine où ils se souvenaient toujours de leur ancienne puissance, les Juifs s'occupaient moins de leur Messie. Dans les villes grecques où ils étaient attirés par le commerce, à Ephèse, à Kyrène, surtout à Alexandrie où ils formaient une partie notable de la population, ils essayaient de faire passer leurs traditions et leur monothéïsme sous la garantie des Sibylles, et ils fabriquaient des apocryphes en vers assez plats, ou bien ils étudiaient la philosophie grecque. Celle de Platon surtout les séduisait par ses théories unitaires, et Philon fait des efforts surprenants pour retrouver, à force d'allégories morales, les doctrines platoniciennes dans la Genèse. Le mot λόγος, qui signifie à la fois la raison des choses et la parole humaine, devint le point de départ d'une sorte de mythologie abstraite, et l'idée du Verbe prit chez les Juifs hellénistes la même importance et un caractère presque aussi personnel que l'idée du Messie chez les Juifs palestiniens. La légende chrétienne devait sortir de l'un de ces groupes, la philosophie chrétienne de l'autre. Le dogme persan du mauvais principe, le dogme égyptien de la résurrection des corps avaient déjà pénétré chez les Juifs : le christianisme les adopta et en fit la base d'une vaste construction mythologique : la chute et la rédemption, le grand jugement de Dieu et l'avènement de son règne sur la terre, après la destruction du monde qu'on annonçait pour un avenir très prochain. La diffusion des Juifs dans toutes les provinces orientales de l'empire offrait un champ très vaste à la propagande chrétienne, mais cette

propagande s'étendit bientôt en dehors de la race juive, quand les novateurs eurent définitivement rejeté la circoncision, la distinction des viandes pures et des viandes impures, et toutes ces pratiques minutieuses et gênantes qui séparaient Israel des autres nations. L'élément juif se noya bientôt dans cette marée montante de prosélytisme universel qu'on nomma la vocation des Gentils.

L'introduction du christianisme en Grèce se rattache au nom du Juif saint Paul, comme celle des mystères dionysiaques au nom du Thrace Orphée. A quinze siècles d'intervalle, c'est un germe divin sorti de l'Orient qui se développe aux rayons fécondants du soleil de la Grèce. Mais quoiqu'il représente le dernier terme de l'invasion progressive des croyances orientales en Occident, le christianisme est une religion originale, et non une hérésie de la religion juive. Loin d'en être le complément, il en serait plutôt la négation. Le trait dominant du Judaïsme, c'est la hauteur où il place l'idée divine; entre son Dieu et l'homme, la distance est infinie: le christianisme au contraire a pour dogme fondamental l'adoration de l'Homme-Dieu. La religion juive, seule entre toutes, se renferme dans la vie présente, sans suivre l'homme au delà de sa destinée terrestre; pour le christianisme, la terre n'est qu'un séjour d'épreuves, et la vie une préparation à l'éternité. Le peuple juif s'enferme dans le patrimoine exclusif de sa loi et repousse de son sein la foule des incirconcis; tandis que le christianisme s'est annoncé dès l'origine comme la religion universelle, et n'a jamais cessé d'appeler à lui les hommes de toutes les nations. Les chrétiens n'ont emprunté à la Judée que leurs traditions et leurs légendes; s'ils s'en étaient tenus là, ils n'auraient formé qu'une petite secte juive qui se fût éteinte obscurément. Le Judaïsme est un des affluents du grand fleuve chrétien, mais il n'en est pas la source principale. Par son apothéose de l'humanité, le christianisme se rattache directement à l'Hellénisme dont il est le successeur légitime. Les dogmes de la chute, de l'incarnation, de la rédemption, le sacrement de l'eucharistie, ont leur source dans les plus anciennes croyances des peuples indo-européens; c'est ce qui explique pourquoi ces peuples ont adopté si facilement le christianisme et pourquoi les

Juifs le repoussent si obstinément. Le véritable héritier de la pensée juive, c'est l'Islamisme, la religion moderne de la race sémitique. En dépouillant le christianisme de ses éléments grecs, en supprimant l'incarnation du divin dans l'humanité, qui comblait l'abîme entre le Dieu et l'homme, Mahomet ramène le Monothéisme sémitique à sa rigidité, tempérée seulement par la croyance au Diable et à la vie future, que les Juifs eux-mêmes avaient fini par accepter. (1)

A Rome, où affluaient tous les gens en quête de la fortune, les Juifs étaient très nombreux et se glissaient partout, principalement chez les femmes, dont ils exploitaient la crédulité, expliquant des songes, vendant des philtres et des amulettes. On les confondait avec les Chaldéens et autres marchands d'horoscopes. Une femme de condition, qu'ils avaient convertie à leur religion, eut à se plaindre d'une escroquerie, et à cette occasion Tibère enrôla quatre mille juifs qu'on envoya en Sardaigne. Un petit-fils d'Hérode nommé Agrippa, qui avait gaspillé sa fortune dans la débauche et qui vivait d'expédients, s'insinua dans les bonnes graces du jeune Caligula. Dans une promenade qu'ils faisaient ensemble, Agrippa dit tout haut: « Quand donc viendra le jour où la mort du vieux Tibère te laissera maître de l'empire, pour le bonheur du monde et pour le mien ? » Le mot fut rapporté à Tibère par un affranchi, et Agrippa fut mis en prison. Caligula, qui devint empereur peu de temps après, l'en fit sortir et lui donna, avec le titre de roi, la tétrarchie de son oncle Philippe, qui était mort depuis peu de temps. Mais l'ambitieuse Hérodias ne put se résigner à voir son frère, qu'elle avait aidé autrefois de ses largesses, obtenir un rang supérieur à celui de son mari. Sur ses instances Antipas se rendit à Rome pour solliciter le diadème. Mal lui en prit; Agrippa l'accusa de faire une provision d'armes et d'entretenir des intelligences avec les Parthes; Caligula, sans daigner faire une enquête, l'exila à Lyon, dans les Gaules, et ajouta sa tétrarchie au royaume d'Agrippa (39).

(1) Voir mes articles sur *les Précurseurs du christianisme* et sur *les Sources du dogme chrétien*, dans la *Critique religieuse* publiée par M. Renouvier.

Le nouveau roi eut bientôt l'occasion de rendre un service signalé à ses coréligionnaires. Caligula voulait se faire rendre les honneurs divins ; cela n'était pas une nouveauté. Alexandre s'était fait adorer, comme les anciens rois d'Egypte, et la plupart de ses successeurs l'avaient imité : les Césars pouvaient bien en faire autant. C'était une conséquence de la monarchie : quand on met un homme au-dessus des autres, il peut bien se croire Dieu. Les Juifs seuls osaient protester contre ces apothéoses de tyrans qui ont déshonoré la fin du vieux monde ; ce sera leur éternel honneur devant l'histoire. Quand l'ordre eut été envoyé de placer la statue impériale dans le temple de Jérusalem, l'attitude des Juifs fut si menaçante que Pétronius, gouverneur de Syrie, écrivit à l'empereur pour lui demander de révoquer cet ordre, qui ne pouvait être exécuté qu'en exterminant toute la population. Agrippa se trouvait alors à Rome. Il offrit à Caligula un dîner magnifique, et comme l'empereur, échauffé par le vin, lui offrait d'agrandir son royaume, il le supplia de respecter les scrupules religieux de son peuple. L'empereur céda, mais lorsqu'il reçut la lettre de Pétronius, il entra dans une violente colère, accusa le gouverneur de s'être laissé corrompre par les Juifs et le menaça de sa vengeance. Heureusement pour Pétronius et pour les Juifs, Caligula fut assassiné peu de temps après par Chéréas, un de ses officiers. Les sénateurs auraient voulu rétablir la république, mais la garde prétorienne, composée de Germains, avait offert l'empire à Claude, oncle de Caligula. Selon Joseph, ce fut le roi Agrippa qui le décida à accepter et qui servit de négociateur entre le sénat et les troupes. Chéréas fut mis à mort. Aussitôt que Claude eut pris possession de l'empire, il ajouta au royaume d'Agrippa la Judée, la Samarie et quelques districts du Liban. Son frère Hérode reçut la principauté de Chalkis (41),

Agrippa devenu roi de toute la Palestine se rendit à Jérusalem et suspendit dans le temple une chaîne d'or que Caligula lui avait donnée à sa sortie de prison. Comme son grand-père Hérode, il fit élever un grand nombre de monuments, il agrandit considérablement Jérusalem et fit bâtir à Béryte un amphithéâtre où il établit des combats de gladiateurs. Mais tandis qu'Hérode n'avait jamais pu se rendre populaire, Agrippa obtint

l'affection des Juifs en se montrant strict observateur de leur loi. M. Munk raconte, d'après les rabbins, qu'à la fête des Tabernacles, il lut publiquement le Deutéronome, et qu'arrivé au passage où le législateur refuse à l'étranger le droit de régner sur Israël, il fondit en larmes en se rappelant son origine iduméenne. Mais de toutes parts on lui cria: « Ne crains rien, Agrippa, tu es notre frère. » Ce fut sans doute pour plaire aux prêtres de Jérusalem qu'il fit mourir Jacques, frère de Jean l'évangéliste; car les Juifs, quand ils étaient les plus forts, se gardaient bien d'accorder aux autres la liberté religieuse qu'ils réclamaient partout pour eux-mêmes. Les prédications chrétiennes pouvaient réussir plus ou moins dans les groupes de Juifs ou de judaïsants établis hors de la Judée, mais à Jérusalem, où vivaient toujours les souvenirs de l'indépendance, on ne pouvait reconnaître pour un vrai Messie celui qui n'avait pas su délivrer son peuple de l'oppression étrangère, et la secte nouvelle ne put prendre racine dans le pays qui avait été son berceau. La petite église de Jérusalem était d'ailleurs fort inoffensive, et le livre des Actes ne nous dit pas sous quel prétexte Jacques fut décapité. Le chef des apôtres, Simon-Pierre, qu'Agrippa avait fait mettre en prison, fut délivré pendant la nuit et on attribua sa délivrance à des anges. Une des plus belles compositions de Raphaël représente cette délivrance miraculeuse de saint Pierre.

A la mort d'Agrippa arrivée peu de temps après (44), son fils, qui s'appelait aussi Agrippa, n'avait que dix-sept ans. L'empereur voulait, malgré sa jeunesse, lui laisser le royaume de Judée; malheureusement les conseillers de Claude l'en détournèrent. Agrippa le Jeune reçut plus tard la Tétrarchie de Philippe, mais la Judée rentra définitivement sous le régime des procurateurs. C'était la plus difficile à gouverner de toutes les provinces de l'empire. Les autres acceptaient la domination romaine. En échange de leur indépendance, Rome offrait la civilisation à l'Espagne et à la Gaule, la paix et le repos à la Grèce et à l'Asie fatiguées par des siècles de guerre. Mais les Juifs ne comprenaient pas plus la civilisation gréco-romaine que les musulmans ne comprennent la nôtre, et quant à la paix ils n'en voulaient qu'à la condition d'être au-dessus de tous les

autres peuples : c'est ce qu'ils appelaient le règne de Dieu. Leurs rêves messianiques les obsédaient de plus en plus. Le pays était plein de visionnaires qui trouvaient toujours des adeptes. Un prophète nommé Theudas se fit suivre au désert par plus de quatre cents personnes, en leur annonçant qu'il leur ferait passer le Jourdain à pied sec. Le procurateur Fadus envoya quelques cavaliers qui le tuèrent et dispersèrent sa troupe. L'auteur des Actes, qui place ce Theudas avant l'époque de Judas le Gaulonite, indique le rapprochement qu'on faisait entre les prédications de ces deux agitateurs et celles des apôtres. Les gouverneurs romains et les Juifs amis de l'ordre ne voyaient pas beaucoup de différence entre les illuminés et les brigands. Tibère Alexandre, juif renégat d'Alexandrie qui remplaça Fadus dans le gouvernement de la Judée, fit mettre en croix deux fils de Judas le Gaulonite qui continuaient la secte des Zélateurs. Quant au peuple, il était favorable à toutes les tentatives, mais parmi les novateurs il aimait mieux les violents que les pacifiques : ainsi l'Évangile raconte que Barabbas fut préféré à Jésus.

Samarie avait comme Jérusalem ses prophètes et ses messies. Il y en eut un, du temps de Ponce-Pilate, qui assembla une foule nombreuse sur le mont Garizim en promettant de lui faire voir les vases sacrés qui y avaient été enfouis par Moïse. Pilate châtia ces malheureux avec tant de rigueur, que le gouverneur de Syrie, Vitellius, l'obligea à aller à Rome pour se justifier devant Tibère. Sous le règne de Claude, un certain Simon de Gitton enseigna dans la Samarie avec beaucoup de succès une théologie subtile empruntée aux écoles judéo-égyptiennes d'Alexandrie, et qu'on retrouve plus tard dans les doctrines mythologiques de la gnose chrétienne. Il s'y attribuait le rôle principal, et se donnait pour une incarnation de la grande vertu de Dieu, mais en reconnaissant la mission divine de Jésus. Il soutenait que Dieu se révélait en lui, Simon, aux Samaritains dans son rôle de Père, comme il s'était révélé aux Juifs par le crucifiement du Fils, aux gentils par l'infusion de l'Esprit Saint. Le dogme de la Trinité, emprunté aux théogonies égyptiennes, a passé dans le christianisme ; mais il paraît que Simon y donnait une place au Féminin, probablement

celle du Saint-Esprit, dont le nom est féminin en hébreu. Il emmenait partout avec lui une femme très belle, qu'il avait achetée dans un marché de Tyr. Elle s'appelait Hélène, et Simon, la rapprochant de l'Hélène d'Homère, tirait de ce nom un système mystique sur la rédemption du Féminin éternel. C'était le temps des premières prédications chrétiennes, et on attribuait aux apôtres des cures merveilleuses par l'imposition des mains. Comme un prophète doit faire des miracles, Simon voulut acheter leur procédé et leur demanda de travailler en commun. L'invincible aversion du Juif pour le Samaritain fit repousser dédaigneusement ces avances. Il se forma dans l'église chrétienne une légende sur Simon, surnommé le Magicien, qui devint le type des charlatans, et on donna depuis le nom de simonie au trafic des choses saintes.

L'antipathie réciproque des Juifs et des Samaritains était une source d'embarras pour l'administration romaine. Quelques Galiléens se rendant à Jérusalem pour les fêtes traversent la Samarie et se querellent avec les habitants. Ceux de Jérusalem, conduits par un chef de voleurs, ravagent la Samarie. On fait intervenir le procurateur Cumanus qui donne raison aux Samaritains. Les Juifs l'accusent de s'être laissé corrompre et en appellent au gouverneur de Syrie, puis à l'empereur. Le jeune Agrippa, qui jouissait d'un grand crédit auprès de Claude, fait donner gain de cause aux Juifs, et Cumanus est exilé.

C'est du gouvernement de ce Cumanus, que Joseph fait dater les désordres qui ne finirent que par la ruine de Jérusalem. Il avait pourtant montré de grands ménagements pour les scrupules religieux des Juifs, jusqu'à punir de mort un soldat romain qui, pendant la répression des troubles, avait déchiré un exemplaire du Pentateuque. L'autorité romaine n'était pas oppressive, et son action se bornait à protéger la paix publique contre les aventuriers, qui vivaient de pillage sous prétexte de religion, et contre les fanatiques qui essayaient de soulever le peuple en promettant de lui faire voir des miracles. Il y en eut un qui se fit suivre par trente mille personnes sur la montagne des Oliviers, pour voir de là tomber à son commandement les murs de Jérusalem. Le procurateur Félix envoya des soldats qui dissipèrent sa troupe, et le pro-

phète se sauva. Mais c'était toujours à recommencer. « La Judée, dit Joseph, était pleine de voleurs et de magiciens qui trompaient le peuple, et il ne se passait pas de jour, que Félix ne fît punir quelques-uns de ceux-ci ou de ceux-là... Mais les voleurs continuaient d'exciter le peuple à se révolter contre les Romains, livrant au pillage et à l'incendie les villages de ceux qui ne voulaient pas se joindre à eux. »

Quand on pouvait croire qu'une répression sévère avait délivré la Judée de ce fléau, il reparut sous une forme encore plus menaçante. Les jours de fête, où il y avait à Jérusalem une grande affluence de gens venus du dehors, des bandits qu'on nommait *sicaires,* c'est-à-dire les hommes à couteau, se répandaient parmi la foule, et poignardaient leurs victimes sans qu'on pût savoir d'où partaient les coups, car les assassins étaient les premiers à crier au meurtre. « Le premier qu'ils assassinèrent de la sorte, dit Joseph, fut le grand-prêtre Jonathas, et il ne se passait pas de jour qu'ils n'en tuassent plusieurs de la même manière. La terreur qui remplit la ville était pire que le mal lui-même. A chaque moment on attendait la mort, comme en temps de guerre. On ne voyait approcher personne sans trembler, on n'osait se fier à ses amis. Ces précautions et ces défiances n'empêchaient pas les meurtres, tant était grande l'audace de ces scélérats et leur adresse à se cacher. » Joseph n'attribue aucun caractère religieux à ces assassinats. Mais selon l'auteur des *Philosophoumènes* (Origène ou saint Hippolyte), les sicaires étaient les mêmes que les Zélotes et se rattachaient à la secte des Esséniens : « Lorsqu'ils entendent quelqu'un des incirconcis parler de Dieu et de sa loi, ils cherchent à le surprendre dans un endroit solitaire et le menacent de le tuer s'il ne se fait pas circoncire; s'il refuse d'obéir, il est immolé. C'est ce qui les fait nommer zélateurs, et par quelques-uns, sicaires. » Dans ses *Antiquités Judaïques*, Joseph accuse le procurateur Félix d'avoir fait assassiner le grand-prêtre Jonathas par les sicaires ; accusation qu'il ne reproduit pas dans la *Guerre des Juifs*. Félix était le frère de Pallas, affranchi et favori de Claude. Tacite en parle en des termes encore plus sévères que ceux de Joseph : « Claude fit de la Judée une province qu'il abandonna à des chevaliers

romains ou à des affranchis ; parmi ceux-ci, Félix se distingua par toutes sortes de cruautés et de débauches ; il exerça l'autorité d'un despote avec la bassesse d'un esclave. » Les Juifs le firent accuser devant Néron qui venait de succéder à Claude, mais le crédit de son frère Pallas le sauva.

A Césarée, il y avait une rivalité perpétuelle entre la partie juive et la partie grecque ou syrienne de la population. Les Juifs étaient exempts du service militaire ; les Grecs et les Syriens, chez qui se recrutaient les légions, étaient jaloux de cette inégalité. De là, des taquineries d'un côté, des réclamations de l'autre, des conflits sanglants et des émeutes. A la fin, les deux partis envoyèrent plaider leur cause devant Néron qui se prononça contre les Juifs et leur ôta le droit de bourgeoisie. Joseph dit que ce décret fut la cause de la révolte des Juifs : ce fut seulement la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Il y avait longtemps que cette révolte était inévitable. Elle ne fut pas motivée, comme celle de Judas Maccabée, par une persécution religieuse : les Romains laissaient aux Juifs comme à tous les autres peuples le libre exercice de leur religion. Mais les Juifs étaient le seul peuple de l'empire qui n'appartînt pas à la race indo-européenne : entre cette race et la race sémitique, il y a incompatibilité d'humeur ; nous ne nous en apercevons que trop en Algérie. C'étaient les Juifs eux-mêmes qui, après la mort d'Hérode, avaient demandé à être réunis à l'empire. Un procurateur, sans être irréprochable, ne pouvait guère valoir moins que leurs rois indigènes. Festus qui succéda à Félix (60) paraît avoir gouverné avec fermeté et avec sagesse. Il sévit comme les autres contre les brigands, les sicaires et les messies. Mais rien ne pouvait calmer cette fièvre qui s'était emparée de la Judée et qui ressemblait à de l'aliénation mentale, car il y a des épidémies dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. On ne peut pas rejeter tous les torts sur les Romains ; leur domination assurait la paix au monde, et ce bienfait valait sans doute le sacrifice de quelques autonomies remuantes et toujours précaires. Mais on regrette la Grèce, et il est permis de regretter aussi la Judée. Il ne faut pas jeter la pierre à ce petit peuple énergique et obstiné à vivre. La Grèce dépeuplée était morte de fatigue et d'épuisement. La Judée exu-

bérante de population allait mourir d'une frénésie de patriotisme : cela vaut mieux.

Malgré l'occupation romaine, la théocratie juive trouvait moyen d'être tyrannique. Les grands-prêtres s'emparaient des dîmes dues aux prêtres, les principaux habitants de Jérusalem prirent parti pour le bas clergé qui mourait de faim ; il y avait des batailles dans la ville, et l'autorité romaine laissait faire, ne voulant pas intervenir dans les affaires religieuses. Cela regardait Agrippa auquel on avait laissé la nomination des grands-prêtres. Quoique son royaume ne s'étendît que sur les provinces du nord, il résidait à Jérusalem dans le palais d'Hérode. Il y avait fait bâtir une tour d'où le regard plongeait dans la cour intérieure du temple. Les prêtres virent là une profanation et élevèrent une haute muraille masquant à la fois le palais et la caserne de la garde romaine. Agrippa et Festus voulaient la démolir, mais grâce à l'appui de l'impératrice Poppée, qui était juive, ou du moins très favorable aux juifs, les prêtres obtinrent de Néron que la muraille serait conservée. Après la mort de Festus, et avant l'arrivée de son successeur Albinus, le grand-prêtre Hanan convoqua le sanhédrin pour faire juger et condamner quelques transgresseurs de la loi, et entre autres Jacques, frère ou cousin de Jésus. Hanan appartenait à la secte des Sadducéens, qui se composait de gens riches. Jacques était très aimé des pauvres. L'épître qu'on lui attribue, tout en leur prêchant la patience, contient des passages peu favorables aux riches. Il fut lapidé. Cette condamnation était irrégulière, car le grand-prêtre n'avait pas le droit de faire rendre des sentences de mort en l'absence du procurateur. Hanan fut destitué ; mais la mort de Jacques excita un grand mécontentement et contribua sans doute à séparer les Chrétiens des Juifs. Jacques était précisément un de ceux qui essayaient d'éviter cette séparation, et l'église de Jérusalem, dont il était le chef, se montrait fort attachée aux pratiques du Judaïsme.

A Rome, les prédications chrétiennes avaient commencé sous le règne de Claude, et comme elles suscitaient parmi les Juifs des querelles incessantes qui troublaient l'ordre public, l'empereur les fit tous chasser de la ville. Suétone attribue ces

scènes de désordre à Christus ; c'est la première fois qu'on trouve ce nom dans un auteur païen, et la phrase de Suétone semble indiquer que Christus était pour lui un personnage vivant à Rome du temps de Claude : « *Judæos, impulsore Christo assidue tumultuantes, Roma expulit.* » D'après Dion Cassius, les Juifs ne furent pas chassés de la ville, mais on leur défendit de s'assembler. Les Chrétiens étaient confondus avec les Juifs ; sous Néron, la distinction commença à se faire. « On livra au supplice, dit Suétone, les Chrétiens, espèce d'hommes d'une superstition nouvelle et malfaisante. » Un effroyable incendie, qui avait détruit plus de la moitié de la ville de Rome, fut l'occasion de ces supplices. La rumeur publique accusait Néron d'avoir mis le feu à Rome pour la rebâtir plus belle ; on disait même que pendant l'incendie il était monté sur son théâtre et y avait chanté la destruction de Troie. « Pour faire cesser ces bruits, dit Tacite, il chercha des coupables et fit subir les plus cruelles tortures à des gens détestés pour leurs infamies et qu'on nommait vulgairement Chrétiens. Ce nom leur venait de Christus, condamné au supplice sous Tibère par le procurateur Ponce-Pilate. La pernicieuse superstition, réprimée pour le moment, avait débordé depuis, non seulement en Judée, où le mal avait pris sa source, mais jusque dans Rome où se rencontrent tous les crimes et toutes les hontes. On saisit d'abord ceux qui avouaient, puis sur leur déposition une grande quantité d'autres qui furent convaincus moins d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain. Au supplice on ajoutait la moquerie ; on les enveloppait de peaux de bêtes, pour les faire dévorer par des chiens, on les mettait en croix, on les allumait comme des flambeaux pour éclairer la nuit. Néron avait offert ses jardins pour ce spectacle, et il se mêlait au peuple en habit de cocher du cirque, ou conduisant un char. Aussi ces misérables, quoique dignes d'un châtiment exemplaire, inspiraient-ils la pitié, car ce n'était pas à l'intérêt public qu'on les sacrifiait, mais à la cruauté d'un seul. »

Il semble que les Chrétiens auraient dû échapper, par leur obscurité, aux regards de l'empereur, s'ils ne lui avaient été désignés par quelque influence particulière. Gibbon paraît croire que la belle Poppée, maîtresse et femme de Néron, et

un comédien juif qui avait gagné la faveur du maître auraient empêché la persécution de s'étendre à tous les Juifs de Rome en la concentrant sur une secte dissidente, très mal vue des véritables Israélites. M. Renan va plus loin et suppose que la persécution dirigée contre les Chrétiens a pu être excitée par les intrigues des Juifs. Il appuie son opinion sur une explication ingénieuse d'un passage très obscur de Clément Romain. A cette conjecture on peut opposer le silence de l'Apocalypse, qui ne contient aucune allusion à Poppée ni à ces prétendues intrigues qui auraient amené la persécution de Néron. Or, M. Renan l'a démontré avec un grand luxe de preuves, l'Apocalypse est sortie directement de cette persécution. C'est Néron qui est l'Antéchrist, la Bête, et le nombre 666, qui est le nombre de la Bête, représente les lettres du nom de Néron, Νέρων Καῖσαρ, transcrites en hébreu נרון קסר et additionnées selon leur valeur numérique. Comme le livre de Daniel, écrit au temps de la grande lutte des Juifs contre les rois de Syrie, le livre de l'Apocalypse est un pamphlet politique et religieux. L'auteur apprécie les événements de son temps ou expose ses espérances pour l'avenir sous forme de visions prophétiques et d'énigmes dont il donne quelquefois la clé. Les Juifs aimaient beaucoup ce genre de littérature. L'Apocalypse, c'est-à-dire la Révélation, attribuée à Jean, le dernier survivant des apôtres, a été écrite pendant la période de troubles et d'anarchie qui sépare la mort de Néron de l'avènement de Vespasien. On était à la veille des dernières convulsions de la Judée, et on croyait à la prochaine dissolution de l'empire romain. Il se préparait, entre le ciel et l'enfer, une lutte suprême qui devait se terminer par le grand jugement de Dieu et le règne de son Christ. La prophétie ne mentait pas, car la persécution de Néron avait fondé l'Église chrétienne ; c'était bien la fin du vieux monde, et la naissance d'un monde nouveau.

En Judée, l'état général des esprits faisait depuis longtemps prévoir une révolte. Elle éclata enfin quand Gessius Florus fut nommé procurateur par l'influence de sa femme qui était amie de Poppée. Ses taquineries et son avidité lassèrent la patience des Juifs ; Tacite est d'accord sur ce point avec Joseph. Il y eut d'abord des troubles à Césarée à l'occasion du décret

de Néron, puis Florus ayant pris dix-sept talents dans le trésor du temple, cette provocation excita une émeute à Jérusalem. Les troupes se répandirent dans les rues, pillant les maisons, massacrant les habitants paisibles et même les femmes et les enfants, après quoi le procurateur se retira à Césarée, ne laissant qu'une cohorte dans la tour Antonia. Les zélateurs occupèrent aussitôt l'enceinte du temple. Quand un gouvernement se sauve devant l'émeute, on peut être certain que les hommes les plus exaltés et les plus violents imposeront leur volonté au reste du peuple. Ce fut en vain qu'Agrippa II et sa sœur Bérénice, qui se trouvaient alors à Jérusalem, essayèrent de calmer l'effervescence populaire. Malgré le respect qu'inspiraient les derniers descendants des rois, ils ne purent rien obtenir. Une bande sortit de la ville, s'empara de la forteresse de Masada et en massacra la garnison. Le parti modéré, composé des gens riches et des prêtres, aurait reculé devant une lutte insensée contre la puissance romaine, mais Éléazar, chef du parti de l'action, consomma la rupture en refusant de recevoir et d'offrir au temple les victimes que l'empereur y faisait sacrifier pour la prospérité de Rome et de l'empire. Les amis de l'ordre envoyèrent supplier Florus et Agrippa de venir au plus vite les protéger contre les rebelles. Agrippa envoya trois mille cavaliers qui prirent possession de la ville haute, pendant que les zélateurs, les brigands et les sicaires occupaient le temple et la basse ville. Florus ne fit aucune réponse. Il voulait, selon Joseph, laisser l'insurrection grandir, et, quand elle serait épuisée par ses propres violences, l'étouffer dans le sang. C'est la tactique habituelle des chefs militaires en temps de révolution. De tels sauveurs méritent d'être, comme l'a dit Lamennais, maudits dans le présent et maudits dans l'avenir.

Les insurgés, qui étaient maîtres du temple, en refusèrent l'entrée aux partisans de la paix, pénétrèrent dans la ville haute et mirent le feu au palais d'Agrippa et de Bérénice. Ils brûlèrent aussi les archives, afin de détruire tous les titres de créance, et d'attirer ainsi les débiteurs dans leur parti. Ils étaient commandés par Ménahem, fils de Judas le Gaulonite, et par Éléazar, fils du prêtre Anania, un des principaux chefs du parti opposé, car la guerre civile avait mis la division jusque

dans les familles. La tour Antonia fut prise et brûlée par les révolutionnaires, qui permirent aux cavaliers d'Agrippa de sortir librement; quant aux Romains, ils se réfugièrent dans les trois tours de l'ancienne muraille. Anania, qu'on trouva caché dans un aqueduc avec son frère Ézéchias, fut massacré par Ménahem. Alors Éléazar, irrité de l'assassinat de son père et de son oncle, excita le peuple contre Ménahem, qui prenait des allures de tyran : « Ce n'était pas la peine, leur dit-il, de rejeter le joug des Romains pour accepter celui du dernier d'entre vous. » Ménahem fut lapidé dans le parvis du temple. Ceux de ses partisans qui purent s'échapper s'enfuirent dans la forteresse de Masada. Les Romains demandèrent à capituler. On leur promit la vie sauve, mais dès qu'ils eurent rendu les armes, Éléazar et les zélateurs les massacrèrent, à l'exception d'un seul, qui consentit à se faire circoncire. Tous les autres moururent jusqu'au dernier, sans demander grâce, et en attestant la religion du serment. Ces imprécations inspirèrent au peuple des pressentiments funestes, d'autant plus que le parjure avait été commis un jour de sabbat (66).

Le même jour, à la même heure, comme par un effet de la vengeance divine, dit Joseph, il y eut un massacre de Juifs à Césarée ; de vingt mille, pas un ne resta, car ceux qui avaient pu s'échapper furent pris par Florus et envoyés aux galères. Ce massacre souleva dans toute la nation une telle fureur que les Juifs mirent à feu et à sang les villes et les villages de la frontière de la Syrie, Philadelphie, Hésébon, Gerasa, Pella, Scythopolis. Ils ravagèrent ensuite Gadara, Hippone et la Gaulonitide, brûlèrent Sébaste et Ascalon, ruinèrent Anthédon et Gaza. Ils tuaient tout ce qui n'était pas Juif. Il y eut, comme on pouvait s'y attendre, d'horribles représailles. Dans toute la Syrie méridionale et jusqu'en Égypte c'était une épidémie de carnage. Toutes les villes mixtes devenaient des champs de bataille. Si on s'en rapportait à Joseph, les Juifs n'auraient jamais eu les premiers torts. Cela est difficile à croire. Il se peut qu'en voyant la Judée se révolter contre les Romains, on en ait conclu qu'on pourrait impunément massacrer les Juifs. Mais il est bien probable aussi que cette insurrection avait surexcité le fanatisme des Juifs établis en dehors de la Judée,

et qu'ils voulaient imiter les exploits de leurs frères de Jérusalem. A Alexandrie, à la suite d'une discussion dans l'amphithéâtre, les Juifs, s'armant de torches, menacèrent de brûler tous les Grecs. Le gouverneur était Tibère Alexandre, ce Juif converti à l'hellénisme qui avait été auparavant procurateur de Judée. Il essaya de faire entendre raison à ses compatriotes et ne put y parvenir. Il fallut faire venir les légions romaines; le quartier juif, qu'on appelait le Delta, fut encombré de cadavres; Joseph parle de cinquante mille morts. A Damas, les Syriens parquèrent les Juifs dans le Gymnase et en tuèrent dix mille. Ils avaient eu soin de cacher leur complot à leurs femmes qui, presque toutes, appartenaient à la religion juive.

Après avoir réussi à reprendre Jérusalem, les zélateurs occupèrent les forteresses de la région de la Mer Morte. Dans le château de Kypros, qui dominait Jéricho, ils massacrèrent la garnison romaine; celle de Machéro capitula. Enfin, le gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, se décida à combattre l'insurrection. Il partit d'Antioche avec ses légions et des troupes auxiliaires fournies par Agrippa, qui l'accompagna dans cette expédition, et par les rois de Comagène et d'Iturée. La Galilée fut soumise ainsi que la région maritime, et Cestius s'avança jusqu'à Gabaon, à deux lieues de Jérusalem. La ville était pleine de pèlerins venus pour la fête des Tabernacles. Une immense multitude se mit en marche, quoique ce fût le jour du sabbat, et l'irrésistible élan de cette bande d'anarchistes triompha de la discipline romaine. Simon, fils de Gioras, un des plus vaillants chefs des zélateurs, poursuivit les fugitifs et dispersa l'arrière-garde des Romains. Agrippa essaya d'obtenir la soumission des insurgés, en leur promettant l'amnistie au nom de Cestius : une partie de la population aurait voulu accepter, mais les anarchistes tuèrent les parlementaires. Cestius revint vers Jérusalem et s'empara des faubourgs. Les insurgés, abandonnant la ville neuve, s'étaient repliés dans le temple. S'il avait donné l'assaut immédiatement, la guerre était finie. Un membre de la famille des Hanan, qui dirigeait le parti de l'ordre, offrait aux Romains de leur ouvrir les portes; les zélateurs le précipitèrent du haut des murs. Pendant cinq jours Cestius essaya de forcer l'enceinte. Déjà

les soldats sapaient les murs en s'abritant de leurs boucliers : c'est ce qu'on nommait la Tortue. Les anarchistes découragés commençaient à s'enfuir, et les modérés allaient ouvrir les portes, quand Cestius, trompé par de faux rapports ou peut-être gagné par de l'argent, fit tout à coup sonner la retraite, se retira vers Gabaon et, toujours harcelé par les Juifs qui lui tuèrent six mille hommes, ne put se dérober à leur poursuite qu'à la faveur de la nuit, abandonnant son bagage et ses machines de guerre.

Les partisans de la paix, voyant que la lutte s'était engagée malgré tous leurs efforts, résolurent de prendre la direction du mouvement, pour l'enrayer si cela était encore possible. « Hanan, dit M. Renan, devenait de plus en plus le chef du parti des modérés. Il espérait encore amener la masse du peuple à la paix ; il cherchait sous main à ralentir la fabrication des armes, à paralyser la résistance en ayant l'air de l'organiser. C'est le jeu le plus redoutable en temps de révolution; Hanan était bien ce que les révolutionnaires appellent un traître. Il avait, aux yeux des exaltés, le tort de voir clair; aux yeux de l'histoire, on ne peut l'absoudre d'avoir accepté la plus fausse des positions, celle qui consiste à faire la guerre sans y croire, uniquement parce qu'on est poussé par des fanatiques ignorants. » Parmi les pacifiques, il y en avait aussi qui se tenaient à l'écart pour n'être pas enveloppés dans une ruine qu'ils regardaient comme inévitable. Tels étaient par exemple quelques pharisiens et quelques docteurs indifférents à la politique et absorbés dans l'étude de leur loi, les gens attachés à la famille des Hérodes, les membres de l'église chrétienne de Jérusalem, qui, depuis la mort de Jacques, séparaient de plus en plus leur cause de celle des Juifs. M. Munk, sans rien dire des rabbins qui émigrèrent à Iabnè avant la lutte suprême, traite assez durement les hérodiens et les chrétiens : « Ceux-là seuls, dit-il, qui mettaient leurs intérêts personnels au-dessus de la patrie, ou qui cherchaient dans sa ruine la triste satisfaction de voir triompher leurs opinions politiques ou religieuses, s'enfuirent au moment du danger. Les amis d'Agrippa trahirent ouvertement leur patrie en passant du côté des Romains, et en allant faire leur cour à Cestius et à l'empereur

Néron. Au nombre des fugitifs se trouvèrent aussi les Juifs chrétiens, suivant le conseil que Jésus-Christ avait donné à ses disciples (Matth., XXIV, 16). Préoccupés du royaume du Ciel, qu'ils prenaient alors au sérieux, les chrétiens ne crurent pas devoir intervenir dans les choses terrestres et prendre part à la défense de leur malheureuse patrie; guidés par leur évêque Siméon, ils se retirèrent au delà du Jourdain, loin du bruit des armes, et cherchèrent un refuge dans la ville de Pella. »

Cestius mourut de maladie ou de chagrin peu de temps après sa défaite. Néron donna la direction de la guerre à Vespasien, général expérimenté, qui avait montré ses talents militaires en Germanie et en Bretagne. Vespasien se rendit en Syrie par l'Asie Mineure, pendant que son fils Titus allait à Alexandrie chercher deux légions pour les amener en Palestine. Agrippa et quelques autres petits rois des pays environnants, Antiochos de Comagène, Sohem, l'Arabe Malcha, amenèrent à Vespasien des troupes auxiliaires, et à la fin de l'hiver de l'an 67 une armée de soixante mille hommes entra en Galilée. L'historien Joseph, auquel nous devons le récit de toute cette guerre, avait été chargé par ses compatriotes du gouvernement de cette province, et quoique partisan de la paix il n'avait rien négligé pour mettre le pays en état de se défendre. Cette défense, qu'il a racontée en détail, fut héroïque. La petite ville de Jotopata résista avec une prodigieuse énergie aux armes et aux machines de guerre. Quarante mille hommes succombèrent dans le siège. Titus dirigea l'assaut pendant la nuit; les habitants furent massacrés, la ville livrée aux flammes. Les derniers défenseurs, réfugiés dans un souterrain, se tuèrent les uns les autres. Joseph, resté seul vivant, se rendit aux Romains. Ayant obtenu de Vespasien et de Titus un entretien secret, il leur prédit l'empire et demanda qu'on le gardât dans les fers en attendant que sa prédiction fût accomplie. Cet expédient réussit. Titus, touché de sa jeunesse, intercéda pour lui auprès de son père et, plus tard, quand Vespasien eut été proclamé empereur, l'habile prophète fut traité avec distinction. Son crédit ne pouvait malheureusement pas préserver les Juifs des conséquences d'une guerre qu'ils avaient

provoquée et qu'ils soutenaient avec un courage opiniâtre. Dans son histoire, écrite sous les yeux de Vespasien et de Titus, il cherche à présenter la révolte comme l'œuvre insensée de quelques zélateurs, qu'il traite fort mal. C'était peut-être le seul moyen de disposer les vainqueurs à l'indulgence envers le reste de la nation.

Les pauvres Samaritains, toujours repoussés par les Juifs, voulaient cependant s'associer à leurs efforts et partager leurs dangers. Ils se retranchèrent sur le mont Garizim, où ils furent bientôt réduits à la dernière extrémité par le manque de vivres. Attaqués par Céréalis et la cinquième légion, ils refusèrent de se rendre et furent massacrés au nombre de onze mille six cents. Pendant ce temps Vespasien et son fils achevaient de soumettre la Galilée. Tibérias, où dominait le parti de la paix, ouvrit ses portes aux Romains, et fut épargnée en faveur d'Agrippa; mais Tarichée résista, et, quand la ville fut prise, les habitants montèrent sur des barques et s'enfuirent sur le lac de Génézareth. Les Romains les poursuivirent sur des radeaux; il y eut un combat naval, la rive se couvrit de cadavres. Un conseil de guerre jugea les habitants de la ville rebelle; douze cents furent condamnés à mort, trente mille vendus comme esclaves, six mille furent envoyés à Néron pour être employés au percement de l'isthme de Corinthe. Gamala, de l'autre côté du lac, fit pendant un mois une résistance désespérée. Les Romains irrités tuèrent tous les habitants. La forteresse de Gischala résista la dernière : Jean de Gischala, un zélateur qui l'avait héroïquement défendue, réussit à s'enfuir pendant la nuit avec quelques-uns de ses partisans, et arriva à Jérusalem. Les fugitifs surexcitaient l'ardeur du peuple pour la résistance. Ils disaient qu'ils n'avaient pas été vaincus, qu'ils venaient chercher des postes meilleurs : au lieu d'user leurs forces à la défense de Gischala et autres bicoques, ils aimaient mieux se consacrer à la défense de la métropole. « Les machines des Romains se brisaient contre les murs des villages de la Galilée, disait Jean de Gischala, et à moins d'avoir des ailes, jamais ils ne franchiront les murs de Jérusalem. » La jeunesse, transportée par ces discours, demandait la guerre à outrance, tandis que les modérés regardaient déjà la ville

comme perdue. Il y eut une violente réaction contre eux, et les exaltés s'emparèrent du pouvoir (67).

Au printemps de l'année suivante, Vespasien réduisit d'abord la Pérée, puis la côte maritime de la Judée. Toute la Palestine était au pouvoir des Romains, excepté Jérusalem et les trois forteresses de Machéro, d'Hérodion et de Mazada, occupées par les zélateurs. L'insurrection, refoulée vers son point central, était cernée de toutes parts; mais les événements survenus à Rome suspendirent les opérations militaires et prolongèrent de deux ans la résistance des Juifs. Après avoir supporté pendant quatorze ans les folies de Néron, le monde avait fini par s'en lasser. Le signal de la révolte fut donné dans les Gaules par Vindex, un Aquitain qui descendait des anciens rois du pays. Pourtant ce n'était pas un mouvement national : aucun peuple de l'empire, excepté les Juifs, ne voulait renoncer à l'unité romaine; mais les légions, qui étaient la seule force à cette époque, voulaient savoir si on pouvait faire un empereur ailleurs qu'à Rome. Les légions d'Espagne suivirent l'exemple de celles des Gaules; Galba fut proclamé Auguste, et Néron, abandonné par les prétoriens, se donna la mort. Quand Vespasien reçut ces nouvelles, il envoya son fils Titus, accompagné du roi Agrippa, pour féliciter le nouvel empereur. Mais, arrivé en Achaïe, Titus apprit que Galba avait été tué par les soldats après sept mois de règne, et Othon proclamé empereur. Il revint aussitôt en Palestine, laissant Agrippa continuer seul le voyage de Rome. Bientôt on apprit que l'armée de Germanie, voulant aussi faire un empereur, avait proclamé Vitellius. Othon s'était tué pour terminer la guerre civile, et Vitellius était entré à Rome. Les légions de Syrie furent très irritées de voir les légions d'Occident disposer ainsi de l'Empire. Mucien, gouverneur de Syrie, pressait Vespasien de saisir le pouvoir. Tibère Alexandre, préfet d'Égypte, le fit reconnaître par ses légions. L'armée de Syrie lui prêta serment. L'insolence des soldats de Germanie avait fait bien des mécontents, il semblait facile de les réunir autour de Vespasien. Il alla en Égypte pour attendre les événements, puis il se rendit à Rome, laissant à son fils Titus le soin d'achever la guerre de Judée.

Ces insurrections militaires, ces soulèvements de provinces,

cette rapide succession d'usurpateurs éphémères, étaient pour les Juifs les signes évidents d'une prochaine dissolution de l'Empire romain. C'était une répétition des luttes qui avaient ensanglanté l'Asie au temps des successeurs d'Alexandre. A la faveur de ces querelles entre les rois d'Asie, la Judée avait pu autrefois conquérir son indépendance; était-il donc si déraisonnable de croire que dans des conditions pareilles elle pouvait ressusciter encore une fois? Alors aussi les riches et les prêtres et les princes du peuple avaient pactisé avec l'ennemi, et c'étaient des brigands qui avaient sauvé Israël. Toutes les violences que Joseph reproche aux intransigeants qui dominaient à Jérusalem, on les avait reprochées autrefois à Judas Maccabée et à ses frères. Et David, avant d'être roi, n'était-il pas un chef de bandits? Et ceux que Moïse conduisait au désert et à la Mer des Algues, Pharaon ne les avait-il pas poursuivis comme des voleurs? Si loin qu'on veuille remonter dans l'histoire d'Israël, ou même dans sa légende, on trouve aux zélateurs des devanciers et des modèles. Joseph appartient au parti de la paix à tout prix; il faut se défier de ses jugements sur le parti de la guerre à outrance. Un peuple en révolution a le droit de rejeter les endormeurs et de punir les traîtres. Mais ce que doivent éviter par-dessus tout les révolutionnaires, c'est d'user dans des querelles intestines, qui font la joie de leurs ennemis et le désespoir de leurs amis, les forces dont ils ont besoin dans le danger commun. Judas Maccabée et ses frères étaient unis comme les cinq doigts de la main : c'est pour cela qu'ils ont pu affranchir leur patrie. Les zélateurs de Simon Bargioras, les sicaires de Jean de Gischala n'ont pas cessé un instant de se déchirer entre eux, et on peut faire à la révolution juive le reproche si souvent et si justement adressé à la nôtre : comme Saturne, elle a dévoré ses enfants.

Titus commença le siège de Jérusalem au printemps de l'an 70. « La place, dans une assiette très forte, dit Tacite, était encore défendue par une masse d'ouvrages qui, même dans une position faible, l'eussent rendue formidable. Deux collines, d'une hauteur immense, étaient bordées de murs artistement construits et pleins de saillies et d'enfoncements qui mettaient le flanc des assiégeants à découvert de tous

côtés. Ces murs portaient sur un roc taillé à pic; les tours avaient, sur le sommet de la montagne, soixante pieds, et jusqu'à cent vingt là où le terrain s'inclinait, en sorte que de loin l'œil trompé les eût toutes jugées de la même élévation. Au dedans, autour du palais, étaient d'autres forteresses entre lesquelles se distinguait la tour Antonia, ainsi nommée par Hérode en l'honneur de Marc-Antoine. Le temple lui-même était une espèce de citadelle, qui avait aussi ses murs construits avec encore plus d'art et de soin. Jusqu'aux portiques qui régnaient autour du temple étaient une excellente fortification. Il y avait une fontaine qui ne tarissait point, de vastes souterrains sur la montagne, des piscines et des citernes pour conserver l'eau des pluies. » Tacite fait une confusion entre les noms des chefs qui se partageaient ou se disputaient le pouvoir. Simon Bargioras, c'est-à-dire fils de Gioras, commandait dans la ville. On a des monnaies qui portent son nom. Jean de Gischala, avec ses sicaires, était maître du temple. Un troisième parti avait pour chef Éléazar, fils du prêtre Simon, qui s'établit dans l'enceinte intérieure du temple, vivant des provisions qui s'y trouvaient. Bientôt le parti d'Éléazar se confondit avec celui de Jean, et au lieu de trois factions il n'y en eut que deux. Ce n'étaient entre elles que discordes et combats. Des incendies consumèrent la plus grande partie des vivres. Cependant les partis se réunissaient pour la défense. Toute la population y prenait part, et elle était très nombreuse ; outre les défenseurs venus de tous côtés, même de par-delà l'Euphrate, Jérusalem avait recueilli les épaves de la révolution écrasée dans les provinces.

« Il y avait eu plusieurs prodiges, dit Tacite, mais cette nation, ennemie de toute pratique religieuse, malgré sa superstition, ne se permet de les expier ni par des vœux ni par des sacrifices. On vit dans le ciel des armées qui s'entrechoquaient, des armes étincelantes et un subit embrasement de nuages qui couvrit de feux tout le temple. Les portes du sanctuaire s'ouvrirent tout à coup d'elles-mêmes, et on entendit une voix surhumaine qui criait : « les Dieux s'en vont, » et en même temps le bruit d'un départ. Ces présages alarmaient un petit nombre, mais la plupart étaient persuadés,

d'après d'anciens écrits de leurs prêtres, que l'Orient prévaudrait et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde. Ces prédictions désignaient Vespasien et Titus; mais la multitude, qui croit toujours ce qu'elle désire, expliquait en sa faveur ces magnifiques promesses, et le malheur présent ne suffisait pas pour la détromper. On dit que le nombre des assiégés de tout âge et de tout sexe montait à six cent mille. On avait donné des armes à tous ceux qui pouvaient en porter, et l'audace dépassait le nombre. Hommes et femmes montraient un acharnement égal, et s'il leur eût fallu quitter leur demeure, ils craignaient plus la vie que la mort. Telle était la ville, telle était la nation que le César Titus avait à combattre. Comme la nature de la place ne permettait pas un coup de main, il résolut de pratiquer des terrasses et des tranchées. Les travaux furent partagés entre les légions et les combats cessèrent jusqu'à ce qu'on eût dressé toutes les machines anciennement imaginées pour l'attaque des places, et d'autres qu'on inventa alors. »

Avant de commencer le siège, Titus avait essayé tous les moyens de conciliation, mais sans aucun succès; les Juifs comptaient toujours sur un miracle pour sauver la ville sainte. Le vrai miracle, c'était leur indomptable énergie. Les uns pratiquaient des galeries souterraines pour miner les terrassements des Romains; une des trois tours que Titus avait élevées à la hauteur de cinquante coudées s'écroula pendant la nuit. Les autres, armés de torches, allaient à travers les ennemis brûler les machines de guerre. D'autres sortaient furtivement de la ville et massacraient les soldats dispersés dans les campagnes pour chercher du bois ou de l'eau. Il y en avait, dit Dion Cassius, qui se rendaient au camp romain comme transfuges et allaient boucher ou empoisonner les sources. Titus les faisait crucifier à la vue des assiégés ou les renvoyait les mains coupées. L'exaspération des Romains fut encore augmentée par une blessure de leur général. Ils étaient décidés à n'épargner personne et redoublaient d'ardeur pour préparer l'assaut. Au bout de quinze jours, après avoir essuyé de grandes pertes, ils firent une brèche dans la première enceinte. Les Juifs se retirèrent derrière la seconde muraille. Cinq jours après les Romains

purent pénétrer dans la basse ville, mais il fallait faire le siège de chaque maison; ils furent repoussés et ce ne fut qu'au bout de quatre jours qu'ils purent s'établir dans la basse ville et assiéger la forteresse Antonia. Titus leur envoya Joseph pour les engager à se rendre, leur offrant le pardon, la liberté et la conservation de leurs biens. Ils lui jetèrent des pierres. Le commandant de la forteresse Antonia, nommé Judas, voulait la livrer, et déjà Titus s'avançait pour en prendre possession, quand Simon Bargioras, informé du complot, fit saisir les traîtres et jeta leurs membres du haut des remparts.

Les assiégeants commençaient à croire que les Juifs disaient vrai, que Jérusalem était imprenable. Titus voulut la réduire par la famine. Une contrevallation de neuf stades fut élevée en trois jours ; et la ville fut entièrement bloquée. Ceux qui voulaient sortir étaient massacrés par les zélateurs comme des transfuges et des traîtres. Si quelques-uns parvenaient à s'échapper, des Arabes et même des soldats romains les éventraient pour fouiller leurs entrailles, car on disait qu'ils avaient avalé leur or. Il fallut que Titus menaçât de mort quiconque commettrait cette atrocité.

S'il faut en croire Joseph, Jérusalem était sous un régime d'oppression et de terreur; on tuait tous ceux qui étaient soupçonnés de conseiller la capitulation, on faisait des perquisitions rigoureuses, accompagnées de tortures, pour découvrir le blé caché. Nous ne savons ce que les zélateurs auraient pu répondre, mais nous savons, pour avoir eu aussi nos discordes civiles, qu'il faut toujours se défier de ces accusations haineuses contre un parti vaincu. « On ne doit pas, dit M. Havet, accepter tous les récits de Joseph, encore moins toutes ses déclamations. Le Juif qui avait passé aux Romains, qui s'était fait le courtisan de César, ne peut être cru sur parole au sujet des hommes indomptables qui combattirent et qui moururent en patriotes à la fois et en martyrs. Parmi ce que j'appelle ses déclamations, il y en a de pitoyables, telles que le passage où il reproche aux chefs des assiégés, comme un crime épouvantable, d'avoir distribué à leurs soldats affamés l'huile et le vin tenus en réserve pour les sacrifices. Mais on ne peut guère douter que Jérusalem n'ait vu et souffert pendant ces temps-là

des horreurs de toute espèce. » Les soldats juifs mangeaient les courroies de leurs sandales, le cuir des ceinturons et des boucliers; on racontait qu'une femme avait fait cuire son enfant pour le manger. Les cadavres de ceux qui mouraient de faim étaient laissés dans les rues ou jetés dans les ravins le long des remparts. La peste se mit bientôt dans la ville. La population exténuée par le jeûne et la maladie continuait à se défendre avec acharnement ; on faisait des sorties pour brûler les machines, on creusait des mines pour faire effondrer les terrasses. Quand les Romains voulaient pénétrer par une brèche, ils trouvaient un second mur construit à la hâte par les assiégés. Enfin la tour Antonia, sapée par les béliers, fut prise et rasée. Avant d'attaquer le temple occupé par Jean de Gischala, Titus offrit encore une fois la paix. Par son ordre, Joseph cria en hébreu que Jean pourrait se retirer avec tel nombre de ses hommes qu'il voudrait, que Titus respecterait le temple et ferait continuer par des Juifs les sacrifices légaux, qu'il laissait même à Jean le choix de ceux qui les offriraient. Jean et ses sicaires répondirent que Dieu défendrait son temple, et ils choisirent la mort.

Pendant six jours les béliers battirent inutilement les murs formés de blocs énormes. On appliqua des échelles aux portiques et les soldats romains montèrent avec leurs enseignes. Mais les échelles furent renversées et les enseignes restèrent aux mains des Juifs. Alors Titus fit mettre le feu aux portes. Les lames d'argent fondirent, l'incendie se communiqua aux portiques dans toutes les directions. Selon Joseph, Titus ordonna d'éteindre le feu, et pendant que les soldats exécutaient cet ordre, les Juifs firent une sortie et furent refoulés dans l'intérieur du temple. Alors un soldat, « sans que personne le lui commandât, et comme par une impulsion divine, » prit un tison enflammé et le jeta par une des fenêtres dorées ; Titus essaya d'arrêter l'incendie et ne put se faire obéir. N'osant pas attribuer l'incendie aux zélateurs, Joseph, pour disculper Titus d'un sacrilège, en accuse l'indiscipline des soldats. Dion Cassius dit au contraire que Titus eut besoin d'employer son autorité pour forcer les soldats à pénétrer dans ce lieu entouré d'une terreur religieuse.

Une lutte effroyable s'engagea dans la cour intérieure du temple, les degrés de l'autel étaient encombrés de cadavres. Jean de Gischala et Simon Bargioras, à la tête d'une troupe de zélateurs, se frayèrent un passage à travers les Romains et parvinrent à gagner la ville haute. Tout ce qui resta fut massacré. La plupart allaient au-devant de la mort, ne voulant pas survivre à leur sanctuaire. Les uns se jetaient sur les épées des soldats, les autres se perçaient eux-mêmes ou se précipitaient dans les flammes. Quand le temple se fut écroulé, les Romains plantèrent leurs enseignes à la place où avait été le saint des saints et offrirent les libations d'usage aux Dieux de l'empire.

La ville haute, la montagne de Sion était encore occupée par ceux des zélateurs qui avaient pu s'y réfugier pendant l'incendie du temple. Ils demandèrent un entretien à Titus. Il vint devant les remparts et promit de faire grâce à ceux qui déposeraient leurs armes. Simon Bargioras et Jean de Gischala répondirent qu'ils avaient juré de ne pas se rendre aux Romains; ils auraient voulu qu'on leur permît de se retirer librement avec leurs femmes et leurs enfants. Titus leur fit dire qu'ils n'avaient plus rien à espérer de sa clémence. Il fit grâce cependant aux princes de l'Adiabène, qui s'étaient convertis au Judaïsme et avaient voulu partager le sort des défenseurs de Jérusalem. Ils furent envoyés à Rome comme otages. La ville basse fut livrée au pillage et tous ses palais furent détruits systématiquement par l'incendie en même temps qu'on préparait l'attaque de la ville haute défendue par les trois énormes tours d'Hippicos, de Phasaël et de Mariamme. La position était très forte, mais les derniers combattants, exténués par la faim et la maladie, ne pouvaient offrir qu'une faible résistance. Ils étaient découragés par la ruine du temple, et ils devaient se dire, eux aussi, que leur Dieu les abandonnait : *Éli, Éli, lamma sabachtani!* Les Romains entrés par une brèche tuèrent et brûlèrent jusqu'à la fin du jour; ils trouvaient les maisons remplies des cadavres de ceux qui étaient morts de faim. Simon Bargioras, Jean de Gischala et quelques-uns de leurs compagnons essayèrent de forcer la ligne de contrevallation, et n'ayant pas réussi, ils se refugièrent dans les vastes aqueducs souterrains

creusés dans les sous-sols de Jérusalem. Titus fit raser tous les édifices excepté les trois tours d'Hippicos, de Phasaël et de Mariamme qu'il laissa subsister pour montrer à la postérité contre quels murs il avait eu à lutter. « Un Dieu, disait-il, a expulsé les Juifs de ces forteresses, car les hommes et les machines ne pourraient rien contre de telles tours. » A force de lui répéter qu'il était l'instrument des vengeances divines, ou même le Messie annoncé par les prophètes, Joseph et les autres Juifs qui l'entouraient avaient fini par le lui persuader. Les prêtres mettent toujours la Providence au service des vainqueurs.

L'insurrection était écrasée, l'ordre était rétabli et les soldats étaient las de tuer. On massacra seulement ceux qui avaient pris part à la lutte et on acheva les infirmes qui ne pouvaient marcher ; le reste, femmes, enfants et vieillards furent réservés pour l'esclavage, pour les travaux forcés ou les jeux d'amphithéâtres. Titus parcourut la Syrie, donnant partout des fêtes où les prisonniers Juifs étaient offerts en spectacle aux populations : on les brûlait vifs pour simuler les incendies de Jérusalem, on les forçait à combattre des bêtes féroces ou à s'entretuer comme gladiateurs. Agrippa, sa sœur Bérénice, Joseph et tous les Juifs ralliés aux Romains assistaient à ces massacres. Bérénice, qui malgré ses quarante ans était encore belle, exerçait une grande séduction sur Titus et aspirait au rôle de Cléopâtre. Ce petit groupe espérait peut-être attirer Titus au Judaïsme à force de flatteries, ou du moins le disposer à la bienveillance pour la nation juive, entraînée malgré elle dans l'insurrection par quelques scélérats. Quand il revint à Jérusalem on lui présenta Simon Bargioras et Jean de Gischala que le manque de vivres avait forcés à sortir de leur retraite souterraine. Ils furent réservés pour le triomphe. Joseph prétend qu'ils avaient demandé grâce : cela n'est guère vraisemblable, mais dans tous les temps on a essayé de flétrir les défenseurs des causes vaincues, et il est bien rare qu'une voix s'élève pour les justifier. Le Talmud, qui ne s'intéresse qu'aux stériles travaux des rabbins, ne prononce pas même le nom des deux hommes qui ont porté le poids de la défense de Jérusalem. Si ces brigands avaient réussi, on en

aurait fait des saints. L'impartiale histoire règle ses jugements sur l'intensité de l'effort et non sur le succès. Démosthènes a eu raison de dire aux vaincus de Chéronée : « Non, vous n'avez pas failli, j'en jure par les vainqueurs de Marathon. » On peut dire de même à Simon Bargioras, à Jean de Gischala et à tous les martyrs de l'indépendance juive : « Non, par Judas Maccabée, vous n'avez pas failli ! »

Le temple de Jérusalem fut brûlé au mois d'août de l'an 70, un jour de sabbat; c'était à pareil jour, disent les Juifs, que six siècles et demi auparavant, le premier temple avait été détruit par Nabuchodonosor. Selon Joseph, il périt onze cent mille personnes pendant le siège par le fer, la faim ou la maladie. Ce chiffre semble exagéré, mais il est certain que ce fut une des plus grandes destructions d'existences humaines dont on ait gardé le souvenir, ce qui n'a pas empêché Titus d'être surnommé les délices du genre humain, comme si les Juifs n'en faisaient pas partie. Joseph porte à quatre-vingt-dix-sept mille le nombre des prisonniers. Les provinces orientales de l'empire et même l'Italie furent inondées d'esclaves Juifs. On les vendait à très bas prix, et comme on ne tenait pas à les ménager, on les soumettait aux travaux les plus rudes : en Égypte, on les employa dans les mines ; à Rome, ils élevèrent le grand amphithéâtre Flavien. Le butin fait à Jérusalem fut si énorme que l'or perdit en Syrie la moitié de sa valeur. Un tribut spécial fut imposé aux Juifs dans tout l'empire : ils durent payer annuellement au Capitole les deux drachmes qu'ils envoyaient jusque-là chaque année au temple de Jérusalem. Les terres de la Judée furent vendues ; le bourg d'Emmaüs fut donné aux vétérans et reçut le nom de Nicopolis. Les fortifications de Jérusalem furent rasées ; une muraille seulement resta debout pour abriter la dixième légion qui devait tenir garnison sur les ruines de la ville. Au mois de mai 71, Titus revint à Rome où son père Vespasien l'avait précédé, et tous deux triomphèrent ensemble. On porta devant le char des triomphateurs les dépouilles du temple, la table d'or, le chandelier à sept branches et le livre de la Loi ; c'est la scène représentée sur un des bas-reliefs de l'arc de Titus à Rome. En tête des prisonniers juifs marchaient Simon Bargioras et Jean

de Gischala. Simon, considéré comme le chef de la révolte, fut traîné la corde au cou jusqu'à une éminence qui dominait le Forum, et là, battu de verges et mis à mort. Jean languit quelque temps dans les prisons de Rome. Les empereurs ne prirent pas le titre de Judaïques, qui avait l'inconvénient de rappeler l'idée des judaïsants, mais on frappa à leur effigie des monnaies dont le revers représente la Judée captive, pleurant sous un palmier.

L'insurrection occupait encore quelques forteresses dans la région de la Mer Morte. Le château d'Hérodion fut pris sans difficulté. La garnison de Machéro résista assez longtemps, mais son chef ayant été fait prisonnier, elle capitula. Les habitants furent tués, leurs femmes et leurs enfants emmenés en esclavage. Masada, dans une position extrêmement forte, était occupée par les sicaires, qui s'y étaient établis dès le commencement de la révolte. Leur chef Éléazar était petit-fils de Judas le Gaulonite, et, comme son aïeul, il érigeait l'anarchie en système, ne voulant reconnaître d'autre autorité que celle de Dieu. Le général romain Flavius Sylva fit élever une terrasse de deux cents coudées, y plaça des machines d'une nouvelle invention et parvint à pratiquer une brèche. Les assiégés, se voyant forcés dans leur asile, mirent le feu au château, puis s'entretuèrent tous après avoir égorgé leurs femmes et leurs enfants. Ce fut le dernier épisode de la guerre de Judée (73). Quelques zélateurs qui s'étaient réfugiés en Égypte et qui essayaient d'y rallumer la révolte se laissèrent torturer et tuer sans vouloir donner à l'empereur le titre de maître. Vespasien fit détruire le temple que les Juifs possédaient en Égypte depuis le temps des Ptolémées; quelques révoltés se sauvèrent dans la haute Égypte où ils furent traqués comme des bêtes fauves. A Kyrène, un prophète nommé Jonathas essaya de soulever les Juifs pauvres en leur promettant des miracles. Les Juifs riches le livrèrent au gouverneur Catulle, mais il se vengea en dénonçant les principaux d'entre eux comme ses complices. Catulle, pour se donner de l'importance, feignit de prendre ces accusations au sérieux, fit mourir beaucoup de Juifs et confisqua leurs biens. Mais Vespasien le désavoua et fit brûler vif le prophète dénonciateur (74).

Tant de violences devaient entraîner d'effroyables représailles ; mais, ainsi qu'il arrive presque toujours, elles ne se produisirent qu'à la génération suivante, pendant l'expédition de Trajan contre les Parthes. Les Juifs étaient très nombreux en Babylonie, ils durent prendre part à cette guerre qui leur offrait l'espoir d'une revanche, et communiquer leurs espérances à leurs frères. Ils ne devaient pas manquer de prophètes pour prédire à Trajan le sort de Crassus. En Palestine, les Juifs étaient trop écrasés pour bouger, mais dans les autres provinces de l'empire, « ils étaient, dit Eusèbe, possédés par un démon de révolte. » A Kyrène, en Égypte, dans l'île de Kypros, il y eut des soulèvements marqués par d'atroces cruautés : « Les Juifs de Kyrène, dit Dion Cassius, ayant pris pour chef un certain Andreias, égorgeaient à la fois les Romains et les Grecs, ils en mangeaient la chair, se faisaient des ceintures avec leurs boyaux, se frottaient de leur sang, les écorchaient et se couvraient de leur peau. Ils en scièrent quelques-uns du haut en bas par le milieu du corps ; plus souvent ils les faisaient déchirer par les bêtes féroces ou les forçaient à s'entre-tuer comme gladiateurs. Ils en massacrèrent ainsi deux cent vingt mille. Ils en firent autant en Égypte ; à Kypros, sous la conduite d'Artémion, ils égorgèrent deux cent quarante mille personnes, et de là vient que l'île est interdite aux Juifs ; si un Juif est forcé par le vent d'y aborder, il est mis à mort. » D'après un fragment d'Appien retrouvé il y a quelques années, l'insurrection juive prit en Égypte les proportions d'une guerre, et les révoltés eurent d'abord l'avantage. La population grecque se retrancha dans Alexandrie, mais les Juifs de Kyrène vinrent se joindre à leurs frères d'Égypte et se répandirent jusque dans la Thébaïde, pillant les villes et massacrant les habitants. Il fallut que Trajan envoyât des forces considérables sous le commandement de Marcius Turbon, qui ne vint à bout de la révolte qu'après plusieurs combats. Tous les Juifs de Kyrène et la plupart de ceux d'Égypte furent exterminés (116).

Hadrien, successeur de Trajan, était un esprit éclectique et tolérant, amateur de toutes les antiquités, grand voyageur et grand constructeur. Il embellit Athènes, Carthage et An-

tioche, il releva et agrandit la plupart des villes de l'Asie Mineure et de la Syrie. La vue des ruines de Jérusalem lui inspira le désir de la rebâtir, d'en faire une colonie romaine et de lui donner le nom de sa famille, *Ælia*. Mais les juifs ne purent supporter l'idée de voir les Gentils s'établir à la place où avait été leur ville sainte ; il valait encore mieux qu'elle restât le repaire des chacals. Le temple en ruines laissait place à l'espérance, mais s'il se relevait pour être consacré au Jupiter du Capitole, c'en était fait du règne d'Iahweh. La Judée essaya encore une fois de revivre. Le chef de l'insurrection se donna comme le Messie promis par les prophètes. On ne sait pas son nom propre, il est connu sous celui de Barcosiba, le fils de Cosiba. Le rabbin Akiba, qui avait une grande autorité parmi les Juifs, lui appliqua la prophétie de Balaam : « une étoile sortira de Jacob », et le nom de Barcosiba devint Barcochéba, le fils de l'étoile. Jamais jusqu'alors on n'avait vu un prêtre ou un docteur de la loi s'associer à un mouvement national. Il paraît du reste que l'adhésion du rabbin Akiba fut un fait isolé, car, d'après M. Renan, les traditions talmudiques sont loin d'être favorables à Barcochéba. « Il fit mourir, dit M. Munk, le pieux R. Eliézer de Modein, qui ne cessait de prier pour lui, mais qu'on avait faussement accusé de trahison. » Quant aux Chrétiens, qui reconnaissaient Jésus pour le vrai Messie, il leur était impossible d'admettre les prétentions messianiques de Barcochéba, et ils devaient le regarder comme un imposteur. Aussi furent-ils persécutés par lui, d'après les auteurs ecclésiastiques. On sait très peu de chose sur l'histoire intérieure de la dernière insurrection juive. On ignore même la position de la ville de Bethar, qui en fut le siége principal. Eusèbe la place près de Jérusalem. Quelques auteurs l'ont identifiée avec la forteresse de Bethsoura, dont il est souvent question dans l'histoire des Asmonéens. Dans le livre de Judith, qui paraît avoir été écrit à cette époque, le centre de la résistance s'appelle Béthulie.

« Tant qu'Hadrien resta en Égypte et en Syrie, dit Dion Cassius, les Juifs se tinrent tranquilles. Seulement, comme ils devaient fournir aux Romains des armes de guerre, ils les fabriquaient mal exprès, pour les faire refuser et pouvoir s'en

servir. Quand l'empereur se fut éloigné, ils se soulevèrent ouvertement. Ils n'osaient pas livrer bataille aux Romains en rase campagne, mais ils profitaient des avantages du pays, se retranchaient dans des souterrains et derrière des murailles, pour s'échapper en cas de défaite, et communiquer entre eux par des chemins couverts, et ils y ouvraient des soupiraux qui donnaient de l'air et de la lumière.

« Les Romains avaient commencé par ne pas s'inquiéter de la révolte, mais bientôt elle s'étendit à toute la Judée ; dans tous les pays les Juifs se soulevaient, se rassemblaient, faisaient beaucoup de mal aux Romains, soit en cachette, soit ouvertement. Beaucoup de gens de diverses races se joignaient à eux par l'appât du pillage, et l'agitation se répandait, pour ainsi dire, sur toute la terre. Alors Hadrien envoya contre eux ses meilleurs généraux et à leur tête Jules Sévère qui fut rappelé de la Bretagne. Voyant leur nombre et leur désespoir, il n'osa pas entreprendre une attaque générale ; il les combattait séparément, et grâce au nombre de ses soldats et de ses lieutenants il pouvait, avec plus de lenteur mais avec moins de danger, les cerner, les isoler et les épuiser.

« Ils furent ainsi réduits à un petit nombre. Cinquante de leurs forteresses les plus importantes, neuf cent cinquante-cinq villages furent pris et ruinés. Cinq cent quatre-vingt mille Juifs périrent dans des rencontres ou furent égorgés dans leurs retraites. Le nombre de ceux qui moururent par la faim, la maladie ou le feu, ne peut se calculer. Presque toute la Judée devint un désert..... Les loups et les hyènes entraient dans les villes. Les Romains perdirent aussi beaucoup de monde dans cette guerre. C'est pourquoi Hadrien en écrivant au Sénat n'employa pas le préambule ordinaire aux empereurs : « Si vous vous portez bien, vous et vos enfants, tant mieux ; moi et l'armée nous nous portons bien »..... Telle fut la fin de la guerre des Juifs. »

A partir de ce moment les Juifs n'ont plus d'histoire politique. Le parti intransigeant des prophètes et des zélateurs, qui était le parti national, n'existe plus, il a été noyé dans le sang. Quant aux prêtres et aux rabbins, sauf quelques exceptions individuelles, ils s'étaient depuis longtemps retirés de la

lutte, mais c'est grâce à eux que les Juifs, après avoir perdu toute existence nationale, ont pu subsister jusqu'aujourd'hui comme société religieuse. « Renonçant à jouer un rôle politique, dit M. Munk, les Juifs dirigeaient tous leurs efforts vers un but moral et mettaient tous leurs soins à consolider leur unité religieuse. Convaincus enfin que leur mission, comme société politique, était finie, et que le sanctuaire de Jérusalem, avec ses prêtres et ses sacrifices, ne pouvait plus être le symbole autour duquel devaient se réunir les débris dispersés du peuple Juif, ils déposèrent les armes et cherchèrent, par des voies pacifiques et par des moyens intellectuels, à se fortifier comme société religieuse. ..... La Palestine resta encore quelque temps le siège principal des études religieuses, les rabbins s'établirent dans plusieurs villes de la Galilée, notamment à Séphoris et à Tibériade. De l'académie de Tibériade, fondée vers l'an 180, sortit le célèbre Rabbi Juda, surnommé le Saint, qui recueillit les codes partiels et les lois traditionnelles des écoles pharisiennes, et en forma, dans le premier quart du troisième siècle, un vaste corps de lois connu sous le nom de *Mischna*, répétition, ou seconde loi. Ce code est divisé en six parties appelées *Sédarim*, ordres. ..... Chacune de ces six parties est subdivisée en différents traités, et chaque traité en chapitres. Ce code fut successivement annoté, discuté et amplifié par les écoles de Palestine et de Babylone, et dans chacune des deux académies on fit plus tard un recueil de ces annotations et de ces discussions. Ces recueils, beaucoup plus volumineux que la Mischna, qui leur sert de texte, reçurent le nom de *Guémara*, complément. La Mischna et la Guémara ensemble forment le *Talmud*, doctrine. ».

Les zélateurs morts dans les luttes de l'indépendance ou massacrés après la défaite, les rabbins qui travaillaient dans l'ombre et le silence ne formaient qu'une partie relativement faible de la population juive, et on peut se demander ce que devinrent ces innombrables esclaves qui, après la ruine de Jérusalem, avaient inondé l'empire. Ils ne succombèrent pas tous aux durs travaux du Colisée. Sous Hadrien, il y eut une nouvelle inondation d'esclaves juifs : Dion Cassius, qui parle de cinq cent quatre-vingt mille hommes tués pendant la guerre,

ne dit rien des femmes et des enfants. On ne peut douter qu'ils n'aient été vendus, suivant l'usage. M. Renan dit qu'à la foire annuelle du Térébinthe, près d'Hébron, on achetait les Juifs au même prix que les chevaux. Une fois achetés, ils ne risquaient plus de mourir de faim ou de misère, car un esclave, même au prix d'un cheval, représentait une valeur que le maître n'avait pas intérêt à perdre. Ces malheureux trouvaient chez leurs coreligionnaires, esclaves comme eux ou affranchis, cette touchante fraternité des pauvres, ingénieuse en expédients. Tous les petits métiers inavouables offraient des ressources à cette race humiliée, sans scrupules, habile à exploiter les vices des classes dirigeantes, et qui avait de bonnes raisons pour ne pas aimer le genre humain. Mêlés aux esclaves des autres races, ils leur communiquaient le fanatisme de leurs colères et leurs espérances de revanche. Cette revanche, on la reléguera plus tard dans un lointain vague; mais alors, au souvenir poignant des récents désastres, on la rêvait complète et prochaine. Que le monde finisse, puisque rien ne peut le corriger; qu'il rentre dans l'abîme avec toutes ses souillures, et les angoisses des déshérités de la vie, et tant d'oppressions sans nombre et de maux inexpiés! L'heure de la délivrance est proche, et les maudits iront au feu éternel, et il y aura des pleurs et des grincements de dents. Et le Juste qu'ils ont mis en croix descendra dans les nuées, et il nous ressuscitera comme il est ressuscité! La ruine de la nation juive tournait au profit de la propagande chrétienne. Dès cette époque, on parle de moins en moins des Juifs et de plus en plus des chrétiens.

C'est une conséquence inévitable du régime militaire, qu'après toute conquête, la pensée des vaincus s'impose aux vainqueurs. Quand Rome eut soumis la Grèce, elle subit la domination du génie hellénique, qui imposa aux Romains ses formes d'art, sa culture littéraire, sa mythologie et sa philosophie. Maîtresse de l'Asie, Rome fut envahie par le luxe asiatique, l'Orient lâcha sur l'Occident les écluses de ses superstitions sensuelles et lugubres, délirantes et ascétiques; il ne fut question que de mystères, de fêtes funèbres, d'horoscopes, de magie et de purifications, Isis et Mithra, la passion d'Attys, les Dieux morts et

ressuscités. L'Égypte avait divinisé les Pharaons, Rome divinisa les Césars. Enfin la dernière province conquise par les Romains, la Judée, fut la dernière qui imposa au monde sa pensée religieuse. Les obscures traditions d'un peuple méprisé devaient remplacer les glorieux souvenirs de la Grèce et de Rome. A une monarchie, il fallait une religion monarchique. La République avait disparu de la terre, on ne pouvait pas la laisser dans le ciel. Les images des Dieux étaient encore dans les temples, respectées par un reste de goût artistique ; mais depuis Auguste, le seul Dieu de l'empire c'était l'empereur. Puisque la conscience des vainqueurs du monde ne s'était pas soulevée contre l'apothéose des tyrans, les vaincus avaient bien le droit de chercher dans leurs rangs un plus digne objet de leur culte. Un seul peuple avait refusé son encens aux empereurs. C'est lui qui devait fournir un Dieu aux siècles nouveaux. Selon l'orgueilleuse parole d'un Juif de notre époque, ce peuple dit au monde : « En attendant que tu sois capable de me comprendre, voici un homme de ma race, fais-en ton Dieu. » L'humanité avait mis son idéal social dans la servitude; il était juste que le gibet des esclaves devînt le symbole de la religion du genre humain.

C'est ainsi qu'à côté du monothéisme juif se plaça dans la grande synthèse chrétienne le culte de l'Homme-Dieu, qui résume tout l'anthropomorphisme grec. Au principe de l'ordre universel, source et raison des choses, fut associée, dans l'unité du divin, la loi morale sous sa forme la plus haute, le sacrifice de soi-même et la rédemption par la douleur. Mais, tandis que les autres religions, en s'introduisant dans l'empire, avaient laissé subsister les traditions et les monuments de la civilisation gréco-romaine, la religion unitaire de la race sémitique devait exclure toutes les autres formes religieuses et en effacer les traces. Comme le vent du désert qui détruit tout sur son passage, le Dieu solitaire du Sinaï devait balayer toutes les œuvres du passé. Aussi quelques siècles plus tard, le dernier des poètes païens, Rutitius Numatianus, s'écriait-il, au milieu des ruines de la civilisation et de l'empire : « Plût aux Dieux que la Judée n'eût jamais été conquise ! La peste extirpée de chez elle se répand au dehors, et une nation vaincue opprime

ses vainqueurs. » Si ce poète avait eu un peu de la foi vive des gens qu'il méprisait, si la religion avait été autre chose pour lui qu'une forme littéraire, il aurait reconnu que cette conquête du monde romain par la pensée juive n'était qu'une juste revanche des horribles guerres de Titus et d'Hadrien, et une preuve éclatante de la justice des Dieux. Les événements humains ne sont ni les effets d'un hasard capricieux, ni les phases d'une évolution nécessaire, il sont les conséquences morales d'une grande loi d'équilibre et d'expiation qui est la Némésis de l'Histoire.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE DE LA PALESTINE.

CHAPITRE II.

LES ISRAÉLITES EN ÉGYPTE ET DANS LA TERRE PROMISE. — MOÏSE.

CHAPITRE III.

LES JUGES.

CHAPITRE IV.

LE ROYAUME DE DAVID ET DE SALOMON.

CHAPITRE V.

SCHISME DES DIX TRIBUS.

CHAPITRE VI.

DESTRUCTION DES DEUX ROYAUMES.

CHAPITRE VII.

RETOUR DE LA CAPTIVITÉ.

CHAPITRE VIII.

LA BIBLE.

CHAPITRE IX.

LES ASMONÉENS.

CHAPITRE X.

PÉRIODE ROMAINE.

LISTE DES GRAVURES ET DES CARTES.

6966-82. Corbeil. — Typ. et Stér. Crété.

6966-82. — Corbeil. Typ. et Stér. Crété.